



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

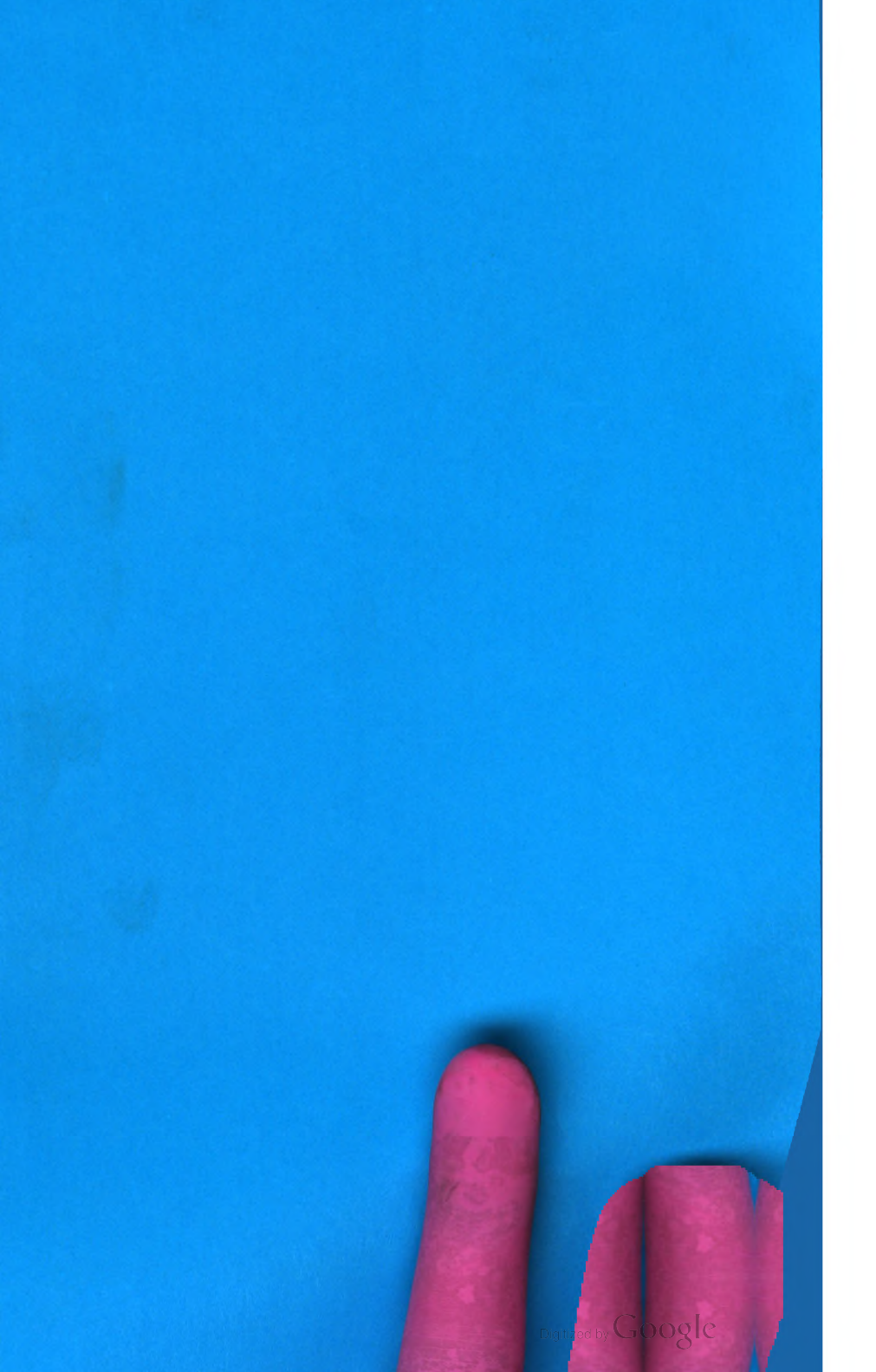
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

<36628923540013

<36628923540013

Bayer. Staatsbibliothek

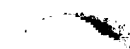
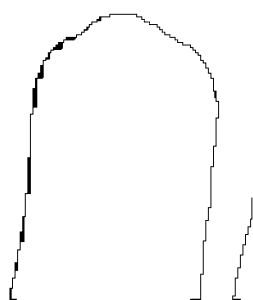




<36628923540013

<36628923540013

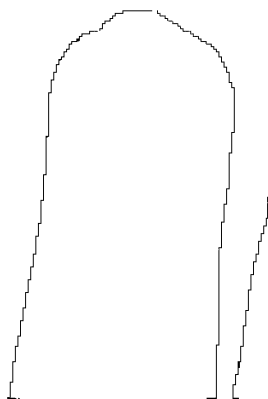
Bayer. Staatsbibliothek



<36628923540013

<36628923540013

Bayer. Staatsbibliothek



<36628923540013

<36628923540013

Bayer. Staatsbibliothek





<36628923540013



<36628923540013

Bayer. Staatsbibliothek



**REVUE  
GERMANIQUE.**

1874

1875

---

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

# REVUE GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1836.



TOME SEPTIÈME.



PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;

Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;

Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

—  
1836.

THE

AMERICAN

WOMAN

OF THE

WEST

AND

THE

WEST

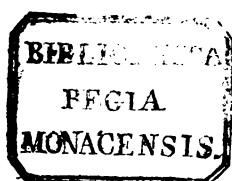
AND

THE

**JUILLET 1836.**

**TOME VII.**

**1**



---

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.



## Histoire littéraire.

---

### MOUVEMENT DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

*Pendant six mois, jusqu'à Pâques 1836.*

---

(EXTRAIT D'UNE SÉRIE D'ARTICLES PUBLIÉS PAR LE PHOENIX.)

---

NOTRE but, en écrivant cet article, est d'examiner la situation actuelle de notre littérature nationale, d'indiquer le degré de vigueur de ses différentes branches, et de déterminer l'influence qu'exercent leurs forces réunies sur la civilisation et les progrès de l'époque; prenant pour point de départ les publications du passé le moins éloigné, nous ferons ressortir de leur parallèle avec les œuvres actuelles, la direction probable que l'avenir imprimera à notre marche intellectuelle.

Nous ne partageons point l'opinion d'un grand nombre de littérateurs qui prétendent, sans s'inquiéter du plus ou moins de justesse de leur assertion, que notre siècle est une époque de transition, et qu'une réaction littéraire est imminente. Sans doute, les formes du drame ou du roman pourront se modifier à l'infini, selon les fantaisies des auteurs ou du public, sans qu'il en doive résulter une variation simultanée dans les autres branches. La littérature légère est de sa nature soumise à des vicissitudes continuelles; le goût peut, suivant les circonstances, se gâter ou s'épurer; et de cette alternative naîtront tour à tour des ouvrages excellents ou des créations avortées. Mais la haute littérature, envisagée sous son véritable point de vue, comme caractère na-

tional, comme expression figurée de la civilisation et du progrès intellectuel, est un large cadre, dont la poésie, le drame, le roman brodent les contours comme de capricieuses arabesques. Au premier plan du tableau se déroulent les *sciences naturelles*, qui ont l'homme individuel pour objet, et qui traitent de son essence, de ses facultés physiques et morales, de ses rapports avec les êtres qui l'entourent; sur la seconde ligne se placent les *sciences historiques*, qui prennent les hommes réunis, et décrivent les âges du corps social et ses périodes de perfectionnement. A ces deux grandes catégories viennent donc se rattacher les diverses classes de nos connaissances, comme les faisceaux de rayons convergent au centre, comme les rameaux s'unissent aux branches, et les branches au tronc de l'arbre.

Toutefois cet ordre méthodique, qui nous paraît être le plus simple et le plus complet dans la classification des études littéraires, n'est pas celui que nous suivrons rigoureusement dans l'énumération des publications récentes que nous allons faire. Plus convenable dans un manuel raisonné de notre littérature, il doit ici céder la place à un ordre à peu près chronologique.

L'Allemagne, terre classique des études profondes et laborieuses, s'amasse continuellement des trésors de recherches savantes, de découvertes précieuses, qu'elle verse avec profusion chez ses voisins. Histoire, philosophie, sciences naturelles et mathématiques, elle a tout exploré, et nos écrivains contemporains les plus distingués ne se lassent pas de publier.

RAUMER, qui a enrichi nos feuilles périodiques d'une série d'articles piquants sur l'état social de l'Angleterre, met au jour : 1.<sup>o</sup> *Histoire de Marie Stuart et d'Élisabeth*; 2.<sup>o</sup> *Histoire de Frédéric II et de son temps*, rédigées toutes deux d'après les matériaux recueillis dans le musée et les archives britanniques.

RANK a publié le troisième volume de son intéressante *Histoire des Papes*. VARNHAGEN VON ENSE, notre premier biographe actuel, a écrit dans sa Galerie de portraits une *Notice sur la vie du général Winterfeld*. ASCHBACH nous donne l'*Histoire des Hérules et des Gépides*; BUCHHOLTZ, le septième volume d'une

*Histoire du règne de Ferdinand I.<sup>er</sup>*, tirée en grande partie de documents inédits. Les principautés électORALES ont trouvé un historien dans ORLICH. Deux nouveaux ouvrages ont paru sur l'histoire du clergé : l'un de RAUSCHNICK, *Histoire du clergé au moyen âge*; l'autre, intitulé : *Origine, développement, grandeur et décadence des ordres monastiques*, par BIEDENFELD, avec un supplément de NEUDEKER, contenant un *dictionnaire historique des Églises et sectes chrétiennes, pour toutes les confessions*.

Sur l'histoire ancienne, FIEDLER a publié l'*Histoire des Romains*; BLUM, Hérodote et Ctésias; DROYSSEN, l'*Histoire des Hellènes*.

RUDELBACH a écrit la vie de Savonarole, et Frédéric FOERSTER celle de Charles VI, que nous attendions depuis longtemps avec impatience. VECHELD nous donne le premier volume de l'*Histoire de Brunswick*; PFAFF, celle du Wurtemberg; en même temps que W. ZIMMERMANN fait paraître les cinquième et sixième livraisons de son *Histoire de la maison princière du Wurtemberg, depuis son origine jusqu'à nos jours*. MÉBOLD et GFROEBER se sont emparés de Gustave-Adolphe; ELSNER a raconté la guerre de l'indépendance des États de l'Amérique du Nord. — La Prusse d'autrefois, par REICH, est un livre de quelque mérite, mais dont le plan, trop vaguement esquissé, demanderait un écrivain mieux nourri de fortes études. L'*Histoire d'Espagne*, par GUTTENSTEIN, nous semble, d'après les deux premières livraisons, promettre quelque chose de plus achevé. — Parmi les *manuels historiques*, nous remarquons ceux de HORNMEYER et de RAUMER, comme d'excellents répertoires, où les événements viennent se grouper avec leur vrai coloris et dépouillés des jugements de l'histoire systématique. Nous attendons de MUNCH, l'*Histoire universelle de l'Église catholique, depuis le concile de Trente jusqu'à nos jours*; de RAUMER, le sixième volume de son *Histoire de l'Europe*, depuis la fin du quinzième siècle. — ASCHBACH nous promet l'*Histoire synchronistique de la Pentarchie chrétienne dans la péninsule ibérique*; DRYMANN, le troisième volume de son *Histoire romaine*; LOEBELL, Grégoire de Tours; enfin MUNCH et BACHERER un *Manuel de l'histoire moderne*.

Outre ces productions de nos écrivains, nous posséderons incessamment deux traductions de l'*Histoire de la révolution française* de Mignet, par SCHOEFER et BURCKARDT, une autre par PHILIPPI, de celle dont M. Thiers est auteur; et enfin une de l'ouvrage de TORRENO, sur l'*histoire de la révolution d'Espagne*.

Il existe un contraste frappant entre cette abondance de livres d'histoire et le très-petit nombre de publications philosophiques, mis au jour pendant le semestre que nous examinons. Faut-il s'en réjouir ou s'en affliger? Ni l'un ni l'autre, peut-être. Nous sommes aujourd'hui éclairés sur nos intérêts moraux et politiques, et nous pensons que l'avenir ne dépend pas entièrement des systèmes de philosophie; mais que ces systèmes doivent au contraire leur existence et le plus ou moins de faveur qui les suit, aux circonstances dans lesquelles se trouvent les peuples à diverses époques.

Le seul ouvrage de quelque importance en ce genre qui se présente à nous dans ce semestre, a pour titre : *Leçons sur l'essence de la philosophie, et ses rapports avec les sciences et les besoins de la vie*, par HENRY SCHMID. Il reste à citer, de HERBART, *Dissertations sur le libre arbitre*; de ROSENKRANZ, *Critiques des opinions de Schleiermacher* et *Traité de logique*. Viennent encore l'*Esthétique de Hegel*, publiée par OTHO et GOESCHEL. — Puis deux écrits pleins d'intérêt, l'un de FÉCHNER-MISE, sous le titre de *Petit livre de la vie à la mort*, et le *Petit livre de la résurrection*, par NICODEMUS. Enfin SCHALLER a donné : *Polémique philosophique du système de Hegel*; et enfin SCHELLING a terminé l'ouvrage qu'il avait depuis longtemps annoncé sur la *Philosophie de la mythologie*.

De ces graves et sérieux travaux, où la puissance de l'esprit humain se reflète dans les écrits d'un petit nombre de penseurs privilégiés, doués d'une profondeur de raisonnement et d'une finesse d'observation remarquables, passons à des créations d'un ordre inférieur.

Après avoir esquissé quelques traits du tableau, arrêtons un instant nos regards sur la coquetterie de détails qui embellissent sa bordure. Oublions l'arbre vigoureux et plein de sève, qui pro-

jette au loin ses branches nerveuses, pour ne plus voir que les suaves bouquets de fleurs qui parfument son atmosphère.

Le champ de ce que nous appelons la belle littérature allemande est d'une vaste étendue ; poésie, drames, nouvelles, contes, romans, y étalent à l'envi leur teinte variée, et se groupent comme des rejets vivaces et pressés de fleurir, autour des plantes en pleine croissance qui les abritent de leur ombre.

On fait une seconde édition des poésies de RUCKERT ; des *Ruines* d'A. GRÜN ; une dixième édition des Œuvres d'UHLAND, et un recueil de celles de CHAMISSE, en quatre volumes. A côté du *Faust* de N. LENAÜ se placent les poésies de FEUCHTERSLEBEN, qui promet de prendre un rang distingué entre Grün et Lenau dans l'école poétique de l'Autriche, qui nous offre aussi deux génies lyriques remarquables, Louis BECHSTEIN et Julius MOSEN, dont le premier nous a peint avec des couleurs locales fort exactes les légendes, les traditions et la vie des pâtres de la Thuringe ; l'autre, sans sortir de sa patrie, nous berce de rêveries intimes et toujours harmonieuses. FREILIGRATH, traducteur des *Odes* de Victor Hugo, s'est élevé à la hauteur de son brillant original. Cette excellente traduction est imprimée dans le neuvième volume des Œuvres de Victor Hugo, publiées en allemand par Sauerländer. On trouve dans la même édition *Bug Jargal*, du même auteur, traduit par LAUB ; *Hernani*, par KULB ; le *Roi s'amuse*, par WOLFF ; *Cromwell*, par KOTTENKAMP, et une biographie caractéristique de V. Hugo, par ADRIEN, pleine de détails d'un vif intérêt.

Parmi les autres traductions de poètes étrangers, nous mentionnerons celle du *Thaddeus de Mickiewicz*, par SPAZIER ; celle des *Œuvres poétiques*, du même écrivain, par BLANKENSÉE, et enfin des *poésies espagnoles de Martinez de la Rosa*, par SCHÆFER.

Passons au théâtre. Les nouveautés à citer sont de Sigismond WIESE, qui a fait *les Amis, Paul, Beethoven*. Viennent ensuite Louis BAUER, l'auteur d'*Alexandre le Grand*. — Henri KOENIG, qui a pris pour canevas de drame la mort tragique d'Otton III en Italie (*die Bussfahrt*). — Les *Babyloniens à Jérusalem*, par UCHTRITZ. — La *Fête de Denys*, par Henri STIEGLITZ. — Sous le

pseudonyme de *Jovialis* ont paru les *Atellanes*, morceau d'un intérêt piquant. — BUCHERER annonce dans *Élisabeth Cromwell* un talent plein d'avenir. — KANNEGIESSE a tiré d'une touchante poésie d'Hartmann une excellente petite pièce, *le pauvre Henri*. — HAUCH a fait *Tibère*. Pour cette fois nous ne regrettons pas l'absence de RAUPACH et de M.<sup>me</sup> BIRCH-PFEIFFER.

Dans un genre qui fait fureur depuis la publication des *Lettres d'un défunt*, nous mettons en première ligne les *Aquarelles de la vie*, par LEWALDT. — *Scènes de voyage*, par ADRIEN, contenant, tomes I.<sup>er</sup> et II : scènes de l'Amérique; tome III : esquisses sur les pays du Nord. — Le *Tableau de Hambourg*, par SCHMID, justifie, par l'attrait de ses détails et la finesse de ses aperçus, l'accueil flatteur qu'il a obtenu du public. — Le *Voyage de Belgique à Paris*, par O. L. B. WOLFF, forme le pendant des *Jours de voyages*, publiés par BECHSTEIN. — Les *Voyages dans le Midi de la France*, par MOEHL et GUIDO DE MEYER; *en Italie*, par STROMBECK; les *Fragments, esquisses et impressions*, par HABEL, et les *Scènes de la Lombardie*, par KOERBER, complètent, à peu de chose près, cette revue de voyages, si l'on y ajoute les *Réveries sur Vienne*, de RELLSTAB; *L'Autriche en 1835*, par GROSS-HOFFINGER, livre sans portée, sans fond, sans coloris; et enfin la traduction du livre par trop bizarre de Mistress Trolloppe sur *les Parisiens en 1835*.

Les *nouvelles* doivent être divisées en deux classes : celles qui méritent quelque attention comme œuvres d'art, et celles fabriquées à tant la feuille. La seconde, chez nous comme chez nos voisins, n'est malheureusement pas la moins nombreuse; le triage fait avec toute rigueur, il nous reste encore : *Épigonne*, d'IMMERMANN; les *Mémoires d'un banquier*, de LEWALDT; les *Nouvelles* de Julius MOSEN; le *Boa constrictor* de SPINDLER, ouvrage qui dénote la fougue d'une jeune imagination. TIECK, que nous aimons à relire par-dessus tout, nous a donné le *jeune Ébéniste* et la suite de la *Révolte des Cévennes*. H. HANKE a fait la *Belle-sœur*; STORCH, qui est devenu très-actif, a publié successivement : le *Jour et la Nuit*; *Oreste à Paris*; *Fleur d'hiver*; *L'Auberge*

*des Bruyères*. De LAUB, nous avons la *Comédienne*; de STERNBERG, le *Fantôme des mers*; d'ÉMÉRENTIUS SCÆVOLA, la *Créole et le Nègre*, qui commence un recueil devant former six volumes. De LUDEMANN, la *Rose de tous les mois*, recueil de douze histoires; de WACHSMANN, le premier volume d'une suite d'histoires; de J. D. HOFFMANN, un roman philosophique : *Édouard et Julie*; de WANGENHEIM, un roman historique : *le Moine*, et un autre plus difficile à caractériser : *le docteur Francia*. — Édouard GEHE a écrit des scènes historiques, sous le titre de *Démétrius et Godunow*; H. KOENIG, les *Vaudois*, et E. DULLER, *Loyola*. Nous avons remarqué plus tard les *Œuvres* de BLUMENHAGEN; un troisième volume de nouvelles, par BULOW; les *Esquisses satyriques et humoristiques du beau monde*, par OETTINGER. Nous croyons pouvoir borner ici cette notice, qui offre aux amateurs étrangers de notre littérature un choix assez vaste de lectures dans tous les genres.

Au nombre des ouvrages qui composent le domaine de la littérature artistique, les plus intéressants restent ceux de BOETTIGER, *Idées sur les arts en rapport avec la mythologie*, mises en ordre par Julius SILLIG; — de WELCKER, sur le groupe de *Niobé*; — le *Hans Holbein* de RUHMOR; — le *Michel Ange* d'A. REUMONT; — les études de CARUS et DUENTZER sur le *Faust* de Gœthe; — la *Correspondance avec Gœthe pendant les dernières années de sa vie*, par ECKERMANN; — les *Lettres de Platen*, publiées par MINKWITZ; — la *Correspondance de Gœthe avec Bettina*, par GERVINUS; — l'*Histoire de la littérature allemande* de ROSENKRANZ; — les *Recherches* de MONE sur l'*histoire des traditions héroïques de l'Allemagne*; — le *Roman de chevalerie Parcival*, par Wolfram d'ESCHENBACH; — le troisième cahier des *Feuilles de la vieille Allemagne*, par HOFFMANN DE FALLERSLEBEN; — l'*Histoire et la chrestomathie de la poésie des Turcs*, par DE HAMMER, l'auteur de l'*Histoire de l'empire ottoman*; — les *Légendes Mongoles*, recueillies par SCHMIDT.

Nous attendons prochainement un ouvrage de Théodore MUNDT, qui aura pour titre : *Études artistiques sur la prose*

*allemande*, suivies d'un aperçu sur le projet d'instituer une académie allemande.

En somme, les ouvrages de littérature *facile* ont été les plus nombreux, puisqu'ils vont à 502 pendant le semestre que nous avons parcouru jusqu'à Pâques 1836. — La théologie en compte environ 312; l'instruction et l'éducation, 297; la piété et l'éloquence sacrée, 282; la philologie, 269; la physiologie et la médecine, 234; l'histoire, 216; la littérature mélangée, 202; le commerce, les arts, l'industrie, 176; la jurisprudence, 160; les sciences naturelles, 157; l'économie politique et financière, 127; la géographie, 117; les mathématiques, 74; la pédagogie, 72, les sciences militaires, 42, et enfin la philosophie, 29.

Il est inutile de faire ici le détail des milliers de brochures, la plupart insignifiantes, qui inondent la librairie, et nous terminerons cette rapide énumération en exprimant notre vœu bien ardent, qui est aussi celui de tous les peuples civilisés, de voir notre littérature suivre, sans dévier, la route droite qui conduit au perfectionnement, et réunir tous ses éléments d'avenir pour se constituer réellement et persister ce qu'elle doit être : la fidèle conservatrice des doctrines sociales, le jalon placé dans la carrière intellectuelle pour indiquer le but aux génies que chaque période de la vie fait éclore, et l'instrument du progrès.





## Sciences politiques.

---

### ARCHIVES SECRÈTES DE LA DIÈTE GERMANIQUE.

On se rappelle encore l'événement qui, dans les premiers jours du mois d'avril 1833, mit en émoi la paisible ville de Francfort. Des étudiants, séduits par je ne sais quels agents de police, s'étant imaginé de faire un simulacre de conspiration, les gouvernements prétendirent que le but secret de cette échauffourée était de s'emparer des archives de la diète et de s'enfuir à Strasbourg pour les publier. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à l'instigation de quelle puissance ou de quelle police agirent des étudiants ignorants, ni de rechercher les causes de cette petite émeute. Toujours est-il que l'événement du 3 avril servit merveilleusement les vues de l'Autriche, et surtout celles de la Prusse, qui désirait depuis longtemps une occasion favorable pour mettre garnison dans la ville libre de Francfort. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, vraie ou fausse, la tentative des étudiants n'en fut pas moins réalisée quelque temps après. Un certain docteur Kombst, employé dans les bureaux de la présidence de la diète, fit des copies de plusieurs pièces diplomatiques soigneusement conservées dans les archives, et qui, suivant toute apparence, ne devaient jamais voir le jour. Muni de ce précieux dépôt, il s'enfuit, et publia ces curieux documents. Ce recueil, tout incomplet qu'il est, puisqu'il ne renferme qu'un assez petit nombre de pièces, fut cependant trouvé assez intéressant pour que le prince Czartoriski en préparât une nouvelle édition, qui va paraître incessamment à Londres.

Nous avons pensé qu'il pourrait ne pas être sans intérêt de communiquer ici quelques-unes de ces pièces enlevées aux archives

de M. Munch de Bellinghausen. Nous y trouverons l'explication de bien des faits, et en général de la marche suivie par les deux grandes puissances de l'Allemagne, et surtout par la Prusse.

Tout le monde connaît l'activité de la Prusse, le soin avec lequel elle a cherché depuis vingt ans à devenir en Allemagne la puissance prépondérante, et à ne laisser à l'Autriche dans la présidence de la diète qu'un simulacre de suprématie, pour s'emparer de toute l'influence réelle. Aussi n'a-t-elle depuis longtemps épargné ni soins, ni ruses, ni démarches; si l'on pouvait en douter, la pièce que nous allons citer lèverait à cet égard toutes les hésitations et convaincrat les esprits les plus rebelles. Nous l'avons choisie de préférence, parce qu'aucune ne résumait d'une manière aussi complète la politique prussienne. La lecture de ce document nous a encore confirmé dans l'idée que, quelque désireux que soit le gouvernement prussien de se plier quelquefois aux exigences du moment, il suivait toujours un plan longuement élaboré d'avance, et poussait son système avec intelligence et logique jusque dans ses dernières conséquences. Ainsi le traité de douane que l'on présentait dans le principe comme une concession faite aux besoins matériels des peuples et au bien-être des populations allemandes, était déjà dans la pensée des diplomates et des publicistes de 1822.

L'auteur de la pièce que nous citons ici est, autant que nous pouvons le croire, un ancien diplomate qui fut longtemps employé à Francfort près de l'ambassade prussienne, et que l'indépendance de son caractère a fait mettre en disponibilité. Elle remonte à 1822, époque où elle fut adressée au ministère des affaires étrangères.

### *De la politique de la Prusse.*

« L'ancien système suivi par Frédéric II depuis la paix d'Humbourg vis-à-vis des États de l'empire d'Allemagne, ainsi que les bases d'après lesquelles il fut continué jusqu'à la paix de Lunéville, ont, depuis le recez de députation de l'Empire et le congrès de Vienne, subi des modifications essentielles.

« 1.<sup>o</sup> Les États ecclésiastiques furent sécularisés, la plupart des petits États médiatisés. La formation de la confédération du Rhin agrandit la Bavière, le Wurtemberg, les grands-duchés de Bade, de Hesse-Darmstadt et de Nassau, et leur donna à tous une plus forte organisation militaire.

« 2.<sup>o</sup> Les Pays-Bas furent distraits de l'Empire; il en fut de même des possessions séparées de l'Autriche, qui eut des limites fixes, et ne put désormais s'agrandir vers l'Allemagne; pendant que la Prusse, par ses établissements politiques et militaires sur le Rhin, sur la Saar et en Thuringe, ne se contentait pas d'entourer le nord et le midi de l'Allemagne d'une frontière militaire, mais encore se mettait en contact immédiat avec l'Allemagne du midi.

« 3.<sup>o</sup> La Saxe fut partagée.

« 4.<sup>o</sup> Les changements qui survinrent en 1803 donnèrent au protestantisme une suprématie décidée.

« 5.<sup>o</sup> Il se forma un nouveau parti, celui qui aujourd'hui est principalement favorisé par le Wurtemberg, et qui, dépassant les idées données par le protestantisme, a pris pour drapeau les idées démocratiques, et réclame avec énergie l'introduction dans les États du midi du système représentatif. Les changements dont nous avons parlé au §. 1.<sup>er</sup> devaient avoir pour conséquence naturelle de donner à la Bavière, au Wurtemberg, aux grands-duchés de Bade, de Hesse-Darmstadt et de Nassau, une importance politique plus grande que celle qu'ils ont aujourd'hui. Les mutations territoriales qui ont modifié la configuration topographique de l'Allemagne, les ont rendus beaucoup plus indépendants de l'Autriche qu'ils ne l'étaient auparavant, tandis que les sécularisations et les médiatisations des petits princes ont fait perdre à cette dernière puissance la plus grande force de son parti.

« La Prusse, au contraire, en s'affermissant sur le Rhin, en s'emparant de Coblenz, de Saar-Louis, d'Erfurt et de Mayence, a incontestablement acquis l'influence militaire la plus complète dans l'Allemagne centrale et dans celle du nord; mais en même temps le partage de la Saxe, en reculant ses limites vers l'ouest,

a donné à ses envieux l'occasion de l'accuser de chercher ainsi à poser les bornes d'attente de ses futures frontières, et fait naître dans presque tous les États du centre et du nord une défiance secrète et profondément enracinée. Les rôles ont aussi réellement changé, du moins en ce qui concerne le centre et le nord de l'Allemagne; car autrefois la plupart des États de l'Empire venaient chercher protection auprès de la Prusse contre les vues de conquête et d'agrandissement de l'Autriche.

« Toutes les défaites que le parti catholique a éprouvées en Allemagne auront incontestablement tourné à l'avantage de la Prusse, si cette puissance parvient à être considérée comme le chef du protestantisme. Toute l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche, sera protestante; car la catholique Bavière elle-même, avec sa constitution militaire, devra plutôt se rapprocher de la Prusse que de l'Autriche.

« L'existence de ce parti révolutionnaire que nous avons signalé et que favorise aujourd'hui le Wurtemberg, mérite, il est vrai, d'être prise en sérieuse considération, d'abord parce que tous les mécontents pourraient facilement se ranger sous ce nouveau drapeau, et ensuite parce qu'il sera nécessairement amené à chercher un point d'appui dans une influence étrangère; mais cependant il est très-vraisemblable qu'en dernier résultat, et surtout si le principe monarchique continue à se consolider en France, il ne se placera pas à côté du protestantisme, mais se fondra avec lui avec le temps.

« Le système que doit suivre la Prusse vis-à-vis de l'Allemagne, et qui doit combiner tous ces éléments divers, devra toujours, il est vrai, se subordonner aux principes généraux de la politique européenne, et si des motifs d'une haute importance lui font une loi de rester encore pour longtemps étroitement unie à l'Autriche, elle devra du moins songer que dès maintenant elle doit avoir pour but :

« D'abord, d'unir ses efforts à ceux de l'Autriche, pour que la première crise européenne trouve l'Allemagne entière sous les armes.

« Et ensuite, mais peu à peu et aussi secrètement que possible, de rétablir et d'augmenter l'influence immédiate de la Prusse sur l'Allemagne.

« Après avoir attiré l'attention sur ces principaux points de vue, qu'il me soit permis, continue l'auteur de ce document, d'examiner quelle doit être la politique de la Prusse dans les trois sphères d'action que la nature de ses rapports lui a assignées, c'est-à-dire;

« Vis-à-vis des cours allemandes isolément;

« Vis-à-vis de la diète;

« Vis-à-vis de la nation allemande en général.

« Pour ce qui est des petites cours, il semble parfaitement conforme aux intérêts de la Prusse d'adopter les idées développées par le prince de Metternich au congrès de Vienne, et de considérer le Mein comme ligne de séparation. Renoncer à exercer toute influence *directe* au sud du Mein, serait le plus sûr moyen de conserver dans cette partie de l'Allemagne celle que nous y avons déjà.

« Tout ce qui s'étend au nord du Mein est militairement occupé par la Prusse. On connaît les rapports du Hanovre et de la Saxe. Si l'on retranche donc la Hesse électorale, dont on reparlera plus tard d'une manière spéciale, la Prusse semble pouvoir raisonnablement réclamer sur tous les petits États du nord et du centre de l'Allemagne un protectorat qui, pour être revêtu des formes les plus douces, ne s'exercera pas avec moins d'efficacité, et peut-être pour diriger dans le sens de son système tous ces petits États, le meilleur moyen serait-il de flatter leur vanité et de seconder leur orageuse tendance vers les associations.

« La diversité des intérêts a divisé l'Allemagne du midi en deux masses distinctes : l'une est formée par la Bavière, l'autre par le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. Quoiqu'il y ait un peu de jalousie entre ces deux dernières puissances, il semble que la Prusse devrait surtout tourner les yeux vers la Bavière, et que le but immuable de sa politique devrait être de se rapprocher le plus étroitement possible de ce royaume, ce qui est du reste dans ses intérêts bien entendus, et de faire avec lui un pacte qui ressemblerait un peu à l'ancien *pacte de famille* bourbonien. L'Au-

triche pourrait d'autant moins s'en effrayer, que la Prusse ne ferait qu'imiter la conduite du gouvernement autrichien vis-à-vis de la Saxe. Ainsi on enchaînerait d'une manière irréfragable la Bavière au système commun.

« Si nous voulons aller plus loin, nous serons amené à reconnaître qu'il n'y a pas d'association qui semble plus convenable et plus naturelle que celle qui réunirait à la Prusse les deux maisons hessoises. En les enclavant sans condition dans le système prussien, on trouve tout naturellement le lien territorial qui doit réunir la Bavière à la Prusse. L'Allemagne est ainsi comme enveloppée dans un réseau à un tel point, que, sans parler de la Saxe et du Hanovre, le Wurtemberg, les grands-duchés de Bade, de Nassau et la Thuringe se trouveraient entourés d'un cordon militaire, et forcément conduits à accepter le système prussien.

« Dans une position semblable, la Prusse devrait chercher à garder vis-à-vis du Wurtemberg la plus stricte neutralité : avec le grand-duché de Bade on entretiendrait des rapports généraux d'amitié, autant que le permettrait l'union avec la Bavière, et qui auraient pour objet d'empêcher que le grand-duché de Bade ne se rapprochât trop étroitement d'un autre État de la confédération. Nassau, cerné de tous côtés par la Prusse et la Hesse, serait peut-être tôt ou tard amené à rompre toute liaison un peu étroite avec des États plus éloignés, de même que le duché d'Oldenbourg, contigu au Hanovre, ne pourrait chercher qu'en Prusse un point d'appui. Quant au Hanovre, ce gage précieux de nos rapports avec l'Angleterre, il faudrait le ménager, même le flatter, mais en secret faire tous les efforts pour l'isoler ; surveiller la Saxe, l'isoler aussi si on le pouvait, mais en même temps et en toute occasion la traiter avec modération et ménagements, et peut-être par la suite créer à Dresde un parti qui, comme après la guerre de sept ans, oubliant sagement le passé, pourrait, dans un moment de crise, faire échouer toute tentative d'alliance avec un voisin puissant. La position topographique, les habitudes, les alliances, semblent devoir enchaîner pour longtemps les deux Mecklembourg aux destinées de la Prusse.

« Le système à suivre par la Prusse vis-à-vis de la diète devrait, pendant la durée de l'alliance autrichienne, avoir surtout pour objet :

« 1.<sup>o</sup> De s'unir à l'Autriche pour donner à l'Allemagne une puissante constitution militaire et des formes fédérales, telles qu'à la première crise européenne on pût rapidement disposer des forces militaires des autres États de la confédération, et en tirer la plus grande assistance et le plus grand nombre de troupes.

« 2.<sup>o</sup> De veiller, conjointement avec l'Autriche, au maintien du repos en Allemagne, et en même temps combattre les développements du système représentatif et des idées démocratiques, et tâcher d'acquérir sur les autres États assez d'influence pour les déterminer à prendre et à exécuter chez eux les mesures dont les deux grandes puissances seront tombées d'accord.

« 3.<sup>o</sup> D'unir encore ses efforts à ceux de l'Autriche pour s'opposer avec force à toute influence étrangère qui chercherait, par des moyens plus ou moins directs, à gagner d'autres États de la confédération; pour dissoudre toute association partielle que feraient les petits États allemands, que leur position rendrait tôt ou tard l'objet des intrigues des puissances étrangères.

« 4.<sup>o</sup> En outre, de tout préparer à l'avance, afin que, s'il arrivait entre la Prusse et l'Autriche une scission qui par contre-coup divisât l'Allemagne en deux camps, la partie influente de la confédération se déclarât pour la première puissance, et qu'on ne se servît pas trop des formes fédérales au détriment du parti prussien.

« Ainsi il faut sur les trois premiers points coordonner ses efforts à ceux de l'Autriche, agir avec vigueur, avec ensemble, et ensuite ne pas faire autre chose que de laisser à l'Autriche, sans contestation, l'exercice de cette initiative qu'elle recherche systématiquement, et se borner seulement, comme par le passé, à s'entendre secrètement entre les cabinets de Vienne et de Berlin sur les points les plus essentiels. D'après l'immuable politique des petits États allemands, leur jalousie s'attachera toujours de préférence à la puissance qui réclamera la suprématie, et ce serait peut-être le seul moyen de rétablir en Allemagne notre influence,

que de donner à cette gloriole de souveraineté un tout autre objet que la Prusse.

« La Prusse peut bien quelquefois se condamner à un rôle passif, et paraître se subordonner en beaucoup de circonstances entièrement à la politique autrichienne. Plus cette opinion s'accréditera dans les masses, plus sûrement elle parviendra à ranger de son côté la majorité des États de la confédération, lorsque la fin de l'alliance prusso-autrichienne fera cesser en même temps l'oppression qu'exercent la réunion et la simultanéité de ces deux influences. Toutefois, que l'on continue à être convaincu qu'au moindre péril que pourrait courir le protestantisme, à la moindre violation de territoire qui menacerait d'atteindre un des petits États allemands, le gouvernement prussien prendrait aussitôt avec énergie la défense de la religion et des princes de l'Allemagne, et qu'il ne consentirait jamais à la plus légère violation des formes fédérales telles que la constitution les a posées. Alors seulement, lors de la séparation de la Prusse, on verrait les fautes du système actuellement suivi par l'Autriche. On reconnaîtrait alors que depuis le recez général de la députation de l'Empire, cette puissance a, par la création de la confédération du Rhin, perdu à jamais la facilité de se former un parti en Allemagne et d'y posséder un grand établissement militaire, et qu'elle devra abandonner toutes ses prétentions à la suprématie du moment qu'elle n'aura plus pour alliée une puissance qui, comme la Prusse, réunit à une grande influence une position territoriale aussi avantageuse.

« Sans doute ce n'est pas avec une politique sans suite et sans logique que l'on atteindrait le but qui fait l'ambition de la Prusse. Aussi croyons-nous qu'il est d'une haute importance de nous assurer à tout événement la coopération active et décidée de la Bavière et du Hanovre. Ce serait peut-être un excellent moyen que de communiquer à ces deux cours les mesures que les cabinets de Vienne et de Berlin arrêteront entre elles relativement aux affaires d'Allemagne, avant de les porter à Francfort. On flatterait leur vanité par de semblables actes de déférence, et en paraissant leur accorder une certaine part dans la direction des



affaires allemandes. On voit facilement de quelle importance serait l'adhésion des deux cours au système prussien. Ces deux puissances se trouveraient isolées des petits États allemands, perdraient ainsi toute occasion de se créer un parti au sein de la confédération, et en même temps, en excitant l'envie des petits États, reporteraient forcément sur eux une partie de la jalousie qu'excite l'Autriche, et qui retombe aussi plus ou moins sur la Prusse. Appeler d'autres cours à participer à cette haute influence sur les affaires de l'Allemagne, n'offrirait aucun avantage. La réunion des quatre cabinets paraissant complètement suffisante pour atteindre le but proposé, s'en adjoindre un plus grand nombre, ne ferait qu'allonger inutilement l'expédition des affaires, et donner à de petits États une sorte d'importance qu'il ne semble pas dans l'intérêt de la Prusse de leur laisser prendre.

« Il n'est personne aujourd'hui qui n'ait pu remarquer que déjà depuis longtemps le Wurtemberg est entré dans un système politique qui, malgré ses dénégations, doit le conduire infailliblement à se réunir à une puissance étrangère, et à se poser en toute circonstance comme l'adversaire méthodique des projets de l'alliance austro-prussienne ; déjà ce gouvernement a su se servir habilement des sentiments de jalousie que nourrissent les petits États contre la Prusse et l'Autriche, pour attirer dans son parti le plus grand nombre de ces petites cours. Le système suivi jusqu'à ce jour est en opposition complète avec les vues de la politique prussienne ; car il tend nécessairement non-seulement à amener des relations avec les puissances étrangères, mais encore à créer contre la Prusse une confédération formée des États intermédiaires, lui enlever son rôle de représentant spécial du protestantisme en Allemagne, et la priver de son influence sur des États qui, par leur position géographique, comme la Hesse électorale et d'autres, devraient entièrement lui être subordonnés, parce qu'enfin cet État a dans son administration suivi des principes totalement incompatibles avec les maximes de la monarchie prussienne, et qui ne peuvent que faire naître des sentiments de défiance et de mécontentement dans les sujets de Sa Majesté.

« Il semblerait donc que la Prusse devrait, conjointement avec l'Autriche, toujours dans l'hypothèse développée plus haut, c'est-à-dire en ne se réservant qu'un rôle secondaire en apparence, ne jamais pactiser avec un système aussi dangereux, et lui faire, au contraire, une guerre à mort, et pour cela mettre à profit les premières conjonctures favorables qu'offriront les affaires d'Europe. Un des moyens les plus efficaces serait, ce nous semble, de contraindre le Wurtemberg et le grand-duché de Bade à remplacer dans les affaires les hommes qui se sont montrés partisans de ce système et en ont poursuivi l'accomplissement, qui enfin ont paru les plus accessibles à l'influence étrangère par des représentants des principes opposés. Dans ce cas il semblerait convenable de n'appliquer les mesures dont on vient de parler que contre ces deux États, et notamment contre le Wurtemberg; de montrer, s'il était nécessaire, à son égard autant de vigueur que de douceur et de conciliation vis-à-vis des autres qui ne sont point entrés dans cette voie, et sont, à proprement parler, restés en dehors de toute influence ennemie.

« Ce résultat obtenu, il faudrait encore parer à ce que de pareilles idées ne pussent jamais à l'avenir se produire au sein de la diète. Un moyen, entre autres, qui mériterait d'être pris en sérieuse considération, serait de demander aux petits États de la confédération des explications préalables, de les consulter confidentiellement sur les opinions des ambassadeurs qu'ils se proposent d'envoyer à la diète, avant que leur nomination ne soit officiellement connue. Ce qui pour la nomination près des grandes cours ne serait qu'une simple formalité, pourrait avoir une influence immense sur les choix des petits États, et une bonne composition de la diète exercerait une réaction d'autant plus sensible sur la marche des affaires d'Allemagne, que la plupart des petites cours, et même les États de second ordre, reçoivent généralement de Francfort leurs idées et leurs données politiques.

« Ici se présente une importante question, et qui mérite un sérieux examen : Est-il dans l'intérêt de la Prusse de travailler au développement complet de la législation fédérale, et de la

mettre en harmonie avec les lois intérieures des divers États? Il semble qu'en poursuivant dans les dernières conséquences le système que nous avons exposé plus haut, nous devons nous prononcer pour la négative. En effet, aussi longtemps que subsistera l'alliance avec l'Autriche, à qui on laissera paisiblement exercer une suprématie factice, on marchera bien plus sûrement vers la réalisation de ses vues politiques à la faveur des formes douteuses; au contraire, des règles précises, des principes fixes peuvent, comme du reste nous en faisons chaque jour l'expérience, être en une foule d'occasions mis à profit par l'opposition, pour nous créer des obstacles dans l'hypothèse d'une division future de l'Allemagne; au contraire, des formes fédérales arrêtées d'une manière précise et tranchante, assureront toujours des avantages importants à la puissance qui se trouvera chargée de la direction des affaires, et pourrait singulièrement contrarier les mesures nécessaires que la Prusse croirait devoir prendre plus tard dans la diète, et neutraliser à son préjudice l'application du mécanisme fédéral. On pourrait surtout étendre ce que nous venons de dire à la juridiction austrégale, où se présente pour la Prusse un double avantage : d'abord de s'éviter à elle-même de se trouver mêlée à une foule de contestations, et de faire naître entre les petits États des différends qu'ils se verront obligés de soumettre à l'arbitrage des grandes puissances.

« En résumé, il est probable que si nos prévisions se réalisent, la Prusse prendra devant la diète la position suivante, assez compliquée sans doute, et qui, en la considérant sous son juste point de vue, réclame autant d'attention que d'habileté : En général, se neutraliser le plus complètement possible, sans cesser toutefois de tenir toujours sur pied une force armée plus formidable que celle des États intermédiaires de la confédération, mais égale à celle de l'Autriche, et surtout éviter avec soin d'annoncer des projets qui plus tard ne pourraient recevoir leur exécution dans les rapports généraux de la politique fédérale; aplanir les petites différences qui pourraient exister entre Berlin et Vienne et à Francfort; entrer cordialement dans les vues de l'Autriche, et

cependant de temps en temps faire, dans certaines circonstances et après y avoir mûrement réfléchi, un acte bien éclatant d'indépendance, afin de se rendre populaire; abandonner systématiquement l'initiative à l'Autriche, mais à tout prix l'empêcher de se mettre en rapport avec les petits États; dans des contestations particulières entre des États de la confédération où la politique ne serait pas en jeu, avoir, sans craindre de blesser l'Autriche, une opinion indépendante, et ne fonder ses décisions que sur le droit le plus rigoureux; accorder rarement sa protection ou sa faveur, et seulement dans le cas où des relations d'intimité avec la Prusse en feraient un devoir; montrer en apparence l'empressement le plus vif à développer et affermir, appeler même les réformes demandées par les circonstances et l'esprit du temps, mais les contrarier en même temps sous main et en secret; n'accorder que celles qui auraient pour but d'améliorer la constitution militaire de la confédération, et de rendre plus formidable sa position vis-à-vis des puissances étrangères; enfin, se former peu à peu, mais avec la plus extrême prudence, une forte clientèle au sein de l'assemblée fédérale.

« S'assurer une influence puissante sur la masse de la nation allemande, devrait être incontestablement l'un des buts les plus importants de la politique prussienne; on l'atteindrait facilement, ce nous semble, si l'on parvenait à habituer les populations à considérer la Prusse comme la seule et la véritable puissance allemande, comme le vrai représentant de l'Allemagne. Ses conquêtes récentes et les nouveaux accroissements de territoire qui en ont été la suite, lui donnent à cette prétention beaucoup plus de droits qu'elle n'en a jamais possédés; d'un autre côté, dans toutes les tentatives qui devront amener la réalisation de nos projets, ne jamais perdre de vue notre alliance avec l'Autriche. La nature de l'unique forme de gouvernement qui peut seule assurer la grandeur et l'influence de la Prusse, exclut d'abord, sans aborder d'autres considérations et d'une manière irrévocable, toute faveur donnée à ces idées démocratiques et représentatives qui exercent aujourd'hui en Allemagne une si grande influence. La Prusse ne

peut que les combattre avec vigueur sous toutes leurs formes et dans toutes leurs transformations. Mais dans cette lutte il me semble qu'il faudrait éviter avec soin l'extrême contraire, de se rapprocher trop près des principes hiérarchiques de la monarchie catholique, qui seront toujours vus avec défaveur de l'Allemagne protestante. En défendant avec fermeté le principe de l'autorité des gouvernements, la Prusse conserverait son rôle de chef du protestantisme en Allemagne et sur le continent, c'est-à-dire, se poserait comme la monarchie qui, bien qu'opposée aux formes populaires, a cependant les principes de gouvernement les plus libéraux, dont la règle constante est de favoriser toujours et partout le développement des lumières et des intelligences, et dont l'administration, à la fois active, ferme et prévoyante, sait ouvrir à chaque individu la carrière qui est le plus en harmonie avec ses facultés et ses talents.

Il est à souhaiter, et cette espérance peut se réaliser, même en conservant l'alliance avec l'Autriche, que la Prusse continue à être regardée, comme au commencement de la révolution française, comme l'État modèle de la confédération, que ses écrivains donnent pour ainsi dire le ton à l'Allemagne; ce résultat deviendrait inévitable aussitôt que, comme on l'a déjà exposé, on aurait réduit à sa juste valeur cette exaltation démocratique et révolutionnaire qui tourmente les États du midi et dépopularise leur constitutionalisme bâtard. Et c'est ici qu'il faut mûrement examiner si, puisque l'on ne peut empêcher ce parti de développer et de propager publiquement ses théories, il ne serait pas utile d'imiter l'exemple donné par la France et l'Angleterre, de soumettre leurs principes, leurs guides et leurs organes, à une discussion indirecte, mais pressante et publique; ou bien ne serait-ce pas trop hasarder que de faire un appel au bon sens et à la rectitude de jugement des Allemands, et de soulever l'honneur et la vanité nationale contre les institutions nouvelles, en les présentant comme venant d'une nation rivale, et comme n'étant bons qu'à fomenter, au profit de l'étranger, des partis dans l'intérieur de l'Allemagne? »

Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur ce document ; il suffit, en effet, de regarder l'histoire, et de se reporter sur les années qui viennent de s'écouler, pour voir que les instructions de ce diplomate prussien n'ont pas été perdues pour son gouvernement, et que la Prusse les a mis à profit avec cette intelligence gouvernementale dont elle a donné tant de preuves.

On a pu remarquer dans ce document qu'une idée dominait toutes les autres ; car on y est souvent revenu : c'était de prêcher la croisade contre toutes les idées appelées révolutionnaires. Ces craintes préoccupaient également l'Autriche à un haut degré, et s'il était encore besoin de prouver que les gouvernements d'Allemagne n'ont qu'une existence nominale, qu'ils ne vivent qu'à la condition de se soumettre en esclaves à toutes les volontés des deux grandes puissances, le document que nous allons rapporter lèverait à cet égard toutes les hésitations.

On se souvient quel ébranlement général causa dans toute l'Europe la révolution de 1830. Tous les peuples semblèrent prêts à se soulever, et pendant un instant l'on put se croire appelé à voir luire des jours meilleurs. Telle est la puissance d'une idée française, qu'elle ne peut manquer de devenir aussitôt européenne. Il n'y eut pas jusqu'au petit royaume de Saxe, qui ne voulût lui aussi faire sa révolution. Quelques mouvements eurent lieu à Leipzig et à Dresde, de peu d'importance, il est vrai, mais assez pour ajouter encore à la frayeur qui avait alors saisi toutes les têtes couronnées. La Prusse était tout aussi voisine de la Saxe que l'Autriche. Cependant, fidèle à son système, elle ne voulut pas prendre l'initiative. Ce fut donc le prince de Metternich qui se chargea de faire au gouvernement saxon les représentations qu'on va lire. Les instructions par lui transmises à l'ambassadeur autrichien à Dresde nous montreront à la fois quel ennemi dangereux avait la liberté allemande dans le prince de Metternich, et aussi combien, dans l'automne de 1830, était peu assurée l'existence des princes allemands, puisque le ministre autrichien avait craint un moment que ces mouvements populaires n'amenassent *le renversement complet du pouvoir royal*. On pourra, du reste, en

juger mieux encore par la lecture de ce morceau, qui nous a paru assez intéressant pour mériter d'être reproduit en entier.

*A M. l'ambassadeur d'Autriche, comte Colloredo,  
à Dresde.*

« Vos rapports jusqu'au 20 de ce mois, inclusivement, me sont exactement parvenus.

« Je ne dois point toutefois vous cacher qu'ils m'ont profondément affligé. L'empereur m'a fait un devoir de porter, par votre organe, à la connaissance du cabinet saxon les sentiments et les intentions qui animent Sa Majesté.

« Il y a déjà longtemps que Sa Majesté a eu lieu de se plaindre de la légèreté avec laquelle ce gouvernement a favorisé toutes les manifestations de l'esprit populaire. Aucun État d'Allemagne n'offrait un peuple plus soumis à la dynastie de ses rois, aucun autre n'avait reçu de la Providence des princes à sentiments plus paternels que le royaume de Saxe. Les calamités que nous déplorons aujourd'hui auraient été impossibles, si ce gouvernement, par une coupable insouciance, ne s'était laissé surprendre.

« De tous les événements de notre désastreuse époque, c'est à peine si j'en connais un qui, insignifiant d'abord à sa naissance, pourrait avoir des suites plus graves. Habitué de tout temps à regarder le royaume de Saxe comme celui où s'étaient le plus fidèlement conservées les véritables traditions allemandes, quelle aversion ne devons-nous pas avoir pour les conséquences de semblables excès, qui paraissent un emprunt fait à des pays étrangers, et donnent ainsi un démenti formel à l'histoire nationale de l'Allemagne? Quel exemple donne aujourd'hui la Saxe aux autres peuples germaniques? Sa Majesté l'empereur, comme le premier souverain de la confédération et comme voisin, ne peut trop déplorer un pareil état de choses.

« Je remplis donc un devoir qui m'est imposé, en vous chargeant, M. le comte, de déclarer à la cour de Saxe, nettement et sans détour, les intentions de Sa Majesté impériale et royale.

« Si vous n'avez pas, M. le comte, reçu plus tôt mes instructions, vous trouverez mon silence tout naturel en présence de l'anarchie sans bornes qui régnait à Dresde. Dans ces moments tous les conseils sont inutiles; aujourd'hui où les circonstances doivent avoir pour résultat ou la destruction complète du pouvoir royal ou le retour à l'ordre, ce serait manquer à un des plus saints devoirs que de se renfermer dans le silence. Sa Majesté impériale et royale ne veut pas et ne peut pas croire que le gouvernement du roi se laisse imposer des lois par une populace effrénée ou par des bourgeois crédules et stupidement trompés.

« Presbourg, ce 28 septembre 1830.

« Signé METTERNICH. »

Rien n'est plus curieux que de se reporter, en lisant cette pièce, à ce qui se passait alors à Dresde. Le prince autrichien, renfermé au château de Presbourg, encore sous l'impression des nouvelles de Paris, parle bien à son aise de *l'anarchie sans bornes qui régnait à Dresde et de la populace effrénée*. Or, il faut bien savoir que cet anarchique débordement n'était autre chose qu'un rassemblement de bourgeois sans armes, qui se contentèrent de pousser des cris. C'était une des plus paisibles émeutes qu'on ait jamais vues dans aucun pays. Mais peut-être le prince de Metternich avait-il intérêt à exagérer ainsi un fait qui en lui-même était de si peu d'importance; car il est probable que Sa Majesté l'empereur n'aurait pas demandé mieux que de venir en aide à son voisin, et lui prêter au besoin un petit corps de troupes qui, après avoir accompli sa mission, aurait, en se retirant, gardé la Lusace, ou bien mis garnison dans les principales villes aux frais de la Saxe, non pour s'en emparer définitivement à la première occasion, mais uniquement pour empêcher le renouvellement de pareils excès. Au reste, les bourgeois de Dresde sont d'un caractère tellement débonnaire, qu'ils ne donnèrent pas lieu au prince de Metternich de réaliser des intentions aussi paternelles.

Ce petit recueil contient en outre plusieurs autres pièces également intéressantes, notamment celles qui se rapportent à l'année



1832, où quelques gouvernements étaient, sans la bonne contenance de la Prusse et de l'Autriche, forcés de rendre un peu moins restrictive la législation sur la presse. Dans d'autres, ce sont des généraux de cavalerie et des adjudants du roi de Prusse qui indiquent les moyens de se conduire avec les révolutionnaires de l'Allemagne. Une autre demande une espèce de loi martiale (*Aufbruchgesetz*).

Rien ne prouve mieux que la lecture de ce recueil, qu'il n'existe plus en Allemagne, depuis 1815, que deux États, l'empire d'Autriche et la monarchie prussienne. Les autres États n'existent pour ainsi dire que pour mémoire, et n'échappent à la conquête ou à l'absorption que par leur profonde nullité. Aux preuves nombreuses et saillantes que l'on peut trouver dans ces documents à l'appui de cette opinion, nous en ajouterons quelques autres dans un second article, où nous essayerons d'analyser les autres pièces de ce recueil.

P. A. DE LA NOURAIS,

## Littérature.

---

### LE JEU,

*Scènes épisodiques, traduites du roman de Loyola,*

PAR ÉDOUARD DULLER.

---

L.

C'est impossible! c'est infâme! s'écriait Loyola, en frappant la table de son épée; ils souillent le nom d'Espagnols! Et ce ne sont ni des nobles, ni des hommes! Car, pour être homme, il faut savoir dévouer sa vie: c'est plus encore que pouvoir mourir. — Mais qui vient? Que veux-tu?

Tiburzio entra dans la salle; les éclairs furieux qui jaillissaient des yeux de Loyola le troublèrent d'abord, mais il reprit aussitôt un front impassible. Car ce jour-là son maître n'était que pourpre de colère, et il ne le redoutait que quand il le voyait pâlir. Et tandis que le fougueux cavalier s'approchait brusquement d'une fenêtre ouverte, d'où l'on découvrait les murs de Pampelune, Tiburzio s'acquitta avec le plus d'assurance possible de son message: Seigneur, vos amis vous attendent au val de Pennas pour vider une outre d'un vin exquis; au val de Pennas, dont les vins sont doux comme de l'huile, où l'on fait de si joyeux festins, de si brillantes orgies!....

Loyola, tout en proie aux violentes émotions qui l'agitaient, n'avait point écouté les paroles mielleuses de son valet. Quand il se retourna, Tiburzio était debout, immobile et muet comme une statue. — Que viens-tu faire? — Tiburzio trembla. — Vas-t'en,

misérable importun ! non, apporte-moi un flambeau ; car dans les ombres qui m'environnent je vois des fantômes habillés de fer, qui me jettent le gant au visage, et qui me disent, en se moquant, que je suis un héros fameux, capable de me plier, sans combattre, sous le joug des autres ! De la lumière ! hâte-toi !

Tiburzio s'empressait d'obéir. Sur le seuil il rencontra Don Luis.

Loyola s'était laissé tomber sur un lit de repos, la tête cachée dans ses mains. Il ne fit point attention au nouveau venu jusqu'à ce que celui-ci fût tout près de lui et le salua.

Loyola ne lui rendit point son salut.

Qu'avez-vous contre moi ? seigneur, demanda Don Luis, en voyant les traits de Loyola altérés par la colère et une sorte d'horreur. Celui-ci se tut, et se contenta de le fixer d'un air d'indifférence.

Avez-vous prononcé le vœu de silence comme les chartreux ? continua Don Luis.

Vous pourriez savoir le contraire, répondit Loyola d'un air sombre et fier, en détournant les yeux. Ou il faut qu'aujourd'hui, peut-être, vous ne m'ayez pas entendu, lorsque j'ai parlé au conseil de guerre, et puis dehors en face du camp des Français ; ma voix avait pourtant assez de force pour gourmander la lâcheté que chacun de vous porte au cœur !

Vous êtes indisposé sans doute, reprit Don Luis, une mélancolie noire a dérangé votre cerveau ; vous voyez les choses au pire.

C'est-à-dire, s'écria Loyola en se levant d'un bond convulsif, que pour votre salut j'ai peut-être trop vécu d'un jour !

Tiburzio rentrait dans ce moment, deux flambeaux à la main, et il s'arrêta devant son maître avec une naïveté qui ressemblait à de l'assurance, mais qui laissait percer une stupide inquiétude.

Qu'as-tu donc à fixer ainsi, maudit valet, s'écria Loyola hors de lui ; en arrière ou je t'écrase ! N'est-ce pas une pitié, ajouta-t-il en s'approchant de Don Luis, lorsque Tiburzio fut sorti, que l'un de nous deux ait à rougir devant le valet de l'autre ? Nous sommes pourtant des hommes, nous portons l'épée, et nous restons lâche-

ment à l'abri des remparts de Pampelune qui nous font une cuirasse de pierre; et nous souffrons patiemment les sarcasmes des Français, qui nous ont déjà vaincus puisqu'ils nous font peur. Et l'honneur! l'honneur!

Et il secouait violemment le bras de Don Luis.

Mais vous extravaguez, reprit celui-ci, vous vous troublez l'esprit fort inutilement pour des choses qu'il n'appartient ni à vous ni à moi de changer en rien. Vos amis, comme vos ennemis, savent bien tous que vous méprisez la mort. Tâchez donc de reprendre un peu de calme, et de vous persuader que vos invectives contre vos camarades ne peuvent améliorer l'état des affaires. Parmi tous les chefs distingués qui sont avec nous dans cette citadelle, il n'en est pas un seul qui ne fût prêt à vous prouver que les troupes qui défendent Pampelune seront fidèles à leur devoir jusqu'à la dernière goutte de leur sang, en dépit des déclamations outrées que vous profériez aujourd'hui même en plein conseil de guerre!

— Oh! assez! de grâce! pensez-vous que dans mon âme la vanité puisse apprivoiser l'orgueil sauvage et froissé? Je n'aime pas plus l'éloge que le blâme.

— Au reste, continua Don Luis, tout n'est pas encore perdu; car les Français n'ont pas pu s'approcher de nos murs assez près pour être atteints par nos décharges.

— Dieu merci, s'écria Loyola, dont les pensées adoucies par cette certitude semblèrent se colorer d'une lueur d'espérance. Quant à moi, mon plus ardent désir est d'en venir aux mains avec eux.

— L'heure est peut-être plus proche qu'on ne pense; ainsi, croyez-moi, le mieux est de vivre en paix avec vos amis. Allons! venez, ils vous attendent, tous vous aiment et vous sont dévoués. Chassez donc les fantômes qui assiègent votre esprit; il est si doux, croyez-moi, d'oublier le présent au fond d'une coupe pétillante, et de s'endormir insoucieux du lendemain.

— Pardonnez-moi, dit Loyola, ce sont des plaisirs auxquels j'ai décidé de renoncer.

Don Luis éclata d'un rire fou à ces étranges paroles de la bouche de Loyola.

— On dit pourtant, seigneur capitaine, que vous avez vidé bien des coupes et fait bien des orgies à la santé du diable! Rien, croyez-moi, ne rend le front plus soucieux qu'un arrêt du saint office, qui vous menace, à défaut d'*auto-da-fe*, du purgatoire dans l'autre monde, pour s'être livré aux plaisirs si naturels de la joie, du vin et des femmes. Mais venez donc, venez; car à propos de femmes, j'en sais une de qui vous rêvez souvent.

— Moi? c'est faux! Que m'importe une pensée de jeune fille? J'aime mieux jouer.

— Vous parlez du jeu, mon maître? répéta Don Luis; à merveille, car vous me lancez dans mon élément; et c'est vraiment me rappeler ce que nous avons de mieux à faire pour dissiper l'ennui de ces temps difficiles. Le jeu chasse les humeurs noires; le jeu, c'est le bonheur jeté par le hasard aveugle. Jouons donc; car qui sait si nous vivrons demain. C'est décidé; car le jeu est aussi votre passion.

— Pourquoi pas? qu'est-ce donc que la vie? Sérieuse ou bouffonne, elle passe vite; combien vaut-elle?

— Un plaisir rapide comme elle. Vivre pour jouir, c'est ma devise....

— Et la mienne aussi. En vérité, Don Luis, vous me fascinez comme un démon attaché à ma pauvre âme. Partons donc; à nous du vin, des baisers, un bonheur de délire fou. Jouissons tout un jour; à demain la destinée. Oublions dans l'orgie la folie de notre querelle; le présent a deux faces; envisageons la moins triste. Qu'est-ce aussi que l'avenir? un rêve dont s'épouvante notre imagination. Viens!....

## II.

Lorsque les deux cavaliers parurent dans la salle basse où les officiers espagnols, assiégés par les Français dans la citadelle de Pampelune, s'étaient réunis pour boire et passer le temps, une acclamation unanime accueillit Loyola; toutes les voix le procla-

maient le plus fougueux, le plus intrépide; chacun le félicitait à l'envi d'être venu partager l'ivresse de ses compagnons. C'est qu'il n'y avait là pas un seul homme qui ne se souvint en rougissant que le matin même Loyola s'était écrié au conseil de guerre, seul contre tous, qu'il aimait mieux mourir sur la brèche que de se rendre aux étrangers. Et on eût dit, à les voir se presser ainsi autour de lui, qu'ils redoutaient presque pour eux-mêmes cet étrange courage qu'ils ne comprenaient pas.

Bientôt l'orgie recommença plus folle, plus haletante que jamais; les coupes, sans cesse vidées et sans cesse remplies, circulaient à la ronde, à travers des paroles d'amour qui brûlaient des lèvres de femmes échevelées, et des chansons de table et des propos effrénés de soldats.

Don Luis remplit une coupe et l'offrit à Loyola, qui la reçut d'un air pensif et ne fit que l'effleurer. Buvez donc, seigneur, s'écria le joyeux cavalier; autrefois vous eussiez défié un païen à l'heure des libations; mais à présent je crois que vous devenez un saint, car on ne reconnaît plus votre caractère insoucieux de soldat. Buvez donc, je vous en prie! Ne désobligez pas vos fidèles compagnons! —

Et toutes les coupes s'entrechoquèrent aux cris répétés par-tous les assistants: vive la guerre! vive l'honneur! vive notre meilleur camarade, Don Inigo de Loyola!

Lorsque Loyola entendit son nom mêlé aux hurlements des toasts, un frisson électrique parcourut tout son être, un rouge de sang anima son front et ses joues. Il posa sur la table sa coupe à demi pleine.

— Merci, mes amis; merci de votre premier vœu; comptez sur moi; j'en acquitterai ma part, tant qu'il me restera ma raison, un bras fort et ma bonne épée!

— Bravo! s'écria Hérésillas, un Basque. Combien vaut ce défi: Nous te saluons, général des trois royaumes! A ta nouvelle dignité, Loyola!

— Il me prend envie de vous tirer un autre horoscope, dit Don Luis, en se penchant à l'oreille de Loyola; dois-je parler

tout haut? Et levant sa coupe avec de bruyants éclats de rire : Écoutez, amis, une voix intime me dit que notre brave compagnon deviendra bientôt général, mais pas à votre manière ; il sera le chef d'une milice spirituelle qui foulera aux pieds le glaive ; au lieu du mousquet, portera le froc ; Loyola sera général comme S. François d'Assise. Oh ! que ne donnerais-je pas pour que ma prophétie s'accomplît ! Je ferais vraiment à pieds nus un pèlerinage d'action de grâce à Notre-Dame de Mont-Serrat. Qu'en dites-vous, Loyola ? Buons à votre sainteté future !

— A merveille ! messeigneurs, répondit Don Inigo ; je serais, ma foi, curieux de voir pareil miracle. Mais ma tête est trop pointue pour recevoir une tonsure bien régulière. Adviennne, au reste, ce que voudra mon destin ; qu'une seule chose, pour le moment, occupe ma vie ! Que m'importe ce qui peut suivre la mort ! Vive le présent ; je suis à lui corps et âme. Le présent, c'est mon Dieu, je l'aime, je m'attache à lui de toutes mes forces, je veux qu'il me remplisse le cœur.

— Sous la figure d'une jolie fille, ajouta Don Luis ! Vive la persévérance ! Loyola.

Et les deux cavaliers entrechoquèrent si rudement leurs coupes de cristal, que celle de Loyola fut brisée.

Persévérance ! constance ! et fidélité de femme ! mais tout cela est plus fragile que ce verre ; s'écria-t-il en riant.... Tiburzio ! une autre coupe ! Une femme fidèle est une coupe de jouissance qui se vide d'un seul trait ; après celle-là une autre ; et puis encore .... et puis toujours.

Au jeu ! hurlèrent alors toutes les voix bondissantes de l'orgie ; car le démon de l'ivresse commençait à régner dans cette enceinte de débauche. Tiburzio et les autres valets portèrent sur la table les dés et les cartes ; toutes les mains s'en emparèrent aussitôt avec des crispations d'impatience ; ce fut bientôt un désordre complet ; ici les flambeaux tombaient rudement coudoyés, là des joueurs furieux lançaient contre les murs leurs coupes à plein bord ; sur cette longue table l'or et l'argent roulaient à flots, que chacun se disputait avidement. La passion, ardente d'abord, passa vite au

délire, et ce délire sentait le sang; la menace, la haine succédèrent aux propos d'amis; car le jeu, ce n'était plus alors un délassement, un remède contre l'ennui de la vie d'assiégés; c'était entre ces hommes avinés une lutte sérieuse, effrayante, dont les phases sont le gain, la perte, la revanche, et puis des injures, des querelles, et la mort sur le pré.

— Huit .... Garcia!

— Douze .... Hérésillas!

— Le diable est de la partie! Voici ma dernière pièce d'argent, reprit celui-ci, en versant encore une fois les dés avec un tel mouvement de rage, que l'un d'eux fit ricochet sur la table, alla frapper le front d'un dormeur et retomba au fond de sa coupe. Onze! à vous, Garcia!

— Eh bien, camarade! dit Garcia à son adversaire dépouillé, n'avez-vous plus ni or ni argent? Que vous reste-t-il? quoi, plus rien déjà?

— Mon cheval! s'écria Hérésillas. Oui, mon cheval! faites le jeu; vous avez la chance, qu'importe!

— C'est bien! douze! votre cheval est superbe.

— Damnation! ....

Ne jouez-vous pas, Don Raymond? dit une voix à l'autre bout de la table; allons, décidez-vous, dit une autre; la partie est finie; l'on s'ennuie.

— Je ne puis, répondit le vieux capitaine; j'aime assez le jeu pour tuer le temps; mais l'acharnement furieux que vous y mettez ne me tente nullement. Un bruyant éclat de rire accueillit ses derniers mots. Don Raymond leva les yeux et rencontra ceux du capitaine Don Luis, nonchalamment étendu, et qui observait le mouvement avec la gravité d'un juge de tournoi.

— Vous m'avez ruiné, Loyola, s'écria une voix d'un autre côté. Maudit soit le jeu! Tenez, c'est à vous!

— Est-ce à moi la faute si vous perdez? reprit Loyola. Le jeu a ses chances, qu'il faut accepter. S'il m'était contraire, eh bien! j'y perdrais sans regret jusqu'à la dernière pierre de mon héritage. Les dettes du jeu sont sacrées.



Prenez donc tout ce que vous voudrez, ajouta son partenaire avec impatience. Vous avez tout mon or; mais voici mon épée, mes bijoux, mes bagues; il ne me reste plus que l'anneau de ma fiancée! pour celui-là, laissez-le moi!

— Non, non! cria Loyola; suis-je donc un usurier avec lequel on transige? Au jeu, si je gagne, il me faut tout; si je perds, je donne tout. Faites le jeu, le temps passe!

— De grâce! Loyola! Je n'ai plus que cet anneau; je ne puis! laissez-le moi! c'est ma vie! ....

— Non! je vous le jure. — Versez les dés! Allons! vous avez peur! — Joué!!!

— Perdu!!! murmura d'une voix sourde le cavalier; et plus prompt que l'éclair il se plonge un poignard dans le cœur, et roule sanglant sous la table, aux pieds de Loyola.

Pas un des joueurs ne s'inquiéta de cet affreux accident; tous étaient sous la fascination de l'ivresse, et leurs regards ne distinguaient plus à peine que les points noirs de chaque dé, et les tas d'or qui glissaient sur la table tachée de vin.

### III.

Il manque un partenaire! qui prend sa place? répétait Loyola, en frappant sur la table à coups redoublés. Qui se présente?

Moi! s'écria Don Luis; et il vint s'asseoir vis-à-vis de Loyola, en poussant du pied le cadavre gisant sous la table. Loyola, sans répondre un seul mot, jeta son enjeu d'or et de bijoux gagnés sur le défunt. Don Luis proposa de jouer un seul coup de dés. Son adversaire fit un signe de tête, et les dés roulèrent encore, tandis que le vieux Raymond, aidé de Tiburzio et des autres valets, relevait le malheureux joueur, et murmurait des prières pour son âme, entremêlées d'imprécations; — malheur à vous, monstres sans pitié! malheur à vous qui ne connaissez ni droit ni justice; car l'heure du châtement plane déjà sur vos têtes.

— Sept! cria Loyola.

— Huit! reprit Don Luis.

— J'ai perdu. Mais il me reste un fonds de réserve, une bourse ronde et pleine. — Neuf!

— Dix ! continua tranquillement Don Luis ; vous perdez, Loyola ; écoutez mon avis prudent.

— Pourquoi perdrais-je ? reprit le cavalier impatient, et il ressaisit le fatal cornet ; Don Luis arrêta sa main.

— Vous qui êtes joueur de profession, n'avez-vous donc pas foi à la chance ? Aujourd'hui elle vous a assez longtemps favorisé, elle se retire : prenez garde !....

— Non ! quand le diable aurait compté mes heures ! La fortune est à moi, il faut qu'elle me reste ; c'est ma déesse, c'est mon culte ! Qui prétendrait ici me dicter des lois ?

Et il roulait autour de lui des yeux égarés. Le vieux Raymond lui montra du doigt silencieusement le cadavre. Loyola se prit à rire d'un rire sauvage : Ah ! je n'y pensais plus ; jouons nos vies, le jeu sera plus animé ! Eh bien ! Don Luis, qu'en dites-vous ? Jouons du sang.

— Mais, Loyola, le malin esprit vous agite.

— Ah ! vous ne voulez point d'or, soit ! j'ai de la terre et des héritages ; vous ne savez donc pas que j'ai d'immenses biens dans le Guipuzcoa ? — Encore un coup de dé pour me réduire au noble état de mendiant !.... que voudrez-vous après ?

Don Luis se tut. Mais il lui venait une pensée bizarre qui le fit sourire. — Par le Dieu vivant, continua son adversaire, il n'y a point de quoi rire. Je vous comprends, vous trouveriez fort original de ne plus voir en moi qu'un pauvre gentilhomme ruiné par un tour de cornet. Eh bien ! je vous joue ma maîtresse, je la perdrai, je veux la perdre, elle sera à vous !

— Vous feriez triste figure, si je vous prenais au mot, reprit Don Luis. Non, je ne veux pas vous dépouiller en profitant d'une heure de délire.

Et Loyola le regardait la bouche béante ; car le sang-froid de Don Luis l'irritait à l'extrême, peut-être un projet fatal vint-il à son esprit ; il voulut parler, mais des monosyllabes sans suite expiraient sur ses lèvres. Et quand il sortit enfin de ce paroxysme,

ce fut pour exciter encore Don Luis par ces paroles harcelantes : Je joue sérieusement ; je ne suis pas un enfant dont les propositions doivent être repoussées : car ici tous les gentilshommes présents savent que je dis vrai. Don Luis, jetez les dés ! Venez, venez, messeigneurs, soyez mes témoins. Je joue d'un seul coup mon corps et mon âme, tout ce que j'ai de plus précieux, ma maîtresse, pour qui je donnerais ma place au ciel. Si je perds, qu'elle soit à lui, et je m'engage sur l'honneur à ne jamais inquiéter sa possession ; et si je manque à mon serment, que je sois déclaré infâme, et que mes armoiries soient foulées aux pieds de ses valets.

Il se fit alors un profond silence, et tous les regards étaient fixés sur les joueurs, comme si l'instant qui allait suivre devait être pour eux un arrêt de vie et de mort ; on n'entendait plus sous les fenêtres de la grande salle et dans les longs corridors de la citadelle que le pas mesuré des sentinelles et des rondes de nuit.

— C'en est fait, ajouta Loyola d'une voix moins bruyante ; vous avez ma parole, et voilà des témoins. Vous savez ce qui vous reste à faire.

— A vous donc ! reprit Don Luis, en grimaçant un sourire.

Les dés roulèrent sur la table. Neuf ! rugit Loyola, en bondissant comme un tigre qui va saisir sa proie....

Onze ! compta froidement Don Luis. Son adversaire pâlit et laissa tomber son front dans ses mains. Ce n'était pas le chagrin de sa perte qui lui causa cette violente émotion, mais le froissement d'une espérance trompée, d'un orgueil déçu. Bientôt pourtant il recomposa son visage, vida d'un seul trait une coupe de vin, et s'adressant à Don Luis avec un tremblement nerveux dont il ne pouvait se défendre : combien vous dois-je ? que voulez-vous de moi ?

— Pérégrina ! répondit le cavalier.

— Les dents de Loyola s'entrechoquèrent comme dans un accès de fièvre. Pérégrina ?

— Sans doute. Je jouais pour mon plaisir, vous seul avez voulu que la partie fût sérieuse. N'ai-je point votre parole ? J'en exige l'exécution. —

Loyola hésitait encore. Le vieux Raymond se pencha à son oreille et lui dit tout bas : Songez que vous êtes homme !

— Que voulez-vous ? Que vous importe ! De quoi vous plaignez-vous ?

— Vous prenez la route de l'enfer ! Quittez-la ; votre conduite est celle d'un insensé !

— Je suis maître de moi, Don Raymond ! Laissez-moi en paix faire ma volonté. Un gentilhomme est esclave de sa parole, et je tiendrai la mienne. Que me fait cette jeune fille ? demain je n'y penserai plus. Elle m'appartient comme autre chose, et j'ai le droit d'en disposer.

— Écoutez-moi, Don Luis, ajouta Raymond avec un regard sévère ; si vous êtes chrétien, vous n'accepterez point !

— J'ai gagné, reprit froidement le cavalier, les yeux fixés à terre.

— Mais il jouerait son âme ! s'écria Don Raymond.

— Assez, dit Loyola, en se levant d'un air sinistre ; finissons-en. Vous avez ma parole, Don Luis ; les témoins l'ont entendu. Prenez Pérégrina.

— Et l'infamie avec elle, continua le vieux Raymond ; car si l'amour est une marchandise, l'honneur n'est aussi qu'un mensonge. Je quitte votre cercle impur ; car il vaut mieux mourir que de traîner sa vie dans vos honteuses orgies.

En achevant ces mots, il sortit brusquement de la réunion.

— Mais que veut ce vieux fou ? dit Loyola quand il fut parti. Holà, Tiburzio ! nos coupes sont sèches ; apporte du vin. — En vérité, ce monde est plein de tyrans qui s'arrogent le droit ridicule de juger nos actions ; bientôt, je crois, il ne me sera plus permis de vouloir tout seul la moindre chose. Du vin, Tiburzio ! du vin !

Au quatrième appel le valet entrouvrit les yeux, bâilla longuement et fit un effort pour se lever.

— Buons le coup d'adieu, Don Luis ; que vous en semble ? Scellons notre marché le verre en main. Buvez ! buvez ! et maintenant écoutez ce que je vous dis. Vous êtes un fou d'accepter

les restes d'un amour dont je ne veux plus. Les mères de l'Espagne ont encore de jolies filles ; et j'ai aussi de la jeunesse et des grâces pour de nouvelles conquêtes. Du vin ! du vin ! vive le plaisir dont la variété double l'attrait ! Viens après le malheur ! Je le défie ! Mais loin de moi les pensées amères ; qu'importe l'avenir qu'on ne peut se créer soi-même, et que le ciel a pris soin de nous cacher....

## IV.

Tiburzio éclaira son maître fatigué, qui se retira chez lui pour donner au sommeil le reste de la nuit.

Don Luis, resté seul, commençait à respirer plus librement ; mais il ne pouvait se réjouir du gain de la soirée. Des pensées sombres flottaient comme des nuages autour de son front. Le souvenir des paroles du vieux Raymond était présent à son esprit, et un caprice d'amour luttait contre ce souvenir avec une force égale. Son poulx agité battait d'un mouvement rapide et saccadé, et il attendait le jour avec une anxiété inexprimable. Il lui vint une idée dont l'exécution lui semblait indispensable : c'était de voir en secret Pérégrina, de lui parler, de la décider à s'enfuir avec lui. Et puis une réflexion lui apprit la difficulté de ce projet ; car la bien-aimée de Loyola ne le quittait point, et cependant il ne pouvait renoncer à sa première idée. Tout à coup il se leva et franchit à pas légers la galerie qui conduisait à la chambre de Loyola. Il chancela en passant devant la salle où semblaient retentir encore le bruit des coupes brisées pendant l'orgie et la vapeur des vins répandus.

Le premier rayon du matin brillait au ciel, et une brise fraîche glissait sur son front ; il se pencha dans l'embrasure d'une fenêtre d'où il aperçut les assiégés, veillant tous à leurs postes, sur les remparts de la citadelle. Un frisson glacé le saisit en frappant doucement à la porte de Loyola.

Qui est là ?

Un bruit léger parvient à son oreille, et il écoutait sans presque respirer ; car la pensée que Pérégrina était peut-être dans les bras

de son bien-aimé, et que tous deux se moquaient de lui entre leurs baisers, se rencontra plus poignante à son esprit. En regardant par l'ouverture de la serrure il n'aperçut que la lueur vacillante d'une lampe prête à s'éteindre, puis comme un soupir qui murmure, comme le souffle insaisissable d'un baiser; puis plus rien! Tremblant comme un coupable qui attend la sentence de son juge, Don Luis s'assit sur le seuil.

Près de lui c'était comme le frôlement d'une robe de soie; qui vient? qui cause à demi-voix? Rien .... on n'entend que le vol pesant d'une chauve-souris qui bat de l'aile aux créneaux de la tour.

## V.

Loyola s'était jeté sur un lit de repos, sans quitter d'autre vêtement que son pourpoint; sa main brûlante comprimait sa poitrine, où son cœur palpitait avec violence, et il cherchait vainement une heure de calme. Des images fantastiques, tantôt rieuses et folles, tantôt sombres et barbouillées de sang, passaient et repassaient devant ses yeux, comme un cortège de sabbat. Il se leva sur son séant, et douta longtemps s'il veillait. La lampe placée près de lui jetait un pâle reflet sur les objets.

— Qui es-tu, toi qui pleures à mes pieds? dit-il d'une voix étouffée; réponds-moi! Es-tu mon mauvais génie? ton regard me perce le cœur. Parle donc; car je ne te crains pas; ange ou démon, par le ciel ou par l'enfer, je t'adjure, qui es-tu?

— Inigo — c'est ta Pérégrina qui pleure auprès de toi.

— Toi ici? Mais que veux-tu donc?

— Autrefois, mon bien-aimé, tu avais pour moi de douces paroles, et maintenant ton cœur est changé. Inigo, étoile de mes nuits d'amour, tu es tout pour moi dans ce monde, et tu ne veux pas me confier tes souffrances? Viens, que mes baisers et mes larmes rafraichissent ton front brûlant de fièvre; repose-le sur mon sein; et de ma noire chevelure que tu aimes tant je tresserai une longue natte pour attacher tes mains et contenir ton délire. Méchant, n'as-tu plus un regard d'amour pour consoler ta Pérégrina?

— Oh laisse-moi! Va-t'en!

— Mais tu ne parles pas sérieusement. Il y a tout un jour et presque toute une nuit que je n'ai pu te voir et t'embrasser; et au lieu de répondre à mes caresses, tu me repousses, et mes larmes ne te touchent point! Va, Inigo, tu ne m'aimes plus! Pourquoi fixer sur moi cet œil farouche? que t'ai-je fait? tu m'effrayes. Mais tu sais bien qu'il me faut la mort ou ton amour.

Et la jeune fille échevelée pressait les genoux de Loyola; son front pâle appuyé sur le sein de son amant, elle épiait avec anxiété dans ses regards une espérance, dans ses lèvres un mot d'amour, qu'elle n'obtenait pas.

— Écoute, mon Inigo, j'avais aujourd'hui à te dire .... mais non, puisque tu ne me regardes plus, je ne dirai rien. Pourtant, mon bien-aimé, cette nouvelle devait te remplir de joie. Promets-moi de redevenir calme et heureux, Inigo, et je t'apprendrai mon secret. Eh bien, tu ne réponds pas! Ah, je te comprends! la pauvre Pérégrina n'est plus rien pour toi, au prix des rêves de l'ambition; il me vient une idée, une idée vraie, je le sens aux angoisses de mon cœur : c'est que tu pourras m'abandonner! O par quelle fatalité t'ai-je donc aimé tant! Mon Inigo, par amour ou pitié, parle donc à ta Pérégrina! car elle a un mot à te dire, et dans ce mot seul il y a pour toi un retour au bonheur : car Dieu a béni notre amour; et les anges ne connaissent point le prix du présent qu'il nous a fait. Inigo, le ciel m'a rendue mère!

— Malédiction! s'écria Loyola d'une voix tonnante, et s'arrachant des bras de Pérégrina, il se mit à parcourir la chambre d'un pas précipité, en frappant du poing son front délirant.

— Par tous les saints du paradis! qu'as-tu donc, mon Inigo?

Et la pauvre jeune fille se traînait à genoux, éplorée, suppliante, sur les pas de son amant.

Loyola s'arrêta un instant, les bras pendants, le regard fixe et éteint, les lèvres béantes.

Et lorsqu'au paroxysme du délire succéda le sentiment de ce qu'il souffrait, un déluge de pleurs coula de ses yeux.

— Pauvre Pérégrina! le doigt de Dieu était là! Pérégrina, la mère de notre enfant! ô mais dis-moi, c'est mon mauvais génie qui parle par ta bouche! Mes caresses étaient donc une malédiction! Regarde-moi, jeune fille! Qu'es-tu à moi, maintenant, et que suis-je à toi? Que sera pour nous l'avenir? Rien .... plus rien! O pourquoi donc n'ai-je pas joué ma vie; je ne serais plus malheureux à présent.... Mais retire-toi, femme! tes regards, tes larmes, tes sanglots, ta vie, ta mort, ton amour, ton enfant, tout ce qui est à toi, qui vient de toi, qui est en toi, me torture l'âme. Va-t'en, car je suis devenu fou, mais fou furieux! Une voix fatale me crie : Loyola! tu as joué ta compagne! tu as vendu ton enfant. Oh viens! que je te voie encore une fois .... la dernière!.... Non, fuis, ta présence me tue! Ris ou pleure! qu'importe maintenant; car j'ai joué ton cœur et ton amour. J'ai perdu, tu n'es plus à moi. *Il va venir te prendre, l'autre.* Pourquoi donc m'as-tu parlé de ton enfant?

Pérégrina n'entendit pas la fin de ces paroles; blanche et presque inanimée elle gisait aux pieds de Loyola; on eût dit, à la voir ainsi, une harpe des anges dont les cordes étaient brisées. Et Loyola, debout, muet, immobile, la fixait sans la voir; son front décoloré ruisselait d'une sueur froide, et son cœur saignait comme si un poignard l'eût fouillé.

## VI.

La lampe s'éteignit. L'aube du jour commençait à poindre; un silence de deuil régnait dans la chambre, et Pérégrina, toujours évanouie sur les dalles humides, ne donnait aucun signe de vie. Tout à coup un bruit effroyable se fait entendre; c'est un mugissement pareil à celui d'un ouragan qui entraîne dans son cours arbres, habitations et créatures vivantes. Les trompettes retentissent sur tous les points, leurs fanfares belliqueuses ont électrisé les membres roidis de Loyola. Il écoute : le tumulte augmente et s'approche; les décharges de mousqueterie se succèdent, et au milieu de cette confusion le cri de ralliement : Saint Denis! an-



nonce l'attaque des Français. L'esprit de la guerre étincelle dans les regards de Don Inigo ; une vie nouvelle s'empare de son être. En un instant il a oublié ses orgies de la nuit, ses fureurs et sa femme jouée, vendue, délaissée et mourante à ses pieds. Il s'élance, armé jusqu'aux dents, sur les remparts. — Voici ma place ! s'écrie-t-il à ses compagnons. Laissez l'ennemi s'approcher ; ménagez vos coups ; vive l'Espagne ! la victoire est à nous !

## VII.

Dans la chambre isolée une voix douce avait deux fois appelé Pérégrina. La jeune fille, immobile comme une statue d'albâtre, fut soulevée par deux bras vigoureux, et quand elle reprit peu à peu l'usage de ses sens, réchauffée par le souffle ardent d'un baiser, elle ne se trouva point aux bras de Loyola, de celui à qui elle avait donné tout ce qu'une femme peut donner. L'homme qui l'avait secourue, c'était Don Luis, à qui un coup de dés l'avait vendue. Elle le reconnut en ouvrant les yeux ; l'émotion lui ôta de nouveau l'usage de ses sens.

Don Luis la porta près de la fenêtre, et l'air du matin la ranima tout à fait.

— O tuez-moi ! murmurait sa voix affaiblie. Je veux mourir !

— Toi mourir ! Toi, si jeune, si belle, et que j'aime plus que ma vie !

— Oh malheur à moi ! mon Inigo !...

— Pauvre enfant, tu m'appartiens ; il t'a jouée, vendue, et moi, je t'ai gagnée. Ton honneur, ton amour, ta vie, ton bonheur ; mais tout cela est à moi. Et pour la moitié d'un ciel, je ne te céderais pas ! car moi, vois-tu, je ne te délaisserai jamais, c'est entre nous à la vie, à la mort !

— L'infâme ! balbutiait Pérégrina.

— O oui, bien infâme ! mais écoute, il faut me suivre ! personne encore ne connaît ton malheur ! Que ce secret périsse entre nous deux ! Je te rendrai ta félicité rêvée.

— Mon Inigo ! ô mon Dieu !

— Le perfide se rit de toi! pourquoi penser toujours à l'homme qui t'a flétrie, abandonnée pour prix de ton amour!

Et Don Luis emportait Pérégrina dans ses bras. Au dehors le tumulte allait toujours croissant; le combat était furieux; des nuages de fumée enveloppaient les tours et les remparts. Don Luis, qui connaissait parfaitement les lieux, se dirigeait avec son précieux fardeau vers une poterne isolée, que l'on avait oublié ou négligé de garder. Un cheval était tout près, il y plaça près de lui la jeune fille, et tentait de traverser les lignes ennemies.

Traître! cria derrière lui une voix bien connue; ton heure a sonné; mets pied à terre et défends ta vie, ou je t'égorge comme un lâche.

C'était la voix du vieux Raymond, qui avait vu sortir Don Luis, et qui, malgré son âge avancé, l'avait poursuivi rapidement, persuadé que le cavalier voulait livrer à l'ennemi le passage de la poterne.

— Qu'avez-vous donc? demanda Don Luis avec impatience. Ne me connaissez-vous pas? ne sommes-nous point amis?

— Tu mens; serais-je l'ami d'un traître? Allons, défends-toi!

— Mais, pour Dieu, vous voyez bien que j'emporte une femme expirante; ayez pitié d'elle.

— Descends donc! que me fait cette femme; c'est ta vie qu'il me faut.

Don Luis, furieux, s'élança de son cheval et fondit l'épée à la main sur Raymond. Mais le vieux capitaine l'arrêta, et lui posant la pointe de la sienne sur la poitrine: Écoutez, Don Luis, les chevaliers font serment de réparer les injustices, de protéger les femmes, de vivre purs et sans reproche. Vous avez trahi le vôtre, vous êtes un ami félon, traître à Dieu et menteur aux hommes; je devrais prendre ta vie, mais je ne suis point un bourreau; je te ferais aussi trop d'honneur en combattant contre toi, comme un loyal champion. —

En ce moment Don Luis aperçut un parti d'une vingtaine de Français qui venait à toute bride de son côté; à moi, gentils-

hommes! leur cria-t-il en français pur; à moi, mes braves! sauvez-moi des mains de ce furieux!

A ces mots le vieux capitaine sauta à la gorge de son adversaire. Qu'as-tu dit? lâche et traître tout à la fois; d'un mouvement je puis t'étouffer! Tu n'es pas Espagnol; je te reconnais maintenant, vil espion. Par le sang qui coule dans mes veines, je ne sais à quoi il tient que je ne te brise de mes vieilles mains, toi, si jeune et si lâche. Tu allais donc livrer notre citadelle.

— J'étouffe : laissez-moi .... parler....

Raymond le serra moins étroitement; et Don Luis, dont les mains étaient libres, arracha vivement un poignard de sa ceinture et le plongea dans le flanc de son adversaire, qui eut encore assez de force pour riposter d'un furieux coup d'épée. Tout deux tombèrent noyés dans leur sang.

— Je te maudis pour l'éternité; puisses-tu ne pas partager les grâces de la rédemption, murmura sourdement Raymond. — Ce furent ses derniers mots.

— Vieil insensé à cheveux blancs, dit Don Luis, en se traînant avec peine hors d'une mare de sang, je me moque de tes imprécations, et je ne veux point mourir; non, je veux vivre, vivre encore pour aimer. La mort à présent, oh! je la maudirais. Avoir gagné Pérégrina et la perdre aussitôt, c'est impossible! Et te rendre, pauvre jeune fille, à ce Loyola qui t'a flétrie, oh! Dieu ne le permettra point....

Les forces manquèrent alors à Don Luis, un nuage épais voila son regard, et il retomba épuisé sur la terre, en serrant à deux mains sa blessure, comme si, par cette étreinte convulsive, il eût voulu retenir un dernier souffle de vie prêt à s'échapper.

Le nom de Loyola, que le blessé venait de prononcer, sembla tirer Pérégrina de l'état de torpeur qu'elle souffrait depuis longtemps. Son amour lui rendit toute son énergie. La pensée des périls que courait Loyola faisait battre son cœur avec violence, car elle l'aimait, la pauvre enfant, plus encore peut-être depuis son lâche abandon; il lui fallut le revoir, pour se jeter encore dans ses bras, pour mendier de lui un regard d'amour, une parole

consolante, une caresse comme une aumône. Et à travers la fumée qui enveloppait les remparts, et la grêle de balles qui pleuvait sur la plaine, elle poussa son cheval, qui reprit par un singulier instinct le chemin de la poterne.

Elle y trouva Tiburzio, le fidèle valet de Loyola.

— Sainte Vierge, s'écria Pérégrina, c'est le ciel qui me l'envoie; où est ton maître? parle donc; conduis-moi!

— Que S. Jacques nous soit en aide, Señora, répondit Tiburzio; mais vous courez à la mort. Et savez-vous que la mort est quelque chose d'épouvantable? rien que sa pensée me fait perdre l'esprit.

— Mais où donc est mon Inigo? Es-tu donc plus poltron qu'une faible femme?

— La témérité est un grand péché, Señora; Dieu et mon saint patron me sont témoins que je veux mourir en bon chrétien, avec tous les secours de la religion. Venez vite, Señora, car les balles commencent à labourer ce chemin couvert. Que S. Jacques nous soit en aide!

— Mon Inigo, tu sauras le trouver, n'est-ce pas? Hâtons-nous! Avec lui je ne craindrais plus de mourir!

Quelques instants après ils furent à l'abri de tout péril. Le fracas du combat, le tumulte de l'assaut avaient cessé, comme si les deux partis eussent voulu se reposer. Et quand les vapeurs de la poudre furent éclaircies, on aperçut des brèches nombreuses aux murs de la citadelle, qui résistait encore.

Et sur une des brèches, un cavalier, fier et bouillant de courage, ranimait les assiégés, et ralliait autour de lui les plus braves que la chance du combat avait encore épargnés.

— Loyola! mon bien-aimé! s'écria une joyeuse voix de femme; et la tendre Pérégrina avait franchi les faisceaux d'armes, les tas de cadavres, les décombres; elle se pendait brûlante au cou du brillant cavalier.

Tout à coup une explosion isolée se fit entendre; une balle atteignit Loyola. Il chancela; mais la blessure était peu grave. Appuyé sur un créneau, il donna le signal d'une nouvelle lutte.

Un second coup de feu lui brisa la jambe. Il tomba dans les bras de la courageuse Pérégrina, qui n'avait pas voulu se séparer de lui.

On l'emporta de la mêlée; mais son absence abattit le courage des Espagnols. Peu d'heures après les Français s'étaient rendus maîtres des remparts, et les bannières fleurdelisées flottèrent orgueilleuses au front de la citadelle.



## ESQUISSES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

### Poésie Dramatique.

ALEXANDRE DUMAS.

(Premier article.)

#### I.

Le passé et l'avenir, voilà toute la vie de l'homme ; car l'heure qui sonne et s'écoule, tombe rapide au gouffre des âges, sans lui laisser le temps d'en jouir. Mais pour qui sait se créer à l'écart, en dehors du cercle de la vie réelle, un monde à soi, tout de rêveries qui bercent le cœur, d'illusions qui le consolent, de souvenirs et d'espérances, le présent s'embellit des reflets du passé qui dorent capricieusement ses pensées d'avenir. L'âme du poète est un miroir à brillantes facettes, qui réfléchit toutes les nuances de la vie ; c'est un mystérieux arc-en-ciel où s'échelonnent ses impressions diversement colorées. Tantôt gracieusement rêveur, il s'enveloppe de son individualité, et nous initie aux créations sourieuses de sa fraîche imagination ; tantôt mélancolique et sombre, il nous entraîne après lui parmi la solitude et les ruines où il cache ses déceptions, ses désenchantements ; et quoi qu'on dise aujourd'hui du prétendu dégoût qui accueille la poésie intime, celle où le *moi* parle toujours et se plaint, nous écoutons pieusement gémir le chant du poète : car elle n'est pas usée dans

1 Il va paraître incessamment en Allemagne deux volumes, intitulés : *Die Geisterwelt* (*le Monde intellectuel*). Cet ouvrage, dû à la plume d'un critique distingué d'outre-Rhin, contient une série d'esquisses sur les travaux des littérateurs contemporains allemands et étrangers. L'auteur, auquel nous unissons les liens d'une ancienne amitié, a bien voulu nous communiquer quelques fragments de ses manuscrits, dont la traduction n'est pas sans intérêt, puisqu'elle publiera parmi nous le jugement porté chez nos voisins sur plusieurs de nos célébrités artistiques.

*Note du Traducteur.*

nos cœurs, la corde que fait vibrer la sympathie de la tristesse. Nous prenons intérêt à des douleurs qui étaient les nôtres la veille, ou qui peuvent le devenir demain; et tour à tour nous cédon's à l'inspiration vagabonde, qui bondit comme une bacchante échevelée, s'élève et roule fougueuse comme un torrent à travers des abîmes et des sentiers perdus; puis, quand, fatigué de ses longs errements, comme le petit oiseau des champs qui vient se reposer sur la croix du chemin, le poète jette sa harpe brisée aux pieds de Dieu, et prie, nous prions avec lui, parce que la prière est la poésie du cœur; plus harmonieuse et plus douce que la bruyante poésie du génie, elle a des sons du ciel qui endorment toutes les souffrances, et qui murmurent dans le silence des passions, comme après un violent orage on entend quelquefois

De loin la cloche rêveuse  
Jeter aux ombres du soir  
Sa plainte vague, onduleuse,  
Comme un parfum d'encensoir;  
Des roses, lorsque la brise  
Effeuille l'orgueil d'un jour,  
Et flotte, légère, indécise,  
Comme un caprice d'amour.

Il ne peut y avoir de poésie sans religion, ni de religion sans poésie : car la poésie est la manifestation de ce que l'homme a de plus divin dans la pensée; c'est la peinture de ce que la nature visible a de plus pompeux dans ses images, de plus harmonieux dans les sons. C'est, dit Lamartine, la langue de tous les âges de l'humanité; simple et naïve au berceau des peuples; conteuse et merveilleuse comme la nourrice au berceau du nouveau-né; pastorale chez les peuples pasteurs; épique chez les hordes guerrières et conquérantes; mystique, lyrique, prophétique ou sentencieuse dans les théocraties de l'Égypte et de la Judée; grave, philosophique et corruptrice dans les civilisations avancées de Rome, de Florence et de Louis XIV; échevelée et hurlante aux époques de convulsions et de ruines, comme en 1793; neuve, mélancolique, indécise et hardie tout ensemble aux jours de renaissance et de reconstruction sociale, comme aujourd'hui.

Plus tard, quand viendra la vieillesse des peuples, triste, sombre, usée et découragée comme eux, la poésie, livrée aux rêves fantastiques du dernier cataclysme des mondes, s'attachera comme une flamme ardente aux espérances religieuses de la résurrection de l'humanité sous une autre forme; hymne d'amour et de reconnaissance, chanté par l'homme au sortir des mains du Créateur, elle accompagnera de son dernier accord la chute de la dernière ruine de l'univers; puis le souffle sacré remontera en Dieu. Mais nous sommes sans doute bien loin de ces époques de bouleversement final; car la pensée mesure encore des espaces incalculables entre l'état présent de l'humanité et le degré de perfectionnement qu'elle peut réaliser. D'ici là, la poésie ne doit plus revêtir que deux formes. Marchant de front avec le progrès des siècles, elle ne sera plus lyrique; car elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité, pour chanter encore comme aux premiers jours de l'humanité. Elle ne sera plus épique; car nous avons trop vécu, trop réfléchi, pour nous intéresser aux longs et merveilleux récits de l'épopée. Les raffinements de notre civilisation ne lui permettent plus d'être pastorale, elle ne serait que fade, monotone et maniérée. Mais son vrai caractère, c'est d'être philosophique, morale et religieuse.

1.° Philosophique et religieuse; nous l'appellerons d'un seul mot : poésie *intime*; confidente de toutes les heures de la vie, elle versera son baume sur toutes les plaies de notre cœur; en nous racontant des douleurs secrètes où les nôtres se mêleront, elle nous conduira doucement par des routes de patience et de résignation jusqu'au terme du voyage de la vie, où la religion nous attend avec son cortège d'espérances.

2.° Poésie *morale* : elle s'élèvera à de plus hauts enseignements; elle aura pour auditoire les peuples; pour tribune, le théâtre; pour organe, nos passions; elle s'adressera aux masses, qu'elle remuera comme un seul homme; et pour cette œuvre puissante, le drame lui servira de levier : car le drame est le tableau vivant de la lutte des passions contraires, qui fait du cœur humain une mer si souvent labourée par de furieux orages.



Et pour savoir comprendre tous leurs secrets ressorts, il ne suffit pas d'être poète avec une imagination créatrice, une force de conception large et pleine; il faut surtout être philosophe, il faut s'être nourri de profondes études, et avoir soi-même éprouvé quelques grandes secousses morales.

C'est maintenant plus que jamais que le besoin se fait sentir à chaque peuple de s'unir par le cœur et l'étude aux travaux littéraires de ses voisins; car d'immenses résultats naîtront de communications plus fréquentes, plus intimes; c'est lorsqu'on a nivelé les barrières qui empêchaient de se comprendre mutuellement, que les préventions locales diminuent, et font place, après quelques efforts, à une franche impartialité. La fusion intellectuelle des peuples est peut-être une utopie, comme il y en a beaucoup d'autres; et c'est pourtant le but que toutes les tendances littéraires doivent se proposer. Que l'Allemagne, l'Angleterre et la France concourent de toute la puissance des génies qu'elles enfantent à l'accomplissement de cette grande œuvre, le reste de l'Europe suivra le mouvement, et de cette réunion de forces concentrées sur un seul point, marchant au même but, rejaillira dans tous les membres du corps social un principe de vitalité nouvelle, d'activité incessante et de bien-être positif.

Cette communion intellectuelle qu'appellent nos vœux les plus ardents, doit naître de la critique désintéressée des œuvres les plus remarquables publiées à l'étranger, mises en parallèle toutes les fois que le rapprochement se fera pressentir avec nos productions locales. C'est aux esprits que Dieu a doués de cette finesse d'observation, de ce tact qui fait saisir et analyser les nuances les plus fugitives, qu'il appartient de nous initier à l'intuition des beautés comme aussi des défauts des célébrités contemporaines. Schiller et Goethe, Shakespeare et Shéridan, Corneille, Racine et Molière, ont servi de thèse à des études assez vastes, assez de fois élaborées, pour n'être plus la matière obligée de toute investigation littéraire, l'idole uniquement encensée par toute admiration artistique. Au souffle fécondant de leur génie une nouvelle école poétique a surgi dans ce dernier siècle, pleine de sève,

de vigueur et d'avenir ; fondée à l'ombre vivifiante du sanctuaire des grands maîtres, riche des trésors d'études que ses veilles lui ont acquis, elle s'est élancée dans la carrière pour la parcourir à pas de géant, laissant à chaque borne de la route un monument de ses efforts, comme des jalons du progrès ; et puis marchant, marchant toujours vers le terme ignoré qu'il est permis à l'homme d'atteindre, comme la vague de l'océan roule majestueuse et rapide jusqu'aux grèves où l'arrête le doigt de Dieu.

La réputation peut être usurpée, car elle est l'opinion des contemporains : un caprice bien souvent l'attache à un nom, puis un nouveau caprice vient qui l'efface ; mais la gloire ne meurt pas, elle est le jugement de la postérité, jugement sans appel comme sans erreur.

L'école française qui nous occupe, dont les voies avaient été préparées longtemps d'avance par l'immortel génie de Châteaubriand, s'est ouvert plusieurs routes à travers le monde intellectuel.

L'une, où marchent d'un pas égal, chacun dans leur spécialité, Lamartine et Béranger. Lamartine, le poète du cœur et du sentiment religieux, l'*hymne fait homme*, si j'osais m'exprimer ainsi, et que suivent de loin, à genoux, quelques rares disciples, échos plus ou moins mélodieux de sa voix prophétique. — Béranger, le poète national, le poète du peuple, dont les chansons dansent aux coins de rue, égayent le taudis de l'ouvrier, rêvent sous la tente du soldat oisif, montent parfois aux cieux dérober une note aux harmonies des anges, puis redescendent coquettes, moqueuses, sautillantes, lascives quelquefois, des salons de l'aristocratie financière à la boutique de l'industriel, d'où rejaillissent en mille éclats leurs joyeux refrains, jusqu'à l'atelier de l'artiste ou la mansarde de la grisette.

L'autre route, celle où tourbillonne le déluge des productions qu'on appelle littérature *facile*, où le roman, le conte, la nouvelle, le proverbe, étincellent comme des myriades de paillettes d'or au large lit d'un autre Pactole, ne conduit pas à la gloire que couronne la postérité. Les fleurs qui bordent sa pente ra-

pide, naissent et meurent presque le même jour; excepté quelques plantes vivaces qui disputent aux ardeurs du soleil, aux secousses de l'orage quelques minutes d'existence, Pigault-Lebrun et Paul de Kock, Victor Ducange, Alphonse Karr, Sainte-Beuve et Balzac, peuvent lutter contre le torrent qui grossit sans cesse; et puis la masse finira par les entraîner aussi, et que restera-t-il dans cent ans, je vous le demande, de cette multitude de livres éphémères, si coquets, si luxueux, de forme et de fond? — Ce qui reste d'une mode fanée : un souvenir à peine; car ils auront fait place à d'autres; ce qu'il reste d'un chant gracieux, mais fugitif comme son inspiration.

Enfants de mille riens,  
Qui pour naître ou passer, souffles aériens,  
N'attendent qu'un nuage.

Ils ne savent pas que la même fantaisie qui sourit à leur apparition, qui les caresse, les berce, les préconise, demain les oubliera pour de nouveaux hochets; car le caprice est comme l'abeille qui aspire le parfum des fleurs, et puis, chargée de son précieux butin, s'envole et ne revient plus. —

La littérature facile a aussi sa poésie, légère, papillotée, polie comme un cristal taillé pour réfléchir les mille nuances du prisme de la vie extérieure et de la vie intime. Mais les tableaux de cette poésie glissent comme ceux d'une lanterne magique : le second efface l'impression du premier, et quand tous ont passé, personne ne songe à les revoir. Et ceux qui, sans doute aussi dans des heures de caprice, ont crayonné ces scènes rapides, oublient ces délasséments de travaux plus sérieux, comme le sculpteur ne s'occupe plus des fragments que son ciseau détache du bloc de marbre.

Il serait pourtant bien utile, qu'avant d'écrire ou, tout au moins, avant de publier ses livres, chaque auteur se demandât : Que viens-je dire au public? des choses neuves? — Il y a si peu d'écrivains (soit dit sans froisser aucun amour-propre), à qui cet honneur et ce bonheur appartiennent. — Des choses connues, mais oubliées? Combien possèdent le talent de les rajeunir? — Des choses vraiment sérieuses et utiles? — Mais elles

cesseront de l'être, sans l'esprit qui colore les formes et sème de fleurs les sentiers arides de la pensée. Si un pareil examen se faisait, et de bonne foi, combien d'ouvrages resteraient dans les cartons !

La critique vient tardivement suppléer aux négligences consenties de l'orgueil écrivassier ; assise au bord du chemin, elle voit passer un à un ces enfants souvent malingres et difformes, nés de parens faibles ou mal organisés. Toujours active, elle enterre ceux qui ne peuvent plus avancer, stimule les moins frêles, qui luttent contre les fatigues et les pas difficiles, et quelquefois couronne, à l'entrée même de la lice, ceux qui la franchiront d'une seule haleine.

Sévère, mais impartiale dans ses jugemens, la critique doit les formuler d'après la dictée d'une saine raison, guidée par la philosophie, et portant son flambeau jusque dans les plus secrets replis du cœur humain. Sa mission est haute et consciencieuse : à elle seule appartient le droit d'encourager l'essor du génie, de lui frayer la route quand il s'égare indécis, et de secouer la poussière qui s'attache parfois à son aile diaphane.

Plus puissant dans sa sphère d'activité que la critique laborieuse, mais solitaire, qui analyse à l'extérieur les œuvres écrites de l'homme, sans pénétrer au fond d'où elles émanent, le drame s'empare tour à tour de l'homme individuel ou du corps social tout entier, dont il analyse l'organisme, les périodes d'accroissement et de décadence, les révolutions, les chutes, les transformations. C'est la critique en action des deux faces de la vie. Tantôt drame historique, il évoque les souvenirs des peuples et juge les générations passées ou actuelles ; tantôt drame intime et drame populaire, il met à nu les crises convulsives du grand monde, les passions de la classe moyenne, ou les vices dégradants du dernier étage.

Après le vaudeville créé par la légèreté insouciant, la gaité spirituelle, la subtilité exquise du caractère des Français, c'est le drame actuel qui imprime à leur théâtre un cachet ineffaçable de nationalité ! Et sans oser juger d'un seul mot le drame fran-

çais, nous avouerons, d'après nos impressions profondément senties, qu'il lui manque la condition essentielle de perfection exigée de toute œuvre d'art, c'est-à-dire, un but rigoureusement moral, auquel concourent toutes ses tendances, tous ses éléments d'active influence sur l'ordre social.

Il n'existe en France aujourd'hui qu'un seul homme doué par Dieu d'un génie dramatique ; comme aussi un seul comique réellement inspiré. Le vaudevilliste, c'est Eugène Scribe ; le dramaturge, c'est Alexandre Dumas.

Et qu'on n'aille pas préjuger de cette opinion, qu'après tout, en notre qualité d'étranger, et surtout encore comme simple observateur, nous ne prétendons imposer à personne, qu'on ne dise pas que, faute de tact, d'études assez mûres, ou faute d'avoir bien saisi l'état de la question, nous veillons arracher le fleuron scénique de la couronne de Victor Hugo ou de Casimir Delavigne. Le premier, poète au regard d'aigle, à la pensée ardente comme une lave, verse à flots le génie aux pages de ses chants ; mais comme il n'a point paru vouloir adopter la spécialité de la scène, comme aussi ses quelques drames, où les beautés flamboient à travers les pâles défauts qui les font ressortir, ne visent pas au but de popularité qu'avant tout nous voulons fixer aux œuvres d'art, parce que la popularité nous semble un besoin de l'époque ; nous le laissons sur le piédestal où personne encore n'a acquis le droit de se placer auprès de lui.

Quant à l'auteur des *Messéniennes*, de l'*École des vieillards*, de *Don Juan d'Autriche*, d'une *Famille au temps de Luther*, nous sommes loin de lui contester beaucoup d'élégance dans la pensée, de grâce dans le style, de pureté dans la versification ; mais un talent d'académie, trop correct, trop compassé, ne peut entrer en parallèle avec les conceptions fongueuses du génie bouillant d'Alexandre Dumas, qui fond la pensée comme la cire au feu des passions qu'il allume, et bondit sauvage et terrifiant dans l'arène qu'il dévore, comme le coursier qui emportait les lambeaux de Mazeppa à travers les ronces et les loups du désert.

C'est vraiment à lui qu'il faut assigner sans concurrence le do-

maine du drame; à lui, qui le premier découvrit sous les yeux de ses contemporains l'ulcère caché au cœur des hommes exceptionnels; tentative hardie que jusqu'alors personne n'eût osée, et qu'un étonnant succès justifia peut-être contre sa propre attente.

Soumis, comme tous les êtres de sa trempe, à l'influence contraire de cette fatalité que Dieu semble avoir écrite au front du génie, A. Dumas naquit en 1803, sans autre richesse que le talent dont il portait le germe. L'enfant élevé à Villers-Coterets, près de Paris, où vingt ans plus tard la détresse devait l'amener pour le confier aux espérances de l'avenir, ne songeait guère alors aux bruyantes ovations qui lui étaient réservées.

Sa mère, veuve du brave général Dumas, qui commanda en chef l'armée des Alpes, vivait dans un état voisin de l'indigence; elle n'obtint jamais de pension, quoique son mari fût tombé au champ d'honneur; Napoléon l'oublia, peut-être parce qu'il se rappelait que ce fut à Dumas et non à Kléber, comme on l'a répété, qu'il eut lieu d'adresser cette violente apostrophe en Égypte : « Vous avez tenu des propos séditieux; prenez garde.... si je faisais mon devoir, vos cinq pieds dix pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé. »

Le jeune Dumas fut élevé près de sa mère, et fit quelques études avec un bon prêtre, loin de toute université. A cette instruction très-imparfaite et surtout fort limitée, il joignait des avantages physiques remarquables, et une ardeur pour tous les exercices de jeune homme, qui décelait de loin celle qu'apporterait son esprit à des études sérieuses.

En 1823 il vint à Paris pour y solliciter un emploi dans quelque bureau, et la protection du général Foy lui fit obtenir une place de surnuméraire, avec les appointements de 1200 francs, au secrétariat du duc d'Orléans.

Ses premiers travaux dans la nouvelle situation où il se trouvait, se bornèrent à perfectionner son instruction ébauchée, et à acquérir quelques notions générales et superficielles des connaissances qui conviennent à un homme du monde. Sa constitution de fer lui permettait de suppléer, par les heures qu'il retrans-

chait de ses nuits, au temps qui lui manquait le jour. Occupé huit heures consécutives au travail de son emploi, forcé de revenir chaque soir à son bureau jusqu'à dix heures, les nuits seules lui restaient pour l'étude; et il put soutenir avec avantage une lutte de puissante volonté contre les fatigues d'un genre de vie auquel il n'était rien moins qu'accoutumé; un changement si extraordinaire s'opéra dans son existence physique et morale, que sa mère le trouva méconnaissable, quand au bout de quelques mois elle vint habiter auprès de lui.

Cette vie intérieure, toute de veilles fiévreuses et d'études multipliées, dura plusieurs années, sans qu'il essayât de rien produire. Son plaisir à peu près unique, comme il nous l'apprend lui-même, était de suivre les œuvres théâtrales de l'époque dans leurs chutes ou leurs succès; c'est dès lors qu'il sentit naître une opposition marquée dans ses goûts avec la construction dramatique, le style et l'exécution dialoguée, adoptés à cette époque. Et ce sentiment d'opposition, encore vague et indécis, fut le premier éveil de l'imagination hardie qui devait bientôt créer à son tour et grandir son œuvre d'après les modèles de Shakespeare.

Pénétré d'un enthousiasme presque exclusif pour le poète anglais dont il devorait les chefs-d'œuvre, il reconnut que dans le monde théâtral tout émanait de Shakespeare, comme dans le monde réel tout émane du soleil; que nul autre ne pouvait lui être comparé, car il était aussi dramatique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Goethe, aussi passionné que Schiller. Électrisé par l'exemple de cet homme énergique, que le génie avait enlevé à son obscurité, Dumas entrevit le théâtre comme la spécialité qui aussi lui devait appartenir; il s'arma d'audace et de persévérance pour lutter contre les difficultés sans nombre qui sèment la carrière à laquelle il allait se dévouer; elle devint aussitôt le but unique de toutes ses études préparatoires, de ses méditations et de ses veilles opiniâtres.

Ses premiers essais littéraires avaient été des pièces de vers insérées dans quelques journaux ou recueils périodiques. En 1826 il publia un volume de nouvelles; puis il quitta ces essais pour

se livrer tout entier aux études de la vocation qu'il avait comprise. Son début fut une tragédie intitulée *Fiesque*, qui n'a pas été jouée. En 1829 il donna au théâtre français *Henri III*, drame en cinq actes et en prose, dont le succès posa la base de sa réputation littéraire. L'année suivante il fit représenter à l'Odéon : *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, qui fut accueilli avec la même faveur. En 1831 il fit *Napoléon*, pièce en vingt-trois tableaux, qui n'a droit de revendiquer aucune place dans la galerie artistique, parce que son sujet a été traité comme une spéculation sur l'intérêt qui s'attache au souvenir d'un grand homme; parce que le talent du machiniste était l'unique ressort qui pût lui donner un peu de vie, et qu'on n'y reconnaît pas l'empreinte énergique qui, avant et après, caractérisa constamment l'œuvre du poète.

Puis vinrent *Charles VII*; *Thérèse*; *Richard d'Arlington*; *Antony*; *la Tour de Nesle* (faite en société avec F. Gaillardet); *Angèle ou l'Échelle de femmes*; *Catherine Howard*; *Don Juan de Marana*.

L'apparition des drames de Dumas excita de vives attaques contre le puissant novateur, qui venait se poser comme chef d'une révolution littéraire. De toutes parts des critiques outrées, aveugles, l'assaillirent avec des fureurs qui ne respectèrent pas toujours les bornes d'une convenante polémique. Ne pouvant lutter contre la vogue populaire qui s'emparait de ses conceptions hardies, ni refouler la multitude qui assiégeait la scène, les détracteurs de Dumas creusèrent son œuvre avec acharnement, lui reprochèrent les beautés inconnues dont il dotait le théâtre, et crièrent à la foule, que ce qu'elle applaudissait avec enthousiasme n'était que des lambeaux de Shakespeare, de Schiller, de Molière, cousus ensemble, et défigurés par un titre neuf qui voilait l'impudence du plagiat. Mais la foule se pressa toujours aux représentations d'*Antony*, de *la Tour de Nesle*, de *Richard*; et les diatribes jalouses furent oubliées, parce que les critiques qui n'avaient pu déchirer, ne surent pas opposer à celui qu'ils appelaient plagiaire, des conceptions vierges, dont l'éclat pût effacer l'auréole victorieuse de leur adversaire.



• Et puis, plus tard, appuyé sur la gloire populaire que ses longues veilles avaient achetée, Dumas releva le gant qu'on lui avait jeté si maladroitement, et sa noble et simple justification, écrite dans quelques journaux et publiée dans la préface de son théâtre, ferma la bouche à l'envie. Nous reproduisons les propres paroles de cette confession franche et pleine de dignité :

« Lorsque ma vocation pour la scène fut décidée, je sentis que cette spécialité, à laquelle chaque homme est appelé, venait de m'être offerte; j'eus en moi, en mes forces, une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je me lançai hardiment vers l'avenir, contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

« Je savais plus que tout autre que la carrière que j'allais parcourir exige plus que toute autre une préparation sérieuse et spéciale, et que, pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longtemps étudié la nature morte. Je pris donc les uns après les autres ces hommes de génie, qui ont nom Shakespeare, Corneille, Molière, Calderon, Schiller et Goethe. J'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main pendant des nuits entières, j'allai jusqu'au cœur chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai par quel mécanisme admirable les nerfs et les muscles étaient mis en jeu, et je reconnus avec quel artifice ils modelaient ces chairs différentes, destinées à couvrir les mêmes ossements.

« Ce sont *les hommes*, et non pas l'homme *seul* qui invente; chacun arrive à son tour et à son heure; s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles; puis il meurt, après avoir ajouté quelques parcelles à la somme des connaissances humaines, qu'il lègue à ses survivants. C'est une étoile de plus à la voie lactée. Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put ou n'osa point l'inventer. Il le fit à son image.

« C'est ce qui faisait dire à Shakespeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans

quelque auteur contemporain : C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne. —

« C'est ce qui faisait répondre plus naïvement encore à Molière, lorsqu'on lui adressait le même reproche : Je prends mon bien où je le trouve. —

« Et Shakespeare et Molière avaient raison ; car l'homme de génie ne vole pas ; il conquiert, il fait de la province qu'il prend une annexe de son empire ; il lui impose ses lois ; il la peuple de ses sujets ; il étend son sceptre d'or sur elle, et nul n'ose lui dire, en voyant son beau royaume : Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. Sous Napoléon, la Belgique était France ; la Belgique est aujourd'hui un État séparé ; Léopold en est-il plus grand, ou Napoléon plus petit ? » —

Nous avons emprunté les propres expressions de la réponse d'Alexandre Dumas à ses critiques, parce que nous y trouvons une défense tout à la fois complète, spirituelle et vraie, et aussi pour nous mettre à l'abri du soupçon de coterie ou de sympathie servile. Mais si nous avouons hautement notre admiration, libre de toute influence extérieure, pour le talent remarquable de M. Dumas comme écrivain, nous lui reprocherons d'ailleurs d'avoir mal compris la grande mission de régénération sociale à laquelle son génie l'appelait. Le drame tel qu'il nous l'a fait, avec son système artistement composé de fortes émotions, devait devenir par lui l'organe des plus hautes vérités philosophiques, une leçon puissante offerte au siècle, un tableau énergique des passions les plus corrosives de l'homme et de la société, mais dont la légende fut toujours un de ces axiomes immuables de la morale des nations.

Emporté hors de la route du progrès par les écarts d'une imagination impétueuse, trop souvent dévergondée, Dumas a barbouillé sa toile avec des couleurs flétries, qui cachent le grandiose des traits qu'il sait exquissier. Au lieu de nous peindre les hommes ce qu'ils sont, pour nous faire entrevoir ce qu'ils devraient être et ce qu'ils pourraient devenir, il s'est créé, comme pour lui seul, un monde exclusif, phantasmagorique, où des êtres exceptionnels, à caractères exagérés, à passions monstrueuses, viennent

jouer des rôles tragiques, que par bonheur la vie réelle ne nous montre que de loin en loin, et rarement avec ce concours de circonstances dont l'étrangeté révolte l'esprit sans émouvoir le cœur.

Sous le masque brillant dont il couvre son imagination passionnée, l'adultère, le viol, l'assassinat, toutes les bassesses du cœur, toutes les lèpres de l'âme nous paraissent ennoblis, justifiés, guéris de leurs plaies empoisonnées; brisez le prisme de l'illusion scénique; écartez les voiles qui se drapent autour de ses existences antinaturelles, que trouvez-vous? des cadavres galvanisés dont les grimaces font horreur.

## II.

Aujourd'hui, qu'il n'est pas un jeune homme doué d'un peu de cette facilité trop souvent prise pour de l'imagination, qui n'arrive dans le monde, à vingt ans ou plus, avec son *Omnia mecum porto*, c'est-à-dire la conscience chargée d'une tragédie, d'un roman, d'un volume de vers, ou tout au moins d'un vaudeville, bagage pesant d'espérance, d'illusions fortunées et d'orgueil, mais presque toujours si léger d'avenir, la publicité est le *nec plus ultra* du bonheur. Et de fait, il y en a si peu qui arrivent! Est-ce la faute du siècle ou celle des auteurs? — Celle de tous deux quelquefois; et le catalogue serait long de ces génies méconnus, qui naissent, chantent et meurent dans l'obscurité. Leur mission a été personnelle; eux seuls ont pu la comprendre; ils ont dérobé pour eux seuls au fantôme de la gloire le reflet d'un de ses rayons; mais une lueur n'est pas une étoile; et, pauvres anges tombés d'un ciel par une pensée de fol orgueil, ils sont venus frapper de leur aile de soie à la porte de notre monde, sans pouvoir l'entr'ouvrir : car nul n'a écouté leur cri d'exil, ni voulu les abriter. — Et qui sait pourtant ce qu'ils avaient au cœur et ce qu'ils venaient nous apprendre; qui nous dira jusqu'où les eût menés une louange, une caresse, une heure de cette publicité tant rêvée!

C'est qu'aujourd'hui les éditeurs sont inflexibles; les directeurs de théâtre, barricadés derrière leurs remparts de coterie ou

d'ignorance. L'éditeur ne vous demande pas si votre livre est parfait; il ne lui faut à lui qu'un nom connu, choyé de la vogue; et alors, bonne ou mauvaise soit votre œuvre, il la fait imprimer, et vous la paye en écus bien sonnans; car son compte à lui, ce sont les chances de vente, comme à vous sont les chances de gloire; et l'éditeur a raison! Mais malheur à vous, pauvre auteur inédit, qui vous croyez appelé d'en haut à réaliser votre part de l'utopie du perfectionnement social. Les inspirations de la misère, voyez-vous, sont stériles; et vous mourrez de faim, à moins que dans un accès de sainte indignation, déshéritant le siècle qui vous méconnaît, et brisant la plume qui devait écrire une page de ses destinées, vous ne retourniez au désert bêcher un coin ignoré de ce globe : car la terre n'est pas ingrate comme ses habitants; elle fructifie au centuple pour celui qui travaille à la féconder.

Que si, de chez l'éditeur qui vous éconduit poliment, vous passez au laboratoire du directeur de théâtre, avec une pièce écrite d'après les principes de l'art le plus épuré, quelque imposante tragédie, où les ressorts antiques de la terreur et de la pitié, si usés à force de services, soient disposés pour exciter encore nos impressions blasées; — avec quelque drame bâti sur des idées morales populaires, traînant, quatre actes durant, les tribulations de la vertu malheureuse, et couronnée au cinquième et dernier par les jugemens équitables de la Providence; — ou bien, enfin, quelque vaudeville pour l'édification des rosières, et où

La mère sans danger puisse mener sa fille.

Si vous arrivez avec tout cela, en vérité, je vous le répète, malheur à vous, pauvre auteur inédit! car vous serez volé, pillé, assassiné!

Il vous a fallu venir chez le libraire, au grand jour, avec votre habit noir râpé qui montre la corde; marchant, faute de crédit, sur la tige de vos bottes, avec les cheveux pendant en oreille de chien, et la barbe à l'Ahasvérus; — misère et obscurité vous précédaient; le dédain sourieux de l'homme du monde qui sait

les convenances, vous a remis doucement à la porte avec des mots de regrets et presque d'encouragement....

Mais ici, montez sans crainte; laissez au pied des marches votre timidité avec le dernier clou de vos semelles; redressez votre taille voûtée par l'abstinence, l'humiliation qu'on dévore et qui ne nourrit pas! Venez! car c'est ici le portique du temple de la fortune; ici les applaudissements de la foule sont des arrhes sur la caisse; pauvre honteux aujourd'hui, qui sait ce que vous serez demain.... Peut-être l'artiste à la mode, le dispensateur des délices populaires, fêté, porté aux nues, dont le nom, hier ignoré, sera redemandé au milieu des trépignements de la foule et des battements de toutes les mains, depuis celle que gante si coquettement le léger tissu festonné par les caprices de la mode jusqu'à la main large, calleuse et ridée du porteur des halles. Favori de la vogue, vous boirez à sa coupe enchantée; vous réaliserez l'or, le luxe et la gloire, éternelle trinité d'harmonies qui résume toute une existence d'homme heureux!

Avancez, saluez en passant à droite et à gauche: Ici c'est le souffleur; là, le chef des comparses; plus haut, le décorateur. Inclinez-vous, car de lui dépend le tiers du succès; le décorateur, c'est le génie matérialisé; que de pièces, aujourd'hui que l'art dramatique est usé en Allemagne comme en France et bien ailleurs, n'ont dû leur réussite qu'au clinquant des décors, puis à la pompe de la mise en scène! — puis à la grande feuille de tôle que fait trembler le bras vigoureux du garçon de théâtre chargé d'imiter le *tonnerre*; — aux *éclairs* qui jaillissent d'un tube sur lequel est une éponge imbibée d'esprit de vin; — au souffle du *vent* que simule une aune de soie roulant sur un cylindre; ou aux horreurs majestueuses du *navfrage* sur une mer fabriquée de vieilles toiles qui s'abîment sur le dos de petits garçons payés pour faire les vagues!....

Voici le sanctuaire de l'imitation.... Entrez à deux genoux; rampez jusqu'au tabouret que vous montre du doigt un petit monsieur, gras et court, à face de vermillon, qui se perd dans les coussins d'une profonde causeuse. Saluez bas la reine de

théâtre, imposante de rides et d'ampleur, dont le regard dédaigneux vous a toisé; et si le colosse féminin a souri de votre mine gauche, empesée, stupide d'anxiété, si le petit monsieur, secouant la poussière de tabac qui mouchetait le ruban rouge attaché à sa boutonnière, vous a pris des mains avec bienveillance votre manuscrit moins pâle que vous,.... espérez!.... C'est de bon augure. La visite est courte, on vous remet à huitaine; on désire qu'il y ait des éléments de succès; on s'empressera de monter votre ouvrage;.... huit jours après, le petit monsieur vous avait oublié; vous vous plaignez .... mais de quoi, bon Dieu! Il est si affairé! tantôt un procès avec les fournisseurs; tantôt une célébrité qui l'assiège; puis une répétition générale; puis une première représentation! C'est à n'en pas finir. Pauvre directeur!.... vous revenez le mois d'ensuite, plus pâle, plus exténué, plus râpé que jamais. Mais les abords du temple sont fermés; le directeur a oublié votre nom, votre pièce et vous! Peut-il s'occuper du déluge d'actes en prose et en vers qui envahit ses cartons, ses armoires, son grenier, jusqu'à ses fosses inodores! *Proh Fatum!!!* Un valet vous jette dans l'antichambre deux ou trois liasses de manuscrits, anonymes, pseudonymes et autres; cherchez-y le vôtre, et s'il ne s'y trouve pas, prenez au hasard une douzaine de cahiers en échange, les premiers venus, et partez!.... Mais si quelque jour l'occasion, le caprice, un souvenir d'illusion déçue vous amenait au *paradis* du même théâtre, pour contempler encore une fois de loin les bruyantes ovations de la terre promise dont l'entrée vous fut interdite, ne soyez pas étonné de reconnaître dans l'acte qui fait fureur des lambeaux recoussus de vos scènes, ou un dénouement original créé par vous dans une heure d'hallucination. Mais n'accusez qui que ce soit, surtout le directeur, dont la loyauté fut la seule garantie de votre propriété littéraire; car le secret de cette spoliation qui vous indigne n'en est un pour personne; en voici la clef : Lorsqu'un auteur inconnu se présente au théâtre, sans l'accompagnement obligé d'un *parain* qui se porte caution des dispositions scéniques du néophyte, et qui protège ses premiers pas sur les planches si hérissées de

trappes et d'oubliettes, son œuvre est accueillie d'abord, et les promesses, les protestations de service ne coûtent pas. Le directeur, qui prend rarement le temps et la peine de juger, donne la pièce à des scribes en sous-ordre, qui la repassent de main en main au souffleur, et celui-ci la rejette à l'espèce de machine qui fait métier de copier les rôles des acteurs, et qui s'intitule : *artiste dramatique* sur les énormes cartes de visite qu'il va fourrer partout, au jour de l'an et à la rentrée, chez toute la gent théâtrale.

L'artiste improvisé morcelle, défigure la pièce qui prétendait à l'apogée du succès, et puis il vend, pour une honnête rétribution, ses prétendues esquisses de *Scenarios* à quelque célébrité paresseuse.

En France, et à Paris plus qu'ailleurs, le théâtre est un bazar comme un autre, exploité par la coterie aux dépens des dupes qui viennent y mendier de la gloire sans patronage, et qu'elle chasse : au contraire des mendiants qui cherchent leur pain sans patente et que la police enferme.

Nous venons de soulever un coin du rideau qui cache les turpitudes secrètes de l'administration littéraire des théâtres, et qui privent la scène française de plus d'une œuvre consciencieuse, dont la portée a fait ombrage aux comités qui monopolisent le droit de fatiguer le public par mille et une pastiches, dont le moindre défaut est presque toujours l'ennui qu'elles excitent, et que la bruyante protection des cabales salariées change aussi vite en dégoût.

La plaie est creusée depuis longtemps, et ce n'est pas nous qui sommes appelés à la guérir, ni même à indiquer les moyens de la pallier. Et si elle n'eût été si connue, si les hautes récriminations des victimes spoliées n'étaient venues plus d'une fois jusqu'à nous, nous n'eussions jamais pensé que nos voisins fissent de l'art un trafic, et du plagiat une impudente spéculation.

Il serait sans doute assez difficile de préciser l'époque où commencèrent à se glisser dans le secret du théâtre ces pratiques indécates, mais qui donnent toujours le change à la masse du public si peu inquiet d'intervenir dans la question d'art, et sur

qui le charlatanisme de l'affiche a tant d'influence; car il existe, en France surtout, une classe immense de spectateurs qui mesure son plaisir sur la longueur de l'affiche. Et si l'on en vient jamais à des dimensions uniformes, ce sera lorsque tout le peuple saura lire, et ne prendra plus un mètre pour s'assurer si on lui en donne pour son argent.

Quand Alexandre Dumas prit la plume pour répondre à ceux qui l'accusèrent hautement de plagiat, sans pouvoir, malgré leur envie, lui ôter la faveur populaire qu'il avait si bien su intéresser à sa fortune, il eût été fort piquant de l'écouter révéler les luttes que son génie naissant eut à soutenir aux abords de la scène; celui qui plus tard s'est érigé en orgueilleux chef d'école, dut rencontrer de terribles obstacles à ses idées d'innovation. Et il a fallu, nous osons le croire, plus que les grandes espérances d'avenir que présageait *Henri III*, pour ouvrir au jeune auteur l'étroit sentier des coulisses. Peut-être que ses efforts isolés seraient demeurés sans résultat; et que, forcé par des circonstances contraires d'embrasser quelque autre spécialité littéraire, Dumas, devenu feuilletoniste, romancier ou nouvelliste, eût déchiré des voiles qu'aujourd'hui il lui importe si peu de soulever, et stigmatisé d'une verve amère les abus dont plus tard il se contenta de mépriser la bassesse.

Ses drames, envisagés sous le point de vue littéraire et philosophique, ont épuisé tour à tour, dès leur apparition sur la scène, toutes les sympathies comme toutes les critiques; après les prônes officieux de la camaraderie, les déclamations outrées des partisans routiniers du vieux répertoire théâtral, secte nombreuse d'admirateurs ineptes, cramponnés au passé qui leur échappe, et niant l'avenir qui n'a point de place pour eux, arbres stériles et parasites, au long de sa route qu'envahit le progrès; après les revues et les journaux européens qui se sont emparés de cette renommée grandie d'un seul effort, pour la passer à l'alambic de leurs opinions systématiques, nous avons pris intérêt à étudier aussi l'œuvre dramatique de Dumas, œuvre riche d'ensemble et de détails ciselés par la main d'un maître habile, qui



n'a point encore fait de disciples égaux à lui; et nous avons regretté que le génie qui nous avait doté de si magnifiques promesses dans sa conception de Henri III, et qui semblait appelé à poser les fondements d'une école aussi haute et puissante que celle qui ne trouve plus guère de forces pour la lutte que dans son ancienneté, ait oublié d'empreindre au frontispice de son monument littéraire le cachet de l'avenir; — si, moins occupé de chercher des *effets*, des coups de théâtre et l'éclat superficiel de l'exécution artistique, Dumas avait voulu sentir que la charpente du drame est aussi bien comprise de la médiocrité qui parfait la forme, que de l'artiste qui pose l'idée fondamentale, il eût imprimé à ses créations une tendance philosophique, un but éminemment moral en rapport avec les besoins spéciaux de ses compatriotes; il eût fait alors plus qu'une œuvre d'art, qui, traduite dans tous les idiomes connus, pourrait, sans le nom français écrit sur le titre, être également revendiquée par l'Angleterre ou l'Espagne, l'Allemagne ou l'Italie.

L'art est de tous les pays, l'art est le partage commun de bien des intelligences; mais c'est, selon nous, la nationalité seule qui éternise le génie.

C'était assez du drame de Henri III pour ouvrir à Dumas une large carrière. Mais le vent de la faveur publique a terni trop tôt l'efflorescence de son imagination. Maître du drame *historique*, dont il sait rendre avec tant de charme, je dirais même tant de fidélité, les caractères, les mœurs, la couleur locale; il s'est brisé sur l'écueil du drame *intime*; emporté qu'il était par la hideuse fascination de rôles monstrueux que le cœur humain comprend si rarement. On intéresse ses semblables en leur montrant des portraits où ils puissent se reconnaître; on les touche, on développe en eux des germes d'amélioration; mais on les blesse, on les révolte, on les flétrit en leur jetant sans cesse des images dégoûtantes et qui dégradent l'homme; et ce qui devrait arrêter l'écrivain, c'est que ces apologies des vices sociaux ou particuliers vont exciter trop souvent dans les âmes exceptionnelles, si dangereuses à éveiller, d'infâmes sympathies. N'est-ce donc pas mentir

à Dieu et à la société, que de prostituer son génie à des créations qui reflètent sur lui leurs souillures<sup>1</sup> ?

### III.

*Henri III et sa Cour ou Deux Journées de juillet 1578.* —

Il y aurait peut-être quelque prétention dans le titre de drame historique donné à cette large composition sur les mœurs de la cour de France, dans la deuxième période du seizième siècle, si l'on pouvait exiger que les détails de l'histoire fussent conservés avec une précision rigoureuse dans les tableaux du drame. Mais il est évident que toute œuvre dramatique doit emprunter son attrait et ses éléments d'intérêt du développement progressif d'une intrigue; et le drame fondé sur un nom réel, sur un fait avéré ou traditionnel, sera le cadre plus ou moins artistement adapté à la vérité historique, pourvu que les mœurs, l'esprit du temps et les accessoires de lieux, soient en rapport exact avec les annales de l'histoire ou les traditions reçues.

L'auteur a saisi l'époque où la branche des Valois paraissait prête à s'éteindre par la faiblesse de ses derniers rejetons, lorsque deux familles rivales se dressèrent tout à coup sur l'horizon politique, soit pour hâter la chute de la dynastie régnante, soit pour la remplacer, avec des droits inégaux, il est vrai, mais avec

<sup>1</sup> Les bornes d'un article ne nous permettant pas de reproduire dans toute leur étendue les analyses détaillées du théâtre de M. Alexandre Dumas, trop connu d'ailleurs pour qu'il soit besoin de le développer encore après tant d'autres études critiques qu'il a inspirées; nous nous bornerons à extraire de la *Geisterwelt* (dont nous ne partageons pas à tous égards les jugements artistiques sur notre compatriote) les esquisses de trois drames que l'auteur allemand considère comme des spécimens du talent de M. Dumas : *Henri III*, pour le genre historique; *Antony*, pour le drame intime, et *Don Juan de Marana*, mystère d'absurdité, qui fait craindre aux amis de l'auteur que sa maladie, sous le brûlant soleil de Naples, n'ait bouleversé son cerveau et effacé son génie. Ce que nous comprenons difficilement, c'est que M. Dumas ait broyé sa couronne littéraire dans ce salmigondis de lambeaux de prose qu'on retrouve partout, et de vers rampants et plats; de tableaux d'orgie et d'intermèdes ridicules, où les anges bouffis et les vierges artificielles de la porte Saint-Martin eussent repris la route de leur ciel à travers les huées du public, sans le prestige merveilleux des décors de Cicéri.

*Note du Traduct.*

une puissance et une popularité qui mettaient plus d'égalité entre elles. L'une, étrangère à la France et d'origine lorraine, était la famille des Guises, dont le chef, François, duc de Guise, par ses victoires chevaleresques en Italie, et contre les Anglais auxquels il avait repris Calais ; par son désintéressement, sa générosité de cœur et ses brillantes qualités, s'était acquis une telle puissance, qu'il était devenu, comme les anciens maires de palais, propriétaire, sous le nom de lieutenant général, de toute l'autorité royale. Son fils Henri, qui prend une part active dans l'action du drame, joignit à la puissance et aux qualités de son père une plus vaste ambition. Les Guises s'étaient jetés avec ardeur dans le parti des catholiques furieux, qui étaient mécontents des ménagements que la cour gardait à l'égard des protestants, et ils se flattaient de remplacer sous peu d'années la famille usée des Valois.

Une autre famille, avec des droits réels à la couronne héréditaire de France, s'était acquis une grande autorité, en se rangeant sous la bannière des opprimés. C'était la famille des Bourbons, descendant d'un fils de Saint-Louis, rapprochée par des alliances de la cour des Valois et entrée depuis peu en possession du trône de Navarre. Les Bourbons de Navarre et le prince de Condé étaient protestants, et disposaient de toutes les places du parti protestant en France.

Placée entre ces deux familles rivales et presque également redoutables, la reine Catherine de Médicis conçut le dessein de s'en débarrasser successivement ; femme ambitieuse et fière, rien ne devait lui coûter pour parvenir à réaliser un but d'où dépendait sa puissance. Henri III, prince faible, superstitieux et énervé par les délices d'une cour déréglée, était le fantôme qu'il fallait à Catherine pour occuper le trône sous ses auspices, dès qu'elle aurait réussi à faire évanouir les inquiétudes que lui causait le duc de Guise.

Alexandre Dumas a drapé son intrigue avec tout l'attrait de la vraisemblance autour du fameux chef de la ligue, et d'un des jeunes compagnons de plaisirs dont le roi de France aimait à s'environner, Caussade de Saint-Mégrin.

Au premier acte, Catherine de Médicis est venue visiter en secret le laboratoire d'un astrologue, Côme Ruggieri, charlatan privilégié, comme les superstitions du temps en plaçaient auprès du trône des rois pour servir leurs caprices, et tirer des horoscopes que leur faiblesse payait au poids de l'or. Catherine lui confie les craintes que lui inspire le duc de Guise, et l'ascendant que prend sur l'esprit de Henri III ce Saint-Mégrin, seigneur bordelais, plus instruit, plus brave et moins frivole que ses autres mignons. « C'est que Saint-Mégrin ferait de son fils un roi; Henri de Guise en ferait un moine; et il lui faut, à elle, un peu plus qu'un enfant, un peu moins qu'un homme; aurait-elle donc abâtardi son cœur à force de voluptés, éteint sa raison par des pratiques superstitieuses, pour qu'un autre vînt s'emparer de son esprit et le diriger à son gré? Non, certes; elle lui a donné un caractère factice, pour que ce caractère lui appartînt; tous les calculs de sa politique, toutes les ressources de son imagination sont là. Il lui faut rester régente de France, quoique la France ait un roi; il faut qu'on puisse dire un jour : Henri III a régné sous Catherine de Médicis. »

Ruggieri lui offre des moyens secrets, infailibles, pour se défaire des deux sujets qui portent ombrage à ses desseins. Mais elle ne peut se résoudre à les accepter. Ces deux hommes servent d'ailleurs ses projets, en entretenant l'irrésolution du roi par le contraste de leurs caractères. Il ne s'agit donc pour elle que de jeter entre eux d'autres passions que les intérêts politiques, pour les écarter de Henri III, jusqu'à ce qu'elle ait assuré sa puissance. Le mystère trahi d'une intrigue de cour, l'amour de Saint-Mégrin pour la duchesse de Guise va devenir une source d'odieuses rivalités, qui occupera longtemps les deux adversaires, jusqu'à ce que l'un succombe dans la lutte. Les mesures sont prises pour assurer un commencement de succès au plan créé par Catherine.

La veille elle a entendu Saint-Mégrin former avec ses amis, d'Épernon et Joyeuse, le projet de venir se faire tirer leur horoscope par Ruggieri. Ce soir même elle a fait prendre à la duchesse une liqueur préparée pour lui causer quelques heures de

léthargie, dont on a profité pour la transporter secrètement dans un cabinet voisin du laboratoire de Ruggieri, qui retiendra Saint-Mégrin pour lui arracher l'aveu de son amour, exalter sa passion, et lui offrir comme un prodige de son art magique une entrevue avec la duchesse.

L'heure approche, un bruit se fait entendre à la porte de Ruggieri, ce sont les jeunes fous qui viennent le consulter. La reine se retire masquée par une issue dérobée. Après la séance, Ruggieri, resté seul avec Saint-Mégrin, que ses joyeux amis vont attendre dans une salle basse, s'acquitte des ordres de la reine. Pressé par le jeune favori de lui montrer sa maîtresse, Ruggieri le place devant un livre cabalistique, dont il doit parcourir quelques lignes, et sort. Un ressort mystérieux entr'ouvre alors l'alcove où repose la duchesse de Guise, fait avancer sans bruit le sofa dans la chambre; l'alcove se referme, et Saint-Mégrin, en se retournant, aperçoit sa bien-aimée endormie.

Nous ne nous arrêterons pas sur ce que cet effet de scène peut avoir de forcé et d'in vraisemblable, ni sur la conversation qui s'engage entre les deux amants, jusqu'à l'arrivée du duc de Guise, amené cette nuit-là même par un mauvais génie chez l'astrologue Ruggieri. Par bonheur l'issue secrète s'est ouverte, et l'innocent magicien entraîne la duchesse éperdue sans le secours d'un dragon ailé, tandis que les compagnons de Saint-Mégrin, qui ne se doutent guère des bonnes fortunes de leur ami, font assaut de plaisanteries sarcastiques contre le balafre, et l'arrêtent quelques moments à la porte de l'appartement que lui ouvre Saint-Mégrin.

Les mignons partis, le duc de Guise jette après eux deux ou trois malédictions, surtout contre Saint-Mégrin, qu'il traite de champignon de fortune, par je ne sais quel instinct d'humeur jalouse. Quelques-uns des principaux ligueurs viennent le joindre, et l'heure est prise pour l'assemblée de la ligue la nuit prochaine à l'hôtel de Guise.

Par un fâcheux incident, que dans l'intérêt du dramaturge la profonde science de Ruggieri n'avait pas dû prévoir, non plus que MM. les ligueurs ne l'avaient aperçu, le mouchoir de la du-

chesse de Guise est resté oublié par elle sur le sofa. Son noble époux, assis à la place qu'elle a quittée dans un geste de découragement, laisse tomber sa main sur le malencontreux mouchoir... « Qu'est cela, s'écrie-t-il, mille damnations! ce mouchoir appartient à la duchesse de Guise : voilà les armes réunies de Clèves et de Lorraine! Elle serait venue ici! Saint-Mégrin! O Mayenne, Mayenne! tu ne t'étais donc pas trompé!... »

Mais aux grands maux les remèdes violents! Le noble duc relève son front outragé; il appelle son écuyer : « Saint-Paul! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast... » — Les maris de ce temps-là étaient plus chatouilleux que ceux du nôtre.

Le second acte se passe au Louvre. Nous y trouvons les mignons de Henri III, jouant au bilboquet, faisant des armes, ou devisant d'amour jusqu'à l'arrivée du souverain et de Catherine de Médicis; bientôt le duc de Guise se fait annoncer par ses pages; le sujet qui l'amène est d'une haute importance, caché qu'il est sous le masque du dévouement aux intérêts du prince. Henri III, impatienté d'une préoccupation sérieuse qui le fatigue en retardant ses plaisirs, le presse de parler. Le rapport du courtisan développe le mauvais état des finances du royaume et des nouvelles de guerre civile et d'invasion. Les Huguenots se sont soulevés; plusieurs places sont déjà occupées par eux; les provinces s'insurgent, et les Espagnols, qui ont pillé Anvers, deviennent menaçants. Contre une guerre inévitable la France, dévouée à son roi, vient de former une puissante association, qui s'est engagée à fournir de l'argent au trésor, des soldats à l'armée. Cette association, c'est la sainte ligue, qui a besoin d'un chef pour agir efficacement; d'un chef nommé par le roi, issu d'une maison princière, digne de confiance et surtout reconnu pour fervent catholique. — Henri III a compris l'ambition secrète qui fait parler le courtisan; il se hâte de l'interrompre pour l'inviter à un bal masqué. — Saint-Mégrin, montrant la cuirasse de Guise, observe ironiquement que pour un bal masqué son costume de chercheur d'aventures est d'excellent choix. Quelques mots piquants sont

échangés, Saint-Mégrin, protégé par l'affection du roi, jette le gant au duc de Guise. Le combat est fixé, les armes sont choisies, les témoins nommés; et il doit être à outrance, car il a reçu l'approbation du prince, qui avait droit de l'empêcher. Guise a sollicité plus vivement la nomination du chef de la ligue; car il se croit sûr de vaincre; ce duel n'est qu'un jeu, qui ne peut le distraire de plus graves intérêts. Henri III, resté seul avec sa mère, sent renaître une lueur d'énergie; si le duc de Guise était tué, la ligue serait enterrée avec lui; car la ligue l'inquiète vivement, et la vue de son trône lui donne l'envie d'être roi. Et puis le duc de Guise, en venant si astucieusement demander un chef pour la ligue, plaide évidemment pour lui-même. Il se croit déjà bien puissant; sa prière ressemble presque à une menace de violence en cas de refus; car il prie armé, « et les genoux plient mal dans des cuissards d'acier. »

« Mais, lui dit Catherine, cette ligue aussi que vous allez autoriser, savez-vous quel est son but? de soutenir l'autel et le trône? Mais du moment qu'un sujet vient se constituer de sa propre autorité défenseur de son roi, ce sujet-là, mon fils, n'est pas loin d'être un rebelle. » Puis la reine met sous les yeux du prince la preuve d'un complot déjoué par elle; c'est un traité entre le duc de Guise et Don Juan d'Autriche, traité d'association secrète, qui fera monter l'un sur le trône de France, l'autre sur celui des Pays-Bas; le dernier article de l'acte d'union des ligueurs condamne Henri III aux ombres d'un cloître. — « Oui, mon fils, c'est là, disent-ils, que votre dernière couronne vous attend. — Pépin, le maire du palais, a fondé une dynastie... et qu'a-t-il donné à Childéric en échange de son manteau royal? — Un cilice.... Il ne vous reste qu'un moyen : soyez roi, M. de Guise deviendra sujet soumis, sinon respectueux. Il n'est fort que parce que vous êtes faible. Sous son énergie apparente il cache un caractère irrésolu. C'est un roseau peint en fer.... Appuyez, ... il pliera. » — Mais, ma mère, quel est ce moyen, faut-il exiler Guise et Saint-Mégrin? j'aime autant celui-ci que l'autre m'est à charge... Qu'importe! je signerai leur exil. — Non, j'ai peut-être un moyen plus

sûr.... Mais jurez-moi, mon fils, qu'à l'avenir vous me consulterez avant eux sur tout ce que vous voudrez faire.... — N'est-ce que cela? Ma mère, je vous le jure.... — Mon fils, les serments prononcés devant l'autel sont plus agréables à Dieu. — Et lient mieux les hommes, n'est-ce pas? Eh bien! venez, ma mère, je m'abandonne entièrement à vous.... — Oui, mon fils, passons dans votre oratoire. »

Le troisième acte nous transporte à l'hôtel de Guise, à l'heure de la toilette de la duchesse; lorsque son époux vient lui apprendre que le bal masqué n'aura pas lieu, son air sinistre, l'exigence avec laquelle il fait éloigner le page que sa maîtresse voit sortir à regret; tout prépare une scène violente. Henri de Guise n'est pas lâche, il a fait ses preuves de bravoure et d'audace; il a peut-être plus d'adresse, et sans doute plus de vigueur que Saint-Mégrin. Mais il lui en coûte trop d'aller jouer sa vie contre un rival qui profiterait peut-être d'une victoire due au hasard, pour arriver à un autre triomphe, dont l'idée seule est odieuse. La soif de vengeance au cœur de l'époux soupçonneux a succédé pour un jour aux rêves inquiets du courtisan. De pareils ressentiments ne recourent point aux soulagements de la plainte. Le sourire, mais un sourire de sang, glisse sur les lèvres pâles du duc de Guise. Il contraint la duchesse d'écrire à Saint-Mégrin un rendez-vous pour la nuit prochaine à l'hôtel de Guise, dont l'entrée lui sera facile sous un costume de ligueur. Un page va porter cette lettre, avec la clef de la chambre, au malheureux jeune homme, que des égorgeurs attendront au retour de ce dangereux tête-à-tête. Il faudrait citer en entier la cinquième scène de cet acte; et après vienne une critique judicieuse, impartiale, décider lequel doit rester plus grand, ou du dramaturge que l'inepte jalousie appelait plagiaire, ou des modèles qui l'ont inspiré. Certes, nous le répêtons, et sans craindre que qui que ce soit ose nous démentir, quand un homme, parvenu à force d'études profondes et sérieuses, sait utiliser dans ses conceptions les belles réminiscences de la scène antique ou des poètes étrangers; c'est une dette de haute admiration qu'il acquitte à leur mémoire, c'est



une feuille des lauriers de leur vieille couronne qu'il mêle aux lauriers naissants qui ceignent son jeune front, sans que sa couronne à lui soit moins brillante, ou celle de ses maîtres moins durable.

Arthur, le page de la duchesse, a rempli son message; Saint-Mégrin, après le conseil tenu au Louvre par Henri III, qui s'est déclaré lui-même chef de la sainte ligue, s'échappe du palais à minuit pour se rendre à l'hôtel de Guise, où la duchesse, qui redoute les funestes projets de son époux, est livrée aux plus cruelles anxiétés.

La scène du rendez-vous est sombre comme une agonie. Au moment où la duchesse, vaincue par les instances de Saint-Mégrin, lui avoue son amour, on entend du bruit; c'est le duc de Guise avec les assassins auxquels il a voué son rival. La duchesse s'élance vers une fenêtre pour appeler du secours. Son amant l'arrête : « Que fais-tu ? veux-tu les avertir ? » —

Un paquet de cordes tombe dans la chambre avec un billet. C'est le page fidèle qui a compris à demi le danger qui menace sa maîtresse. Saint-Mégrin se hâte d'attacher la corde au balcon, quand la porte est agitée violemment. La duchesse, folle de courage et d'amour, passe son bras délicat entre les deux anneaux de fer d'où la barre de sûreté avait été perfidement retirée. Le duc de Guise, furieux de la résistance qu'on lui oppose, demande à grands cris des leviers et des haches. — « Fuyez, dit à demi-voix la duchesse à Saint-Mégrin, en fuyant vous sauvez ma vie ; si vous restez, je jure de mourir avec vous, et je mourrai déshonorée. Fuyez ! Fuyez ! » —

Le jeune homme s'élance du balcon, l'épée entre les dents ; mais à peine a-t-il disparu, qu'un cliquetis d'armes retentit avec des cris de rage ; Catherine quitte la porte, court à la fenêtre, appelant Arthur, son page, et Saint-Mégrin ; puis, foudroyée du spectacle qu'elle a entrevu, revient en chancelant tomber au milieu de la scène.

Le duc de Guise, entré dans la salle avec ses hommes d'armes, pousse du pied son épouse et la traîne vers la fenêtre fatale. —

« Venez, à la lueur des torches vous pourrez le revoir encore une fois. » —

Arthur et Saint-Mégrin ont été égorgés. Le dernier respire encore. — « Au nom du ciel, M. le duc, .... on peut le sauver! .... » s'écria la duchesse éplorée.... Alors le duc de Guise jette par la fenêtre le mouchoir brodé de sa femme. — « Tiens, Saint-Paul; serre-lui la gorge avec ce mouchoir; la mort lui sera plus douce; il est aux armes de la duchesse de Guise. » —

La pauvre femme retombe évanouie, et son époux, satisfait de sa féroce vengeance, se retire pour méditer la perte de Henri III, qui a trompé son ambition en se proclamant lui-même chef de la ligue : souverain faible et déplacé sur le trône, qui, n'ayant pas le courage de régner, descend jusqu'à se faire chef de parti dans son propre royaume; et à lutter contre un courtisan dangereux, que sa politique eût dû jeter aux ténèbres de la bastille; et en quittant le balcon, Henri de Guise a dit : « Maintenant que nous avons fini avec le valet, occupons-nous du maître. »

---

Pourquoi un début dramatique qui faisait concevoir de si nobles espérances d'avenir, est-il resté perdu ? Pourquoi Alexandre Dumas s'est-il écarté de la belle route que lui ouvrait sa puissance d'exécution littéraire, son entente parfaite des exigences et des détails scéniques ? Et lorsque l'histoire moderne, l'histoire de son pays, lui ouvrait ses pages pour y puiser tant de hautes leçons politiques, pourquoi s'est-il laissé séduire par l'éclat trompeur d'un nouveau genre de drame dont il n'a pas compris la véritable portée, entraîné qu'il était par les secousses de son ardente imagination, qui embrassait d'un coup d'œil l'horizon de gloire qu'il voulait atteindre ? Mais lorsqu'une pensée philosophique ne préside plus aux conceptions de l'art, l'art est perdu sans ressources, et l'écrivain déchu de la part de renommée et de reconnaissance nationale que revendiquait son génie.

Autre chose est de peindre la société avec ses passions ou le vice brutalement égoïste ; de chercher à attendrir les spectateurs

par le tableau touchant des malheurs que peuvent causer les égarements du cœur ; ou de révolter l'esprit le moins scrupuleux par l'ignoble apologie de la séduction, de l'adultère, du viol et du meurtre. Employer le talent venu de Dieu à cet usage coupable, c'est fausser toutes les règles du raisonnement, tous les axiomes de la morale. Mais la faute en est moins à l'auteur, trop jeune d'âge et de jugement lorsqu'il osa écrire quelques traits de l'histoire intime de l'homme, qu'à l'enthousiasme indécent qui s'engoua d'*Antony*, de la *Tour de Nesle*, de *Thérèse*, d'*Angèle*, etc., dont la voix publique devait faire justice.

De ces différentes pièces dans le genre intime, *Antony* a soulevé les plus violentes critiques et fixé le plus de vogue à son apparition. La mode vint aussitôt d'avoir un visage pâle, des cheveux en désordre, un costume étrange et bizarrement négligé ; il ne fut pas un jeune homme peut-être qui ne désirât être bâtard comme *Antony*, pour être aimé follement comme il fut aimé ; et heureusement que l'aveugle égoïsme de ce monstre idéal ne trouva guère d'échos parmi la jeunesse ; car *Antony*, voyez-vous, c'est une espèce de fou mélancolique qui deviendra furieux. Il ne connaît point ses parents ; un inconnu prend soin de lui. Rien cependant n'a été négligé pour son éducation, rien ne lui manque pour se produire dans la société ; car il a de l'argent, beaucoup d'argent, et la clef d'or ouvre toutes les portes, jusqu'à celle des cœurs. Un hasard amène *Antony* chez un homme riche, dont la fille aînée, *Adèle*, s'avise de le distinguer parmi d'autres jeunes gens, gracieux, élégants, pleins de galanterie et d'attentions délicates, qu'elle traite de fatuité, et auxquels elle préfère la contemplation de cet être sombre, maussade, incompréhensible, qui s'appelle *Antony*. C'est que les femmes ont de singuliers caprices ; c'est que, entourées d'adorateurs, elles doivent parfois se trouver ennuyées d'une trop douce monotonie de sensations agréables, il faut à leurs nerfs une excitation factice qu'elles veulent se procurer à tout prix. Au bout de quelque temps le colonel d'Hervey, homme brave, probe, et sans doute aimable encore, bien que sur le retour, demande la main d'*Adèle*. Le

mystérieux Antony, que son caractère exceptionnel et si profondément irritable devait faire lutter contre tous les obstacles, disparaît alors pendant trois années.

Adèle, qui ne trouve pas l'attente de son goût, au lieu de gémir sur les tourments de l'absence, épouse le colonel d'Hervey, et ne s'en trouve pas plus mal.

Un an après, ou plus, Antony revient. Est-ce l'amour qui renaît à l'espérance après trois ans de léthargie? Je ne sais trop; car Antony n'a garde d'avoir une idée arrêtée; il aime trop charger le hasard du soin de penser pour lui; une futilité le décide, un caprice le conduit, et pourvu qu'il change de lieux, qu'il voie de nouveaux visages, que la rapidité de sa course le débarrasse de la fatigue d'aimer et de haïr; il passe ses jours sans les compter. Il apprend à Paris le mariage d'Adèle; un souvenir tendre ou un infâme caprice lui font tenter de la revoir. Il écrit pour annoncer sa visite. M.<sup>me</sup> d'Hervey, troublée par l'émotion de quelques souvenirs, écoute la voix du devoir, qui lui ordonne de rester vertueuse pour son mari de cinquante ans, et de fuir la présence d'un ami qui va redevenir son amant. Elle sort, chargeant sa sœur de recevoir Antony, et de l'engager doucement à ne point la revoir; mais au détour de la rue les chevaux de son coupé s'emporent, un homme se jette au devant, tombe brisé sous leurs pieds : c'est Antony qu'on apporte évanoui à l'hôtel d'Hervey. Adèle, qui l'a reconnu malgré sa frayeur, lui prodigue les soins les plus tendres. Mais après les jours de sa convalescence, fascinée par les paroles étranges de celui qu'elle sent aimer plus que jamais, la pauvre femme a formé le projet de fuir Paris, qui lui prépare des malheurs qu'elle n'ose deviner. Un entretien passionné l'a rejetée aux bras d'Antony le bâtard, qui vient de lui avouer son isolement; Adèle, au-dessus des préjugés que les hommes ont faits, et que, justes ou odieux, il faut pourtant accepter, Adèle court un danger imminent, car elle s'est écriée : Antony .... mon Antony ! oui, oui, je t'aime ! — Et je ne sais quelle preuve elle lui aurait donnée sans l'arrivée miraculeuse de Clara, sa sœur. — Sois la bien-venue, Clara, murmure Adèle,

bien rouge sans doute et un peu embarrassée. Antony part; il emporte du bonheur pour une éternité; car demain il reverra son Adèle, et les moments seront mieux choisis.

Mais en rentrant chez lui il trouvera une lettre d'Adèle : « Monsieur, l'opiniâtreté que vous mettez à me poursuivre, quand tout me fait un devoir de vous éviter, me force à quitter Paris. Je m'éloigne, emportant pour vous les seuls sentiments que le temps et l'absence ne peuvent altérer, ceux d'une véritable amitié. » — Une honnête femme, dans la position de M.<sup>me</sup> d'Hervey, ne pouvait quitter Paris que pour aller rejoindre son époux; car sa place à elle est près de lui; il la protégera contre elle-même, car elle ira se jeter à ses pieds .... dans ses bras.... Elle lui dira, à son vieil époux; un homme m'a aimée avant que je fusse à toi. Il me poursuit.... Je ne m'appartiens plus, je suis ton bien; mais je ne suis qu'une femme; peut-être seule n'aurais-je pas eu de force contre l'amour. Me voilà! ami! défends-moi! — Oh, c'était une très-vertueuse femme, que M.<sup>me</sup> d'Hervey; et M. A. Dumas connaît parfaitement les secrets d'un cœur féminin.

Antony n'a pas fait de longues réflexions; le bâtard que la société repousse, parce qu'il n'a pas de nom à dire, le bâtard a de l'or, et chacun va s'incliner devant lui, le respecter, le servir bassement à deux genoux; car de l'or, sachez-le bien, c'est aujourd'hui plus qu'un nom, plus que du mérite, plus que de l'honneur : avec de l'or on achète tout cela.

Antony dépêche son domestique à Strasbourg pour épier le colonel d'Hervey qui y tient garnison, et venir lui rendre compte de tous ses mouvements; il part lui-même, devance tous les relais, rencontre Adèle en route et l'attend dans une auberge de village, à deux lieues de Strasbourg. Là son premier soin est d'arrêter pour lui les chevaux, les chambres vacantes, et même d'acheter une vieille berline qui pourrait servir au besoin. Puis, resté seul dans les deux chambres qu'il a louées, il reconnaît l'état des lieux : le balcon sert pour les deux fenêtres, une pensée rapide comme l'éclair lui arrache un rire infernal; car son projet s'accomplira, puisqu'il a offert à l'hôtesse de lui céder une des

chambres, s'il arrivait pour la nuit quelque nouveau voyageur. Adèle à Paris lui disait : à demain !... Demain est arrivé, et Antony est au rendez-vous.

A la descente de M.<sup>me</sup> d'Hervey l'hôtesse lui apprend qu'un riche étranger a disposé de tous les chevaux ; qu'il lui faut se résigner, malgré son impatience, à passer la nuit au village. A peine est-elle dans son cabinet, où elle va chercher quelques heures de repos, qu'Antony paraît sur le balcon, brise un carreau, ouvre la fenêtre et court mettre le verrou à la porte de l'escalier... Adèle, effrayée du bruit, sort du cabinet ... — Un homme !... Ah !... — Silence ! dit Antony d'une voix sourde, ... et lui jetant un mouchoir sur la bouche, il l'emporte dans le cabinet ; et la toile tombe fort à propos. Oh que M. Dumas entend bien les exigences scéniques !

Et voilà pourtant les tableaux qu'on tolère en France, qu'on étale tous les jours sous les yeux des femmes, des jeunes filles. Images révoltantes du vice le plus honteux, que reproduisent toutes les imitations des types hideux créés par le chef d'école.

Antony a ramené sa victime à Paris : car elle lui appartient, c'est sa proie et il faut qu'il la dévore. Quelques mois après, dans une soirée chez une ancienne amie de M.<sup>me</sup> d'Hervey, à laquelle soit fatalité, soit malicieuse politesse, Adèle et Antony sont invités, une discussion littéraire s'engage sur les passions considérées comme ressorts du drame actuel.

Mais nous demanderons en passant à l'auteur, comment et par qui une femme du grand monde, M.<sup>me</sup> de Camps, a pu savoir si bien l'aventure de l'auberge d'Iutenheim. D'ailleurs il n'est pas dans les mœurs de la bonne société, qui existe aussi bien chez nous qu'en France, il n'est point dans ses convenances d'amener des personnalités aussi crues dans un entretien ; elles deviennent surtout indécentes dans la bouche d'une femme, qui s'écrie au milieu d'un salon : « qu'il y a encore des amours profondes qu'une absence de trois ans ne peut éteindre ; des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leurs pensées ; des femmes vertueuses qui fuient leur amant ; et comme le mélange du sublime

et du naturel est à la mode, .... des scènes qui n'en sont que plus dramatiques, pour s'être passées dans une chambre d'auberge....

— Je peindrais, dit M.<sup>me</sup> de Camps, une de ces femmes.... »

Ici Antony, qui connaît beaucoup mieux les usages du monde, vient s'appuyer sur le dos de son fauteuil : « Madame, auriez-vous par hasard ici un frère, ou un mari ?

— Que vous importe, Monsieur ?

— Je veux le savoir, moi.

— Non !

— Eh bien alors, honte au lieu de sang ! .... »

Et Antony achève d'afficher le déshonneur de la femme qu'il a perdue, en prenant chaudement sa justification, lorsqu'à sa place un homme qui aurait eu du tact, et connu le monde, n'ent répondit que par un silence indifférent à l'attaque aussi maladroite que déplacée de M.<sup>me</sup> de Camps.

Le bal s'ouvre ; Adèle, trop affectée et peu maîtresse de ses émotions, ne dansera pas. Elle reste seule au salon, seule avec Antony : et sa douce voix ne peut gémir un reproche ! Pauvre jeune femme ! Et lorsque son égoïste amant, qui l'a flétrie par son brutal amour, vient se placer devant elle, sans mots qui la consolent au moins, puisqu'il ne peut plus rien pour la sauver ou achever de la perdre ; Adèle, torturée par le remords, laisse tomber ces paroles sublimes de désespoir : « Vous n'entendez d'ici que le fracas de la musique et le froissement du parquet ; moi, au milieu de tout cela, j'entends bruier mon nom ; mon nom cent fois répété ; mon nom, qui est celui d'un autre qui me l'a donné pur, et que je lui rends souillé ; il me semble que toutes ces paroles qui bourdonnent ne sont qu'une seule phrase répétée par cent voix : c'est sa maîtresse ! ... Puis, quand je rentrerai, car je ne puis rester toujours ici, ils se parleront bas ; leurs yeux dévoreront ma rougeur ; ils verront la trace de mes larmes, et ils diront : Ah ! elle a pleuré ; .... mais il la consolera, lui.... c'est sa maîtresse ! .... Les femmes s'éloigneront de moi ; .... les mères diront à leurs filles : Vois-tu cette femme ? elle avait un mari honorable qui l'aimait, qui la rendait heureuse ; rien ne peut

excuser sa faute ; c'est une femme qu'il ne faut pas voir .... une femme perdue ! c'est sa maîtresse ! .... Et puis il m'est passé au cœur une idée affreuse ; .... c'est que peut-être une fois .... une seule fois , tu as pu te dire dans ton cœur : elle m'a cédé .... donc elle pouvait céder à un autre.... C'est qu'alors pour toi je serais une femme perdue. Toi aussi , tu dirais : c'est ma maîtresse ! .... »

Au moment où l'infortunée se reprend au bonheur dans le délire d'un baiser , .... la porte s'ouvre , et la maîtresse de la maison paraît. Adèle s'enfuit éplorée. En même temps le domestique d'Antony vient lui apprendre le retour prochain du colonel d'Hervey. L'heure presse ; comment sauvera-t-il de la vengeance d'un mari outragé celle qu'il n'a pu soustraire aux médisances du monde ? .... Il court de nuit à l'hôtel d'Hervey , pénètre jusqu'à la chambre à coucher d'Adèle , et la retrouve aux prises avec son dernier remords. Et à la femme qui lui a tout sacrifié , il ne sait offrir que la fuite , une fuite honteuse. Mais l'amour maternel est plus fort au cœur d'Adèle que la crainte. Elle a une fille qu'elle ne veut pas quitter , ni ravir à son époux. « Que faire ? Mourir , dit Antony , mais avec toi ; que les derniers battements de nos cœurs se confondent ; puis , qui sait , par pitié peut-être jettera-t-on nos corps dans le même tombeau.

— Oui , la mort avec toi , oh ! ce serait le ciel , Antony , si ma mémoire pouvait mourir avec moi ! Mais cette mémoire , comprends-tu , elle restera vivante au cœur de tous ceux qui nous ont connus ; on demandera compte à ma fille de ma vie et de ma mort ; on lui dira : ta mère , .... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang ; .... enfant , ta mère s'est trompée. Elle s'est flétrie , et toi , toi .... tu portes le nom de ta mère. On lui dira : elle a cru fuir la honte en mourant ; et elle est morte dans les bras de l'homme à qui elle devait sa honte ; et si elle veut nier , on lèvera la pierre de notre tombeau , et on lui dira : regarde .... les voilà ! »

Alors Antony , qui a commis , pour posséder cette femme , rapt , violence , adultère ; Antony n'a plus à reculer ; il ne veut pas mourir ,



il veut enlever sa victime pour aller à l'écart en dévorer ce qui reste. Il l'entraîne malgré ses cris : cris et pleurs, qu'importe. Et puis sa fille ? .... C'est un enfant .... demain elle rira !

Mais l'heure fatale a sonné : le colonel d'Hervey arrive ; il monte, .... et Antony, qui pouvait fuir encore, ou, s'il ne fuyait pas, se dévouer pour l'honneur et le repos d'Adèle, et sceller de son sang la réparation, Antony se fait bourreau ; il va fermer la porte, et après avoir longtemps joué avec le courage d'une femme à l'agonie de la honte et de la vie, il l'égorge entre deux baisers. Et puis, quand la porte s'enfonce, il jette froidement le couteau aux pieds du colonel, en disant : *elle me résistait : je l'ai assassinée !*

Ainsi d'après le système favori d'A. Dumas, que reproduisent chacune de ses pièces, les passions doivent toutes conduire aux crimes les plus odieux ; ainsi chaque crime se justifie par un nouveau crime ; mais que prédire à la société qui ne repousse pas ces infâmes paradoxes ? Et si, comme nous aimons à le croire, le dramaturge n'a eu pour but que d'exciter de poignantes émotions, comment qualifier le délire de l'artiste qui irait tremper sa palette dans une boue sanglante, pour souiller les couleurs qu'il étale sur des tableaux où se révèle un talent du premier ordre ?

*Don Juan de Marana*, dernier ouvrage de M. A. Dumas, représenté à la fin d'avril dernier, est, comme les précédents, un tissu d'exagérations brodé de caractères outrés ; défauts que ne peuvent lui faire pardonner l'artifice d'un style toujours énergique et brillant, la pompe des décors et de la mise en scène, ni le talent du machiniste.

Don Juan était déjà un sujet fort usé ; les ressorts mis en jeu par l'auteur n'ont rien de piquant ; ce sont toujours, ici comme ailleurs, des femmes séduisantes et séduites. M. Dumas a cru réveiller les sensations blasées de son public, en lui faisant voir le ciel et les anges, et la sainte Vierge sur des nuages ; la résurrection des trépassés, et leurs âmes en peine qui glissent sur des planches mobiles ; .... mais les habitants du ciel s'y trouvent si bien qu'ils y restent. On ne croit plus guère aux fantômes ni aux revenants,

dès qu'on a passé sa dixième année; et quant aux prestiges des transparents, des clairs de lune, des trappes, et autres mystères de coulisses, ce sont des moyens auxquels il faut recourir peu souvent; le surnaturel au théâtre est aujourd'hui de l'absurde. Chacun en rit, même le peuple; la critique hausse les épaules, en lisant l'affiche, et passe sans entrer.

Pour nous, à qui notre longue expérience, et aussi nos cheveux blanchis par l'âge et les veilles, donnent quelques droits de conseiller, nous dirons à M. A. Dumas, qu'un glorieux avenir lui appartiendrait encore, s'il se décidait à mettre en œuvre les immenses ressources de son génie, et les fortes études dont il s'est nourri; s'il voulait se rappeler souvent que la vogue de quelques jours n'achète pas une ligne aux fastes de la postérité.

Quand, aux dernières brises d'automne, le chêne a jeté ses dernières feuilles, il ne sait plus leur destin, et le bruissement qu'elles font en volant à travers la plaine ne revient jamais jusqu'à lui. Ainsi les applaudissements du hasard, de l'engouement ou de la coterie ne vibrent qu'une fois sous les voûtes de la scène; on les oublie le lendemain, et après eux rien ne reste: .... rien, .... pas même un souvenir!

A. P.



## STATISTIQUE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS L'EMPIRE DE RUSSIE,

D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS.

Un rapport fut dressé l'année dernière sur cette branche importante de l'administration, et mis sous les yeux de l'empereur par le ministère de l'instruction publique. Nous croyons faire plaisir au grand nombre de nos lecteurs en leur offrant le résumé de ce travail.

Les hautes lumières de M. d'Uwaroff avaient présidé avec un soin rigoureux au choix des directeurs d'écoles; des mesures efficaces avaient été prises aussi pour assurer la surveillance des écoles particulières; un comité d'inspecteurs était établi à Saint-Petersbourg et à Moskou, sous les auspices du recteur de l'université, pour concentrer sur un seul point tout ce qui tient à l'organisation de cette partie du gouvernement. L'empereur lui-même veille avec une grande sollicitude au perfectionnement de l'éducation familière; et par ses ordres, ceux qui se destinaient à l'état de maîtres particuliers subissaient des examens sévères de capacité.

Parmi les arrondissements d'instruction, réunis sous l'inspection de l'université, le rapport du ministère signale les suivants :

*Arrondissement (Lehrbezirk) de Saint-Petersbourg.* Il existe à l'université de Saint-Petersbourg 52 professeurs et fonctionnaires et 239 étudiants. L'arrondissement, formé de 6 gouvernements, contient 8 gymnases. La bibliothèque de l'université possède

21,751 volumes. Et Saint-Pétersbourg vient de voir fonder un quatrième gymnase.

*Arrondissement de Moskou.* L'université de Moskou compte 168 professeurs et fonctionnaires, et 456 étudiants; et environ 200 jeunes gens y prennent chaque année leurs degrés. Dans les 9 gouvernements de l'arrondissement d'instruction de Moskou il existe 1 lycée, 9 gymnases, 5 institutions particulières, 152 écoles de paroisses et de villages. Un inspecteur et cinq membres adjoints ont la surveillance des études et surtout des mœurs des écoliers. La construction d'un second gymnase s'achève à Moskou. Le ministère a accueilli la proposition, faite par le corps des marchands, de fonder à leurs frais une école gratuite pour 50 enfants pauvres.

*Arrondissement d'instruction de Charkow.* L'université de Charkow a 54 professeurs et employés, et 389 étudiants. 7 gymnases sont répartis entre les 8 gouvernements qui composent cet arrondissement. La bibliothèque de l'université contient 24,210 volumes ou manuscrits; il existe à Charkow un cabinet de médailles et un jardin botanique.

*Arrondissement d'instruction de Kasan.* Cette université a 70 professeurs et fonctionnaires, 238 étudiants, et une bibliothèque qui réunit 28,502 volumes et 244 manuscrits. Les 9 gouvernements de la province possèdent chacun un gymnase. L'instruction, reçue au gymnase de Kasan, embrasse les langues arabe, persane, tartare, turque et mongole.

*Arrondissement d'instruction de Dorpat.* 68 professeurs et fonctionnaires de l'université, 524 étudiants, dont 132 prennent leurs degrés. La bibliothèque possède 58,936 volumes; le jardin botanique, 11,533 espèces de plantes; le musée des Arts, 13,365 objets. Les 3 gouvernements qui forment le cercle d'instruction, comptent 4 gymnases, 156 pensions ou écoles, avec 3750 élèves.

*Arrondissement d'instruction de Kiew.* L'université de Saint-Wladimir a été installée le 15 juillet, jour de la fête de son grand patron; elle a 43 professeurs ou fonctionnaires, et 62 étudiants seulement. Il existe dans son arrondissement, formé de 4 gou-

vernements, 1 lycée, 7 gymnases, 25 pensions particulières ou écoles, avec 119 maîtres ou surveillants et 461 élèves.

L'arrondissement d'instruction de la Russie-Blanche contient 5 gouvernements avec 12 gymnases et 1 pension.

Celui d'Odessa possède 1 lycée, 37 professeurs, et dans les 3 gouvernements de son ressort, 5 gymnases et 13 pensions ou écoles, qui reçoivent 308 élèves.

Celui des provinces Caucasiennes a 1 gymnase, 1 pension pour les nobles et 12 petites écoles.

Les écoles de la Sibérie sont dans le plus absolu dénûment.

Les mêmes besoins se font sentir plus ou moins vivement dans un grand nombre d'arrondissements, que nous ne citons pas ici.

Nous avons remarqué au chapitre des Instituts d'éducation qui existent dans la ville impériale, qu'il y a à Saint-Petersbourg un établissement pédagogique, dirigé par 45 professeurs, chargés de préparer aux emplois de l'enseignement 144 jeunes gens. La bibliothèque de l'Institut possède 5128 volumes, et s'est augmentée en 1834 pour une somme de plus de 16,000 roubles.

L'académie des sciences de Saint-Petersbourg a publié, dans le cours de l'année dernière, la relation du voyage de Kupffer au Caucase, et la suite de l'ouvrage de Marschall Bieberstein sur la Flore du Caucase. Elle a publié près de 600 écrits, qui ont été vendus environ 12,000 roubles; une dépense de 25,000 roubles a été consacrée à l'agrandissement du local destiné à recevoir les collections d'histoire naturelle. L'académie publie également un grand nombre d'écrits, qui sont répandus gratuitement dans la plupart des gymnases, des lycées, et autres établissements pédagogiques.

La commission chargée de fonder un observatoire astronomique, a consacré à ses frais un budget de 1,340,446 roubles, et pour l'achat, le transport et la mise en place d'un grand télescope, construit à Munich, la somme énorme de 231,428 roubles.

L'académie impériale de Russie se compose actuellement de 55 titulaires et de 17 membres honoraires; elle possède une bibliothèque de 4083 volumes et 112 manuscrits. Dans ses séances

hebdomadaires elle s'occupe de perfectionner le dictionnaire de la langue russe, dont elle prépare une nouvelle édition. Un de ses membres publie une *Archéologie égyptienne*. La première partie de cet ouvrage sera un examen du système de Champollion; la deuxième contiendra des recherches sur les caractères hiéroglyphiques et sur la mystérieuse écriture des prêtres; la troisième partie expliquera les écrits des prêtres ou la langue sacrée.

La bibliothèque publique impériale renferme aujourd'hui 395,199 ouvrages imprimés et 16,841 manuscrits.

Le musée de *Rumjanzow* possède une bibliothèque de 30,381 volumes, 732 manuscrits, 636 cartes géographiques; un cabinet minéralogique riche de 12,974 échantillons, rangés d'après la méthode de Werner, et un cabinet d'antiquités avec 1594 médailles ou monnaies.

Il nous reste à indiquer la situation et le mouvement des sociétés scientifiques et littéraires existantes en Russie.

On trouve à Saint-Petersbourg : 1.° une société pharmaceutique, composée de 124 titulaires et de 128 membres honoraires, qui possède dans son sein une école de pharmacie; 2.° une société minéralogique qui compte 266 membres, et qui jouit d'un revenu annuel de 10,000 roubles; elle a tenu l'an dernier 18 séances, dans lesquelles 16 mémoires ont été examinés : son cabinet contient 9500 échantillons de fossiles.

A Moskou existent : 1.° la société des observateurs de la nature (537 membres titulaires), qui a tenu 10 séances, examiné 13 ouvrages et publié 7 volumes de mémoires; 2.° la société des antiquaires (71 membres titulaires) s'est assemblée huit fois, et a mis au jour la sixième partie de ses travaux.

Kasan possède la société des amis de la littérature nationale (89 membres), qui s'est réunie neuf fois pour s'occuper d'études historiques, de nouvelles statistiques, et de la composition d'un vocabulaire de la langue des peuples qui habitent la Russie orientale.

Trois sociétés à Riga portent les noms : 1.° de cercle littéraire, qui publie un journal; 2.° société de l'Union, dont le directeur rédige la *Feuille bourgeoise* (*Stadtblätter*); elle soutient une

école de commerce fréquentée par 130 élèves ; 3.<sup>e</sup> société pour l'histoire et les antiquités des provinces maritimes, instituée le 1.<sup>er</sup> septembre 1834.

A Mittau se sont érigées la société des amis de la littérature et des arts (244 membres), qui possède une bibliothèque de 3052 volumes et 3000 brochures ; et la société de Koarlande, en forme de musée ou d'athénée (86 membres), qui s'occupe de recueillir les livres et les antiquités des provinces maritimes.

*Collège de la censure supérieure.* Un comité de censure est établi, qui passe une revue rigoureuse de tous les livres qui pourraient exercer sur le peuple une influence funeste. Le rapport de ce comité annonce l'introduction en 1834 de 300,000 volumes écrits en langue étrangère, c'est-à-dire d'environ 20,000 de plus que les années précédentes. Le total des publications de livres et de journaux à l'intérieur s'élève en 1835 à 14,587.

Dans le cours de 1834 on comptait dans l'étendue de l'empire 5816 étudiants aux universités ; le nombre des écoles de tout genre et des gymnases, d'après le dernier relevé statistique, est d'environ 4430.

---

## CHRONIQUES DES PAYS-BAS.

---

### LE BIZARRE DUEL.

Charles-le-Téméraire, dont le caractère violent ne souffrait point la moindre résistance à ses volontés, avait durement puni, en 1468, la désobéissance de l'opulente ville de Liège. Il avait fait briser sur la grande place du marché le Perron, ancien symbole de sa liberté, et soumis cet évêché à ses commissions judiciaires, qui ne connaissaient pas d'autre loi que la volonté de leur maître. Il avait ensuite épouvanté par ses barbaries Tongres, Saint-Trond et les autres alliés de la ville rebelle.

Mais les braves Liégeois n'avaient rien perdu néanmoins de leur orgueil et de leur indépendance héréditaires ; ils n'en haïssaient que davantage le prince, qui était devenu pour eux un bourreau.

Malgré toute son opiniâtreté, le duc de Bourgogne reconnaît que les Liégeois étaient des hommes ; mais cela ne l'empêcha pas de les traiter en esclaves. Même au sein de la paix, il ne put jamais les gouverner. Chaque jour c'étaient des émeutes, des révoltes, du sang répandu. Les rebelles étaient mis à mort ; mais l'esprit de révolte s'étendait sans cesse : car le mécontentement remplissait ces hommes qui sentaient si vivement. Pour comble de malheur il se présentait des chefs qui, comme toujours, faisaient tourner à leur propre avantage le mécontentement public, et qui, comme d'ordinaire, disparaissaient au moment du danger, laissant à d'autres, moins compromis et moins coupables, le soin d'offrir leur tête à la vengeance du maître. Ce fut alors que Guillaume d'Arenberg, comte de la Marck, surnommé par la suite le sanglier des Ardennes, commença ces intrigues qui placèrent plus tard son fils sur le siège épiscopal de Liège.

En 1473 éclata un nouveau soulèvement, fomenté en secret par lui, lequel ne servit qu'à faire verser des torrents de sang. Une troupe de trente soldats, conduite par Hubert Coppins, brave et bouillant Liégeois, qui ne croyait agir que dans l'intérêt de sa patrie, résistait seule encore aux archers du duc de Bourgogne. Adossée à un quai de la Meuse, la petite troupe combattait vaillamment, car elle savait bien n'avoir à espérer aucune grâce. Il n'en restait plus que huit en vie, lorsque l'intrépide Hubert fut blessé au cou par un soldat qui le jeta dans le fleuve. Les sept autres perdirent courage, se rendirent et furent pendus à la file sur la grande place du marché. On détruisit en outre leurs maisons ; on confisqua leurs biens, et on leur fit leur procès même après leur mort. Ils furent condamnés à être exécutés encore une fois en effigie, pour preuve de la justice de leur châtiment.

Hubert Coppins était marié. Lui et son frère Sylvestre étaient les seuls rejetons d'une ancienne famille d'armuriers ; ils se chérissaient tendrement et avaient épousé deux sœurs, Gertrude et Béga. Sylvestre, qui n'avait pu supporter l'aspect de sa patrie plongée dans l'esclavage, était allé s'établir à Bruxelles, où il habitait une petite maison de la rue d'Argent. Quoique Hubert ne pût



blâmer la résolution de son frère, il n'avait cependant pas quitté sa ville natale, espérant qu'un jour elle recouvrerait sa liberté, et sa femme, aussi jolie que douce et bonne, avait su lui faire oublier dans son ménage les chagrins que lui causait la chose publique. Elle avait vingt-huit ans, lorsque la mort de son époux et la confiscation de ses biens la réduisirent à la misère. Sans ressource, sans asile, sa petite fille de trois ans dans les bras, elle prit à pied le chemin de Bruxelles, où était sa sœur.

Sylvestre pleura longtemps la mort d'un frère qu'il chérissait; mais sa douleur eût été bien plus vive encore, s'il s'était laissé prendre et attacher au gibet. Il loua pour sa belle-sœur une petite habitation dans le voisinage de la sienne, jura de ne l'abandonner jamais, et, selon l'usage d'alors, conduisit celle qu'il regardait comme la veuve d'un martyr, dans l'église des Petits-Frères au Fossé-aux-Loups, où l'on voit actuellement l'ancien couvent des Augustins. Là elle fit au pied de l'autel le serment solennel de ne se remarier jamais et de se retirer dans le grand couvent des Béguines, sous la protection de sa patronne, S.<sup>te</sup> Béga, dès qu'elle aurait élevé son enfant. Elle prononça ce serment sur l'Évangile et les saintes reliques, et Sylvestre, de son côté, s'engagea à prendre soin d'elle et de sa fille aussi longtemps qu'elle aurait besoin de ses secours. Puis il fit dire une messe pour le repos de l'âme d'Hubert, et retourna avec un nouveau courage à son métier d'armurier, qui lui rapportait assez pour qu'il pût vivre sans inquiétude; mais il avait alors un nouveau fardeau.

Béga vivait dans l'isolement le plus complet, tout entière au souvenir de son malheur, occupée sans cesse à tricoter ou à soigner son enfant. Elle ne voyait que sa sœur et son beau-frère, allait prier chaque soir dans l'église des Béguines, et ne connaissait d'autre homme qu'un vieux moine du couvent des Petits-Frères, qu'elle avait choisi pour confesseur. Tout lui paraissait étranger à Bruxelles, à l'exception de ce qui avait rapport à Liège; elle ne pouvait entendre parler sans frémir. On lui dit un jour qu'on allait exécuter au grand sablon un rebelle liégeois, qui avait été condamné à mort et était parvenu à se sauver, mais qui avait été reconnu par

les agents du duc. Cette nouvelle sembla la mettre hors d'elle : désespérée, elle courut au sanglant spectacle, et en revint plus tranquille, mais dangereusement malade. Ses souffrances ne l'empêchaient pas cependant d'aller prier tous les soirs dans le couvent des Béguines.

Trois années se passèrent ainsi. Les absences de Béga se renouvelèrent si souvent et durèrent si longtemps quelquefois qu'on en fut frappé. On se disait à l'oreille que la veuve taciturne avait un amant, qu'elle allait le soir à un rendez-vous. Les soupçons se confirmèrent bientôt : Béga était enceinte. Gertrude et son époux, auxquels on n'osa pas en parler pendant des mois, ne voulurent en rien croire. Ils regardèrent ce bruit comme une infâme calomnie. Béga se taisait avec eux.

Lorsque le temps de la délivrance approcha, et qu'il ne put plus lui rester aucun doute, Sylvestre alla trouver sa belle-sœur. « Béga, lui dit-il, après s'être convaincu de son état, tu t'es déshonorée, tu n'as pas gardé la fidélité que tu avais jurée à Hubert. » — « Dieu le sait, répondit-elle ; je n'ai point offensé l'honneur. » — « Béga, reprit Sylvestre d'une voix sévère, tu mens, tu es enceinte ; je ne te dois plus rien. » Il retourna chez lui et défendit à sa femme de continuer à voir sa sœur. A la fin de novembre Béga accoucha d'un garçon. Le lendemain, malgré le froid, elle se rendit au couvent des Béguines, et la veille de Noël, on la vit, pleine de santé et de force, prier dans l'église des Petits-Frères.

Sylvestre, qui se croyait déshonoré dans la veuve de son frère, demanda justice aux pouvoirs spirituel et temporel. On lui accorda le jugement de Dieu. Un duel entre un homme et une femme était chose assez rare : si la femme était riche, elle choisissait quelqu'un qui combattît à sa place ; si elle avait un amant, c'était lui qui paraissait en lice, portant le bonnet de sa dame à la pointe de sa lance. Mais si elle était pauvre, elle devait combattre elle-même. Béga fut obligée d'accepter le combat avec son beau-frère. Cet événement si singulier en lui-même, et par les circonstances qui y avaient donné lieu, attira une foule de spectateurs. On avait creusé dans la rue du Fossé-aux-Loups, vis-à-vis de l'église, un

trou circulaire de deux pieds et demi de profondeur sur quatre de diamètre. Il était entouré d'un chemin également large de quatre pieds, et fermé extérieurement par des barrières. L'homme devait se tenir dans le trou, la femme pouvait courir autour de lui sur le chemin.

Après que les deux combattants eurent assisté à la sainte messe et eurent juré, Sylvestre d'une voix ferme, Béga sans rougir, que leur cause était juste et sainte, on les conduisit au lieu du combat, qui avait été béni par un prêtre. On leur lut la loi sur les combats singuliers : elle condamnait l'homme, s'il succombait, à perdre la tête ; et la femme, si elle était vaincue, à être enterrée vivante. Ils passèrent les barrières, qu'on referma derrière eux ; un moine leur donna les armes. Elles consistaient pour chacun en trois gros bâtons longs d'une aune ; seulement ceux de la femme étaient armés de pierres d'une livre assujetties par des courroies. Si l'un des deux donnait un coup à faux, il devait perdre un bâton. Celui qui perdrait ainsi le premier ses trois bâtons, devait être déclaré coupable et conduit à la mort.

Béga et Sylvestre se mirent à genoux, firent le signe de la croix, prièrent quelques instants et se relevèrent au son de la cloche, qui devait sonner pendant le combat. C'était le 10 janvier. Béga, qui tremblait à la seule idée de donner la mort au frère de son époux, mais qui était forcée de se justifier, ne se servait ni de ses bâtons, ni de ses pierres ; son unique soin était d'éviter les atteintes de son beau-frère. Quant à Sylvestre, croyant remplir un devoir sacré, il combattait avec fureur. Au bout d'une heure il avait perdu ses trois bâtons, sans avoir atteint son adversaire. On le fit sortir du trou pour le conduire au supplice.

Béga se jeta aux pieds des juges et demanda grâce pour lui. Elle se tordait les mains, pleurait, priait pour sauver celui qui avait voulu lui ôter la vie. On voyait qu'elle avait quelque secret qu'elle ne voulait pas découvrir. Tout à coup la foule s'ouvrit pour faire place à un moine aux cheveux argentés. Il était suivi d'un homme dont les gestes témoignaient l'inquiétude, et dont l'aspect fit pousser un grand cri à Sylvestre : c'était Hubert Coppins. Béga

était tombée sans connaissance. Après l'avoir rappelée à la vie, son époux raconta comment il avait été retiré de la Meuse par un charbonnier, qui l'avait gardé chez lui, l'avait guéri de ses blessures; comment il était arrivé incognito à Bruxelles; comment son épouse, nouvelle Éponine, l'avait nourri en secret depuis près de quatre ans, tandis qu'il était caché dans une cabane du couvent des Béguines. Le vieux et bon moine, seul confident des époux, se hâta de rassurer Béga sur le sort de son mari. On venait de recevoir la nouvelle de la mort de Charles-le-Téméraire, qui avait péri le 5 janvier à la bataille de Nancy. Sa fille, Marie de Bourgogne, qui lui succédait, se souvenant qu'elle était née à Bruxelles, avait accordé une amnistie générale. Sylvestre, remis en liberté, se tenait entre son frère et sa belle-sœur, à peine maître de ses sentiments. Hubert se hâta d'aller embrasser son fils, qu'il serrait dans ses bras pour la première fois. Tous rendirent grâce à Dieu de l'issue du jugement.

---

### Poésies.

---

#### L'ANGE VOILÉ,

TRADUIT DE KARL FRETWIESEL.

Sur les mondes créés quand Dieu fit une pause,  
De sa face jaillit un torrent de clarté.  
Parmi le vide immense, où l'univers repose  
Sur l'axe de l'éternité.

Les cieux devant sa gloire abaissèrent leurs cimes :  
Le soleil vit pâlir son foyer radieux,  
Et quand sa voix tonna jusqu'au fond des abîmes,  
Comme un accord mystérieux,

L'homme effrayé cacha son front dans la poussière.  
« Terre, dit Jéhovah, tu seras mon autel :  
« Et toi, qui du néant sortis à ma lumière,  
« Je te fais mon prêtre immortel. »

Il dit .... et bien longtemps on entendit encore,  
 Comme un chant qui s'écoule et meurt dans le lointain,  
 La voix de l'Infini qui n'a pas eu d'aurore,  
 Et qui n'a pas de lendemain.

Dieu s'était retiré .... mais la nature entière  
 Répondait à sa voix par un concert pieux ;  
 Et l'homme vers son trône éleva sa prière  
 Comme un soupir harmonieux :

O toi que bercent les nuages  
 Sur leurs flancs sillonnés d'éclairs,  
 Dont le bras suspend les orages  
 Sur les crêtes de l'univers,  
 Écoute ma voix suppliante !  
 A mes yeux cache ta splendeur  
 Dont la majesté m'épouvante,  
 Et daigne parler à mon cœur  
 Par la voix d'un de tes anges,  
 Doux comme l'astre de la nuit.  
 Et je chanterai tes louanges  
 Au petit ruisseau qui s'enfuit  
 Sous les ombres de la vallée ; ....  
 A l'oiseau dont les frais concerts  
 Égayent la verte feuillée ; ....  
 Et jusqu'aux sables des déserts ! ....  
 .... Mais hélas ! pourquoi la nature  
 Que gouverne ta sage loi,  
 N'a-t-elle pas de créature  
 A ton image comme moi,  
 Qui me parle de ta puissance,  
 Des merveilles de ta bonté ;  
 Dont le cœur avec moi s'élance  
 Vers ton immuable beauté ! ....

Ainsi monta vers Dieu sa prière brûlante ; ....  
 Et Jehovah choisit un esprit lumineux ;  
 Lui ravit pour un temps son aile rayonnante,  
 Et d'un souffle éteignit ses feux.

Puis d'un corps gracieux voilant ses traits célestes,  
 L'embellit pour orner notre sombre séjour ;  
 Et l'homme enthousiaste à ses appas modestes  
 Offrit un doux tribut d'amour.

De la majesté sainte une faible étincelle  
 Présage, au front de l'homme, un sublime destin.  
 La femme à ses côtés, rose pudique et belle,  
 De sa vie orne le matin.

Le regard de la vierge est un sourire d'ange;  
 Le charme de l'épouse est un reflet des cieux;  
 Il n'existe ici-bas de bonheur sans mélange  
 Qu'en ses baisers délicieux.

Près du berceau d'un fils, seconde providence,  
 La mère, avec amour, comme un ange voilé,  
 S'incline, en recueillant le rêve d'innocence  
 Que Dieu donne à son premier né.

Et quand l'esprit de l'homme, affranchi du suaire,  
 Vole brillant et pur vers les sentiers divins,  
 Sa compagne reprend, au pied du sanctuaire,  
 Sa place au rang des séraphins.

### BONHEUR ET MALHEUR,

TRADUIT DE M.<sup>lle</sup> CAROLINE LÉONHARDT.

C'était l'heure du soir, avec sa brise errante  
 Au front des peupliers :  
 Et la lune rêvait dans l'ombre frémissante  
 Des pâles amandiers.

A ta fenêtre assis, je crois me voir encore,  
 Pensif auprès de toi !  
 Ton visage était doux comme une blanche aurore,  
 Et se penchait vers moi !

Et sous mes doigts distraits ta longue chevelure  
 Ruisselait à flots d'or :  
 Alors tu me semblais l'ange de la nature  
 Qui va prendre l'essor.

.....  
 .....

Elle a passé, cette heure,.... où mon âme, enivrée  
 De désirs et d'amour,  
 Sentait chaque minute attrister la soirée  
 De son dernier beau jour.

Cette heure solennelle où ton dernier sourire  
 Expira sur mon cœur;....  
 Où ton dernier adieu palpitait de délire,  
 Comme un cri de douleur;....

Où ton dernier regard, appelant l'espérance  
 De l'hymen éternel,  
 Me donnait, au réveil du songe de l'absence,  
 Un rendez-vous au ciel!

### RÊVERIE,

TRADUIT DE GOETHE.

Je pense à toi, quand la vague brûlante  
 Du soleil orgueilleux de sa course géante,  
 Monte, roule, et puis redescend.  
 Je pense à toi, quand la lune au front pâle,  
 Avec son regard doux comme un reflet d'opale,  
 Rêve sur les flots du torrent.

Tu n'étais pas vers la rive lointaine,  
 Où sous le pied fougueux du coursier qui l'entraîne  
 Vole la poudre du chemin.  
 Mais au détour de ce sentier rapide,  
 Qui se tord au flanc noir d'un abîme, Sylphide,  
 N'attends-tu pas le pèlerin?

Je t'ai cherchée, ombre mystérieuse,  
 Près du ruisseau qui fuit sous un bosquet d'yeuse,  
 Dans le vent qu'on entend gémir,  
 Et dans le glas des feuilles que la brise,  
 Aux approches du soir, molle, soulève et frise,  
 Légère comme-ton soupir!

Oh, que de fois, d'isolement lassée,  
Mon âme, jeune encore, adora ta pensée,  
Idéale création!  
Chaste rayon d'un astre qui s'efface,  
Bonheur des anciens jours dont j'ai perdu la trace,  
Mélancolique vision!

Je suis bien seul!!! Au désert de la vie,  
Consôle d'un regard mon âme défleurie,  
Toi, dont j'aime le souvenir....  
La nuit revêt sa robe d'étincelles;  
Mille étoiles aux cieux s'allument : avec elles,  
Doux ange, dois-tu revenir?

A. P\*\*





## Critique littéraire.

---

### LIVRES ALLEMANDS.

*Die kaiserlich-russische Kriegsmacht im Jahr 1835, etc. :*

Puissance militaire de la Russie en 1835, ou mon voyage à Saint-Pétersbourg, par le lieutenant général comte DE BISMARCK. Carlsrouhe, chez Kreutzbauer, 1836.

L'auteur, envoyé du Wurtemberg à Berlin, et avantageusement connu déjà par plusieurs ouvrages, sur la cavalerie surtout, avait été invité par l'empereur Nicolas à venir à Saint-Pétersbourg. A son retour il publia des mémoires dont voici quelques rapides extraits :

« L'observateur doit suivre les Russes non-seulement dans les guerres qu'ils ont soutenues dans leur propre pays, mais dans toutes celles qu'ils ont faites ; non-seulement dans leurs guerres contre les Français, mais aussi dans leurs campagnes contre les Persans, les Turcs ou les Polonais ; tant contre les Européens que contre les Asiatiques. Partout il trouvera la même persévérance, la même fermeté, la même bravoure, la même résignation paisible : qualités qui ont toujours fini par leur donner la victoire, sans qu'ils fussent devenus pour cela plus arrogants ou plus portés à mépriser leurs ennemis vaincus.

« On ne peut demander si un général à la tête d'une armée russe se trouve dans une position heureuse sous le rapport politique. On ne se soucie pas qu'une guerre soit populaire, quoique toutes les guerres de la Russie aient eu pour but ses intérêts, et aient obtenu par conséquent l'approbation de la nation. Mais le mot de populaire est un mot étranger, inconnu dans le vocabulaire militaire, et il n'entre pour rien dans les dispositions qu'un général doit prendre avant de commencer ses opérations. Si d'autres armées ont souvent été gouvernées despotiquement par cet agent politique, si un général

a vu souvent échouer ses plans, trainer ses opérations en longueur, échapper les circonstances les plus favorables; si, enfin, il s'est vu enlever la liberté d'agir à sa guise, par contre un général russe jouit d'un pouvoir illimité sous ce rapport, son génie militaire peut s'exercer sans entraves; il n'a pas une liberté factice de mouvement, il est réellement libre. Son drapeau, voilà la patrie du soldat russe; elle est où il se trouve. Sa fidélité à son drapeau se prouve par le devoir, l'honneur, la discipline, l'obéissance, la bravoure. Une armée russe ignore ces nouvelles théories, ces doctrines révolutionnaires, qui détruisent ce que l'esprit humain a trouvé de plus grand, la spontanéité d'action de soldats unis par la discipline. L'armée est la force et le représentant de la monarchie russe, la colonne sur laquelle reposent le trône et la puissance légitime de l'empereur.

« A l'aspect de ces vieux soldats, qui comptaient quelquefois vingt années de service, moi, qui étais habitué à ne voir dans nos armées d'Allemagne que des jeunes gens, je sentais mon cœur palpiter de joie. Rien de plus beau que ces régiments à qui un long service a appris à se tenir droits et immobiles; que ces figures empreintes d'un caractère de beauté mâle et sévère, que ces yeux attentifs que rien ne pouvait distraire, et qui brillaient d'un saint éclat, garant de leurs hauts faits. Aux armées permanentes se rattachent de grandes pensées, de grands souvenirs. Ne sont-ce pas elles qui ont mis fin à la barbarie du moyen âge? Ne sont-ce pas elles qui ont nationalisé la civilisation? Et l'industrie, le commerce, les sciences, les arts, la liberté même, ne demandent-ils pas la protection d'une force militaire imposante pour se développer librement? Les armées permanentes sont la base de la vie sociale des peuples, et la garantie de leur honneur et de leur indépendance.

« La Russie ne connaît pas les énormes dépenses du système représentatif. Le gouvernement est beaucoup plus simple et par conséquent beaucoup moins coûteux. Le bonheur, le contentement intérieur des familles, n'y est troublé par aucune question de parti, par aucune discussion de tribune. Chacun vaque librement à ses occupations, et suit sans contrainte ses inclinations. Les serfs mêmes, dont le nombre diminue d'ailleurs peu à peu, acquièrent de grandes richesses, sans se sentir le désir de s'affranchir, ce qui leur serait facile moyennant une légère somme. La liberté est en Russie une vérité, et non pas une fiction : voilà ce qui assure la paix intérieure.

« Dans les États démocratiques, l'œuvre révolutionnaire achevée, l'armée ne peut que souffrir ; on l'opprime ; car sa position ne repose sur aucun principe de droit. Les démagogues, les agitateurs, les tyrans de l'État et du peuple, travaillent de tous leurs moyens à l'affaiblir, dans la crainte qu'elle ne renverse leur pouvoir usurpé ; car l'histoire prouve qu'il ne peut exister de sympathies entre l'usurpation et la force militaire légale. Les chefs de l'armée n'occupent plus qu'un rang secondaire dans l'État ; ils n'ont aucune influence, et ne jouissent que d'une médiocre estime, à moins d'être revêtus de quelque autre fonction. Un tribun du peuple l'emporte sur eux ; la carrière militaire n'est plus qu'un état de dépendance servile, et dans un pays où tout le monde croit être libre, le soldat est considéré comme un esclave. Dès qu'un gouvernement légitime a consenti à ne faire de l'armée qu'une espèce de garantie pour l'ordre public, dès qu'il a consenti à ce qu'on l'affaiblisse, comment pourrait-il espérer son assistance dans les circonstances extraordinaires, comment pourrait-il combattre les révolutions où les mauvais penchants de la nature humaine usurpent la place des lois ? La brièveté du service militaire, par suite de laquelle la plus petite partie des soldats seulement est rassemblée sous les drapeaux, ne permet pas en outre qu'un lien solide se forme entre les officiers et les soldats ; car pour cela il faut le temps et l'habitude. L'esprit militaire ne peut donc se développer, ni la discipline s'établir, et les institutions militaires sont soumises aux institutions politiques. La plus grande découverte que l'esprit humain ait jamais faite, cette discipline, qui fait mouvoir une armée composée de milliers d'individus comme un seul homme, se relâche et disparaît bientôt. »

L'auteur entre dans les détails suivants sur l'armée russe :

« Depuis la nouvelle organisation on a établi une armée d'opération active, composée de six corps d'infanterie ou corps d'armée. Chaque corps a 3 divisions à 2 brigades à 2 régiments à 6 bataillons de 1000 hommes. De ces 6 bataillons, 4 seulement entrent en campagne ; les 2 autres forment la réserve. Ainsi la force d'un régiment de l'armée active est de . . . . 4,000 hommes,

D'une brigade . . . . . 8,000 —

D'une division . . . . . 16,000 —

D'un corps . . . . . 48,000 —

Chaque corps d'infanterie a une division ou 3 brigades d'artillerie à

4 batteries à 8 pièces; 1 batterie de réserve, 1 parc, 3 bataillons de sapeurs, qui, avec les pontonniers, les compagnies du train, les ouvriers, etc., peuvent monter à 8000 hommes, dont 5000 combattants. Il compte en outre une division de cavalerie légère, composée de 2 brigades, une de hussards et une de hulans, à 2 régiments à 9 escadrons à 160 chevaux en temps de paix, portés à 180 en temps de guerre, au moyen de l'escadron du dépôt. De ces 9 escadrons, 8 entrent en campagne, l'autre sert de réserve. Ainsi la force d'un régiment en temps de guerre est de 8 escadrons à 160 chevaux, ou de . . . . . 1280 chevaux;

Celle d'une brigade . . . 2560 —

Celle d'une division . . . 5120 —

auxquels ils faut ajouter une brigade d'artillerie à cheval de deux batteries.

« La force d'un corps d'armée ou d'infanterie, comme on l'appelle, est donc, sans compter les non combattants, de 60,000 hommes avec 120 bouches à feu; mais en un jour de combat on ne peut guère faire paraître en ligne plus de 50,000 hommes, en décomptant une fois pour toutes, les malades, les soldats commandés pour d'autres services, et ceux qui ne sont pas encore assez instruits au maniement des armes. La force totale des six corps d'armée est donc de 360,000 hommes, dont 300,000 en état de combattre, avec 720 bouches à feu. Cette partie de l'armée active est cantonnée, toujours au grand complet et prête à marcher. Elle est pourvue de tout ce qui est nécessaire à ses besoins, et est par conséquent absolument indépendante. Les compagnies d'ouvriers travaillent elles-mêmes au matériel de toute espèce, et ont toujours et partout des ateliers ambulants. A l'armée d'opération active appartiennent encore :

« 1.° Les gardes, composées d'une infanterie complète et d'un corps de cavalerie;

« 2.° Un corps de grenadiers égal en force à un corps d'armée;

« 3.° Deux corps de cavalerie de réserve, chacun d'une division de cuirassiers, d'une de hulans, à 2 brigades à 2 régiments, les cuirassiers à 6, les hulans à 8 escadrons de campagne et 1 escadron de réserve, avec 2 brigades d'artillerie à cheval;

« 4.° Un corps de dragons, également à 2 brigades à 2 régiments à 10 escadrons de campagne et 1 escadron de réserve ou de dépôt.

« De ces 10 escadrons il y en a 8 de dragons et 2 de hulans. L'ar-

tillerie y est sur le même pied que dans les autres corps de cavalerie. Ces trois corps de cavalerie donnent donc 30,000 hommes, et font monter la force de l'armée d'opération active, en temps de paix, à 500,000 hommes de troupes régulières ou de ligne, même sans compter quelques compagnies de gardes qui ne marchent pas en temps de guerre. Dans ce nombre il y a 75,000 chevaux et plus de 1000 pièces de campagne, non compris l'artillerie de réserve. On n'a pas encore compté jusqu'ici la cavalerie irrégulière, parce que sa force dépend des lieux où est transporté le théâtre de la guerre et du parti qu'on peut en tirer. Au reste, le minimum étant toujours de 50,000 chevaux, on peut les faire entrer dans le calcul. L'empereur a donc à sa disposition, comme nous venons de le prouver, depuis la nouvelle organisation en 1833, une armée d'opération de 550,000 hommes, y compris la cavalerie irrégulière. Il résulte de là qu'il lui suffirait d'un mot pour faire paraître sur un champ de bataille quelconque 3 à 400,000 hommes.

« L'armée d'opération a son recrutement assuré dans les bataillons de réserve (2 bataillons par régiment ou 24 bataillons par corps d'armée), dans les escadrons et les batteries où sont reçues et instruites les recrues, et qui forment en même temps dans l'intérieur de l'empire une formidable armée d'environ 200,000 hommes. A cela il faut joindre les colonies militaires, les troupes des garnisons, et les invalides qui ne peuvent plus tenir la campagne, mais qui sont répartis çà et là, surtout dans les places fortes. Les régiments des soldats de marine ou des marins forment des corps à part. Mais il faut faire entrer en outre dans le calcul :

« 1.<sup>o</sup> L'armée détachée du Caucase, de 80,000 hommes de troupes de ligne, 2 régiments de dragons et 8 régiments de cosaques de l'Ural réguliers, nouvellement formés : l'un de ces derniers étant actuellement à Varsovie, on travaille à en former un neuvième ;

« 2.<sup>o</sup> L'armée détachée de Sibérie.

« La force militaire de la Russie est donc immense, surtout si l'on considère le long service des soldats, ainsi que le soin avec lequel on les traite à présent, et qui contribue beaucoup à leur santé.

« Tantôt la Russie, au dire des auteurs, qui se contredisent tous, ressemble à une montagne de glace, de laquelle est prête à se détacher une avalanche qui ensevelira une partie du monde ; tantôt ce n'est qu'un colosse d'airain peu assuré sur ses pieds d'argile. Ce qu'il

y a de vrai, c'est que la Russie est grande, puissante, et d'autant plus formidable qu'elle est toujours l'arme au bras, ce qui doit être, du reste, par suite de sa grandeur et de son étendue.»

Voici ce que l'auteur dit de l'empereur : « Aussitôt que l'empereur fut arrivé et qu'il eut monté à cheval, il prit le commandement. Le premier regard d'un général tombe naturellement sur la cavalerie; il passe en revue l'habillement, les chevaux, les armes, les harnais, la manière dont les brides sont tenues, dont les chevaux sont étrillés, sellés, sanglés. Les régiments de cuirassiers ont des selles allemandes. De tout ce que je vis du reste, je n'ai rien à en dire. Qui a beaucoup vu, voit rapidement. La tenue est élégante; la manière de conduire les chevaux, tranquille et bonne; le matériel, excellent. On aperçoit partout une uniformité qui double encore le prix de la beauté. Tous les genoux ne forment qu'une ligne. En arrivant à Saint-Petersbourg j'avais déjà une excellente idée de la cavalerie russe; mais mon attente a encore été surpassée.

« L'empereur attache une importance particulière à la formation et au développement des colonnes, et en cela il a trouvé ce qui ne changera jamais dans la tactique. L'empereur Nicolas est né général de cavalerie, et c'est son propre génie qui lui a fourni le moment décisif ou le principe de la tactique de la cavalerie.»

Suit un long développement sur l'usage de la colonne. Puis il continue :

« L'empereur fit manœuvrer deux régiments avec une facilité, une rapidité, un aplomb, tels que je ne savais ce que je devais admirer le plus, ou de la manière dont il commandait, ou de celle dont les régiments exécutaient les ordres. Il a en outre une voix de commandement admirablement belle, et une mémoire si extraordinaire, qu'il ne commande pas, par exemple, les signaux au trompette qui l'accompagne, mais qu'il les fait lui-même. Pourrait-on croire qu'un monarque qui commande à un empire plus vaste que l'Europe, peuplé de 56 millions d'habitants, et sur lequel sont fixés les yeux de tous les cabinets, se souvint non-seulement des règlements militaires pour les armées de terre et de mer, mais même des signaux qui sont propres à l'une et à l'autre? N'est-ce pas un prodige? Et cependant ce n'est pas tout encore; l'empereur connaît même les règlements prussiens; car il commanda lui-même en 1834 à Berlin le 6.<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, qui porte son nom.»

L'auteur entre dans les détails suivants sur la célébration du jour de naissance de l'empereur pendant son séjour à Saint-Petersbourg :

« En reentrant dans mes appartements au corps de logis du château, je trouvais le grand-cordon de Sainte-Anne que, par une attention délicate, l'empereur m'accordait la veille de sa fête. La cour se rassembla à huit heures à un petit bal, où Sa Majesté devait recevoir les félicitations de ses sujets. Le 7, c'est-à-dire le jour même de sa naissance, il y eut service divin et parade de la garde à cheval, dont l'empereur portait l'uniforme. Cet uniforme allait parfaitement à sa belle taille et à son air martial. Il y eut ensuite un grand dîner, mais sans toast, sans décharge d'artillerie; en un mot, sans aucune manifestation de joie extérieure, et le soir un grand bal à Monplaisir, pavillon situé à côté de la maison de Pierre le Grand sur les rivages du golfe. Ce bal présentait une réunion singulière de belles femmes aux formes élégantes, à la tournure gracieuse. Un bal est pour nous autres hommes comme un rayon du soleil printanier, il nous réchauffe, nous réjouit, et pour peu qu'on y trouve une conversation spirituelle, il nous fortifie, nous anime et nous fait naître de belles pensées. Est-ce l'idée de la rapidité avec laquelle se flétrit la fleur de la jeunesse? est-ce une disposition naturelle qui fait que deux yeux brillants, qu'une peau fine et transparente nous rendent plus spirituels, plus gais? La contredanse et la majouka font ressortir de la manière la plus avantageuse la beauté de la taille, la grâce des mouvements. Des perles, des brillants sont des accessoires qui ne nuisent pas à une jolie femme; mais la beauté véritable n'en a pas besoin pour attirer les cœurs. Le bal était aussi rempli d'hommes superbes. La plupart des Russes ont une belle tête et des traits fins et agréables. Leurs yeux, bien qu'ils ne soient pas toujours de la plus belle eau, indiquent une prudence adroite, et autour de leur bouche se lit le talent de se taire. Un uniforme bien fait dessine la beauté et la vigueur de leurs formes. Tous ont de l'esprit et de l'éducation. »

*Boa Constrictor* : le *Boa Constrictor*, roman de Ch. SPINDLER ;  
deux volumes in-8.° Stuttgart, chez Hallberg.

Depuis longtemps Spindler n'avait rien écrit, mais personne ne supposait qu'il restât inactif. Il vient de publier un ouvrage intitulé : *Boa Constrictor*, en attendant son *Roi de Sion*, qui le suivra bientôt.

Son talent n'a pas baissé; on s'en doutait, et il vient d'en fournir la preuve : il est toujours aussi élastique qu'auparavant.

Ce roman est d'un genre tout particulier. Ce n'est plus un roman historique; Spindler n'y a peint exclusivement que l'organisme du cœur humain. Il est incontestable que l'accueil favorable qui a été fait à ses autres ouvrages avait déjà pour cause la connaissance de l'homme dont il y avait fait preuve. Qui ne se souvient des situations admirables du *Juif*? avec quel art Spindler a su tracer le caractère de cet homme, qui ne put être homme qu'autant qu'il fût juif, et qui devint un démon dès qu'il dût se faire chrétien. Qui ne se rappelle cet incomparable jésuite, ballotté toute sa vie entre les penchants naturels et les sentiments qu'il avait pris avec l'habit de l'ordre, seconde nature pour lui? Sur son lit de mort il reconnut qu'il avait vécu en vain. Non, pas en vain! Il avait vécu — il était resté l'homme de la nature. — C'était là une vérité belle et poétique, non pas une vérité telle que celle qui est, par les abonnés d'un cabinet de lecture, baptisée du nom de vraisemblance du roman. Dans son *Boa Constrictor*, Spindler vise évidemment à la nouveauté, et cherche de toutes ses forces à peindre à la Caravaggio la vérité toute nue. Shakespeare a peint des sorcières et un Macbeth; il a fait frissonner, mais d'un frisson tragique. Le *Zodik* de Spindler est un caractère shakespearien. Mais son *Boa Constrictor* n'a rien de tragique, c'est seulement une production effrayante. On n'y rencontre aucune trace d'élévation, de dignité humaine; on n'y rencontre, en un mot, aucune trace de Dieu.

Qui pourrait se trouver à son aise dans un bain, où l'on ne voit que chaînes, que boulets, que têtes rasées? Nous nous sentons révoltés, nous éprouvons du dégoût, mais pas de sentiments tragiques. Et quand nous nous sommes repus de toutes ces horreurs, la vue d'une innocente victime, loin de nous relever, nous abat davantage. Voilà ce qu'on sent en lisant l'ouvrage de Spindler. Eugénie et Cécile portent, comme tous les autres personnages, le caractère non-seulement du crime, mais même de l'infamie morale. Un seul peut-être aurait pu nous réconcilier avec la nature humaine, c'est Reiberling l'insensé; mais malheureusement il ne joue dans le roman qu'un rôle tout à fait secondaire. Nous ferons à l'ouvrage de Spindler le même reproche qu'au groupe de Laocoon. L'artiste doit toujours unir le vraisemblable au vrai; car alors seulement il produira quelque chose de vraiment beau.



Après avoir signalé avec impartialité les défauts du roman de Spindler, nous nous dispenserons de parler de quelques particularités qui nous ont paru plutôt des effets de théâtre, bien que tentés avec habileté, que des effets poétiques; telle, par exemple, la scène dans l'auberge où se répand la nouvelle de la mort de Cécile. Spindler a un talent incontestable, et nous sommes d'autant plus fâchés qu'il ne le règle pas mieux. Nous signalerons avec grand plaisir quelques traits caractéristiques qui prouvent que l'auteur tant déprécié par quelques écrivailleurs et lu cependant par tout le peuple, s'élève au-dessus de la séquelle *des bonnes gens et des mauvais musiciens*, surtout dans son dernier roman. Il connaît la vie, mais malheureusement il n'en voit que les ombres; on dirait que dans son isolement il a perdu la foi à la lumière; il prend d'autres romans, et même de ceux qu'il a publiés déjà lui-même, et qui ont été imités par des centaines de commis-marchands jaloux de se faire lire; mais il apporte le plus grand soin à ne pas cueillir des fleurs communes; il appelle la réflexion à son secours, afin qu'elle tienne toujours le lecteur suspendu au-dessus de la mare qu'il lui offre — nous pourrions même lui reprocher d'en abuser; — il use avec une sage économie de ses moyens; mais hélas! presque uniquement pour les personnages secondaires; enfin, il est incomparable lorsqu'il dissèque les âmes, pour ainsi dire, lorsqu'il bestialise le crime, non pas comme Eugène Sue; il nous fait comprendre comment il a germé, comment il a cru, comme il en est venu à porter des fruits si funestes. Voilà les qualités qui le distinguent principalement. On voit que nous les donnons par ordre. Le diable, le diable véritable, est peint dans les caractères, et nous ne désirons nullement que Spindler ait peint un ange en personne; mais nous souhaiterions beaucoup que, pour rendre l'impression de son roman satanique plus poétique, il n'eût pas oublié Dieu. Dire pourquoi, nous mènerait trop loin.

*Schweizerischer Mercur* : Mercure suisse, publié par plusieurs écrivains suisses. Genève.

Depuis plusieurs années on n'entend retentir en Suisse que des discussions politiques, des querelles, des *Späne*, comme disaient les anciens Suisses. Depuis, en effet, que la population allemande s'est

divisée et subdivisée à l'infini, chacune des parties est opposée à l'autre, et veut former un tout à elle seule. Conséquemment chaque village veut être une ville, et tout attirer à lui.

C'est vraiment étonnant qu'au milieu de toutes ces dissensions la poésie ait pu fleurir. La revue que nous annonçons offre un intérêt romantique; elle donne de petits contes, des légendes, des romances, des chansons en dialecte suisse, des récits puisés dans d'anciennes chroniques; elle décrit les mœurs des populations, leur esprit, leurs superstitions, etc. A la fin de chaque cahier se trouve une analyse rapide des ouvrages publiés en Suisse; en un mot, cette revue est un organe estimable de l'école romantique au milieu des Alpes suisses. On y entend l'écho de cette ancienne manière de conter qui régnait au temps des Tieck et des Arnim, manière qui est redevenue presque entièrement étrangère à l'époque actuelle, si inconstante dans ses goûts. Nous avons dit que le recueil contient aussi quelques poésies en dialecte suisse. Pourquoi donc les Suisses n'ont-ils jamais réussi à composer dans leur langue quelque chose d'aussi remarquable que Hebel? Si nous ne nous trompons pas, ils y parviendront bientôt; car cette sublime nature des Alpes, cette noble simplicité de mœurs, ce peuple libre, vigoureux et beau, ce dialecte lui-même si agréable, doivent enfin trouver quelque véritable poète.

---

#### LIVRES FRANÇAIS.

Histoire de la littérature allemande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédée d'un parallèle entre la France et l'Allemagne, par Adolphe PESCHIER, de Genève; deux volumes in-8.°

Voici venir un jeune littérateur de Genève, qui juge la littérature allemande avec bien plus de justice que beaucoup d'auteurs étrangers. M. Peschier est venu en Allemagne; il y a séjourné longtemps, en a appris la langue, en a parcouru les différentes provinces, a fait la connaissance de ses littérateurs les plus distingués; puis est retourné dans sa patrie plein d'idées saines et justes sur le pays et la nation.

Il a d'ailleurs un sentiment pur, vif, religieux, exempt de toute coterie; il a donc compris l'Allemagne d'une tout autre manière que ne l'avaient fait jusqu'ici ceux qui l'ont étudiée.

Le *Morgenblatt*, le *Literaturblatt* et le *Kunstblatt* ont parlé, dans le temps, des cours que le docteur Müller a publiés d'abord sur la littérature et plus tard sur l'histoire de l'art allemand; ce furent les premiers de cette espèce non-seulement à Genève, mais même en France, à une époque où il n'était pas facile, même à un Allemand, de parler sur un sujet aussi délicat. M. Peschier, comme littérateur français, se trouvait dans une position plus favorable. Il connaissait d'ailleurs tout ce qui a été écrit sur l'Allemagne par Guizot, Villain, Benjamin Constant, Barante, Thiery, Cousin, Saint-Marc Girardin, Quinet, Lerminier, Chasles et d'autres écrivains français, ainsi que les articles du *Globe*, des revues et des journaux français, et il a su le mettre à profit pour ses propres études.

Il a compris aussi que, pour bien saisir la marche, le développement d'une littérature, il faut pénétrer dans la vie du peuple, dans son caractère, dans son histoire surtout. Il n'était pas facile, j'en conviens, à un Français d'apprendre à fond tout cela; aussi trouvons-nous dans son ouvrage quelques bonnes remarques sur l'architecture romane au temps de Charlemagne, qui auraient assurément été mieux placées à l'époque des Hohenstaufen. Pourquoi l'auteur ne parle-t-il pas des rapports remarquables qui existaient entre l'art byzantin et l'art allemand sous les Othons? M. Peschier cite Händl, Bach, Haydn, Mozart, Beethoven; pourquoi ne dit-il pas un mot d'Erwin de Steinbach, de Guillaume de Cologne, de Jean d'Eyck, d'Hemling, de Holbein, d'Albert Dürer, de P. Vischer et d'autres, qui n'ont pas été moins célèbres, et qui occupent une place également importante dans l'histoire du progrès intellectuel en Allemagne?

Mais ce ne sont là que de légères tâches, qui n'ôtent pas à l'ouvrage son mérite. Pour en faire juger, nous en citerons quelques lignes au hasard: « Qu'est-ce que la poésie à proprement parler? — C'est la contemplation brûlante, passionnée de l'âme et des grands phénomènes de la nature, ou, en d'autres termes, l'élévation pieuse du cœur vers le ciel; c'est cette émotion intime qui saisissait Milton, qui inspirait Klopstock. Il est certain que le froid nivellement, le froid calcul de l'esprit ne suffisent pas pour s'approcher de la divinité; la conviction pieuse, intime, profonde, peut seule nous conduire à

**Dieu.** L'esprit humain n'est capable de grandes choses qu'autant qu'il est saisi et ému, qu'autant qu'il croit. La France a produit une foule de versificateurs, mais bien peu de grands poètes. D'où vient cela chez un peuple si spirituel du reste? que lui manque-t-il? — La foi. En France la religion veut un culte extérieur qui charme les sens, des cérémonies imposantes, de riches costumes, des processions solennelles; il lui faut des églises ornées de beaux tableaux et de milliers de cierges; en un mot, elle veut moins des hommages d'amour et de vénération pour la divinité, que de respect pour ses serviteurs.»

Et dans un autre endroit : « La vanité et le désir de plaire, dit-il, font plus de prodiges sur la rive gauche du Rhin que sur la droite. On manque souvent en Allemagne de cette politesse, de cette urbanité dans les mœurs et le langage qui sont propres aux Français. Les manières des habitants peuvent même passer pour rudes et sèches. Mais cette apparente froideur n'est que de l'embarras; et s'ils ne savent ce que c'est que la galanterie, ils ont en revanche la véritable politesse, la politesse du cœur. Les Allemands sont le peuple le plus bienveillant, le plus cordial de l'Europe.»

**Essai sur l'éducation, et spécialement sur celle du *sourd-muet*, par M. Désiré ORDINAIRE, directeur de l'Institut royal des sourds-muets de Paris, ancien recteur de l'Académie de Strasbourg; un volume in-8.° Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 6 fr.**

C'est à l'abbé de l'Épée, dont la mémoire ne s'effacera jamais au cœur des philanthropes, que la France est redevable des premiers essais qui furent tentés pour améliorer le sort des sourds-muets. L'abbé Sicard, qui lui succéda, porta plus loin encore la persévérante sagacité nécessaire au succès d'une haute entreprise, et perfectionna le système introduit dans l'établissement fondé par l'abbé de l'Épée.

Deux siècles plus tôt, en 1570, un moine espagnol était parvenu à rendre aptes à quelques sciences trois sourds-muets de naissance, les deux frères et la sœur du connétable de Castille. Son procédé paraît s'être borné simplement à les faire participer à la langue usuelle, en répétant devant leurs yeux tous les mouvements des lèvres qui accompagnent l'articulation de chaque syllabe, pour amener ainsi

par degrés, ses élèves à prononcer eux-mêmes les mots, comme si le son leur en était connu.

Deux autres Espagnols, quelques Anglais, un Italien, un Hollandais, au dix-septième siècle, et son contemporain le médecin Conrad Amman, de Schaffhouse, écrivirent plus tard sur cet art nouveau. Enfin, du vivant même de l'abbé de l'Épée, le Portugais Péreirès, ayant remarqué que la France ne connaissait pas encore ces anciennes expériences, entreprit de s'y faire regarder comme auteur des premières découvertes dont on essayait l'usage.

Les ouvrages espagnols étaient de simples traités de dactylologie, moyen fort insuffisant si l'on voulait s'y borner, mais qui permet de composer par la suite une langue de signes dont la fécondité repose sur des principes convenus et d'une application illimitée. Il faut effectivement que ce qui remplace la parole soit, comme a été la parole même, un produit de certaines conventions, parce que toute parole est l'attribut comme le soutien de la société humaine, et que généralement la convention est la véritable ou l'unique loi sociale expresse, bien que toute convention se conforme plus ou moins exactement aux indications de la nature.

L'abbé de l'Épée se servit du geste, expression souvent restreinte, mais énergique et naturelle, la plus convenable sous tous les rapports au langage nouveau qu'il voulait créer. Mais le geste, inventé pour suppléer à ceux qui manquaient dans les habitudes ordinaires, ne devait pas être choisi arbitrairement; il ne pouvait exprimer exactement, qu'autant qu'il était une combinaison plus ou moins éloignée des gestes naturels. Ce fut l'élève bien dirigé, qui lui-même dût trouver les gestes, que l'instituteur attentif recueillit aussitôt, pour les constater, les conserver, et en faire l'application dans toutes les circonstances analogues.

L'abbé Sicard, à force d'études, réussit à étendre aux choses métaphysiques le procédé qui n'avait été employé que pour les objets matériels. Mais son système n'a de résultats que sur des intelligences peu ordinaires; aussi ne peut-il obtenir sur tous les sujets un égal succès.

M. Dégérando a écrit un livre indispensable à tous ceux qui s'occupent spécialement de l'enseignement des sourds-muets, où se trouvent réunis l'histoire de la naissance et des progrès de cet art, les principes qui y président, l'analyse et l'appréciation la plus lumi-

neuse de tous les travaux qui ont été faits jusqu'à lui pour accélérer son perfectionnement.

C'est inspiré du même sentiment profond et généreux, et pour continuer l'œuvre si bien commencée par ses devanciers, que M. Ordinaire s'est appliqué, dans l'ouvrage que nous annonçons, à démontrer clairement qu'il est possible à toute personne d'entreprendre efficacement l'éducation d'un sourd-muet. Plus on réfléchit sur les bases mêmes de cet enseignement, plus on est forcé de reconnaître qu'elles sont toutes dans la nature, à la portée de tout le monde, et que la science ne consiste que dans l'art de les faire valoir, guidé par la patience et soutenu par le dévouement.

*L'Essai sur l'éducation du sourd-muet* se divise en deux parties : la première traite du langage, considéré comme moyen de manifestation de la pensée; des causes qui concourent à sa formation, à son intelligence et à sa transmission. L'auteur étudie l'influence et l'action de chacun des sens, et en particulier de celui de l'ouïe dans le développement intellectuel; l'origine et la formation des divers éléments du discours; et il fait ensuite l'application de ces principes à l'enseignement en général, et plus spécialement à celui du sourd-muet.

Puis il passe à l'examen des moyens et des vices de l'enseignement, et recherche les améliorations à adopter, et les défauts ou abus qui doivent en être bannis. Il décrit les différents degrés de surdité; considère l'articulation de la parole comme le mode le plus efficace de développer l'ouïe et de suppléer à sa privation.

La seconde partie, qui a pour objet le mécanisme de la parole et des lettres, s'occupe : 1.<sup>o</sup> du mouvement et du son, comme moyens de manifestation de l'instinct, et des sensation qui y correspondent; 2.<sup>o</sup> de l'organe vocal et des touches qui le composent; 3.<sup>o</sup> des caractères de l'écriture et de leur origine; 4.<sup>o</sup> des imperfections de l'alphabet écrit; des moyens d'y suppléer, et de l'alphabet manuel.

L'ouvrage se termine par un résumé général, et par l'application des principes et des vues que l'auteur a exposés. Il se recommande par son utilité toute positive et de pratique aux parents qui ont le malheur d'avoir des enfants sourds-muets, comme à ceux qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de leurs enfants doués de tous leurs sens, et même aux instituteurs primaires qui cherchent à se rendre compte de l'importance de la mission d'enseignement qui leur est imposée, et qui ont à cœur d'en remplir dignement tous les devoirs.

Essai sur l'agriculture, par M. BERTHEVIN; 3.<sup>e</sup> livraison. Paris, chez G. Pissin.

Dans la dernière partie de la seconde livraison, l'auteur de cet ouvrage a commencé l'histoire de l'agriculture, et l'a continuée jusqu'au système de Law. C'est à cette période de notre histoire que nous le retrouvons, examinant les effets qu'il a eus sur l'agriculture française. Il poursuit son exposé, semé de vues et d'appréciations souvent neuves, à travers les deux derniers règnes de l'ancienne monarchie, la révolution et l'empire, et arrive à la restauration. S'il ne s'étend pas autant sur cette période que sur les autres, c'est qu'il se réserve de la traiter plus tard d'une manière spéciale et avec de plus grands développements. Aussi n'a-t-il fait que l'indiquer ici. Il signale en passant non-seulement les méthodes nouvelles qui ont pu influencer sur la culture, les lois, les institutions qui ont agi sur elle, mais encore les écrits les plus remarquables qui furent alors publiés, et l'influence des théories qui se produisirent à cette époque, notamment de celles des hommes alors connus sous le nom d'*économistes*.

Si les lois, les institutions, les systèmes, ont eu sur la culture une assez grande influence, il est aussi une autre cause qui, par l'importance de ses résultats, a dû appeler l'attention d'une manière spéciale, la présence des grands propriétaires dans les campagnes. Depuis qu'ils se sont tous réfugiés dans les villes, ils ont abandonné les cultivateurs à la routine et aux préjugés. Aussi, depuis cette époque, malgré la plus grande diffusion des connaissances, malgré le progrès inséparable de la marche du temps, est-il vrai de dire que l'agriculture en France est restée de bien loin en arrière des autres industries.

M. Berthevin passe ensuite à une autre partie, que, d'après son système, l'on pourrait nommer *rapport de l'agriculture avec les lieux*. C'est un essai de géographie botanique et agricole, où se placent une foule de faits curieux et peu connus, et dont le classement seul a dû exiger autant d'observations que de recherches.

Enfin, dans un appendice placé à la fin de cette livraison, M. Berthevin a eu l'heureuse idée de donner une analyse du mémoire

présenté à l'assemblée constituante sur les abus qui s'opposaient alors aux progrès de l'agriculture, et sur les encouragements qu'il convenait de lui accorder. C'est en partie sur les documents qu'on y a puisés que fut rédigé le code rural qui nous régit encore aujourd'hui. De là sa grande importance. Toutefois nous aurions préféré qu'au lieu d'en offrir une analyse, il nous l'eût donné *in extenso*, en l'accompagnant de ses remarques. — Un autre petit appendice est relatif à la culture du mûrier sous Henri IV.

On s'est en France si peu occupé de l'agriculture, soit en pratique, soit même en théorie, que l'on saura gré à M. Berthevin de ses recherches et de ses efforts. Sa troisième livraison termine la moitié de l'ouvrage qui se poursuit activement, et justifie l'accueil favorable qu'il reçoit de ses souscripteurs.

Grammaire générale, contenant les grammaires particulières et complètes du latin et du français, parallèlement démontrées par P. JONAIN, professeur à Bordeaux; tome I.<sup>er</sup>, in-8.<sup>o</sup> Paris, chez Aimé André, 1835.

On n'a pas assez réfléchi peut-être sur le parti que l'on pouvait tirer dans l'enseignement d'une bonne grammaire générale, et sur l'influence qu'un pareil ouvrage pouvait avoir, non-seulement pour développer les facultés de l'esprit, mais encore comme auxiliaire de sciences qui depuis quelque temps ont occupé une si grande place dans nos études réelles, par exemple la philologie, qui n'est autre chose, à bien parler, que la science comparée des langues. Les uns sont des traités approfondis, exclusivement réservés, pour ainsi dire, aux grammairiens, aux savants, aux philologues; les autres, au contraire, destinés à la jeunesse, fourmillent d'omissions, d'erreurs, et la plupart du temps deviennent inutiles à force de vouloir être simples.

Ces réflexions nous amènent à parler de l'ouvrage dont nous avons donné le titre, et que vient de publier M. Jonain, professeur à Bordeaux. L'auteur, qui a voulu faire un ouvrage spécialement destiné à la jeunesse des écoles, commence par des entretiens sur la logique, les signes, les idées. Il n'y a certainement rien que de fort logique



dans la marche qu'il a adoptée, seulement il nous a semblé que ces dialogues, ou, pour nous servir de ses expressions, les entretiens entre son élève et lui, n'étaient pas toujours à la portée du premier et exprimés d'une manière assez-claire, pour qu'il pût parfaitement saisir l'origine, la génération des principes et leurs résultats. Il passe ensuite aux temps, aux verbes, et fait suivre cette partie de quelques exercices.

M. Jônain a eu pour but, ce nous semble, de comparer entre elles la grammaire française avec les grammaires grecque et latine. Une pareille étude était certainement d'une incontestable utilité, puisque le français, le grec et le latin sont dans nos écoles les trois principaux objets de l'enseignement. Toutefois, si tel a été son but, nous croyons qu'il n'a pas accordé au latin assez de place et trop sacrifié au français. La syntaxe et ses règles diverses, celles relatives à la construction de la phrase, à l'euphonie, aux idiotismes, à la prononciation, sont traitées avec assez de justesse et d'étendue. Il est un point cependant sur lequel l'auteur n'a pas assez insisté. Une fois que les règles générales sont connues, et qu'on a même commencé à les appliquer par des exemples et des exercices, aurait-il été hors de propos d'ajouter quelques considérations sur l'importance du style et les difficultés que présente une langue, qui, comme la langue française, ne supporte pas la médiocrité.

Nous devons signaler en même temps une innovation qui, du reste, eût été plus utile si elle eût été plus complète. Dans un tableau assez étendu l'auteur a fait figurer les principales onomatopées de la langue française, seulement il faut dire qu'il y a inséré une foule de mots qui ne sont rien moins que des onomatopées. Ce tableau met en regard, autant que possible, le grec, le latin, l'italien, le français et l'anglais. Mais pourquoi avoir omis le portugais et l'espagnol, qui appartiennent à la même famille de langue, et sont bien plus rapprochés du français que ne peut l'être l'anglais?

Enfin, plusieurs appendices complètent cet ouvrage. Le premier renferme l'histoire de la grammaire, qui, ce nous semble, eût été mieux placée comme préface au commencement de l'ouvrage. Suivent quelques considérations sur l'alphabet général de Volney, qui, comme on le sait, dut beaucoup de ses idées au remarquable travail de Leibnitz, qui, le premier, traita d'une manière scientifique la question d'une langue universelle.

Ce livre est pour M. Jônain un premier essai; aussi s'aperçoit-on quelquefois d'un peu d'incertitude dans la méthode et de quelques tâtonnements. Bien que certaines parties eussent demandé peut-être encore quelques développements, l'esprit analytique dans lequel il a été rédigé, le rendra utile aux jeunes gens pour lesquels il est destiné.



## Bulletin bibliographique.

---

### LITTÉRATURE.

*Reilstab, Empfindsame Reisen, etc.* : Voyage sentimental ; esquisses, impressions, satyres, pensées, éptres, recueillies pendant les années 1832-1835, par L. Reilstab ; 2 volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Falk, Ueber Göthe* : Études sur Goëthe, par Falk ; 2.<sup>e</sup> édition, un volume in-12. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Tiberius, der dritte Cäsar, eine Tragödie* : Tibère, le troisième César, tragédie en cinq actes et en vers, par J. C. Hauch. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Denkwürdigkeiten der Gräfin Maria Aurora Königsmarck* : Mémoires de la comtesse Marie-Aurore Kœnigsmarck et de sa famille, rédigés, d'après des documents inédits jusqu'à ce jour, par le D.<sup>r</sup> F. Cramer ; 2 volumes in-8.<sup>o</sup> Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Faust, ein Gedicht von Nicolaus Lenau* : Faust, poëme par Nicolas Lenau. Stuttgart, chez Cotta, 1836.

*Böhmen in den Jahren 1600* : la Bohème en 1600 ; roman historique par Montenglant. Gotha, chez Hennings et Hopf, 1836.

*Die Schwägerinnen* : les Belles-sœurs, roman par Henriette Hanke ; 2 volumes. Hanovre, chez Hahn, 1836.

*Briefe geschrieben auf einer Reise längs dem Niederrhein* : Lettres d'un voyage au bord du Rhin, en passant par la Belgique. Leipzig, chez Kollmann, 1836.

*Alma* : Alma, roman de L. Starklof ; 2 volumes. Hambourg, chez Hermann et Campe, 1834.

*Balzac, Buch der Mystik, oder Seraphita und die Verbannten* : le Livre mystique, par de Balzac, traduit en allemand par F. de V. Stuttgart, chez Hallberger, 1836.

*Skandinavische Bibliothek* : Bibliothèque scandinave; recueil périodique, contenant l'histoire de la littérature du Danemarck, de la Suède et de la Norwège, rédigée par J. B. de Schepelern et A. de Gähler; 1.<sup>re</sup> année, 1.<sup>er</sup> cahier. Copenhague, 1836.

*Sand, ausgewählte Schriften* : Œuvres choisies de G. Sand, traduites en allemand par Adelbert Keller; tome I.<sup>er</sup>; 1.<sup>re</sup> et 2.<sup>e</sup> livraisons. Stuttgart, chez Cotta, 1836.

1812, *ein historischer Roman* : 1812, roman historique de L. Rellstab; 2.<sup>e</sup> édition, en quatre volumes. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Gützkow, Beiträge zur Geschichte der neuesten Literatur* : Essais sur l'histoire de la littérature moderne; tome I.<sup>er</sup> Stuttgart, chez Baltz, 1836.

*Tremordyn Cliff, von Francis Trollop*, traduit de l'anglais par O. de Czarnowsky; 3 volumes. Aix-la-Chapelle, chez Mayer, 1836.

*Skizzen aus den Hanse-Städten* : Esquisses sur les villes anséatiques, par E. Beurmann. Hanau, chez Koenig, 1836.

*Göthe's Werke* : Œuvres de Goëthe, nouvelle édition complète, publiée en deux volumes, avec un fac simulé de l'écriture de Goëthe; format semblable à celui du *Schiller*, en un volume; 1.<sup>re</sup> livraison. — La seconde livraison, qui complètera le premier volume, sera terminée dans le cours de la présente année. Stuttgart, chez Cotta, 1836.

#### RECUEILS PÉRIODIQUES.

*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst* : Annales d'histoire et de politique; recueil mensuel, rédigé par une société de littérateurs et de publicistes, sous la direction de K. H. Louis Pœlitz, de Leipzig, correspondant de l'Institut royal de France; 9.<sup>e</sup> année, 1836.

*August*, contenant : 1.<sup>o</sup> un article sur les institutions ecclésiastiques, par A. Holtzhausen; 2.<sup>o</sup> Système gouvernemental universel, par F. Murhard; 3.<sup>o</sup> Revue critique des dernières publications historiques. — *Septembre*. 1.<sup>o</sup> De la fabrication du sucre en Allemagne, tiré d'un ouvrage sur l'économie politique, de Ch. Murhard, publié à Cassel; 2.<sup>o</sup> Souvenirs d'Emmanuel Sieyès, par K. H. L. Pœlitz; 3.<sup>o</sup> Revue critique des ouvrages historiques. — Ce journal paraît à Leipzig, chez J. C. Hinrichs, par numéro de 6 feuilles in-12.

*Blätter für literarische Unterhaltung* : Feuilles de littérature et de critique; journal quotidien, réuni à la fin de chaque mois par cahier;

accompagné d'un bulletin d'annonces bibliographiques. Leipzig, chez Brockhaus.

*Phönix* : le Phœnix ; journal littéraire, paraissant tous les deux jours, sous la direction d'Édouard Duller, à Berlin.

*Morgenblatt* : Feuille du matin, politique et littéraire ; journal quotidien. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

*Berliner Conversations-Blatt* : Feuille de conversation sur la littérature, la poésie et la critique, rédigée par Hermann Marggraff : paraît tous les deux jours. Berlin, chez Schleisinger, libraire et éditeur de musique.

#### PHILOSOPHIE.

*Ueber Begriff und Möglichkeit der Philosophie* : De la connaissance et du pouvoir de la philosophie ; études critiques sur la pensée, par Édouard Schmidt. Parsching, chez Hinstorff, 1835.

*Die Probleme und Grundlehren der allgemeinen Metaphysik* : Principes et problèmes de métaphysique universelle, rédigés par G. Hartenstein, professeur à l'université de Leipzig. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Vorhalle zur speculativen Lehre* : Introduction aux sciences spéculatives, par Franz Hoffmann, professeur de philosophie à l'université de Wurtzbourg. Aschaffembourg, chez Théodore Pergay.

#### ARCHÉOLOGIE ET PHILOGOLOGIE.

*Homerische Vorschule* : Introduction à l'étude de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère ; 2.<sup>e</sup> édition, revue avec soin, et augmentée de nouvelles analyses et de notes instructives, par C. W. Baumgarten Krusius. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Geschichte der Hellenischen Dichtkunst* : Histoire de la poésie chez les Grecs, par Hermann Ulrici ; tome I.<sup>er</sup> (*épopée*) et tome II (*poésie lyrique*). Berlin, chez Duncker et Humblot, 1835.

#### MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

*Encyclopädie der gesammten medizinischen und chirurgischen Praxis* : Encyclopédie pratique des sciences médicales et chirurgicales, contenant des expériences remarquables sur la thérapeutique, l'ophtalmologie et la chirurgie opératoire, publiée par une société de praticiens distingués, sous les auspices de G. F. Most, 2.<sup>e</sup> édition, en deux

volumes, de 60 feuilles chacun, qui paraissent par cahiers de 12 feuilles. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

## SCIENCES ET ARTS.

*Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*: Encyclopédie universelle des sciences et des arts, par ordre alphabétique, rédigée par une société de savants et d'artistes, et publiée par J. S. Ersch et J. B. Gruber; ouvrage orné de cartes et gravures. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

## HISTOIRE, GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

*Die kaiserlich-russische Kriegsmacht im Jahr 1835*: Puissance militaire de l'empire de Russie en 1835, ou Souvenirs de mon séjour à Saint-Petersbourg, par le lieutenant général comte de Bismarck. Carlsruhe, chez Kreutzbauer, 1836.

*Geschichte des deutschen Volkes und des deutschen Landes*: Histoire populaire de l'Allemagne, par K. W. Boettiger; tome I.<sup>er</sup>, avec huit tableaux. Stuttgart, chez Scheible, 1835.

*Wanderungen durch Sicilien und die Levante*: Excursions en Sicile et dans le Levant; 1.<sup>re</sup> partie (*Sicile et Malte*). Berlin, chez Nicolai, 1834.

*Das Germanische Europa*: l'Europe germanique; pour l'étude de la géographie historique, par G. B. Mendelssohn. Berlin, chez Duncker et Humblot, 1836.

*Schlosser, Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts*: Histoire du dix-huitième siècle, jusqu'à la chute de l'empire français, par F. C. Schlosser; tome I.<sup>er</sup>, contenant l'histoire du dix-huitième siècle jusqu'à la paix de Belgrade. Heidelberg, chez Mohr, 1836.

*Zeitgenossen, ein biographisches Magazin für die Geschichte unserer Zeit*: les Contemporains, ou Études biographiques pour servir à l'histoire de notre époque; 3.<sup>e</sup> série, tome V, 7.<sup>e</sup> et 8.<sup>e</sup> cahiers. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Allgemeine Geschichte und Statistik der europäischen Civilisation*: Histoire universelle et statistique de la civilisation européenne, par Jean Schœn. Leipzig, chez Hinrichs, 1835.

**AOÛT 1836.**

---

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.



## Littérature.

---

### ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE EN ALLEMAGNE.

---

NICOLAUS HARMS.

L'ÉLOQUENCE de la chaire, de même que l'humanité, de même que la littérature, cette humanité stéréotype, présente dans son histoire une sorte de dualisme entre la sensibilité et l'entendement : elle touche tantôt à la science, qui, froide et réfléchie, ne cherche qu'à dévoiler la vérité ; tantôt elle tient à cette poésie, fille de l'enthousiasme, qui revêt d'un corps harmonieux les révélations du cœur et de l'imagination. Ce double rapport s'explique par la mission que s'impose l'orateur sacré : il s'agit en effet pour lui, de fonder et d'entretenir la vie chrétienne dans la société, au moyen d'une vivante interprétation des vérités de l'Évangile. Mais, pour atteindre ce but, pour armer ses commentateurs d'une puissance morale, deux chemins lui sont ouverts : ou bien il se livre aux inspirations de son cœur : alors, avec sa voix pénétrante, il éveille dans son auditoire la sensibilité, puissante esclave des impressions, qui entraîne, élève, mais qui peut égarer, et dont l'ancienne mythologie semble avoir retracé dans la fable de Phaéton la poétique histoire ; ou bien, s'adressant à l'intelligence, qui demande de l'ordre et de la lumière, il consulte les lois de la raison et les données de la science ; il en déduit un but, des motifs, des moyens dignes du christianisme, et trace

ainsi à la volonté un lumineux itinéraire. La vraie éloquence sacrée est, comme la vertu, une harmonie; elle éclaire et appuie l'expression de la sensibilité par l'entendement; elle vivifie celle de l'entendement par la sensibilité, afin de faire entrer dans tout l'homme, avec la vérité, le désir de la réaliser par la vertu.

L'Angleterre et la France<sup>1</sup> ont saisi chacune un élément de cette harmonie; mais il était réservé à un autre pays d'embrasser les deux éléments dans toute leur étendue, et de présenter à lui seul le spectacle de leurs luttes, de leurs alliances, de leurs victoires alternatives : ce pays, c'est l'Allemagne<sup>2</sup>, la seconde patrie du christianisme, le cerveau du monde moderne, qui résume toute l'histoire de la pensée et du sentiment, et à qui, dans ce sens, *rien de ce qui est humain n'a été étranger*<sup>3</sup>. Pendant plus de deux siècles, l'éloquence sacrée y a pour ainsi dire cherché position, oscillante sous l'influence des deux principes ennemis.<sup>4</sup> Brisant avec Luther les liens artificiels de la scolastique, elle bondit avec la vigueur de l'indépendance et du sentiment, mais c'est pour retomber dans les froides minuties et les stériles tours de force auxquels le génie l'avait un instant arrachée. Arndt se lève avec son mysticisme pratique : sa parole douce et onctueuse fait éclore des sentiments et quelques successeurs dignes de lui; mais la guerre de trente ans ramène le pédantisme raisonneur, la chaire devient école; l'école, une gymnastique de l'esprit, où on lutte péniblement contre la raison, le sentiment et des chimères. Spener en appelle de nouveau au christianisme; il le veut dans le cœur et dans la vie; la piété sera, selon lui, l'âme de l'éloquence, et

1 Nous n'entendons point dire par là que l'éloquence sacrée de la France ne soit que sentimentale, et celle de l'Angleterre exclusivement raisonneuse : nous voulons dire seulement que le but principal de l'une est de toucher, celui de la seconde, de prouver.

2 « L'Allemagne, dit Maury, ne nous offre aucun nom connu dans la carrière de l'éloquence sacrée. » Ce dédain ne peut faire de tort qu'à celui qui l'exprime et à ceux qui l'approuvent.

3 Térence.

4 Ils ne sont ennemis que lorsqu'ils sont plus ou moins que ce qu'ils devraient être : l'entendement éclairé s'oppose au sentiment exagéré, le sentiment aux stériles subtilités de l'esprit raisonneur.

il élève Halle pour conserver le feu sacré à travers les siècles. Ses successeurs le contredisent en l'imitant; pour balancer leur obscure mysticité, l'école de Wolf jette dans le plateau les sèches et rigoureuses démonstrations empruntées à la géométrie. Enfin, la réflexion combine ces différents résultats, ainsi que ceux que lui fournit l'étude comparée de la France et de l'Angleterre : dès lors la laborieuse fusion entre les deux éléments opposés s'accomplit; grâce à Rambach, Mosheim, Sack, Jérusalem, l'éloquence sacrée réunit, comme le soleil, la lumière et la chaleur; la philosophie, l'exégèse, l'histoire, lui prêtent un appui fraternel, et Zollikofer commence, sur le seuil de notre siècle, cette nouvelle série de savants éloquents qui, dans les chaires chrétiennes de l'Allemagne, tendent à établir la religion sur la vérité, le plus digne trône qu'elle puisse trouver sur cette terre.

Cependant de ce grand mouvement nous voyons de nouveau se détacher un homme, saillant de talent et d'individualité; il poursuit seul le chemin où le pousse la nécessité de sa conviction, et quand ce chemin le conduit contre le colosse, il accepte le combat avec une sorte de naïveté, de dédain et de fermeté.

HARMS<sup>1</sup> est pour l'éloquence de la chaire ce qu'ont été Rousseau et Jacobi pour la philosophie : c'est le tribun du sentiment; il ne soumet son cœur qu'à Dieu, et tout à son cœur, dont la pensée est pour lui l'ouvrier et l'interprète, faute de mieux. Les livres où il puise sa science, c'est la nature, cette *prophétesse de la divinité*, comme il dit lui-même; ce sont encore les codes sym-

1 Nicolaus Harms, né le 25 mai 1778, à Fahrstedt dans le Holstein : il était fils d'un meunier et s'occupa des affaires de son père, jusqu'à ce que la mort de celui-ci le mit à la tête de la maison; alors le désir depuis longtemps combattu de faire ses études se manifesta avec plus de vivacité; néanmoins il passa encore deux ans à diriger le moulin et les travaux d'agriculture; enfin, à dix-neuf ans, il entra à l'école savante de Mehlendorf, sans autres études préparatoires que ce qu'il avait appris dans l'école de son village, les leçons de latin et de grec de son pasteur et la lecture secrète des livres qu'il avait pu acheter ou emprunter. Il étudia ensuite à Kiel (1799), fit son examen à Glückstadt (1802) et devint précepteur. En 1806 il fut élu diacre de la commune de Landen, et en 1816, archidiacre à Kiel, où il se trouve encore aujourd'hui, entouré du respect et de l'amour de ses paroissiens. (Voyez *Conversations-Lexikon*, article Harms.)

boliques de l'Église et les livres religieux de son enfance; c'est enfin la Bible. Il explique ces livres l'un par l'autre, et par le sentiment<sup>1</sup>. Trouvant là pour lui-même des éléments suffisants de vertu et de bonheur, par une conclusion qui honore au moins son caractère, il pense qu'ils suffiront à toutes les âmes dont la direction lui est confiée; il rejette donc avec énergie l'inépuisable fonds de richesses que trois siècles de recherches ont accumulées dans sa patrie, ces matériaux précieux à l'aide desquels la science est parvenue à refaire l'antique Orient au milieu de la jeune Europe, et à pénétrer à travers les symboles, débris de ce monde éclipsé, jusqu'à la pensée qui les anime. Il voue par contre un culte naïf et sincère à ses premières croyances, et s'affermir par elles en les défendant: aussi son éloquence retentit-elle souvent comme une voix du passé, comme la parole ressuscitée de S. Paul ou de Luther.

Faire ressortir les traits caractéristiques de l'orateur dont nous venons d'indiquer le rôle et la tendance, tel est le but de notre travail: néanmoins nous nous hâtons de prévenir que nous ne l'envisagerons point sous toutes ses faces; le côté dogmatique et moral, dont l'examen, comme on peut le présumer d'après la vague ébauche que nous venons de tracer, éveillerait une foule de grandes et intéressantes questions, sera laissé dans l'ombre; leur grandeur même nous donne d'excellentes raisons pour les éviter; et d'ailleurs le génie théologique de l'Allemagne s'en est déjà emparé; ce qui est assez dire qu'on a profondément creusé à la recherche de leur solution. En effet, les passions sont tièdes encore de la lutte<sup>2</sup> que la pensée et le sentiment ont soutenue pour établir les résultats variés des dernières investigations. Ainsi donc, craignant de nous exposer,

1 «Le cœur, dit-il, est la clef des Saintes-Écritures, l'œil qui en pénètre le sens, l'interprète qui en explique les mots.»

2 Harms publia en 1817, lors du jubilé de la réformation, un écrit (*les quatre-vingt-quinze Thèses*), dans lequel il exposait sans aucun ménagement ses opinions dogmatiques. Cette publication provoqua une lutte fâcheuse, qui toutefois a beaucoup fait gagner à la vérité et à la vie religieuse dans l'Église protestante. (*Conversations-Lexikon*.)

« *Nimium premendo*  
« *Littus iniquum.* »

nous nous renfermons dans le terrain neutre de la littérature; nous nous demanderons simplement : « Qu'est-ce qui distingue Harms comme orateur et comme écrivain ? » et nous examinerons, non pas le fond de ses croyances, mais leur expression, leur forme, ce que Buffon appelle particulièrement *l'homme*.

Conformément au but que nous nous sommes proposé, nous avons pris les *postilles*<sup>1</sup> pour objet de nos recherches : c'est là que le caractère littéraire de Harms tranche avec plus de coloris et d'originalité.

Nous suivrons la marche qu'il suit lui-même dans ses discours; nous verrons successivement comment il introduit au sujet de son discours (*exordes*), comment il l'énonce (*thèmes*), comment il le divise (*divisions*), comment il développe ces divisions (*développements*), comment il conclut (*conclusions*). Enfin, nous essayerons de résumer en quelques traits le résultat de nos observations.

**EXORDES.** Le seul caractère qui se retrouve à la fois dans tous les exordes de Harms, peut être figuré sous l'image d'un ami qui nous conduirait dans un temple, en marchant avec plus ou moins de lenteur, mais en marchant toujours. Du reste, leur caractère général est de n'en pas avoir; ou du moins nous a-t-il été impossible d'en saisir davantage au milieu de la pittoresque variété de nos souvenirs, au moment où nous avons voulu les résumer; c'est pourquoi nous nous bornons à indiquer les traits qui se reproduisent souvent, et qui nous semblent ajouter quelque chose à la caractéristique qui est l'objet de notre travail.

Dans ce nombre nous comptons d'abord *l'usage de la poésie*. Cet usage a de profondes racines dans la psychologie de l'homme et des peuples : la poésie, en effet, est un besoin du sentiment et de l'intelligence; c'est la première modulation de ces idées

<sup>1</sup> C'est-à-dire « des recueils de sermons destinés à l'édification des chrétiens auxquels il est impossible de venir à l'église, ou bien auxquels l'audition de ces sermons n'a pas suffi. » (HARMS.)

éternelles d'harmonie et d'unité qui vivent au fond de toutes les âmes; avant-courrière de la civilisation, elle en fait aussi le charme, et si la fable raconte qu'elle éleva des villes au son de ses accords, nous ne trouvons là que le brillant symbole d'une vérité historique. Tous les peuples ont eu, en s'éveillant, leur bégayement plus ou moins régulier, et maintenant encore, le rythme se trouve sous toutes les formes, dans toutes les classes de la société, depuis le mètre indépendant et instinctif du proverbe ou de la chansonnette jusqu'aux savantes cadences sur lesquelles la réflexion a passé. De plus, la poésie a d'intimes rapports avec la religion, dont elle a été et a dû être la première interprète; en effet, le sentiment religieux, étant en lui-même vague comme un désir sans objet, a dû choisir des symboles pour le fonds de son langage, et le rythme pour la forme; l'insuffisance des expressions et le désir de les rendre dignes de lui-même, l'ont ainsi naturellement amené à la poésie. Il y a aussi quelque chose de religieux dans l'effet qu'elle produit : cette chute régulière des sons berce le sentiment comme le bruit des ruisseaux et des forêts : elle prépare l'âme aux intuitions de l'infini, comme l'aspect de la marche majestueuse et uniforme de la nature, qui n'est elle-même, en effet, que l'expression poétique de la pensée divine.— Harms, à qui l'expérience sans doute a fait connaître cette puissance de la poésie<sup>1</sup>, en fait un usage continuel; tantôt ce sont des extraits des poètes religieux de l'Allemagne; tantôt ce sont ses propres inspirations jetées sous un mètre et groupées en strophes régulières; tantôt ce sont des fragments du livre de cantiques de la commune; ces derniers surtout, il semble les citer de préférence, quelquefois même avec un naïf attendrissement; c'est là qu'il a puisé ses premières inspirations religieuses<sup>2</sup>, et il semble avoir voué à ce livre le culte

1 Nous ne demandons point par là que la poésie envahisse l'éloquence sacrée : cela leur ferait du tort à toutes deux. En montrant les rapports de la poésie avec la nature de l'homme et avec la religion, nous voulons établir simplement qu'elle peut être un accessoire utile, surtout lorsque le but de l'orateur est de toucher plutôt que d'éclairer.

2 Il raconte lui-même avec quel zèle on apprenait ce livre par cœur dans l'école de son village.

délicieux que nous aimons tous à rendre aux souvenirs de notre enfance. Il entrelace ainsi le discours comme d'une guirlande poétique; mais il le fait avec goût, et sans oublier que la profusion du bien va contre son but, si elle ne tend pas à dégouter du bien même. C'est dans les exordes principalement qu'il emploie sa puissante auxiliaire; souvent il commence par quelques strophes pour élever doucement les âmes aux réflexions sur Dieu et la vertu; d'autres fois il en entrecoupe ses méditations préliminaires; enfin, il s'en sert pour conclure et se préparer à la lecture du texte. Quelquefois il rattache son exorde au cantique que la commune vient de chanter, établissant ainsi un lien naturel entre l'émotion qu'a éveillée l'hymne religieuse et entre la parole de l'Évangile.

Nous ne donnerons qu'un exemple de l'avantage qu'il sait tirer de cette union; cet exemple est assez frappant pour nous dispenser d'en citer davantage.

A l'anniversaire de la réformation il prend pour thème de son discours : *Le désir qu'aurait l'Église de revoir Luther*. Il fait d'abord chanter à la commune cette ode<sup>1</sup>, sublime monument d'une fermeté enthousiaste, que le réformateur a faite à son image et imprégnée de son souffle; et qui, comme le plus célèbre de nos chants patriotiques, a eu la destinée de conduire des armées à la victoire. Par ce moyen, l'orateur fait agir sur les auditeurs à la fois la puissance des souvenirs et celle de l'âme qui vit dans la poésie; il semble, avant de prendre la parole, avoir évoqué le génie du grand homme au milieu de l'assemblée, et par son exorde, il n'aura qu'à formuler la sensation générale.

« Je ne croyais, dit-il, pouvoir amener avec plus de clarté et de soudaineté devant votre esprit, l'homme dont ce jour doit honorer la mémoire, qu'en vous faisant entonner *son* cantique, *le sien*, nous pouvons le dire dans le sens propre du mot. Qui est-ce qui pourrait le chanter, sans entendre la voix de tonnerre qui retentissait autrefois dans toute l'Europe? qui pourrait le chanter, sans voir les jets de lumière qui jaillissaient de lui pour

<sup>1</sup> « *Ein' feste Burg ist unser Gott, etc.* »

éclairer les ténèbres répandues sur tant de pays? qui pourrait le chanter, sans voir en esprit cet homme se tenir inébranlable devant l'empereur et les grands? « Je ne puis révoquer, » dit-il; et comment l'aurait-il pu, en effet, celui qui, il n'y avait que peu d'instant, venait de chanter ainsi, et de terminer par ces paroles :

« S'ils prennent nos enfants, nos honneurs, notre bien :

« Notre vie — eh ! qu'importe ! Ils n'y gagneront rien :

« Le royaume de Dieu nous reste ! »

En général, Harms aime à nouer ses exordes à des idées ou des sentiments qui se trouvent déjà dans l'âme de ses auditeurs : c'est pour cela que souvent le commencement de ses discours n'est que la *Continuation du discours précédent*. Ainsi, après avoir, dans une de ses postilles, retracé avec une sombre énergie le sort final du vice, il débute par l'exorde suivant :

« Faisons vibrer d'autres cordes, ô mon âme, des cordes moins effrayantes que celles que tu fis retentir la dernière fois : détourne-toi du spectacle des périls du pécheur et de la misère future des méchants ! Que tes accents ne soient pas *trempés* de larmes, que tes exhortations ne soient plus étouffées par les soupirs ! Exprime ce que tu peux exprimer ; il sera toujours au-dessus de toi de mettre au jour ce qu'il y a de plus profond en toi-même : ta douleur et cet amour qui voudrait arracher tous les hommes aux peines éternelles.... Tu es lasse de gémir. Laisse-toi épanouir aujourd'hui sous des pensées plus sereines ; fortifie-toi par des considérations plus paisibles — touche les cordes d'une douce félicité. »

On voit par cet exemple que Harms *se met lui-même en scène* ; et cela lui arrive assez souvent. C'est une contravention aux règles de l'homilétique et de la prudence, qui veulent également que l'orateur s'efface lui-même. Ces préceptes nous paraissent certainement fondés ; nous pensons que dans le domaine de l'éloquence, comme dans la vie sociale, l'absence peut avoir mille avantages, outre que la dignité du ministère évangélique et l'humilité chrétienne demandent l'abdication de l'individu en faveur



de la cause qu'il doit plaider. Cependant nous savons aussi qu'il y a moyen de s'effacer en parlant de soi, comme il y a moyen de parler de soi en feignant de s'effacer (et c'est là trop souvent la modestie d'ici-bas). Si *le moi est haïssable*, c'est qu'on le fait haïr; ainsi, pour citer un exemple qui s'offre à nous de lui-même, Montaigne, avec son égoïsme naïf, a plus de charmes pour nous que tant d'auteurs de nos jours, qui, dans leurs préfaces, s'enveloppent soigneusement du manteau troué où perce leur vanité. Harms, non-seulement sait intéresser quand il parle de lui-même, mais il n'y a dans ses paroles rien qui puisse blesser une modestie chrétienne; elles sont au contraire empreintes de tant d'abandon, de dignité et d'humilité, qu'il semble chercher à observer le précepte en le violant. Tantôt il se met en tremblant devant Dieu, qui lui demandera compte de son ministère; tantôt il épanche avec une tendre cordialité les sentiments qu'il porte à sa commune; tantôt il représente son impuissance :

« Je m'adresse à moi-même, dit-il, avec plus de sévérité que je ne le fais à votre égard, cette question : « Qu'as-tu fait ? » Derrière moi, je vois déjà s'étendre un espace de temps assez long pour accomplir de grandes choses, comme me le témoignent mille hommes meilleurs que moi, dont l'exemple m'élève et m'accable. Et cependant qu'ai-je fait ? qu'ai-je achevé ou même commencé ? Les fleurs de ma vie tombent de jour en jour : quels sont les fruits que je présente au monde ? Le temps se hâte, et je suis en retard : la loi demande beaucoup et je donne si peu ! Oh ! combien je devrais, je voudrais, je pourrais faire encore ! *Mais nous manquons tous du mérite que nous devrions avoir devant Dieu.* »

Quant à la forme, les exordes offrent aussi quelques particularités remarquables; il y en a qui *tiennent au drame* par la vivacité des tournures que l'orateur sait donner à ses idées. « L'éternité, dit-il, nous sourit comme une mère sourit à ses enfants qui pleurent; elle nous console des douleurs de la vie, et nous promet des secours quand nous sommes menacés et tentés par le mal. Voilà Jésus-Christ le premier vainqueur ! Suivons ses traces, mes frères ! Son exemple nous montre le chemin : sa félicité glo-

rière est le but de notre carrière<sup>1</sup>.... Mais je vois trois interlocuteurs, d'opinions différentes, se présenter à mon esprit. — « C'est chose facile, dit le premier, que de suivre Jésus et de triompher du mal! Quelqu'un pourra-t-il me convaincre de péché? A peine si je me rappelle avoir jamais été en butte à la tentation.... — Il est trop difficile, dit le second, de suivre le Christ et de vaincre toujours le mal. Hélas! ne sommes-nous pas tous pécheurs?.... Les mauvaises pensées pressent notre sein comme des pointes d'épée, et nous poussent aux mauvaises actions : c'est une tâche trop difficile pour notre faible cœur, que de se maintenir au milieu de ces luttes journalières .... et comment le pourrait-il avec la conviction que la victoire est impossible? » — Le troisième interlocuteur s'avance alors : « Pourquoi disputer, dit-il, sur le plus ou moins de difficulté de cette tâche? Je n'en parlerais pas même, si vous n'en faisiez une affaire d'importance; car mon avis, c'est que nous ne devons pas nous en inquiéter. Je hais le mal dangereux, je hais également le bien dangereux : je pense qu'il ne faut pas se faire tant de scrupules sur le mal qui donne du profit — si toutefois il n'est pas trop révoltant — ni sur le bien qui procure des avantages — pourvu qu'il n'exige pas trop de sacrifices. Voilà comme je pense, et de cette façon je vis en paix. » — Légèreté, mélancolie, indifférence, laissez-moi vous répondre; et vous, mes auditeurs, qui partagez l'une ou l'autre de ces opinions, veuillez m'écouter. Je vais parler de la lutte du bien et du mal : puisse le Père céleste m'accorder son assistance!»

Nous trouvons aussi un exorde *parabole*. Après une courte invocation en vers, l'orateur commence en ces termes : « Écoutez d'abord une parabole : Un jeune homme se rendit à la campagne, absorbé dans de profondes réflexions; car c'était l'époque où il devait se séparer de ses maîtres et de ses parents pour aborder

<sup>1</sup> Nous devons avertir que nous donnons aux points une fonction qui leur est devenue étrangère de nos jours : ils remplacent réellement des mots et des pensées. — Nous omettons tout ce qui ne sert pas directement au but de notre citation.

seul le chemin du monde.... Guidé par ses pensées plutôt que par ses yeux, il était arrivé dans un carrefour. « Voilà l'image de ma position, se dit-il en lui-même : je puis aller où je veux ; mais de quel côté me tournerai-je ? » Il commença à prier, en baissant les yeux vers la terre ; car il n'était pas tout à fait innocent devant Dieu.... Voici que sur deux chemins opposés s'avancèrent vers lui deux figures inconnues, l'une en habits de femme, l'autre couverte de vêtements singuliers et presque équivoques. Elles s'arrêtèrent toutes deux devant lui ; mais ses regards se fixèrent de préférence sur la dernière : elle était enveloppée de soie ; sa tête étincelait de bijoux ; elle portait au cou un collier de perles ; ses joues étaient roses et ses yeux vifs comme la flamme. » Suivent les discours de ces deux femmes, discours dont on connaît déjà le contenu par l'allégorie d'*Hercule devant le carrefour*, mais que l'imagination d'Harms a empreints de son originale vivacité.

Quelquefois, dominée par quelque grande émotion, son âme s'élance dès l'abord sous le Dieu qui l'inspire, et alors l'exorde devient *une hymne*. C'est ainsi que dans la postille sur *le Printemps*, tous les sentiments de douce joie, d'enthousiasme, de reconnaissance, qui s'éveillent dans le cœur avec le réveil de la nature, semblent vouloir déborder en même temps, avec la voix de l'orateur :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme ! C'est la première parole qui doit aujourd'hui sortir de ma bouche. Bénis le Seigneur, mon âme ! C'est l'appel que je m'adresse en ce jour, afin que vous l'entendiez, mes frères, et que vous éleviez avec moi vos cœurs à la louange de votre Dieu. Toute grâce excellente vient d'en haut, vient de ce beau ciel bleu qui nous domine ; élevons-y nos regards ; car c'est de là que nous est venu ce délicieux printemps avec la pluie, la rosée et la douce splendeur du soleil<sup>1</sup>. Voyez, mes frères, considérez la création : là est la puissance, la force et la magnificence. Ne regardez pas toujours l'éclat de votre argent : le Créateur l'avait recélé dans le sein de la terre ; ne regardez

<sup>1</sup> Suivent quelques strophes de l'oraison dominicale de Mahlmann.

pas toujours la richesse de vos vêtements; car le monarque le plus riche n'est pas aussi bien habillé que la moindre fleur des champs; ne regardez pas toujours la belle architecture de vos maisons; car bien loin au-dessus des palais les plus élevés de la terre s'étend la voûte azurée des cieux, appuyée de colonnes invisibles et parée de ses mondes innombrables. Écoutez!.... écoutez la voix de la création! Là ne retentissent pas les plaintes, mais la joie, l'allégresse, les actions de grâces. Cessez de prêter l'oreille à la voix séduisante du péché: elle n'a pas l'accent aussi sonore ni aussi pur que la nature de Dieu. Cessez d'écouter les cris du marché et les calculs d'une étroite spéculation; mais écoutez l'invitation que Dieu vous adresse par le printemps: Venez, tout est prêt!....»

Les *prières* jouent un grand rôle dans les exordes de notre orateur: elles sont toutes pénétrées de son âme tendre et pieuse: c'est l'expression naïve de ses vœux, de ses besoins, de ses résolutions; c'est la prière telle que Jésus l'a enseignée, le dialogue du chrétien avec son Père qui est dans les cieux.

Harms donne quelquefois des *détails historiques* concernant la fête du jour: cela a lieu surtout dans ses dernières postilles.

Le *style* de ses exordes possède habituellement les qualités du genre *tempéré et simple*: il est simple, naïf, concis, souvent riche et élégant, toujours naturel et pittoresque. Sous l'influence d'un sentiment profond, il peut s'élever, comme nous venons de voir, à l'énergie et à la magnificence.

---

**THÈMES.** Après l'exorde, Harms passe à la lecture du texte: il en fait sortir en peu de mots l'idée qu'il veut développer et qu'il formule par le *thème*. Le thème est l'enseigne du discours; il doit en indiquer, et plus tard en rappeler le sujet: il doit donc avoir tous les caractères qui stimulent l'attention et frappent la mémoire. Rien de plus propre à produire ce double effet que les thèmes de Harms; ils sont peints, je dirais presque sculptés, tant il y a de coloris et de relief: on dirait qu'ils viennent d'eux-mêmes s'emparer de l'esprit; ils s'y imposent et s'y attachent avec la vi-

gueur de la vérité. Le plus souvent ce sont des images, comme par exemple : *le lit du malade, la porte fermée, le chemin large, le chemin étroit*, etc.

Ou bien, c'est le nom de la saison, dont l'apparition révèle à l'orateur quelque grande vérité : ainsi il prêche sur le *printemps*, l'*été*, etc.

Quelquefois il énonce son thème sous la forme d'une question : *Que me manque-t-il encore?* — D'autres fois, sous celle d'une interjection : « *Entrez !* » — « *Sois ce que tu es !* » — « *La parole de Jésus : Ne pleure pas !* » Souvent aussi le thème est en rapport avec celui du discours précédent, et, dans ce cas, il en forme : 1.<sup>o</sup> la suite ; ainsi, après avoir développé dans une première postille cette idée : *Si nous mourons avec Jésus*, il en développe, dans la suivante, la conséquence : *Nous vivrons avec lui* ; 2.<sup>o</sup> l'antithèse, par exemple : *La mort dans la vie*. — *La vie dans la mort*, etc.

Harms ne pose pas toujours le thème dans son unité, ou plutôt il le remplace quelquefois par l'énoncé de la division ; mais dans ce cas, celle-ci a toujours quelque caractère assez frappant pour soulager la mémoire : elle est, ou bien en vers, ou bien tournée d'une façon singulière et piquante.

Enfin, nous trouvons des thèmes-proverbes : « *Fais bien et ne crains personne*, etc. »

**DIVISIONS.** D'après ce que nous avons vu jusqu'ici, on peut présumer que Harms ne se soumet pas pour ses divisions à une règle rigoureuse et invariable : la seule loi, en effet, qu'il semble s'être imposée, c'est de donner des points d'attache à l'attention et à la mémoire. Nous rencontrons rarement chez lui ces sections tranchées par une analyse philosophique du sujet, et maintenues indépendantes dans les bornes tracées par une logique sévère : ce ne sont point les choses en elles-mêmes, ni leurs rapports primitifs et essentiels, mais leurs formes, leurs applications, qui fournissent

1 C'est le cri que l'Eglise adresse aux chrétiens : il est naturel que ce mot se trouve en liaison immédiate avec ce qui précède.

à Harms les divisions de ses discours. Il ressemble à un homme qui, dominant un paysage, en copie les vues saillantes, sans s'inquiéter si les objets qu'il reproduit se touchent par leurs racines. De là, beaucoup de couleurs, d'abandon, de simplicité; mais souvent aussi des idées flottantes, de vagues contours, des nuances que la réflexion confond malgré l'orateur. Du reste, des exemples donneront mieux que nous une idée de leurs qualités et de leurs défauts.

Nous devons d'abord remarquer les divisions *versifiées*; nous croyons cette forme éminemment propre à remplir le but de la division; car le rythme est un des burins de la mémoire. En voici un exemple très-simple :

- I. *La foi* que mon Dieu me révèle,
- II. *La vertu* qu'adore mon cœur,
- Me guident de leur main fidèle,
- Par le temps et le monde, au céleste bonheur.<sup>1</sup>

Dans la belle postille sur *l'hiver*, dont nous aurons encore à parler, nous trouvons les divisions suivantes :

- I. Quand nous avons vu fuir les charmes de l'été,
- II. L'âme prend de l'hiver l'austère gravité;
- III. Dieu donne au pauvre oiseau l'aliment nécessaire;
- IV. Songez aux malheureux que glace la misère, etc.<sup>2</sup>

Les divisions de Harms sont souvent *très-nombreuses*; mais dans ce cas elles ne représentent pas autant de chemins différents : c'est la même route sur laquelle il s'arrête à mesure qui trouve des réflexions sur son passage, et ses divisions sont alors comme ces pierres dont les Israélites marquaient leur chemin pour rappeler les événements qui s'y étaient passés. Ainsi nous trouvons

1 *Der Glaube den mein Gott mich lehrt,  
Die Tugend die mein Herz verehrt,  
Sie leiten mich an treuer Hand  
Durch Welt und Zeit ins Vaterland.*

2 *Ist dir entflohn die Sommerlust,  
So füllet Winterernst die Brust;  
Dem armen Vogel giebt Gott zu essen:  
Du sollst den armen Mann nicht vergessen etc.*

douze divisions dans la postille sur l'*usure* : « L'*usure*, dit-il, se revêt le plus souvent d'habits somptueux. — Elle a des amis parmi les grands. — Les temps de calamité sont pour elle des jours de bonheur. — Son regard est perçant, son oreille dure. — L'*avarice* est son fléau. — Elle aiguise le couteau pendant que sa bouche prononce de douces paroles. La fraude est à son service. La compassion et les larmes sont inconnues à son cœur, qui ne jouit que du gain et du pillage. — Mais elle tremble et frissonne quand elle entend ces mots : Laisse-là tes trésors, le juge t'appelle ! » Ordinairement cependant les divisions ne dépassent point le nombre de huit.

Elles sont souvent *allégoriques* ou *métaphoriques* : quelquefois aussi elles s'expriment *par une comparaison*. Pour développer, par exemple, le thème : « qu'est-ce qui me manque encore ? » la division est énoncée en ces termes : « Cette question 1.° résonne comme une cloche et appelle au retour de soi-même; 2.° ferme la bouche comme un cadenas, et nous préserve du jugement téméraire à l'égard des autres; 3.° nous indique, comme du doigt, Dieu comme le dispensateur de la grâce. » L'histoire de Jésus qui apaise la tempête, est appliquée aux auditeurs de la manière suivante : « 1.° La barque, c'est la foi en Jésus; 2.° la mer, c'est le monde; 3.° les souffrances sont les vagues et la tempête; 4.° le sommeil de Jésus, c'est le retard de ses secours; 5.° notre prière l'éveille; 6.° il s'adresse d'abord à nous avec un reproche; 7.° ensuite à nos adversités pour leur ordonner le repos; 8.° et pour que, saisis d'admiration, nous disions comme ses disciples : Quel est cet homme ? »

Le thème est quelquefois *considéré dans ses rapports avec les différentes classes de l'auditoire*; ainsi la parole : « Fais bien et ne crains personne, » est : « 1.° une parole d'instruction pour la jeunesse; 2.° une parole d'encouragement pour l'âge mûr; 3.° une parole de consolation pour les vieillards. »

Nous trouvons aussi, mais rarement, la division énoncée de deux manières : « Le malheur opère le changement et l'épuration du caractère, — il fortifie notre confiance en nous et nos amis, — il nous rapproche du ciel et rapproche le ciel de nous. »

En d'autres termes : « 1.° Plus l'affliction est amère, plus la pénitence se hâte; 2.° plus la ferveur est vive, plus le cœur est pur; 3.° plus le combat est long, plus la confiance devient ferme; 4.° plus la fortune est perfide, plus l'ami est fidèle; 5.° plus le fardeau est pesant, plus la prière est facile; 6.° plus le monde s'éloigne, plus le ciel est proche. »

Une particularité remarquable, c'est que chaque division d'une postille fournit le thème d'une postille suivante. Après avoir posé le thème : « Quelques conseils utiles pour s'occuper dignement de la passion et de la mort de Jésus-Christ, » l'orateur établit six divisions, qu'il développe sous un point de vue général; puis elles deviennent successivement le sujet de six postilles.

La tournure des divisions présente souvent quelque chose de singulier et même de bizarre : ce sont des consonnances presque périodiques qui peuvent le mieux se comparer aux jeux de mots des prophètes hébreux; ce sont aussi des ellipses hardies et énergiques qui pressent la pensée; en général on y remarque cette vivacité qui caractérise les axiomes populaires, les proverbes. Nous essayons d'en citer une, malgré les difficultés et les imperfections naturelles de la traduction : « 1.° Argent perdu, quelque chose de perdu; 2.° honneur perdu, beaucoup de perdu; 3.° Dieu perdu, tout perdu. »

Nous citons encore, comme assez singulière, la division suivante : « Nous considérerons la vie active du chrétien, et nous parlerons : 1.° de la *profondeur* qu'elle a dans une âme croyante; 2.° de sa *hauteur*, en tant qu'elle s'élève à la ressemblance avec Dieu; 3.° de sa *largeur*, en ce qu'elle s'étend sur tout ce qui est agréable à Dieu et utile aux hommes; 4.° de sa *longueur* : elle ne cesse qu'avec le dernier soupir. »

DÉVELOPPEMENTS. Ce qui caractérise en général les développements de Harms, c'est qu'ils vont droit à leur but : leur marche est quelquefois plus lente, quand l'orateur se livre à quelque forte ou douce émotion, réveillée par le sujet qu'il traite, mais jamais il ne se laisse égarer à la suite des idées ac-



cessoires; nous n'avons trouvé qu'une seule digression dans toute la collection des postilles, et celle-là est sublime. Le plus souvent ces développements ne servent qu'à insister avec plus de force sur l'idée énoncée dans la division, à la colorier en quelque sorte; cela tient ordinairement à la nature même de la division, qui, dans ce cas, n'a pas besoin d'explications ni de preuves; mais lorsque ces dernières sont nécessaires, des sous-divisions, d'ailleurs très-naturelles, viennent éclairer le chemin.

Quant à l'élocution, c'est une réunion de caractères les plus opposés en apparence, mais dont la solution peut se trouver facilement dans l'âme impressionnable de l'orateur; nous allons, autant que possible, en indiquer les principaux.

I. La *simplicité* est le premier que nous devons signaler; elle forme le fond de son éloquence, comme la candeur semble former le fond de son âme; mais ce n'est pas cette simplicité plate, imposée par l'indigence; ce n'est pas non plus cette simplicité conquise à force d'art, et que l'on peut regarder comme une autre espèce d'affectation; c'est la simplicité de la nature, innée comme l'instinct, reflétant un esprit sans prétention et sans fausseté. Elle ne dédaigne pas les fleurs qu'elle rencontre sur son passage, pourvu qu'elles soient, comme elle-même, enfants de la nature; elle ne rejette que les ornements de fabrique dont se pare la vanité ou la pauvreté ambitieuse. Harms apparaît en chaire comme l'ami de ceux auxquels il parle; le seul droit qu'il semble revendiquer, c'est celui de leur être utile; la seule dignité qu'il réclame, celle d'annoncer une religion d'amour et d'humilité. Il y a jusque dans la tournure, dans le *maintien* de ses pensées, quelque chose de cette simplicité et même de cette naïveté dont nous ne saurions donner une idée par la traduction, mais dont notre La Fontaine et notre Montaigne portent encore la vivante empreinte. Voyez-le, s'abandonnant au charme de ses souvenirs d'enfance, rappeler entre autres ces premières et pures joies qu'amenait la nuit de Noël, avec ses présents toujours prévus et cependant toujours si bien reçus par l'impatience enfantine. Voyez-le retracer cette scène si touchante de la confirmation, où l'homme,

placé sur le seuil du monde, abandonne, comme de légers hochets, ses premières années, et aborde avec une foule de sentiments ineffables le grand avenir qui se dresse voilé devant lui. Voyez-le reproduire le tableau d'une famille chrétienne, avec son intérieur antique, ses jouissances calmes et pieuses, sa douce intimité fondée sur la nature, la religion et l'estime — vous trouverez partout, sous la limpidité des expressions, une âme simple comme son langage. Le même caractère se prononce vivement dans ces nombreux passages, où l'orateur s'adresse aux vieillards ou aux gens de la campagne; on dit que ceux-ci se pressent à ses sermons, et cela n'est pas difficile à concevoir, quand on apprécie tout ce qu'il fait, ou plutôt ce qu'il est, pour intéresser ces intelligences inaccessibles aux considérations scientifiques; il sympathise avec leurs plaisirs et leurs douleurs, leurs craintes et leurs espérances; des suppositions familières, de naturels rapprochements lui servent, avec le sentiment, à assouplir et souvent à remplacer l'argumentation.

Veut-il recommander la prière? « Quand la cigogne, dit-il, a apporté de la nourriture dans son nid, elle la pose devant elle, et s'en abstient jusqu'à ce qu'elle se soit fait entendre, ou bien, comme je dis à mes petits enfants, jusqu'à ce qu'elle ait prié. Je sais bien que ce n'est pas un psaume, ni l'oraison dominicale; c'est la nature, l'instinct, la joie; mais toujours sait-elle se retenir et se faire entendre avant de prendre sa nourriture. O homme! fais de même : que la prière soit pour toi un devoir! »

Quelle touchante simplicité dans le tableau d'une commune qui célèbre dignement son dimanche! « Toutes les âmes sont disposées à une douce joie : le porte-faix a laissé son fardeau; le malheureux a oublié un instant ses souffrances; le domestique est enfin devenu libre, et, parés d'habits plus propres, tous se croient meilleurs qu'ils ne l'étaient dans le courant de la semaine. Aussi chacun a-t-il été rappelé à sa nature supérieure; il a appris qu'il est destiné à une félicité éternelle, et que dans une autre vie il pourra ressembler aux anges des cieux. Tout ce qui pourrait l'abattre a été écarté de son cœur; la douleur actuelle, par les

images riantes de l'avenir; le souvenir pénible des fautes, par l'assurance des miséricordes divines; l'idée douloureuse de la faiblesse de l'esprit, par la promesse de l'assistance de Dieu. Dans quelques maisons nous entendons un cantique d'actions de grâces qu'entonne le père de famille au milieu des siens. Ailleurs on lit un livre édifiant pour conserver plus longtemps les pieux sentiments éveillés par le culte public, ou bien quelque autre ouvrage utile, où l'on peut apprendre à connaître les voies de la Providence, à élargir la connaissance de la nature, à se familiariser de loin avec la vie des hommes, et à devenir attentif aux avantages du travail et de l'économie. Quelques-uns vont, en été, se promener dans la campagne, et chercher dans la nature ce Dieu qu'on leur a montré dans le temple : ils entendent sa voix dans le murmure des airs, reconnaissent dans l'immensité du ciel sa toute-puissance, et sur la terre, sa bonté si féconde en biens de la vie. Nous voyons la plus grande partie de la commune se réunir en groupes joyeux; car l'une des intentions les plus importantes du dimanche, c'est de réunir ceux que séparent les autres jours. Les familles dispersées par la Providence dans différentes maisons, se rassemblent et entretiennent l'ancien attachement; les amis vont se voir de loin et de près pour renouer toujours l'alliance de leurs cœurs par le revoir et par des confidences réciproques; et c'est ainsi que se nourrissent et se conservent les germes les plus nobles de l'humanité. La jeunesse se livre à des plaisirs qu'approuvent la morale et la décence; le peuple des enfants aussi est plus joyeux aujourd'hui : leurs groupes sont plus nombreux dans les endroits découverts; leurs jeux plus gais et plus bruyants. C'est le seul bruit qui trouble le vaste et profond silence du dimanche; il dure jusqu'au coucher du soleil; alors tout se tait, les enfants se retirent; l'homme plus âgé ne se retire pas encore; les étoiles ont paru, et leur clarté est si douce! c'est là qu'il veut encore élever le regard; et puis enfin, lui aussi, il va se reposer avec son Dieu.»

II. Cette simplicité calme, nous le répétons, fait le fond de l'éloquence de Harms; mais il est pour lui des moments d'inspiration où son âme résonne avec plus de force sous les impressions

qu'elle reçoit; alors tout son langage vit de couleurs, de sentiment, d'harmonie. Est-ce la nature qui se révèle à lui? Il la reçoit dans sa puissante imagination, et la renvoie colorée de ses brillants reflets : cette *prophétesse de la divinité*, il la devine; il en devient le prophète à son tour, et ses expressions se parent d'une double *richesse*, celle des tableaux qu'elles peignent et celle du cœur qui les anime. Écoutez les adieux qu'il fait aux plaisirs de l'été :

« *Le monde passe avec ses jouissances!* Ces mots de l'apôtre, nous pouvons les appliquer en particulier et avec une vérité frappante à la nature, telle qu'elle apparaît aujourd'hui à nos yeux. *Le monde passe avec ses jouissances!* Oui, nous nous souvenons bien de ces vertes couleurs que la nature a portées pendant les trois quarts de l'année; nous nous souvenons bien de ces milliers de fleurs qui, différentes de grandeur, de formes, de parfums, paraient les champs et les pâturages, et de celles qui, sur les arbres fruitiers, dominaient nos jardins de l'éclat de leurs teintes blanches et rosées; nous nous souvenons de la vie matinale des oiseaux joyeux, différents de forme, d'espèce, de chants, qui, dans les heures sacrées de l'aurore printanière, modulaient leurs hymnes au Père de la vie; nous nous souvenons de la richesse de nos champs, du bonheur qu'il y avait à considérer leur riante croissance, leurs progrès vers la maturité et l'abondance de leurs épis.... Maintenant, au contraire, si nous jetons nos regards autour de nous, combien tout a changé! comme les plaisirs de l'été se sont évanouis! Où est cette verdure si bienfaisante et si agréable à la vue? Elle a cédé à la neige éblouissante qui est jetée sur la terre comme un immense linceul. Où sont les fleurs, cette charmante parure des champs et des pâturages? La main glacée de l'hiver les a toutes froissées, et nous en peint d'autres sur les fenêtres.... Où sont les oiseaux, ces chantres de l'air et de la verte ramée? L'hiver les a chassés de nos contrées: ils en ont cherché de plus douces, ou bien ils se sont retirés, les uns dans un sommeil léthargique, les autres dans la mort. Que sont devenus ces champs enrichis des bénédictions célestes? Sur la pierre il ne croît point d'herbe; de même rien ne saurait germer sur la terre pétrifiée :

heureuse encore, si un reste de misérable vie se conserve dans les tendres racines. L'espérance, le laboureur ne la porte que dans son cœur; devant ses yeux, il ne trouve que des images de mort, de fragilité. — Où aller maintenant? Il n'y a plus de chemin que d'un village à l'autre; de sentier, que d'une maison à l'autre. La petite place où j'aimais tant à m'asseoir est couverte de neige; mon arbre, sous lequel je jouais avec mes enfants, me fait signe de ses branches dépouillées : Éloignez-vous, dit-il; les plaisirs de l'été ne sont plus!<sup>1</sup> »

Quelle richesse encore dans ce tableau du retour du printemps! Partout la vie, la vie jeune, fraîche, joyeuse, sortant triomphante d'une lutte de plusieurs semaines! le souffle glacial de l'orient a longtemps résisté au doux vent de l'ouest; cependant les oiseaux savaient que bientôt ce dernier aurait la victoire; c'est pour cela que depuis longtemps l'alouette entonnait son chant de triomphe; c'est pour cela que la cigogne arrivait dans nos contrées dépouillées; elle espérait, dans peu de temps, les voir resplendir de nouvelles richesses; et nos enfants étaient attirés sur la place de leurs jeux par les pâles rayons du soleil, pressentant en eux-mêmes la prochaine arrivée du printemps. Elle est accomplie maintenant, cette lutte pénible entre la vie et la mort. Tout vit, toute la nature ressuscite! Voyez! la terre s'habille de verdure, le jeune blé croît de jour en jour, l'herbe devient de plus en plus épaisse, la vie bout dans les plantes et les arbres; chaque matin s'épanouit une nouvelle fleur, chaque matin de nouveaux bourgeons se sont développés. Des millions d'êtres se reposent sur le sein de la nature pour y sucer la vie; des millions, d'innombrables millions de plantes et de graines ont été attachées par la main du laboureur à ses fécondes mamelles, pour y aspirer le lait vivifiant, qui fera d'elles la parure des champs et la richesse de nos granges. Tout a repris la vie.... D'où venez-vous, insectes ailés, qui brillez dans les rayons du soleil? Depuis longtemps nous vous avions perdus de vue, et maintenant vous voltigez comme des nuages sur chaque sentier. Et vous, abeilles diligentes,

<sup>1</sup> Ces derniers traits nous paraissent sublimes de naïve mélancolie.

qui vous a éveillées de votre sommeil profond et indolent, pour vous faire bourdonner plaines de vie autour du calice des fleurs? Et vous, oiseaux du ciel, qui vous appelle du fond de votre tombe, afin que vous puissiez peupler les airs et saluer de vos chants la paisible matinée? Tout cela, c'est le printemps qui l'a fait, il est le père de la nature.»

III. Cette richesse devient *magnificence* quand la scène se revêt de grandeur et de majesté; voici comment se présente à l'orateur la gravité de l'hiver :

« La gravité de l'hiver est puissante, quand il dompte pour ainsi dire toute la nature, et donne la mort à tout ce qui ne se cache pas devant lui dans les profondeurs de la terre, dans les eaux ou les habitations des hommes; les vents se déchainent avec plus de violence; les jours sont plus ternes et les nuits plus obscures; le sol devient comme la pierre; des amas de neige barrent le chemin; l'onde mobile s'arrête et l'hiver la revêt d'une cuirasse.... Connaissez-vous bien la voix puissante de l'hiver, lorsqu'aux heures de la nuit tombante une large fente s'ouvre avec un sourd fracas dans la glace épaisse? Ou bien, quand, d'un autre côté, quelque arbre séculaire crève avec un éclat et des sifflements perçants? C'est ainsi que l'hiver appelle à sa fête: sa gravité est solennelle, et l'on entend une voix plus forte que celle du prêtre devant l'autel, faire retentir au loin ces paroles : *Dieu notre Seigneur, que ton nom est glorieux dans tous les pays!*.... Venez à ce service divin; entrez dans ce temple magnifique; c'est l'époque où vous y trouverez le plus de solennité. Demandez-vous le silence de la nature? le monde se tait, les vents reposent, la forêt dort, et les sons fortuits qui nous parviennent quelquefois du lointain ne servent qu'à rendre plus frappantes l'immensité et la profondeur du silence. Demandez-vous des ornements convenables? voyez ce blanc tapis qui se déroule à vos pieds, riche et brillant, comme s'il y avait été mis pour les rois et les princes, et sur lequel la lumière céleste se joue en reflets colorés, comme si on y avait semé des pierres précieuses. Demandez-vous la sublimité de l'étendue et de l'élé-

vation? mais dans de pareils moments tout l'édifice de l'univers devient un temple; de tous côtés s'étend un espace sans fin, et au-dessus de vous la grande et haute voûte des cieux, portée sur d'invisibles colonnes. La gravité de l'hiver est sublime; levez vos regards! là le pasteur éternel conduit des brebis innombrables;... là monte le Chariot dont chaque partie est un monde, traîné par la toute-puissance; conduit par la sagesse, suivi de l'admiration de l'humanité. Ou bien considérons l'Orien; vois-tu les cordes puissantes qui le lient? vois-tu le bras vigoureux qui le tient suspendu dans les espaces sans bornes? Je ne vois ni les cordes ni le bras; mais je reconnais bien le Dieu auquel ils appartiennent; c'est ce même Dieu qui me tient aussi, moi, qui flotte sur les abîmes de la mort, et qui, s'il m'abandonnait, serais à l'instant même plongé dans le néant. *Seigneur, qu'est l'homme que tu te souviennes de lui! qu'est le fils de l'homme, pour que tu t'en occupes encore!....*<sup>2</sup>

IV. Nous venons de voir avec quel bonheur Harms écrit sous la dictée de son imagination; il n'est pas moins heureux quand il écrit sous celle du cœur; le *pathétique* est manié par lui avec cette puissance qui appartient à tous les hommes d'une profonde sensibilité. Voyez-le attaquer l'égoïsme au milieu des souffrances de l'humanité, par cette argumentation si familière et si pénétrante qui nous rappelle le génie de Bossuet.<sup>1</sup>

« O toi! dont les revenus sont les mêmes en hiver et en été, toi qui n'es pas obligé d'attendre, pour gagner ta vie, que le soleil fasse disparaître la neige et réchauffe la terre; toi! qui peux doubler les vêtements sur ton corps, qui trouves chez toi un poêle bien chauffé et un lit bien fourni; quand tu songes aux pauvres que l'établissement de bienfaisance peut à peine pourvoir de l'extrême nécessaire; quand, près de ta table richement garnie, tu songes aux malheureux qui n'ont que rarement les fruits tels

<sup>1</sup> Non pas tel qu'il se prononce dans les oraisons funèbres; car là il se revêt de toute la pompe imposée par les sujets qu'il traite et par la cour brillante qui l'entoure; nous parlons ici de celui qui se révèle dans quelques-uns de ses sermons, et dont une familiarité passionnée forme le caractère dominant.

qu'ils sortent du sein de la terre, et plus rarement encore un morceau de pain; quand tu sors chaudement vêtu et que tu rencontres un pauvre qui, demi-nu dans cet air glacial, cherche de quoi nourrir et couvrir son corps, oh! n'entends-tu pas la voix de l'hiver que te crie : « N'oublie pas l'homme indigent! » Plus que toute autre saison, l'hiver répète le précepte de Tobie : « Partage ton pain avec celui qui en manque, et couvre de tes vêtements celui qui est nu. » Maintenant, oui maintenant, le temps en est arrivé. Deux mois plus tard, nous distinguerons le pauvre qui s'est lui-même attiré sa misère : alors nous abandonnerons à eux-mêmes les paresseux et les dissipateurs; alors nous pourrions être durs envers de pareils hommes; maintenant soyons bienfaisants pour tous. Je croyais connaître tous les pauvres de notre commune; je m'étais trompé. Écoutez ce récit : La semaine dernière, à une heure déjà avancée de la soirée, je fus appelé auprès d'une pauvre malade : c'était mercredi; vous savez combien il faisait froid! je fus conduit dans une mansarde que l'on peut à peine appeler une demeure humaine, auprès d'une couche qui n'est pas celle d'un être humain. — Je dis la vérité, mes frères, dans mainte étable, les bestiaux sont mieux couchés; car il n'y avait pas même de paille; — l'infortunée n'avait pas de chemise sur le corps; elle n'était couverte que d'un haillon qu'elle retint autour de ses épaules, quand elle se dressa pour recevoir le sacrement de ma main. Et cependant elle appartient à l'humanité comme nous! au christianisme, comme nous! — En outre il n'y avait pas un morceau de pain, pas un denier, pas un fragment de tourbe dans cet asile de l'indigence; il n'y avait là que deux enfants avec leur misère. — Ne demandez pas quelle était cette personne; demandez plutôt s'il en est encore d'autres : il en est peut-être, et puis portez secours!.... Donne, ô chrétien! donne de manière que le bienfait soit senti de part et d'autre, de celui qui en est l'auteur et de celui qui le reçoit. Donne au moins un repas, au moins de quoi chauffer pendant un jour, si la fortune ne te permet pas de faire davantage .... n'oublie pas l'indigent! c'est le cri que t'adresse l'hiver au milieu du sifflement des vents,



du gémissement de la neige, et à la lumière tremblante des étoiles.»

Qu'il est beau, le talent, qu'il est auguste, le ministère qui fait du sentiment un tel usage!

Une teinte plus forte de passion anime cet autre morceau, où l'orateur fait l'histoire des ravages que porte la mort dans les affections humaines.

« O toi! qui es mère comme Marie<sup>1</sup>, regarde-la; et regarde ton enfant : apprends de bonne heure à supporter la douleur d'une mère, cette douleur profonde, inexprimable! Tu as mis au monde un être mortel; tu tiens une main de ton enfant, mais la mort le conduit par l'autre, et avec tout ton amour et toute ta force, tu ne le retiendras pas une heure, pas une heure de plus que la puissante mort ne le voudra. — Oui, embrasse ce jeune homme florissant, tendre père, embrasse ton fils unique! — Voici que déjà il n'est plus florissant : épuisé et flétri, il lutte avec l'agonie; presse-le contre ton cœur, et éloigne-toi; car la mort va le ravir. — Pleure toujours, et tords-toi les mains; implore toujours les secours des hommes, tu es veuve! La vie de ton époux ne peut plus être sauvée : il regarde autour de lui; c'est le regard de la bénédiction; il lève la main : c'est son dernier adieu! — Réjouis-toi, fidèle époux, ta rose fleurit; pleure, ta rose se fane! tous tes efforts sont inutiles : offre une partie de ta vie, offre ta vie tout entière; tout est inutile!.... Sur la tombe de ta compagne tu embrasses ton ami pour lui demander une augmentation d'amitié; tu le supplies d'être ta consolation, ton secours, de ne pas t'abandonner; il le promet : un serrement de main et une larme te prouvent combien sa promesse est sérieuse. Mais la mort en rit en secret : bientôt tu suivras les funérailles de ton ami. Tout ce que vous avez devient la proie de la mort. Ainsi donc, regardez ce que vous aimez, regardez-le encore une fois d'un œil mélancolique, et dites en vous-mêmes : « Bientôt je ne le verrai plus! » Serrez contre votre cœur ce que vous aimez, serrez-le encore contre votre cœur palpitant, et dites : « L'éter-

1 Il vient de parler de la douleur de Marie à la mort de son fils.

nelle séparation est proche! ». L'amour sera attaché à l'amour, la vie à la vie. Oui, dans ces bras tremble la mort, dans cette poitrine palpite la mort, par ces yeux regarde la mort; et bientôt toutes les pensées se perdront dans la tombe silencieuse, dans l'effroyable néant, dans la nuit éternelle! »

V. Le pathétique est la langue des fortes émotions : il part d'une âme ébranlée pour ébranler à son tour; mais il y a dans l'histoire du cœur, comme dans celle des peuples, des intervalles de paix entre les époques d'effervescence; alors le sentiment doucement éveillé semble flotter dans la douleur ou dans la joie; ses mouvements moins prononcés sont à l'élan de la passion ce qu'est le clair-obscur à la lumière; son langage est l'*emotion*, cet accent pénétrant, mais doux, qui élève sans secousse, qui console, qui s'empare de l'âme comme la main d'une sœur. Harms se sert de ce langage comme de l'expression la plus naturelle de son caractère; il se complait dans les douces peintures; il se complait surtout dans la consolation; il sait que le malheur s'entrelace dans toutes les existences, et qu'en remuant l'intérieur des hommes, on y trouve toujours la souffrance : aussi oublie-t-il rarement les souffrants et les pauvres; des postilles entières sont consacrées à cette belle et noble tâche du ministère évangélique, de sanctifier et de soulager les infortunes de l'humanité. Nous n'en citerons qu'un exemple puisé dans cette même postille sur l'*hiver*, dont nous avons déjà donné quelques extraits.

« *Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent point dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Avec quelle molle douceur cette parole se joue autour de notre cœur, et s'y insinue en le caressant! Nous voyons le petit oiseau, fuyant et s'aventurant tour à tour, voltiger çà et là devant nos yeux; il n'a rien trouvé dans les lieux qu'il vient de quitter; il ne trouvera pas non plus sa nourriture préparée dans ceux qu'il va chercher. « Pauvre oiseau! pourquoi Dieu a-t-il voulu te laisser survivre à tant de milliers de ta race? Pourquoi le Créateur n'a-t-il pas mis en toi cette tendance merveilleuse vers de plus douces contrées? Ou bien,*

pourquoi n'a-t-il pas permis que la mort t'enlevât avant que tu sentisses le besoin? Oui, la mort nous eût été plus utile à nous deux, » dit en soupirant l'homme indigent; et il poursuit ainsi ses réflexions: « Tu parais cependant joyeux encore, pauvre oiseau? Mais si tu trouves aujourd'hui quelques grains, es-tu sûr d'en trouver demain quelque part que ce soit? Tu peux voler bien loin, t'abattre souvent en vain, te retirer fatigué et affamé dans ton nid pour y traîner une longue nuit — triste image de ma vie, hélas! — car il y a longtemps encore jusqu'au printemps; la terre devient de plus en plus pauvre, la neige plus dure et plus épaisse; il n'y a point ici de nourriture pour toi. » — « Et cependant mon Père céleste me nourrit! » dit l'oiseau en l'interrompant avec la parole de Dieu dans ses sombres réflexions. Dieu donne à manger aux pauvres oiseaux. Écoutez cela, pauvres de la terre! pauvres de notre commune, ébouitez cette parole! »

Quelle onction mélancolique dans ces réflexions amenées par l'idée que les larmes versées sur la tombe sont le meilleur panacé gnyrique de celui qui y repose.

« Mes chers amis, le cimetière est pour moi un lieu plein de solennité; je me promène souvent dans les heures du soir parmi les tombeaux, comme dans la salle du jugement de Dieu, et je me rappelle sur mainte tombe les funérailles de celui qui y repose; j'ai des tombes chéries, auprès desquelles j'aime à m'arrêter; et où mes pensées, retournant vers la vie humaine, examinent avec gravité comment le chrétien peut vivre d'une manière digne de son nom, comment il doit apprendre à s'entourer de larmes à sa mort et d'allégresse à son réveil. Je connais bien aussi la place qui m'est destinée et où vous me porterez, si le Ciel veut que je meure auprès de vous; il n'est point pour moi d'endroit plus cher, plus solennel dans le monde, et dans des heures les plus graves, j'y songe, je le contemple. Si vous m'y portez bientôt, aurai-je assez fait ici-bas pour vous rendre mon départ douloureux? Est-il déjà des âmes là-haut qui désirent mon arrivée, et qui se réjouiront quand je viendrai les rejoindre? Oh oui, il en est quelques-unes; j'en suis certain; cependant, aide-moi, mon Dieu, à

mériter ces sentiments de la part de toutes celles que tu as voulu me confier!»

Quelquefois cette onction se pare de toutes les formes de la grâce : c'est ainsi qu'elle adresse son hymne à l'humilité chrétienne.

« Humilité, combien tu es belle ! Relève ta tête baissée, afin que nous puissions considérer la profonde, la céleste paix qui plane sur ton front ; mais non, tu ne le fais que dans ces moments où tu es seule avec ton Dieu ; car lui seul connaît ton innocence, à laquelle les hommes ne veulent pas croire ; ton contentement, pour lequel ils n'ont qu'un sourire ironique ; ton calme, qu'ils ne sauraient concevoir dans l'asile des pleurs et sur le lit de souffrance ; ta muette résignation, qui est incompréhensible même aux plus sages d'entre eux. Dieu te comprend et te connaît ; devant lui tu relèves à des heures secrètes ton front ; tu t'épanouis dans la paisible matinée, afin que les consolations du Ciel tombent comme une rosée bienfaisante sur ton cœur, et avant que les hommes s'éveillent, tu as déjà bu la consolation et l'espérance. Belle fleur de l'humilité, belle dans le bonheur, plus belle encore dans les larmes et les souffrances ! viens parer la guirlande de nos vertus ! »

VI. Ce doux abandon semblerait exclure la force de la pensée ; et cependant Harms n'est pas moins vigoureux que plein d'unction : l'énergie doit compter parmi ses caractères oratoires. La soudaineté de sa pensée et de son sentiment donne l'impulsion à sa parole, qui s'élance forte et brève avec cette puissante empreinte. Une hardiesse apostolique augmente encore la force et l'originalité de ses expressions ; armé de son indignation et de la parole de Dieu, il s'attache au vice partout où il le trouve, lui arrache les lambeaux dont il se pare dans le monde et l'expose nu à la lumière de l'Évangile. Tantôt c'est la débauche, ce vice de la puit et de l'horreur, qui blanchit les cheveux de la jeunesse, qui porte à l'aide des prostituées le ravage sur le noble front de l'homme, et rend sa tête plus chauve qu'un rasoir ne saurait le faire ; il flétrit de son anathème l'homme adultère, et

la femme sans pudeur, qui *habille ses enfants de vêtements gagnés au prix de son honneur, dans lesquels a été cousue la malédiction*. Tantôt c'est l'ivrognerie, ce vice qui, *avec la débauche, est ce qu'il y a de plus vil et de plus hideux dans le monde*. Tantôt il désigne d'un doigt hardi les maisons de sa commune qui ont été bâties avec le péché et dont les appartements sont parés par l'injustice. Tantôt il fustige de son ardente parole l'usure, ce monstre engraisé de malheurs, et semble l'attacher au pilori, en la montrant *siégeant sur les richesses* qu'elle a arrachées aux dernières calamités. En de pareils moments, ses expressions se colorent singulièrement : les mots se pressent au devant de la pensée ; les phrases deviennent tranchantes, saccadées, et chacune d'elles semble un élan de l'âme. Nous en trouvons un exemple frappant dans cette peinture énergique du sort qui attend le pécheur dans une autre vie : « Enfin arrivé l'effroyable réveil dans l'enfer, et le pécheur s'adresse en frissonnant cette terrible question : « Où suis-je ? — Quoi ! il était donc vrai ! Une vie après la mort ! une vie à laquelle je ne voulais pas croire, et que je niais avec tant d'opiniâtreté ! Refermez-vous, mes yeux, devant cette vie odieuse, et puis ne vous rouvrez plus jamais ! — Le sommeil n'habite-t-il pas ici ? — Je suis comme sur les épines. — N'y a-t-il pas de mort ici ? Puisse-t-il en tomber dix sur moi avec toutes leurs épouvantes, afin que je sois anéanti, et que je ne supporte pas plus longtemps de pareilles tortures ! — Dieu ! Miséricorde ! Seulement une minute de liberté ! Vois, ton railleur se prosterne devant toi ! Donne-moi une seule minute de liberté ! Je suis damné ! — Sont-ce là les bienheureux ? Lazare, Lazare, je te reconnais ! Tu es soulagé maintenant, et moi, je me trouve dans les tourments ! Je n'ai rien mérité de ta part : cependant viens m'apporter une boisson rafraîchissante et me soulager au milieu de cette flamme. Donne seulement une goutte, une goutte au bout de ton doigt, pour rafraîchir ma langue ! tu ne le peux ? Prie Dieu ! C'est impossible. — Vous aussi là, mes pieux parents ? vous, mes enfants innocents ? Que ne suis-je mort à votre âge ? Je serais maintenant heureux comme vous. — Mais vous ne me

voyez pas : si cela était, le ciel ne serait pas un ciel pour vous. Que je vous voie sans pouvoir vous rejoindre, cela seul est un enfer. — Qui êtes-vous, autour de moi ? — C'est vous qui m'avez séduit et que j'ai séduits ; vous, autrefois mes chers compagnons sur la route du vice ! Que sommes-nous maintenant, nous qui étions riches et considérés sur la terre ? Quelle vie après celle que nous avons menée là-haut, au sein de la joie et des plaisirs ? — Ce n'est pas vos larmes que je veux voir, vos soupirs que je veux entendre : c'est une consolation que je demande. Personne ne sait-il une consolation ? — La consolation ne vient que de Dieu ; mais Dieu s'est détourné de nous ; nous d'abord de lui !... » Telle est la nuit et l'horreur qui termine le chemin du vice. Dieu fera-t-il miséricorde ? Nous savons que l'abîme est éternel, et qu'il recule à mesure que les bienheureux avancent. Les damnés seront-ils jamais heureux ? Peut-être, s'ils le peuvent avec cette pensée dévorante : « Tu as négligé ce que tu ne pourras jamais réparer. — Car le ver ne mourra point. » — Harms ne se pique point de ce que l'on pourrait appeler l'énergie de détail, c'est-à-dire de cette vigueur qui présente chaque pensée isolée dans son relief, en y jetant les vives étincelles de l'esprit : vigueur dont Montesquieu et La Bruyère ont présenté le type rayonnant ; elle ne serait pas à sa place dans une chaire, et d'ailleurs la direction pratique du génie de Harms le porte bien loin de l'ambition de faire des saillies. Cependant on trouve aussi chez lui beaucoup de pensées qui, détachées de l'ensemble, sont énergiques par elles-mêmes et par leur expression ; toutefois elles sont pour ainsi dire coulées dans celles qui les accompagnent, de sorte que ce qu'elles pourraient avoir de sententieux, disparaît par leur liaison. Nous en citons quelques-unes :

1. « Le souci est comme une montre qui avance.

2. « Le délai est une sangsue qui s'attache à la résolution, pour lui sucer lentement les forces nécessaires à l'exécution.

1 Nos ellipses sont contraires à la grammaire ; mais nous ne pouvions les éviter, à moins d'alourdir ces périodes coupées, et de leur ôter ainsi leur caractère distinctif.

« L'insuffisance des plus grands biens de la terre est l'ortie que Dieu a plantée parmi ces biens, afin que l'homme, en les cueillant, apprenne la circonspection et la modération.

« La prière est plus que la pensée; c'est la suspension de la pensée à sa plus grande hauteur; c'est la halte et le repos de l'âme en Dieu. C'est ainsi que l'alonette, élevée par la vigueur de ses ailes, s'arrête, et exhale son hymne dans les airs.

« L'amour-propre, ce tronc si riche en branches et en racines!

« Le péché et le malheur se trouvent dans une liaison évidente; quelle que puisse être la longueur du fil qui les attache, on le verra tout à coup dévidé, et la punition couchée près de la transgression qui l'a attirée.

« La nature aussi est une Bible, un livre plein des révélations de Dieu.

« De même qu'un mouvement rapide fait jaillir en flamme un feu languissant, de même, en fuyant, le coupable augmente l'incendie qui le dévore, etc. »

**CONCLUSIONS.** Nous ne parlons point de *péroraisons*, parce qu'elles sont rares dans les postilles de Harms; c'est ordinairement la dernière partie du discours qui remplit leur office. Du reste, nous n'avons pas beaucoup à dire sur la manière dont Harms termine; ici, comme ailleurs, il n'a pas de moule, et l'inspiration du moment a seule le droit d'imposer la forme qui lui plaît. Souvent il ferme par quelques strophes d'une poésie qui est en rapport avec le contenu de la postille; souvent aussi c'est par une prière, mais plus souvent encore il donne une réflexion simple, courte et même brusque, qui semble rompre le discours au lieu de le terminer. Une de ces conclusions mérite d'être citée; c'est une parabole destinée à rendre sensible la vérité que l'homme pieux n'a rien à craindre de la mort.

« Certain peuple avait l'usage de se choisir des chefs pour un temps indéterminé, et le plus souvent le choix tombait sur ceux qui s'y étaient le moins attendus. Il leur était permis alors de gouverner sans lois, de se procurer des plaisirs sans nombre,

d'accumuler des trésors sans mesure, et sans que personne leur demandât compte de leur conduite. Mais à une certaine époque, désignée par le caprice du peuple, on s'emparait d'eux; ils étaient exposés nus dans une barque, et transportés dans une île déserte, où ils périssaient dans la misère. Cependant on était toujours content de devenir chef; on oubliait sa destinée future, ou bien l'on cherchait à se consoler en secret par l'espérance qu'on serait plus heureux que les autres, quoique tous eussent eu le même sort. Un jour le peuple élut un homme qui ne se réjouit ni ne s'attrista de son élévation. Il gouverna comme s'il se trouvait encore sous la loi; tous ses plaisirs étaient achetés au prix de son travail; il ne chercha point les trésors, et ceux qui lui tombèrent en partage, il les dépensa pour le bien général. L'époque de son exportation étant arrivée, chacun s'étonna de son calme; mais quand ils touchèrent avec lui aux bords de l'île déserte, quelle fut leur surprise d'y trouver tout ce qui est nécessaire à la vie et beaucoup de ce qui la rend agréable. C'était lui-même qui avait fait préparer et transporter en secret ces objets dans l'île: on le pria de revenir sur ses pas; mais il aima mieux rester.»

---

Si maintenant, nous élevant à un autre point de vue, nous considérons dans son ensemble le caractère que nous venons d'analyser dans ses détails, nous le voyons isolé de tous ceux que l'histoire de l'éloquence sacrée peut nous offrir, par cela même qu'il est le fidèle reflet d'une nature d'homme, et que cette nature a toujours quelque chose d'individuel.<sup>1</sup>

Harms possède le génie du cœur; c'est du sentiment qu'il reçoit la poétique de son éloquence; et si l'on voulait réduire en système cette poétique, qui est si éloignée de tout système, on ne saurait lui trouver un souverain principe plus complet que cette parole de l'orateur lui-même : « Le cœur a son propre entendement et ses propres expressions. »

<sup>1</sup> On pourrait la comparer à des monnaies du même métal, mais dont chacune est marquée d'un coin particulier : cette marque peut s'effacer dans les ouvrages par l'influence de la science, et dans la vie par celle de la civilisation.



De là cette pittoresque variété d'images, ce langage, fort de simplicité et d'énergie, ces élans d'une hardiesse entraînant, ce ton de l'âme qui pénètre, frappe et enlève; mais de là aussi les usurpations du sentiment qui se met à la place des raisons; de là quelquefois des couleurs au lieu de pensées, la lumière qui éblouit au lieu de celle qui éclaire; de là, en un mot, toutes ces qualités qui charment, et ces défauts qui souvent charment aussi; car l'homme, par un instinct de vérité, peut aimer jusqu'aux imperfections d'une nature naïve. Si l'art peut trouver à redire aux formes de cette éloquence, nous croyons pouvoir répondre avec un auteur<sup>1</sup> qui défendit avec esprit un chef-d'œuvre irrégulier : « Il y a des beautés parfaites qui sont effacées par d'autres beautés, qui ont plus d'agrément et moins de perfection; et parce que l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le travail des hommes que le don du ciel, on pourrait encore dire que savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art. »

C'est cet ensemble, autant que les convictions dogmatiques, qui sépare Harms des grands prédicateurs de l'Allemagne : il ne s'unit à eux que par la noble tendance de conduire les hommes par une vie vertueuse au bonheur d'une autre existence. En comparant ces deux genres d'éloquence, il nous semble voir, d'un côté, un grand fleuve déroulant avec calme ses ondes transparentes; ses bords s'élèvent avec régularité, et la civilisation lui a dit : « Tu n'iras pas plus loin! » Il reflète en passant les villes et les campagnes cultivées : des barques et des hommes sillonnent son courant, et de toutes parts des ruisseaux alliés viennent entretenir sa paisible abondance. De l'autre côté, nous voyons une rivière de la solitude, glissant et bondissant tour à tour dans sa marche capricieuse, au milieu des fleurs et des ombrages que ses eaux font germer : elle s'éloigne du siège de la civilisation, et ne féconde les champs que de ceux qui s'en sont éloignés comme elle : plus irrégulière et plus indépendante que le grand fleuve, elle est moins large et moins profonde; mais ils suivent tous deux la même pente et vont se réunir dans le même océan.

J. G. ROHR.

<sup>1</sup> Balzac, dans sa lettre à Scudéry sur le Cid.

## EST-CE UN ROMAN ?

PAR M. E. F\*\*\*\*\*.

---

Non .... c'est un souvenir; mais de ces souvenirs qui durent toute une vie, tant fut profonde l'impression qui les a fait naître.

L'histoire singulière qu'on va lire, vraie pour l'époque, les lieux et les détails, n'a de fictif que les noms de ses acteurs, qu'un religieux secret doit couvrir à jamais. Elle fut confiée d'abord, par celui qui l'écrivit, à un petit nombre d'amis que ses ressorts dramatiques durent émouvoir vivement.

La *Revue de Paris* s'empressa d'en proposer l'insertion à M. E. F\*\*\*\*\*, que des considérations particulières ont décidé en notre faveur. Et quoique ce récit s'écarte un peu de notre spécialité, nous l'avons accueilli à cause de son intérêt puissant, que partageront tous nos lecteurs de France et de l'étranger.

*Note du Directeur.*

---

Le vrai peut, quelquefois, n'être pas vraisemblable.

A M. L\*\*\* B\*\*\*\*.

Août 1836.

J'ai promis d'écrire pour vous le récit d'un événement qui m'a beaucoup intéressé dans ma jeunesse. Il m'a d'autant plus frappé, qu'il s'est passé près de moi et que je n'y suis pas resté étranger. Sa gravité, j'en suis certain, a donné du sérieux à mon caractère : il m'a fait voir les mœurs d'Italie en opposition

<sup>1</sup> Il importe peu qui soit l'auteur de cette petite histoire. Celui qui l'a rédigée ne doit pas avoir de prétentions comme écrivain. Il l'avait racontée à un ami, qui a désiré pouvoir la conserver en porte-feuille, parce qu'il la trouvait digne de ses souvenirs; mais souvent on intéresse plus fortement dans la conversation que dans un écrit; et l'auteur craint bien que ces pages n'en soient une nouvelle preuve.

avec celles du nord de la France. Partout, mon ami, l'éducation, les croyances religieuses les modifient ; elles seront d'autant plus différentes de nation à nation, que ces croyances y seront plus ou moins vives. Vous allez voir un exemple de ces mœurs ; il vous montrera comment un homme, que sa raison faisait se débattre contre leur puissance, a pourtant été forcé de leur céder.

Vers la fin de 1810 j'habitais un des ports de la Méditerranée. La France était en guerre avec l'Angleterre, dont les vaisseaux bloquaient nos ports presque continuellement ; nos navires marchands n'osaient sortir isolément ; quand une vingtaine avaient pris charge pour la même direction, ils partaient en convoi, toujours escortés par des bâtiments de guerre.

Le 29 septembre, à deux heures de l'après-midi, le *Sémaphore* signala un convoi venant des côtes de la Ligurie. Depuis deux jours le vent avait soufflé sud-sud-est ; mais dès le matin une tempête s'était élevée avec le siroc, qui avait succédé au vent grec ; la bourrasque avait éparpillé la petite flotte, qu'un gros brick et deux goelettes de l'État accompagnaient.

Il était quatre heures quand les premiers navires furent en vue du port ; les deux goelettes purent entrer sans trop éprouver d'avaries ; huit ou dix petits bâtiments à voiles latines entrèrent quelques instants après avec le même honneur. Les navires de gros échantillon et à voiles carrées souffraient beaucoup à la mer, et malgré les efforts les plus pénibles, ils ne pouvaient gagner l'entrée.

Cependant le vent devenait plus impétueux ; la mer était épouvantable, et un orage affreux augmentait encore le danger. La nuit était venue ; les navires avaient allumé des lanternes à leurs vergues ; souvent ils les baissaient en signe de détresse. Le brick de l'État et les navires armés tiraient le canon pour appeler du secours. Le bruit du tonnerre, celui des lames qui se heurtaient, celui du canon, les cris des matelots que le vent apportait par intervalles, tout m'attristait profondément. Les navires étaient à peu de distance du port ; on les voyait à la lueur des éclairs qui sillonnaient la nue, et l'obscurité qui succédait paraissait encore plus effrayante.

Les marins du port, ceux qui venaient d'entrer, mirent leurs chaloupes à la mer, et, sous la direction du commandant militaire, ils allèrent, malgré mille dangers, porter secours aux gros navires, qui ne pouvaient se diriger sur la passe.

Vous ne pouvez vous figurer, mon ami, l'impression que faisait sur moi le courage de ces braves gens, qui, à peine échappés au naufrage, allaient s'y exposer encore pour sauver leurs camarades. Dieu récompensa leur dévouement : aucun ne périt, et ils eurent le bonheur d'aider à la manœuvre des gros bâtiments, qui parvinrent tous à franchir le goulet, mais après avoir beaucoup souffert dans leurs gréements.

Pendant que les marins allaient au-devant de leurs frères, les habitants de la ville s'étaient rendus au rivage et dans un fort voisin pour aider avec des cordes au sauvetage, en cas d'échouement. Deux bombardes se brisèrent sur des roches qui avoisinent le fort Saint-Louis ; leurs matelots furent presque tous sauvés. Un très-gros trois-mâts luttait avec peine contre le courant qui l'éloignait de la passe ; deux fortes chaloupes le tiraient avec de grands efforts, et il allait entrer, quand un des grelins qui servaient à le remorquer se rompit. Il était urgent d'en porter un autre, mais aucun des matelots n'osait descendre dans un très-petit canot qui restait près du bord ; il fallut que le capitaine s'y exposât lui-même pour sauver son équipage et son navire. Il était parvenu à porter l'amarre à la chaloupe de remorque et retournait à son vaisseau, quand une vague submergea sa frêle embarcation, qui n'était montée que par cinq hommes.

A la lumière des éclairs et des feux allumés au fort nous vîmes d'assez près ce malheur. Les gens du pays, accoutumés aux scènes de naufrages, poussèrent de grands cris pour attirer vers eux les matelots submergés ; ils jetèrent à la mer des planches attachées à de grosses cordes, et tenaient, pour éclairer la côte, des lanternes suspendues à de longues perches.

Au bout de quelques minutes quatre hommes furent sauvés. Le capitaine était mourant ; on le porta au fort, où il reçut les soins d'un médecin.

Je me tenais au bas de la jetée; j'entendis quelques cris étouffés, et je crus apercevoir un enfant qui se débattait contre les flots. Je m'attachai une corde à la ceinture, j'en donnai le bout à deux hommes qui étaient près de moi, et je me lançai à la mer dans la direction de l'enfant naufragé que je croyais avoir vu. Je ne courais pas le plus petit danger, puisque j'étais tenu par une corde qui me donnait de la confiance en mes forces; et puis il est facile de nager dans une mer chaude.

Il n'y avait pas deux minutes que j'étais en recherches, quand mes bras heurtèrent contre un grand aviron, auquel était cramponné un enfant, que je ramenai facilement sur le sable; il fut aussi porté au fort. Pour moi, j'allai me sécher et me coucher; j'avais grand besoin de repos.

Le lendemain, les circonstances du naufrage furent le sujet des conversations de toute la ville. Il faut avoir habité un port de mer pour savoir combien tous les événements maritimes intéressent des hommes qui cependant les voient souvent se reproduire. J'entendis parler du trois-mâts la *Résurrection*, qui avait failli perdre son capitaine, et qui, malgré le naufrage de sa chaloupe, n'avait perdu qu'un seul matelot. Ceux qui avaient donné des soins au capitaine Féraro racontaient à quel désespoir il s'était abandonné, quand, se voyant sauvé, il n'avait pas trouvé près de lui un jeune mousse qui s'était jeté dans son canot avec lui et malgré lui. C'était, disait-on, le seul enfant de sa sœur restée veuve à Raguse, et il avait promis de lui servir de père. Sa douleur avait été partagée par tous ceux qui s'en étaient trouvés les témoins. Sa tête paraissait dérangée, et il parlait d'attenter à sa vie, quand deux habitants de la ville avaient amené au fort le jeune enfant qu'ils venaient de contribuer à sauver. Le capitaine s'était jeté à son cou, l'avait embrassé cent fois; il avait versé d'abondantes larmes et fait à genoux une prière à la Vierge. Aussitôt après il avait été saisi d'un long tremblement suivi de convulsions; on l'avait conduit à son navire, accablé d'un profond chagrin.

Ce récit m'avait intéressé. J'attribuais à l'extrême fatigue, à

la grande inquiétude qu'il avait éprouvées, et surtout à la mobilité du caractère italien, la diversité des paroles et des actions du capitaine Féraro.

Les beaux jours étaient revenus; on avait oublié la tempête et les scènes effrayantes du naufrage. J'avais été voir le navire la *Résurrection*, dont le capitaine était toujours malade. J'avais aperçu avec un certain plaisir le petit mousse, qui travaillait sur le pont; je pensais que sa mère prierait de bon cœur pour ceux qui l'avaient secouru, et que la mienne serait bien heureuse d'apprendre que j'avais contribué à une bonne action. Ce souvenir de ma mère me faisait aller souvent sur le quai où le trois-mâts était amarré.

Un jour que je m'y trouvais, un inconnu me regarda avec attention, s'approcha de moi et me demanda si je n'étais pas l'étranger qui avait remis une corde à tenir, quand il s'était jeté à la mer, dans la soirée du 29 septembre. Je répondis, qu'effectivement, le jour de la tempête, j'avais aidé à conduire à terre le mousse de la *Résurrection*. Il me demanda mon nom et mon emploi; je satisfis à sa curiosité, et il me quitta après m'avoir serré la main.

Le capitaine Féraro demanda le lendemain matin à me voir. En entrant dans ma chambre, il m'embrassa avec effusion, me dit qu'il venait d'apprendre de son courtier que j'avais été pour quelque chose dans le salut de son neveu; il exagérait même ce que j'avais fait pour lui, et, je le répète, sans grand danger pour moi; il m'offrit son amitié comme gage de sa reconnaissance et m'engagea avec instance à venir visiter son vaisseau. Je le lui promis pour le jour même.

Quand je m'y présentai, je fus reçu comme l'aurait été le doge : le capitaine avait fait habiller son équipage. Il me conduisit à la grande chambre, où son neveu, après m'avoir remercié en italien, me demanda à baiser ma main. Je crois qu'ensuite il me parla de sa mère; car ses yeux se remplirent de larmes. J'acceptai une collation servie en fruits du midi. Les officiers du navire ne parlaient pas le français; il n'y avait que le capitaine qui connût cette langue, dans laquelle il s'enonçait avec

grâce et facilité; je ne savais pas encore l'italien, de sorte que la conversation ne pouvait être générale.

Malgré la joie que le capitaine me disait ressentir d'avoir échappé à l'affreuse tempête du 29 septembre, il me semblait avoir un grand fond d'inquiétude; il paraissait préoccupé d'une pensée toute sérieuse. Je restai plus d'une heure avec lui, et je le quittai plein d'estime pour sa personne et pour l'instruction variée qu'il avait fait paraître dans notre entretien.

Quelques jours se passèrent sans que je le revisse : je voulus lui rendre la politesse qu'il m'avait faite, et je le priai de venir passer une soirée chez moi avec quelques-uns de mes camarades. Il accepta : nous étions tous fort gais et disposés à lui faire fête : mais il se montra si froid et si pensif, que mes amis, auxquels j'avais vanté son amabilité, me reprochèrent la trop bonne opinion que j'avais eue de lui.

M. Féraro me paraissait avoir trente ans; il avait une belle taille, des traits mâles et une figure régulière; il portait ses cheveux fort longs; leur noir d'ébène faisait ressortir le bleu de ses yeux, qu'il promenait avec une grande douceur sur les personnes qui l'entouraient.

Il avait été obligé de faire réparer son navire, et il était resté trois mois dans notre port à attendre du Roussillon des vins destinés pour Gènes. Je le voyais souvent. Il m'avait prié de n'avoir jamais de tiers quand il dînerait chez moi. Je lui avais quelquefois demandé la cause de son éloignement pour le monde : il éludait de répondre à mes questions, sur lesquelles je ne revenais plus, par discrétion.

Je savais, par le consul de sa nation et par ses compatriotes, que sa misanthropie ne datait que de son arrivée dans notre ville. Tous ceux qui le connaissaient s'accordaient à dire que personne, avant cette époque, n'aimait plus que lui les plaisirs et la société; tous s'étonnaient du changement subit qui venait de s'opérer dans ses habitudes et dans ses manières. On attribuait cette tristesse à l'accident qui avait failli détruire son navire et le faire périr lui-même avec son neveu.

M. Féraro avait terminé son éducation à Venise; en sortant des écoles il était entré comme officier dans la marine militaire, à laquelle il avait été forcé de renoncer, depuis que son pays était occupé par les armées françaises. Sa famille jouissait à Raguse d'une considération méritée; mais sa fortune avait beaucoup diminué par l'effet du changement de gouvernement. N'ayant plus de service dans la marine de l'État, il avait pris le commandement d'un navire marchand, pour ne pas perdre l'habitude de la mer et pour conserver ce qui lui restait de patrimoine. Il m'avait dit que chaque voyage pouvait lui valoir huit ou neuf mille francs, qu'il ne durait que huit mois, et que chaque année il passait le printemps dans sa famille.

Je faisais souvent de longues promenades avec le capitaine. Il me parlait de l'Italie, dont il connaissait tout le littoral; des îles grecques, qu'il avait toutes visitées. Je hasardais avec lui quelques phrases italiennes, qu'il corrigeait avec bonté. Il me parlait de sa ville natale, de sa sœur, de sa mère, pour lesquelles il avait un grand amour. Moi, je lui parlais de la France, de Paris, de l'empereur; mais il regrettait l'indépendance de son pays. Il écoutait avec peu de plaisir le récit des victoires des Français; cependant il avouait qu'après sa patrie c'était la mienne qu'il aimait le mieux.

Chaque jour amenait un complément de charge à son navire. Le moment de son départ approchait. Il m'avait confié que son prochain retour dans sa famille lui causait une vive appréhension; je lui en demandai le motif; voici seulement ce qu'il me répondit: « Je suis né un 29 Septembre; c'est pour cela que j'ai reçu le nom de Michel-Ange. C'est un 29 septembre que j'ai perdu mon père; le mari de ma pauvre sœur est mort un 29 septembre; et c'est un 29 septembre que j'ai fait naufrage à l'entrée d'un port de France. » — « Mais, lui répondis-je avec vivacité, si le 29 septembre une tempête vous a fait courir des dangers, vous avez trouvé ce jour-là des Français qui ont eu du bonheur à vous secourir. » Le capitaine crut que je mettais de l'aigreur dans ma repartie; il me saisit la main et me dit en pâlisant :



« mon cher ami, vous ne saurez jamais, je l'espère, ce que me coûtera le 29 septembre »..... et de grosses larmes arrivèrent à ses yeux.

Le jour suivant il sortit du port. Six jours après il était arrivé à Gênes; il y prit un chargement pour Naples, où il passa le mois de mars, et retourna ensuite à Raguse.

Il m'avait donné de ses nouvelles de Gênes et de Naples; dans la lettre qu'il m'avait écrite à son arrivée à Raguse il y avait quelques lignes de sa sœur. Féraro me disait avec affection que toute sa famille me regardait comme un ami. Il me mandait que sa mère le pressait de se marier, mais qu'il ne le pouvait pas encore. « Après tout, ajoutait-il, il faudra bientôt que je me marie; malheureusement ce ne sera pas pour obéir à ma mère! »

Je ne savais que penser de cette dernière phrase; je m'imaginai que le capitaine avait à réparer une faute de jeunesse : je ne pouvais que l'en estimer; mais je ne comprenais pas le mot *malheureusement*; je lui en demandai l'explication, qu'il éloigna. Il m'annonça que vers le 15 Juillet il mettrait à la voile pour Naples, Livourne, Gênes, Marseille et la ville que j'habitais. Il me disait de Gênes qu'il espérait arriver pour le 29 septembre à Marseille, où il avait une grande affaire à conclure, qu'il y allait du salut de son âme, qu'il se recommandait ce jour-là à mes prières, et qu'il y attendrait une de mes lettres.

Je ne voyais pas quelle si grande affaire Féraro pouvait avoir à traiter à Marseille; mais je n'étais pas étonné de ses phrases de dévotion, que les Italiens emploient plus souvent que les Français : elles sont la conséquence d'une éducation plus religieuse que n'est la nôtre.

Je ne manquai pas à la recommandation de Féraro; je lui écrivis à Marseille que, si mes vœux étaient exaucés, sa grande affaire serait heureuse : je ne reçus plus de lettre de lui.

Le 1.<sup>er</sup> novembre 1811, je vis la *Résurrection* entrer dans notre port; je fus le premier à m'y rendre. Le capitaine montra un grand plaisir à me revoir. Son neveu était resté à Raguse; il ne devait plus naviguer. Sa mère et sa sœur m'envoyaient des

fruits préparés par elles ; elles m'écrivaient toutes deux de leur renvoyer Michel - Ange moins triste qu'il ne s'était montré durant les trois mois qu'il venait de passer avec elles. Pendant que je lisais leurs deux lettres, Féraro paraissait accablé ; les mouvements de sa figure en indiquaient d'étranges dans son âme. Quand je quittai le pont de son vaisseau, il me dit : « j'irai vous voir demain de bon matin. »

J'étais à peine levé, quand il arriva. Il resta une heure chez moi, abîmé dans une tristesse dont je lui demandai vainement la cause. Vers quatre heures du soir, je me rendis à son bord, et je descendis dans sa chambre sans me faire annoncer. Féraro y était seul avec une jeune femme qui pleurait, tandis que lui semblait plongé dans un profond chagrin.

Je ne puis décrire le mouvement extraordinaire dont je fus témoin à mon arrivée. Je n'étais pas attendu : les figures de la dame et du capitaine marquaient l'extrême surprise que ma venue leur causait. J'étais depuis quelques moments dans leur chambre, et ni eux ni moi n'avions proféré une seule parole. Enfin je demandai à Féraro si je pouvais le prier de m'apprendre quelle était la jeune dame que je voyais. « C'est ma femme » me répondit-il..... et la jeune femme se prit à pleurer plus amèrement. J'entendis qu'elle disait en sanglotant : « Monsieur, c'est vous qui l'avez voulu ! » J'étais fort embarrassé de me trouver témoin d'une scène aussi inattendue. Le capitaine se leva et me dit : « venez, il faut que vous sachiez tout ».... et la jeune femme de répéter encore : « Monsieur, c'est vous qui l'avez voulu ! »

Nous allâmes à ma demeure, et là Féraro me dit : « Je n'ai pas encore osé vous apprendre l'affreuse union que le Ciel m'a imposée. J'ai voulu plusieurs fois, soit verbalement, soit par écrit, vous instruire de mon malheur ; mais je ne pouvais consentir à rougir devant un homme qui me témoignait tant d'estime. Ce que vous allez savoir, ma mère et ma sœur l'ignorent encore : je souhaite qu'elles l'ignorent toujours.

« Vous vous souvenez du 29 septembre 1810. Dieu m'est témoin que mon âme était restée calme au milieu de la tempête

qui menaçait mon vaisseau et au milieu des flots qui allaient m'engloutir. En me débattant contre les vagues, je pensai au fils de ma sœur, que j'avais promis de lui ramener, et qui venait de naufrager avec moi : ma tête se troubla ; je fis vœu, sur le salut de mon âme, de retirer du vice une fille publique et de l'épouser dans l'année, si la Vierge me permettait de rendre à ma sœur le fils unique qu'elle m'avait confié. La Vierge m'a exaucé ; par vous elle m'a rendu mon neveu ; mais que ce pauvre enfant me coûte cher !

« Dès l'instant où il me fut ramené, je sentis toute l'indiscrétion de ma promesse ; depuis ce vœu fatal je n'ai pu éloigner la pensée de mon malheur ; pendant mon sommeil elle m'occupait encore. J'ai tardé jusqu'au dernier moment à remplir un engagement qui n'était que trop sacré. Plus j'approchais du terme fatal, et plus mes angoisses augmentaient ; je voyais, dans mes songes, ma sœur me redemander son fils mourant ; je voyais la Vierge me reprocher mon ingratitude et me menacer des peines dues aux parjures. Enfin je n'ai pu résister à ma conscience, qui me criait de payer une dette aussi sainte. J'aurais dû m'acquitter plus tôt ; mais je ne pouvais me résoudre à paraître dans le monde, accablé d'une chaîne si lourde et si humiliante. En débarquant à Marseille, je lus votre lettre, qui me disait que vous m'aidiez de vos vœux : je me suis senti plus fort ; vos souhaits me semblaient un assentiment que jusqu'alors tout me refusait. À quatre heures du soir je suis descendu à terre, et à huit heures mon choix était fait et accepté ; quinze jours après, j'ai conduit à l'autel une femme indigne d'être la fille de ma mère, indigne d'être la sœur de la mienne, indigne d'être l'épouse d'un homme d'honneur.

« L'accomplissement de ce funeste hymen ne m'a pas rendu le repos. Dans mon désespoir j'ai maudit ma sœur, j'ai maudit son fils ; j'ai voulu me faire sauter la cervelle. Je me suis emporté contre la malheureuse qui s'est dévouée pour mon salut ; j'ai voulu la laisser à Marseille et lui donner de l'or pour l'éloigner de moi : le calme et la douceur de cette femme ont fait échouer

mes projets inespérés. Elle me répondait avec résignation qu'elle me devait obéissance, et que jamais je ne serais malheureux parce qu'elle aurait manqué à ses devoirs.

« Pendant quinze jours elle a enduré le poids de mes chagrins, de mes regrets et de ma honte. Je n'ai pourtant jamais eu le courage de lui reprocher ses fautes. Je lui ai permis de venir demeurer dans mon navire, et quand j'ai eu quitté le port avec elle, il m'a semblé que le sacrifice du bonheur de toute ma vie était irrévocablement consommé.

« Maintenant, mon cher ami, vous savez tout mon malheur; mais vous êtes le seul qui le sachiez. Sur mon vaisseau tout le monde ignore encore quelle est la femme que j'ai prise avec moi; on ne peut pas même la croire ma maîtresse; car les paroles que je lui adresse devant mon équipage prouveraient plus que de la froideur. »

J'avais écouté Féraro sans l'interrompre. Après son récit il avait caché sa figure dans ses deux mains; il paraissait souffrir cruellement. Je lui dis combien son sort m'intéressait, et je l'assurai que je n'étais pas indigne de la confiance qu'il venait de me faire. Je le reconduisis à son navire.

Il me tardait d'être seul avec moi-même, afin de penser sans distraction à l'aventure incroyable que je venais d'apprendre. Cette aventure bouleversait toutes les idées d'un Français de vingt-deux ans, qui ne pouvait concevoir qu'un homme sensé eût fait au Ciel le vœu de se déshonorer, et qu'il eût fidèlement accompli son vœu; il me semblait que ce n'était pas servir la divinité que de s'allier au vice. J'attribuais à un dérangement de cerveau une résolution qui, sous l'apparence d'honorer la Vierge par un grand sacrifice, allait compromettre pour toujours le bonheur d'une famille respectable; l'idée du moindre rapprochement entre la pureté de la Mère de Dieu et la pensée de la plus vile souillure me paraissait un sacrilège. Je reconnaissais cependant que rien ne pouvait être plus agréable à Dieu que le retour à lui d'une créature qui l'avait longtemps offensé. Je sentais bien que ce retour à la vertu avait été offert par Féraro en

compensation de la faveur qu'il avait reçue. Quoi qu'il en fût, je n'aurais jamais eu la force de me résigner à une telle épreuve. Les combats intérieurs que Féraro s'était livrés depuis la consommation de son sacrifice, ne prouvaient que trop qu'il n'en avait pas mesuré toute la grandeur.

Depuis quelques jours je n'avais pas revu le capitaine, et je me proposais de me rendre à son navire; quand un billet d'une écriture inconnue me fut apporté par un homme de son équipage. Ce billet m'annonçait que Féraro était malade; on me suppliait de venir le voir. J'y courus.

Le capitaine était au lit, tourmenté d'une fièvre violente; et il s'était refusé à consulter aucun médecin. Sa femme paraissait accablée de tristesse; elle n'osa pas m'adresser la parole; mais comme je sortais, en disant que j'allais revenir avec un médecin, de mes amis, la figure de cette jeune femme parut me témoigner de la reconnaissance : je vis bien que c'était elle qui m'avait écrit. Le capitaine me dit assez haut : « laissez-moi mourir ! » Cette parole fit verser des larmes à la femme de Féraro.

J'allai bien vite chercher le vieux docteur Vincent; il accourut au navire, examina le malade et parut fort inquiet de sa position. Il me prit à l'écart : « ce jeune homme, me dit-il, est au plus mal; il est à craindre qu'il ne succombe; il est urgent de lui faire quitter son vaisseau. J'ai chez moi un appartement convenable, je vais le faire préparer en vous attendant; il n'y a pas de temps à perdre. »

J'eus beaucoup de peine à décider Féraro à quitter son navire; il m'avait presque fallu agir d'autorité. Ses officiers et ses matelots le portèrent chez le bon docteur, qui avait fait monter pour sa femme un lit dans une chambre attenante à celle qu'il avait disposée pour son mari.

Pendant dix jours la fièvre et le délire ne quittèrent pas le malade. Dans l'égarement de sa raison il racontait son naufrage, son vœu, son mariage, toutes les idées qui l'avaient assailli depuis plus d'un an et qui le dominaient encore. Sa femme suffisait à tous les soins que commandait sa position; elle lui prodiguait

les attentions les plus tendres, malgré les mots violents que le délire de son mari lui adressait. Dix fois par jour j'allais le voir, et souvent j'avais passé la nuit près de lui : je m'apercevais que ma présence le calmait un peu. Enfin les soins du docteur et ceux de M.<sup>me</sup> Férary déterminèrent un mieux positif.

Pendant la fièvre, une certaine énergie nerveuse avait soutenu les forces du capitaine : elles disparurent avec la fièvre; d'ailleurs les bains, les saignées, la diète la plus sévère, l'avaient considérablement affaibli. Le docteur assurait que l'observance la plus minutieuse des prescriptions était maintenant d'autant plus nécessaire que la moindre imprudence serait mortelle. La jeune femme y veillait avec effusion et avec une merveilleuse sérénité.

J'avais raconté au docteur l'histoire de Michel-Ange Férary : il l'avait écoutée avec un grand intérêt. Je remarquais qu'il montrait les égards les plus affectueux, quand il s'adressait à M.<sup>me</sup> Férary. Quand il me parlait d'elle, il ne pouvait assez louer son courage, sa patience et sa douceur; il répétait avec chaleur que c'était à ses attentions de tous les instants que le capitaine devait la vie.

Férary recouvrait quelques forces; il ne restait aucune trace de délire. Je lui parlais de l'approche de sa convalescence : il ne savait comment exprimer sa reconnaissance pour le docteur Vincent, qu'il appelait son sauveur. Par un heureux hasard, le docteur entra, quand le capitaine exaltait ainsi sa reconnaissance. Il lui dit avec vivacité : « Non, ce n'est pas à moi que vous devez la vie; c'est cet ange de bonté qui vous a sauvé. Depuis cinquante ans que j'approche des malades, je n'ai jamais trouvé de soins aussi tendres et aussi constants, même de la part de mères qui veillaient au chevet de leurs fils. » Puis, s'approchant de M.<sup>me</sup> Férary : « Madame, lui dit-il, vous n'êtes pas heureuse, mais vous méritez de l'être; vous avez conquis l'estime et l'amitié du vieux Vincent, qui s'honorerait de vous nommer sa fille. »

La jeune femme ne put résister au trouble qu'elle éprouvait : elle pleura et s'évanouit. Férary tremblait d'émotion; je m'ap-

prochai de lui, tandis que le docteur était auprès de sa femme. Je lui dis à voix basse : « Mon ami, vous devez être moins malheureux. » Il me fit un signe de contentement. Le docteur et moi fîmes approcher M.<sup>me</sup> Féraro de son mari, dont la main était hors du lit; elle la saisit et la couvrit de baisers et de larmes. Je fus attendri de remarquer que son mari ne la retirait pas. Le vieux docteur me prit le bras et me dit : « Sortons. »

Avant la fin du jour nous allâmes revoir nos amis. Le capitaine paraissait tranquille; mais sa femme était accablée. Cependant ses yeux n'étaient plus constamment baissés; ils se tournaient souvent avec bonheur vers ceux de son mari. Le docteur s'aperçut d'une certaine altération de ses traits; il lui dit : « Mon enfant, vos forces sont épuisées, vous êtes malade; c'est vous maintenant que nous avons à soigner; vous avez besoin de repos. J'espère que huit jours suffiront pour vous remettre; mais il faut être aussi prudente pour vous que vous l'avez été pour le capitaine. Vous ne serez pas loin de sa chambre; nous vous remplacerons près de lui comme nous le pourrons : soyez tranquille; sa santé reviendra bientôt. »

Le docteur et les gens de sa maison prodiguèrent les attentions les plus dévouées à M.<sup>me</sup> Féraro, qui se tourmentait fort de ne plus soigner son mari. Je n'avais pas jugé convenable de demander à la visiter; mais le docteur était tout joyeux de m'apprendre les progrès de sa santé.

J'avais remarqué que l'absence de M.<sup>me</sup> Féraro donnait au capitaine de l'inquiétude et de l'ennui. Il me disait un jour : « Mon cher ami, les femmes savent mieux que les hommes donner des soins aux malades; j'ai réfléchi à ce que m'a dit le bon docteur, que je devais la vie à ceux que la mienne a eus de moi pendant ma maladie; je les apprécie d'autant plus que j'en suis privé depuis quelques jours. Cette jeune femme a montré une grande force d'âme et un grand dévouement, et je ne lui ai pourtant encore donné que des chagrins. »

« Mon cher Féraro, lui répondis-je, vous ne connaissiez pas encore l'épouse que le hasard vous a donnée : sa conduite à votre

égard l'a élevée jusqu'à vous ; elle est digne maintenant de votre amour et de l'estime de tous ceux qui la connaîtront. Quelque jour vous bénirez le Ciel du bonheur de votre ménage. »

Il me dit qu'il l'espérait, que, de même qu'il avait échappé à la mort quand le naufrage de son canot la lui montrait certaine, ainsi il aurait échappé au plus grand des malheurs quand tout devait le lui faire présager. Il me confia que quand le docteur et moi l'avions laissé seul avec sa femme, il l'avait remerciée de son dévouement ; qu'elle lui avait répondu que par devoir, par attachement et par reconnaissance elle devait se sacrifier pour lui ; qu'elle mourrait avec joie, s'il l'honorait de son amitié, et s'il pensait qu'elle méritât jamais le nom de son épouse. Il avait été très-ému de ces tendres paroles et l'avait embrassée. Je racontai cet entretien au docteur, qui me dit en souriant : « Bientôt nous n'aurons plus rien à faire ici. »

Chaque jour amenait du mieux dans l'état de nos deux malades, qui passaient tête-à-tête les jours de convalescence. Ils parlèrent de retourner au navire, et le docteur n'y mettait pas d'obstacle. Féraro voulut cependant que sa première sortie eût pour but une démarche à l'église. Le docteur y conduisit le capitaine, et j'offris mon bras à sa femme, qui montrait un grand trouble de se trouver en public avec moi. Après la messe, le docteur nous invita à dîner chez lui pour le même jour ; puis il ajouta : « Je veux que ce soit un diner de noces. » Féraro le promit, et il a tenu parole. Quelques jours après il donna une petite fête à son bord. Nous vîmes avec plaisir que sa femme était tout à fait maîtresse de maison.

Le capitaine redoutait le moment de son retour à Raguse : il n'avait pas le courage de faire savoir à sa mère qu'il s'était marié et comment il s'était marié. Il me dit que jamais il ne retournerait à Marseille ; que son vaisseau, qui devait y relâcher bientôt, y serait conduit par son second, et que sa femme et lui partiraient directement pour Gênes, sur le navire d'un de ses amis, que la *Résurrection* devait rallier dans ce dernier port.

Nos jeunes gens paraissaient heureux d'être ensemble. Féraro



me disait que presque tous ses chagrins étaient dissipés. L'intimité qui me liait avec lui m'avait permis de recevoir quelques-unes de ses confidences. Il désirait savoir quelle était la famille de sa femme, et comment elle avait pu l'abandonner pour se réfugier dans le lieu impur d'où il l'avait tirée ; il craignait de lui faire lui-même ces questions, et cependant la tranquillité de son esprit dépendait des réponses qu'elle y ferait : il me pria de lui demander le récit des circonstances de sa vie qui avaient précédé son mariage. J'acceptai cette mission délicate : je sentais bien que Féraro ne pouvait rester plus longtemps à ignorer la position de famille et les antécédents de la femme qu'il s'était donnée pour compagne. Je lui dis donc que son mari exigeait d'elle cette preuve de confiance ; qu'aucun nuage ne devait plus la séparer de lui, et que l'instance qu'il mettait à obtenir d'elle un aveu qui importait à son repos était une preuve de l'intérêt qu'il lui portait. J'ajoutai d'ailleurs que j'étais persuadé que ce qu'elle allait lui apprendre lui prouverait qu'elle avait été plus à plaindre que coupable.

Ma demande ne parut pas lui être trop désobligeante. Elle me dit même qu'en y répondant, elle allait être allégée du poids qui l'oppressait depuis trop longtemps. Elle remit au soir du même jour à satisfaire au désir de son mari ; elle demanda que le bon docteur et moi fussions les témoins de cette espèce de confession.

A six heures nous étions réunis chez Féraro, qui paraissait soucieux. Sa femme avait aussi l'air troublé : « J'espère, nous dit-elle, avoir la force de remplir ma promesse et d'obéir au pénible devoir que mon mari m'impose. »

Elle parla ainsi : « Je suis née à Toulon en 1792. Mon père se nommait Ussement ; il avait été second capitaine d'un bâtiment négrier. Ayant amassé une petite fortune, il avait renoncé à la traite, pour entreprendre le commerce du Levant. Les malheurs de la révolution lui ayant fait perdre la plus grande partie de ses économies, il s'était vu obligé de recommencer la traite. En 1799 il se trouvait à Saint-Domingue ; il y a sans doute été massacré ; car depuis cette époque ma mère n'a plus entendu parler de lui.

« Mon père laissait quatre enfants; trois étaient plus âgés que moi; j'étais sa seule fille et son enfant de prédilection. Tourmenté, en quittant la France, du pressentiment de ne plus nous revoir, il avait remis à ma mère une petite boîte cachetée, qui contenait quatre pièces d'or, en recommandant de ne jamais les dépenser et de me les remettre le jour de mon mariage. Avant de monter sur le navire qui devait l'éloigner de nous, il bénit ses quatre enfants, les embrassa, embrassa ma mère, hélas ! c'était pour la dernière fois.

« Depuis le départ de mon père, nous avons été élevés dans la misère. Ma mère travaillait pour nous nourrir. Elle nous répétait souvent que notre père reviendrait, et que nous devions travailler à notre instruction, pour ne pas déchoir de la considération due à la famille d'un capitaine au long cours.

« Mes trois frères furent bientôt placés dans la marine de l'État. Nous avons su que les deux plus jeunes avaient péri en 1805. Pour moi, je restai près de ma mère. Une religieuse de ses amies m'avait prise en amitié; elle m'apprit à lire, à écrire et à travailler aux ouvrages de femmes. A quatorze ans je pouvais gagner de quoi pourvoir à mon entretien; mais la vue de ma mère commençait à s'affaiblir, et bientôt elle ne put faire que son ménage : il me fallait gagner pour sa vie et pour la mienne. Je n'y serais jamais parvenue, si la bonne religieuse qui avait soigné mon éducation n'avait partagé avec nous le produit de son travail et le peu que le malheur du temps lui avait laissé. Elle aidait ma mère dans les travaux de la maison et veillait sur ma conduite avec une grande sollicitude. Son caractère était égal; sa piété douce, et j'étais arrivée à dix-sept ans, confondant ma mère et mon guide dans le même attachement.

« A quelque temps de là un jeune homme de la ville se présenta chez ma mère; il lui apportait soixante francs, produit des épargnes de son fils. J'étais seule auprès d'elle. L'étranger loua ma figure, me dit quelques flatteries et se retira. Il revint nous visiter à peu de jours de distance, et pendant quelques mois nous n'entendîmes plus parler de lui. Vers la fin de Mai, il apporta de nouveaux secours envoyés par mon frère. On le reçut

trop bien, pour mon malheur; car il ne se passait plus de semaine que nous n'eussions sa visite.

« Un jour j'étais seule à la maison, quand il s'y présenta. Il me flatta plus que de coutume, me dit qu'il serait bien heureux d'avoir une femme comme moi, et me demanda si je voulais consentir à ce qu'il recherchât ma main. Je répondis que j'en parlerais à ma mère. Je le fis aussitôt qu'elle fut rentrée avec ma bonne institutrice. Ces pauvres femmes parurent enchantées de ma bonne fortune; elles me trouvèrent bien heureuse de devenir la femme d'un riche armateur; elles m'engagèrent à ne pas le rebuter. Le jeune homme trouva moyen de me parler en particulier, me dit que sa famille s'opposait à son bonheur, mais qu'il mourrait plutôt que de ne pas épouser une fille qu'il aimait par-dessus tout; il me persuada de consentir à le suivre à Marseille, et m'assura que c'était le seul moyen de forcer son père à permettre notre mariage.

« Cette démarche me coûta beaucoup : il me fallait quitter ma mère, que j'aimais tendrement; mais, aveuglée par mon amour-propre et par les promesses de mon séducteur, je le suivis.... Je n'étais pas arrivée à Marseille, que je comprenais déjà combien était grande la faute que j'avais commise : celui qui m'avait entraînée chercha, par des distractions, à m'étourdir pendant six jours qu'il resta près de moi; puis il me fit dire qu'il ne m'avait pas emmenée pour me voir continuellement pleurer, et qu'il allait entreprendre un long voyage.

« Je fus atterrée de l'infamie du misérable, qui m'abandonnait après m'avoir déshonorée. J'aurais dû retourner à Toulon, aller me jeter aux pieds de ma mère et lui demander mon pardon; mais j'avais tiré vanité, auprès de mes compagnes, des attentions qu'avait eues pour moi le fils d'un négociant du premier rang. Je m'étais vantée de l'avoir un jour pour mari : je n'eus pas la force d'aller m'exposer à leurs moqueries et à leurs mépris..... Je restai quelques jours enfermée dans ma chambre. Une femme venait m'y tenir compagnie. Elle me répétait que mes regrets ne changeraient pas ma position; que, puisque j'avais été trompée,

je devais prendre un parti que d'autres jeunes filles, trompées comme moi, se louaient d'avoir embrassé; que j'étais trop jolie pour ne pas être heureuse; que c'était le seul moyen de l'être, et le seul aussi de payer les dépenses que j'avais faites chez elle. Elle me dit que j'avais besoin de distractions, que le soir je sortirais avec elle, mais qu'elle me conjurait de ne pas pleurer.

« Vers huit heures du soir, le 29 septembre, sous le prétexte de me conduire à la promenade, elle me conduisit dans une maison éloignée de sa demeure. J'y fus reçue par une de ses amies, qui me félicita sur la résolution qu'elle supposait que j'avais prise. Elle me présenta à plusieurs jeunes filles, qui se moquèrent de mon air gauche. Je ne concevais rien aux propos qu'elles m'adressaient, et mon embarras était extrême, quand la maîtresse du logis arriva près de nous, accompagnée du capitaine d'un navire marchand. Elle nous dit en ricanant : « Qui de vous veut être mariée ? » Les jeunes filles s'écrièrent toutes que cet honneur m'était réservé. On me fit passer dans une chambre avec le capitaine, qui tira plusieurs fois sa montre avant de me parler. Enfin il me dit brusquement : « Comment vous nommez-vous ? quel âge avez-vous ? » Je répondis que j'avais dix-huit ans et que je me nommais Sophie. « Beau nom, s'écria-t-il, pour le métier que vous faites. » Il me considéra sans mot dire. J'étais plus morte que vive. Il me fit asseoir, resta debout devant moi et me dit : « Écoutez-moi. Je suis capitaine de navire; il y a aujourd'hui un an que j'ai promis à la Vierge, sur le salut de mon âme, de retirer une fille d'une maison de débauche et de l'épouser, si mon neveu et moi échappions à un naufrage. La Vierge nous a sauvés tous deux : je dois tenir ma promesse. Consentez-vous à m'épouser ? Parlez; le temps presse; je n'ai pas à vous donner cinq minutes de réflexion; je serais parjure. » Et en parlant ainsi, le capitaine regardait encore sa montre. J'osai lever les yeux et lui dire : « Oui, Monsieur, je consens à vous épouser. — « Dieu soit loué ! s'écria le capitaine, je ne serai pas parjure »..... et il tomba sur un siège. Il y resta quelque temps à méditer; puis il me dit : « allons, suivez-moi ! » Je lui obéis. Avant de partir,

il donna quelques pièces d'or à la maîtresse de la maison, et me conduisit ensuite dans un hôtel, où je fus servie avec décence. Il me dit : « Couchez-vous ; je vous défends de sortir d'ici ; demain je viendrai vous voir. »

« Je me mis au lit ; mais je ne pus goûter un instant de sommeil : ma situation étrange avait bouleversé mon esprit, et cette union qu'on m'avait offerte me semblait un rêve.

« Le capitaine arriva le lendemain de bon matin. J'étais levée. Il renouvela sa demande de la veille, et me parla avec un dédain que je ne méritais que trop. Il voulut savoir si j'avais des parents et où ils demeuraient ; il me dicta une lettre pour ma mère, à qui je demandais son consentement à mon mariage ; il exigeait qu'on le lui adressât sans tarder et ordonnait de se borner à cet envoi. Il le reçut au bout de quatre jours.

« Enfin, après les délais voulus, il me conduisit devant le maire et devant un prêtre, qui nous marièrent. Rentrés à l'hôtel que j'habitais, il me renouvela la défense d'en sortir. Quelquefois il venait dans ma chambre ; il me parlait de son malheur, de son déshonneur : je ne pouvais rien répondre. Plus ses mouvements de colère étaient violents, et plus je sentais que je devais être calme. Il me dit un jour : « Je vais partir ; vous ne me reverrez plus ; mais je pourvoirai à vos besoins ; la femme de Michel-Ange Férary ne doit pas être misérable. Je vous défends de dire à qui que ce soit que vous m'appartenez ; adieu ! ».... Je me jetai à ses genoux ; je le conjurai de ne pas m'abandonner ; je lui disais que la condition de sa servante me semblerait douce, et que je le suppliais de m'emmener avec lui. Il partit sans me répondre et sans daigner me regarder.

« Quelques minutes après il revint et me dit : « Eh bien, puisque vous le voulez, suivez-moi ; mais jamais un mot de reproches ! » Je le suivis avec joie sur son navire, dans une chambre duquel il m'enferma. Nous restâmes encore quelques jours dans le port : il me laissait continuellement seule. Enfin j'entendis déployer les voiles ; j'allais quitter cette ville où j'avais été si coupable et si malheureuse ; il me semblait que ma position allait devenir plus supportable.

« Avant de sortir du port, j'avais demandé au capitaine la permission d'écrire à ma mère pour l'autoriser à disposer des quatre pièces d'or que mon père m'avait laissées. « En voilà dix, m'avait-il répondu, envoyez-les à votre mère ; écrivez-lui qu'elles ne sont pas le prix de votre déshonneur ; je ne veux pas qu'on touche à la dot que vous a laissée votre père. Personne ne doit savoir où vous allez ; dites seulement que vous êtes avec un honnête homme. »

« J'ai obéi au capitaine. Nous quittâmes Marseille. Pendant les quatre jours de traversée j'eus beaucoup à souffrir de son humeur sombre et de ses paroles dures ; mais j'avais une grande faute à expier. Le prêtre qui m'avait mariée m'avait fait comprendre les obligations que j'allais accepter, et je m'y étais dévouée. Je sentais d'ailleurs la position affreuse de l'homme d'honneur qui m'avait donné le titre de son épouse. Je ne sais quel pressentiment me disait que je parviendrais à vaincre son éloignement pour moi et à payer le grand sacrifice qu'il s'était imposé.

« Messieurs, vous savez le reste. Vous m'avez aidée à gagner l'estime de M. Férary, et je vous dois plus que la vie, puisque je vous dois le bonheur d'être avouée pour son épouse. Je le promets encore devant ses deux amis : il ne sera jamais malheureux parce que j'aurai manqué à mon devoir. »

A peine M.<sup>me</sup> Férary avait fini de parler, que le docteur courut l'embrasser ; il la nomma sa fille. A ce nom sorti de la bouche du vieillard, la figure du capitaine brilla de joie. Il avait été fort agité, fort inquiet avant le récit de sa femme : maintenant il la regardait avec satisfaction. « Sophie, lui dit-il avec tendresse, vous avez promis de faire mon bonheur : je promets à mon tour de vous rendre heureuse. Votre faute est pardonnée, elle est oubliée. Je passerai désormais ma vie à vous aimer et à vous honorer. »

La jeune femme était dans le ravissement d'entendre ces nobles paroles de son mari ; son émotion était au comble. Quand elle fut revenue à elle, elle nous dit combien elle avait eu de bonheur à s'entendre nommer Sophie. Depuis qu'elle avait quitté

sa mère, on ne lui avait plus donné ce nom, et elle se souvenait que Féraro l'avait autrefois déclarée indigne de le porter. Maintenant il lui rendait ce nom qui était aussi celui de sa sœur.

Le jeune ménage allait bientôt nous quitter pour se rendre à Gênes. Le capitaine me pressait d'annoncer son mariage à sa famille; il m'avait laissé le maître de dire ou de retrancher ce que je croirais convenable. Ma lettre lui avait été communiquée, ainsi qu'à Sophie, qui m'avait dit gracieusement que chaque jour augmentait le nombre de ses obligations envers moi.

Le 1.<sup>er</sup> décembre mes deux amis s'embarquèrent, et vers la fin de janvier ils arrivèrent à Raguse. Féraro m'avait mandé de Gênes que sa femme était souffrante; de Raguse il m'apprit qu'elle était enceinte, que sa famille était enchantée de sa douceur et de sa bonté, et qu'elle méritait tout son amour. Il ne devait pas conduire son navire dans le nouveau voyage qu'il allait entreprendre; mais il me promettait bien de venir nous revoir, quand la *Résurrection* reprendrait ses relations avec la France. Il demandait au docteur et à moi la permission de donner un de nos prénoms à l'enfant que portait sa femme.

J'appris que le 29 septembre 1812 elle était accouchée d'une fille, qu'il avait nommée Louise-Emmanuelle-Sophie. Le docteur avait voulu envoyer à Madame Féraro un souvenir de son amitié; moi j'envoyai à la petite Emmanuelle une bague, que ma mère m'avait donnée. Le capitaine m'écrivit qu'en attendant que sa fille pût la porter, elle resterait au doigt de sa femme.

La naissance de l'enfant de Féraro avait rendu sa famille heureuse. Sophie partageait en tout ce bonheur; mais il manquait au sien quelque chose : elle était privée des nouvelles de sa mère.

Féraro m'apprit que je le reverrais dans le courant de mai, et que sa femme, ne voulant pas se séparer de lui, serait du voyage.

Je désirais, à l'arrivée de Sophie, pouvoir l'entretenir de sa mère. Je savais, par son mari, qu'elle lui avait demandé la permission d'écrire à sa mère, qu'il avait éloigné le jour de son contentement, et que sa femme ne croyait pas devoir insister. Je

n'avais fait aucune observation au capitaine; mais je sentais que le bonheur de sa femme ne serait complet que quand il n'y aurait plus d'obstacle à des communications qu'elle souhaitait avec raison.

J'avais depuis longtemps le projet de voir Marseille et Toulon, et comme je pouvais disposer de quelques semaines, je partis pour la première de ces deux villes. Je me rendis ensuite à Toulon. Je descendis chez un sous-commissaire de marine qui avait eu le port de ma résidence dans son quartier. Il me fit voir dans tous leurs détails le port et l'arsenal, et me dit que la ville était encore agitée des suites d'un duel, qui venait d'être fatal au fils d'un des plus riches négociants.

Je me rendis à la demeure de la veuve Ussemont; la pauvre femme était devenue aveugle. Quand j'arrivai chez elle, un jeune officier de marine, avec lequel elle s'entretenait, sembla s'enfuir plutôt que se retirer; je lui avais trouvé quelque ressemblance avec M.<sup>me</sup> Féraro.

J'annonçai à M.<sup>me</sup> Ussemont que j'étais l'ami de son gendre et de sa fille, que je venais lui parler d'eux, de leur bonheur, et lui faire espérer qu'elle pourrait les embrasser prochainement. Cette pauvre femme tendit les bras pour me toucher; elle me fit mille caresses, mille questions; elle me disait: « Je mourrai contente, puisque je viens d'embrasser mon fils, et que je vais retrouver ma chère Sophie. » Elle appela le jeune homme qui s'était éloigné à mon arrivée: « Voici, lui dit-elle, l'ami de votre sœur et de son mari: lui seul pourra répondre à toutes les demandes que vous m'avez faites. Mais pourquoi faut-il que tant de joie soit troublée par le malheur que vous venez d'avoir ? » Le jeune officier fronça le sourcil, parla avec douceur à sa mère, et me dit que la veille il avait tué d'un coup d'épée un jeune homme qu'il ne pouvait laisser vivre sans se déshonorer. Je devinai facilement quel avait été l'adversaire d'Ussemont.

Après avoir répondu à toutes les questions de la mère et du fils, je priai ce dernier de me raconter l'histoire de sa carrière militaire et les circonstances de son duel.



Il s'exprima ainsi : « Peu de temps après le départ de mon père, ses amis placèrent ses trois fils dans la marine de l'État. J'avais dix ans; mes frères me suivaient à un an de distance. Fils de marin, nous avions de l'inclination pour la marine. Nous étions sur le vaisseau du capitaine Linferné, ancien ami de mon père, qui prenait soin de notre instruction, et qui nous comblait de bontés. Il nous répétait souvent que, comme nous, il avait été mousse, et que Jean Bart et Dugay-Trouin l'avaient été comme lui. Nous fîmes plusieurs croisières avec ce brave capitaine. Il était vif, mais extrêmement bon. Son fils, plus âgé que moi d'un an, était aussi embarqué sur son vaisseau; nous faisons ensemble nos études. Quand l'un de nous avait mérité son approbation, il le conduisait dans toutes les parties du vaisseau; il appelait cette récompense lui faire faire le tour du monde. Cette promenade était l'objet d'une grande jalousie pour ceux qui en étaient privés.

« Nous étions avec lui à Trafalgar : mes deux frères y furent tués; j'eus l'honneur d'être blessé auprès de mon capitaine, qui ne put sauver son fils qu'en le précipitant dans la mer, quelques instants avant que son vaisseau ne sautât. M. Linferné et moi fîmes les derniers à le quitter.

« Je fus à cette époque promu au grade d'aspirant; mais il me fallut quitter M. Linferné, qui me recommanda chaudement à mon nouveau chef, M. Dubourdieu. Nous restâmes plusieurs années hors de France, et depuis longtemps je n'avais pu recevoir de nouvelles de ma mère et de ma sœur; tout éloigné que j'étais d'elles, j'avais trouvé, par l'Isle-de-France, le moyen de leur faire passer quelques secours.

« Après le brillant combat, dans lequel M. Dubourdieu s'acquit tant de gloire, et après lequel il succomba, je fus conduit en Angleterre. Mes officiers adressèrent au ministre un rapport favorable sur ma conduite pendant l'action : j'appris par les journaux que j'avais été nommé enseigne, et que la croix d'honneur m'était accordée.

« J'étais impatient de rentrer en France et de me présenter à ma mère avec l'épaulette et la croix que j'avais gagnées. Je me

sauvai, avec trois camarades, du ponton où nous étions enfermés, et affrontant la mer sur un petit canot dont nous nous étions emparés, nous abordâmes heureusement aux rochers du Calvados. De là nous nous rendîmes à Caen, et ensuite à Cherbourg. On nous y accueillit avec joie; chacun de nous toucha sa solde arriérée, une gratification, et put aller passer trois mois dans sa famille.

« J'avais si grande impatience de retourner à Toulon, que je ne restai que quatre jours à Paris. Le ministre voulut bien lui-même me remettre la croix.

« Je savais que ma mère était dans le besoin, et que ma sœur était obligée de travailler pour la faire vivre : j'apportai de quoi les soulager pour longtemps. Il n'y a que trois jours que je suis arrivé; je fus reçu par la bonne religieuse, amie de ma mère, qui me conduisit à elle.

« En m'entendant parler, elle s'écria : « Mon cher fils ! mon cher Maurice ! » Elle me serra dans ses bras, m'embrassa mille fois, me montrait à sa vieille amie et m'embrassait encore. Comme je demandais à voir ma sœur, elle ne me répondit que par des larmes : je crus qu'elle l'avait perdue. Ma mère me dit qu'effectivement elle était perdue pour elle, mais qu'elle n'était pas morte. Je voulais savoir de suite ce que signifiait cette réticence. « Je ne suis pas assez forte, mon fils, me dit-elle, pour vous faire connaître par quel malheur j'en suis séparée : sœur Fulgence voudra bien vous le raconter. »

« J'appris alors l'enlèvement de ma sœur, l'abandon où l'avait laissée son séducteur et le mariage mystérieux qui avait suivi cette catastrophe. Ma mère ajouta qu'elle pensait que sa fille n'était pas malheureuse, que tous les trois mois elle recevait d'elle de quoi vivre modestement, mais que jamais elle n'entendait parler d'elle. »

Je reconnus bien la main qui donnait sous le nom de M.<sup>me</sup> Féraro, et j'en estimai d'autant plus son mari.

Le jeune officier continua. « Je sus bientôt quel était le ravisseur de Sophie. Le soir même j'allai le trouver dans un jardin public; j'étais accompagné de mon frère d'armes, le fils du capi-

taine Linferné; nous étions tous deux en uniforme. En l'abordant je lui dis mon nom; il voyait à mon habit ce que j'étais : « Qu'avez-vous fait de ma sœur? où l'avez-vous conduite? où l'avez-vous abandonnée? — Parlez, misérable! Vous avez porté le déshonneur dans une maison respectable; vous avez enlevé une fille unique à sa mère aveugle, et vous avez à jamais contristé sa vieillesse. Mais le jour de la vengeance est venu : le ravisseur de ma sœur doit périr, ou me tuer. » Je le proclamai lâche devant les hommes qui l'entouraient, et je l'appelai en duel; il accepta. Je me rendis avec deux amis sur le chemin de Marseille, qu'il m'avait indiqué comme lieu du rendez-vous; je lui donnai le choix des armes; il choisit l'épée.

« Avant de nous mesurer, ses témoins demandèrent aux miens s'il n'était pas possible de m'offrir une autre satisfaction que celle des armes. Linferné répondit que je ne mériterais pas son amitié, si j'en acceptais une autre que celle d'un combat à mort. Je pensais comme lui, et sans plus tarder, nous mimas l'épée à la main. Après une minute d'engagement, il tomba mort à mes pieds. Il s'est battu en brave; je lui dois cette justice; mais j'aurais été indigne de la croix que je porte, si je n'avais pas tiré vengeance du déshonneur dont il avait couvert ma famille. »

Sœur Fulgence et sa vieille amie tremblaient au récit animé du jeune marin : elles craignaient le ressentiment d'une famille riche et puissante; mais, par bonheur, l'affaire s'assoupit. Ussemont en fut quitte pour trois mois d'arrêts dans la maison de sa mère. Cette punition n'était même infligée que pour la forme : le ministre consentit à ce qu'elle fût levée après un mois.

Je vis souvent le jeune Ussemont pendant mon séjour à Toulon; je lui avais donné tous les détails possibles sur la famille; la personne et les manières de son beau-frère, pour lequel il témoignait la plus haute estime. Il sollicita et obtint le commandement d'un des avisos qui allaient stationner dans le port de ma résidence; il y arriva dans le mois d'avril, et je le reçus en ami.

Vers la fin de mai, le trois-mâts la *Résurrection* entra dans notre port; Féraro, sa femme et sa fille étaient à bord. J'étais

allé au-devant d'eux, et je leur avais annoncé que je leur présenterais un officier de marine, de mes amis, bien digne d'être le leur. « Si ce pouvait être mon frère ! » s'écria M.<sup>me</sup> Féraro. Je n'eus pas le courage de lui faire attendre cette bonne nouvelle.

Le vieux docteur était malade ; Féraro, Sophie et la petite Emmanuelle se rendirent de suite chez lui, et moi j'allai chercher Ussemont, qui me disait avant d'entrer : « Au moins, je puis embrasser ma sœur sans rongir ! »

Pendant que le frère et la sœur jouissaient du bonheur de se revoir, j'étais sorti avec le capitaine, à qui j'avais raconté comment Maurice avait vengé l'outrage fait à sa sœur : il m'écouta froidement. Comme je lui parlais de mon voyage à Toulon et à Marseille, il me redit que jamais ni lui ni sa femme ne reverraient ces deux villes. « Mon ami, lui répondis-je, je ne blâme pas cette résolution ; mais devez-vous priver plus longtemps votre femme de revoir sa mère ? Consentez à ce qu'elle vienne ici : elle n'aura plus rien à désirer. » — « Je le veux bien, me dit Féraro, apprenez vous-même mon acquiescement à Sophie ; je me reprocherais de lui refuser ce bonheur. »

Dès le lendemain Ussemont partit pour aller chercher sa mère et la bonne religieuse, et bientôt toute la famille fut réunie.

La maladie du docteur devenait chaque jour plus grave ; il sentait sa fin approcher : il nous fit appeler. La présence de M.<sup>me</sup> Féraro semblait ranimer ses forces ; il exigea qu'elle lui amenât sa fille. Quand elle eut rempli son désir, il nous dit avec bonté : « Mes bons amis, bientôt, aujourd'hui peut-être, le vieux Vincent aura fermé les yeux pour toujours. Pensez souvent à l'amitié qu'il a eue pour vous, et allez quelquefois prier sur sa tombe. Michel-Ange, Sophie, vous avez passé par bien des traverses pour arriver au bonheur. Avoir ramené le calme dans vos âmes, a été le plus heureux moment de ma vie. Vous parlerez de moi à la petite Emmanuelle : je veux que le jour de son mariage vous lui remettiez ce diamant, qui ne m'a pas quitté depuis cinquante ans ; je vais aller rejoindre celle à qui je l'avais destiné. »

Nous fondions tous en larmes. M.<sup>me</sup> Féraro approcha sa fille du docteur mourant, qui lui donna sa bénédiction. Il fit signe à ses amis de se retirer. Ils ne devaient plus le revoir.

Pour moi, je ne m'éloignai pas du docteur; il aimait à me savoir près de lui. Il s'assoupit pendant quelques instants au milieu de la nuit; à son réveil il me dit : « Mon ami, j'ai froid; je sens mon heure arriver; je veux voir encore le curé de Saint-Louis; va le prier d'accourir. » Je revins bientôt avec le digne prêtre, qui resta seul un quart d'heure avec lui. Une faiblesse survint et fut suivie d'un nouvel assoupissement. Enfin, vers quatre heures du matin, sa respiration s'embarrassa. Je l'aidai à se mettre sur son séant; il ne pouvait plus parler; ses yeux me dirent un dernier adieu, et il expira dans mes bras.

Je fis prévenir Féraro : il ne savait comment apprendre cette triste nouvelle à sa femme. Elle lui en épargna la douleur; car en le voyant revenir avec moi, elle nous dit : « Je vois bien que nous avons perdu notre vieil ami. » Elle me tendit la main avec affection.

Le lendemain nous accompagnâmes à sa dernière demeure l'homme de bien qui avait su guérir les plaies du corps et celles de l'âme. Il avait fourni une longue carrière, et je savais qu'il avait eu sa grande part dans les misères de la vie. Le monde allait se fermer sur lui, et bientôt ses amis, dispersés sur la terre, ne pourront plus se réunir sur son tombeau.

La famille de Féraro devait partir vers la fin de juin. Le capitaine me dit qu'il ne voulait plus naviguer et qu'il espérait ne plus quitter son pays. Sa femme et lui sentaient bien que je ne les reverrais plus : ils me firent des adieux touchants et promirent de ne jamais rester une année sans m'écrire.

Ils ont tenu parole jusqu'en 1820; dix ans s'étaient écoulés sans que j'eusse reçu aucune nouvelle de la Dalmatie. Enfin, en 1830 Féraro m'apprit qu'il allait marier sa fille unique au fils de sa sœur. Sophie avait revu son père après la paix de 1814. Il avait rapporté une petite fortune du Mexique, où il s'était réfugié, après avoir échappé aux massacres de Saint-Domingue.

Sophie restait maintenant seule de sa famille. Son frère avait été tué en 1827, dans les mers de la Grèce, en prenant à l'abordage un corsaire de Zante.

Féraro commandait la marine autrichienne à Raguse, où sa famille avait repris le rang qu'elle occupait avant les guerres avec la France. Quelques lignes de sa femme m'assuraient que je ne serais jamais oublié. Elle me disait aussi que les quatre pièces d'or de son père avaient augmenté la dot de sa fille.

La gentille Emmanuelle m'annonçait qu'elle était en possession de la bague que sa mère avait longtemps conservée pour elle; elle ajoutait que son mari ne serait pas jaloux de lui voir porter ce souvenir de l'ancien ami de sa famille; qu'il pensait souvent à son naufrage et au Français qui l'en avait sauvé.

Je n'ai plus reçu de lettres de Raguse; plus de vingt ans se sont écoulés depuis que j'ai pris part aux événements que je vous ai racontés; mais le souvenir n'en est pas encore affaibli dans ma mémoire. C'est vous, mon ami, qui m'avez engagé à les écrire. Si d'autres que vous devaient lire cette petite histoire, je souhaite qu'ils montrent pour son auteur l'indulgence que vous lui avez témoignée.



## Congrès scientifique.

---

### CONGRÈS

DES

#### MÉDECINS ET NATURALISTES ALLEMANDS EN 1835.

Le congrès des médecins et naturalistes allemands s'est ouvert à Bonn le 18 septembre 1835. Un grand nombre de personnages de distinction, dont le nom et la réputation sont européens, se sont empressés de rehausser par leur présence l'éclat de cette solennité scientifique. Le gouvernement prussien a reçu dignement ses hôtes, accourus de tous les points de l'Allemagne; la France s'y trouvait honorablement représentée. Les naturalistes et les chimistes étaient nombreux, et leurs travaux ont été variés et intéressants.

Les commissaires chargés de présider la réunion avaient été désignés l'année précédente à Stuttgart : c'étaient MM. HARLESS et NOGGERATH. Le discours d'ouverture a été prononcé par M. Harless, qui s'est empressé de remercier le gouvernement prussien de ses dispositions bienveillantes, et qui a parlé en termes généraux du but vers lequel tendent les efforts des membres de la société; ces efforts, a-t-il dit, sont couronnés d'un plein succès, et les savants de tous les pays forment aujourd'hui une vaste corporation animée du même esprit.

Parmi les savants étrangers à l'Allemagne qui assistaient au congrès de Bonn, il est juste de compter MM. Berzelius, Robert Brown, président de la société linnéenne de Londres; Adrien de Jussieu, Adolphe Brongniart, Audouin, Pelletier, de Paris; de Buckland, géologiste, d'Oxford; Meyer, de Bucharest.

Les séances générales et les séances particulières ont été fort suivies; nous allons donner un aperçu des mémoires lus et des communications faites dans les unes et dans les autres. Nos lecteurs seront ainsi en état de connaître quelle direction suivent en Allemagne, les personnes qui consacrent leur vie à l'avancement des sciences médicales et des sciences naturelles.

La société, avant de se séparer, a décidé qu'elle se réunirait en 1836 à Iéna, qui, comme on sait, a plus d'un genre de célébrité.

---

### *Séances générales.*

M. le docteur Meyer, de Bucharest : Rapport sur les progrès de l'histoire naturelle et de la médecine en Valachie. La Moldavie et la Valachie offrent, suivant lui, un vaste champ d'études au médecin naturaliste.

M. Wildbrand, de Giessen : Traité de l'influence de l'étude de la nature sur le perfectionnement moral de l'homme.

M. le docteur Froriep, de Saxe-Weimar : Influence de l'étude des sciences naturelles sur les beaux-arts et la littérature.

M. le professeur Berthold : Sur les causes de l'intensité du son, plus grande la nuit que le jour.

M. Creve, de Francfort : Observations sur des anomalies présentées par la conformation des diverses parties de la tête humaine.

M. Geiger, de Heidelberg, dont la mort récente afflige tous les amis des sciences, exprime le vœu de voir paraître pour l'Allemagne une pharmacopée universelle. (Ce vœu se reproduit presque à toutes les réunions.)

M. le professeur Neef, de Francfort : Phénomènes électromagnétiques qui résultent de l'union et de la désunion brusque de la chaîne galvanique. L'appareil dont l'auteur s'est servi dans ses expériences, a été inventé par lui.

M. le docteur Schultz, de Greifswalde : Mémoire sur la puissance de l'habitude et des coutumes pour l'amélioration de la race humaine.



M. le docteur Édouard Weber : Recherches sur le mécanisme de la station humaine. L'auteur cherche à établir ce paradoxe que la tête du fémur est retenue dans la cavité cotyloïde non par la force des muscles, ni par celle des ligaments capsulaires, mais par la seule et unique pression atmosphérique qui maintient le mercure dans le baromètre.

M. le professeur Ennemoser : Essai de classification du règne animal, basée sur des considérations psychologiques.

M. le docteur Kœhler : Divers cas d'empoisonnement occasionnés par des fromages de mauvaise qualité.

---

### *Section de zoologie, d'anatomie et de physiologie.*

M. le professeur Schultz, de Greifswalde, combat l'opinion de Ehrenberg, qui soutient que les germes seuls des infusoires possèdent la faculté de se développer après dessiccation complète, mais non pas les infusoires. Il a fait des expériences qui prouvent que les infusoires jouissent aussi de cette singulière faculté : il cite pour preuve le *Macrobiotus Hufelandi*. — Nouveau genre de poisson des mers d'Éthiopie. L'auteur se propose de lui donner le nom d'*Hexabranhus Lichtensteinii*. Cet animal offre de chaque côté de la tête six trous correspondant à autant d'arcs branchiaux.

M. le docteur Hammerschmidt, de Vienne : Mémoire sur les animalcules spermatiques trouvés dans les insectes. Ces zoospermes ont une grandeur considérable, qui permettra d'étudier rigoureusement leur structure.

M. le professeur Goldfuss : Animal fossile trouvé dans le silex gris (*Bostrichopus antiquus*). — Collection d'insectes trouvés dans l'ambre jaune. M. Goldfuss se propose de leur donner le nom générique de *pristinus*.

M. le professeur Mayer : État morbide particulier des vers à soie, agissant principalement sur les vaisseaux excréteurs de la soie et les empêchant de fonctionner. Ce professeur montre plu-

sieurs amphibiens américains des genres *menopoma* et *menobranchus*, ce qui donne lieu à plusieurs observations anatomiques et physiologiques.

M. le professeur Froriep : Observation curieuse sur la structure du coccyx des Japonais, qui, au lieu de se diriger dans l'intérieur de la cavité pelvienne, comme chez les Européens, se dirige en arrière comme chez les singes sans queue. Il pense que cette déviation est due à la manière de s'asseoir.

M. Westwood, de Londres : Collection d'insectes exotiques.

M. le professeur Mayer : Note sur les cœcilies, qui semblent avoir plus de rapport avec les ophidiens qu'avec les batraciens ; leur ovaire est semblable à celui des serpents. — Fœtus monstre qui, entre autres difformités, présente plusieurs appendices en forme de queue. Ce médecin assure que la femme qui accoucha de ce monstre fut effrayée, vers le troisième mois de sa grossesse, par la vue de petits chats qui venaient de naître ; il admet la possibilité des effets de la frayeur de la mère sur l'organisation physique de son fruit. Cette opinion a soulevé dans l'assemblée une vive discussion.

M. le docteur Müntz : Structure de la moelle épinière. — Monstruosité remarquable d'un enfant du sexe féminin, venu presque à terme et qui présentait une fente depuis l'ombilic jusqu'à l'anus. Une partie des intestins était à l'état rudimentaire et quelques-uns étaient fendus.

M. le professeur Berthold, de Göttingue : Mémoire sur la chaleur propre des animaux à sang froid. Il cherche à déterminer quelle quantité de liquide peut être absorbée par la peau quand un homme est au bain.

M. Heyden : Le *Lombricus gordioides Hartmanni* semble devoir former un nouveau genre, puisqu'il est dépourvu de l'anneau caractéristique des lombrics. — Monstruosité remarquable observée sur un insecte exotique, ayant des pattes et des antennes supplémentaires.

M. le docteur Scemmering : Dessin accompagnant un mémoire sur plusieurs maladies rares des yeux.

M. le docteur Jæger : Cas remarquable de cryptorchisme ; les testicules chez les cinq garçons d'un cordonnier n'apparurent qu'après la puberté.

M. le professeur Audouin, de Paris : Zoophytes nouveaux de la Martinique, entièrement composés de terres siliceuses, ayant la forme d'un entonnoir, et nommés *Iphition paniceum*. — Le *siliquaria* n'est pas un annélide, mais un mollusque ; l'aspect de l'animal le prouve jusqu'à l'évidence. — *Clavagella* des mers de Sicile. On ne connaissait cet animal qu'à l'état fossile. — Crustacé ayant cinq paires de pattes ; il provient des mers du Chili. — Autre crustacé de Madagascar, hexapode comme le sont les insectes. — Arachnide remarquable de France, dont le céphalothorax, allongé par une tige verticale, porte les yeux. — Dessins et monographie du genre scorpion. — Communication relative au développement des larves des *meloë* et des *sitaris*. — Nid des fourmis de l'Inde formé d'une substance inconnue, renfermant entre deux lames lisses de tissu une très-grande quantité de brins de paille et de débris végétaux. — Insectes monstres, ayant cinq pieds d'un seul côté du corps. — Ailes fossiles d'une libellule.

M. Leuckardt : Rapport sur les dessins de vers intestinaux trouvés dans les insectes ; ils sont dus à M. Hammerschmidt. M. Leuckardt fait remarquer que ces vers intestinaux sont beaucoup plus communs dans les larves que dans les insectes parfaits ; il a trouvé parmi ces vers intestinaux des genres qui n'avaient été jusqu'ici observés que dans les animaux vertébrés. — Dessins représentant une nouvelle espèce d'entozoaire trouvée dans les branchies de l'*Accipenser rostratus* ; il lui donne le nom de *Diohybothrium armatum*. Cet animal est muni de crochets puissants, qui le fixent aux parties sur lesquelles il vit. — Nouvelle espèce de *veretillum* des côtes de Sicile, *Veretillum clavatum*. — Nouveau genre d'annélide (*glossoscolex*) : l'animal a huit pieds de long ; sa peau est nue.

M. le docteur Steifensand : Mémoire sur les globules du sang. L'auteur tend à prouver qu'ils ne doivent pas leur origine au chyle, mais qu'ils proviennent des vaisseaux capillaires.

M. le docteur Weber le jeune, de Leipzig : Peau humaine dans laquelle les artères, les veines et les vaisseaux capillaires se trouvent complètement injectés avec une substance devenue solide.

M. le docteur Froriep : Recherches sur le rapport qui existe entre la mère et le fœtus. Diverses préparations, ayant pour but d'éclairer plusieurs points obscurs de l'embryologie, sont présentées par cet habile médecin.

M. le docteur Schultze : Thermomètre destiné à apprécier la température du corps des insectes. Les papillons, suivant ce naturaliste, ont, quand ils agissent, une température moyenne de 28 à 29 degrés Réaumur; la température ambiante étant 10. Ils se refroidissent facilement après un long repos, de manière à donner un ou deux degrés seulement au-dessus de la température de l'air ambiant.

M. le docteur Weber fait, devant la section, des expériences de statique, tendant à prouver que la seule pression de l'air suffit pour soutenir le fémur dans la cavité cotyloïde, sans que les ligaments soient nécessaires. (Voyez séances générales.)

M. le docteur Schultz : Mémoire sur les vaisseaux nourriciers et sécréteurs de la peau humaine. — Difformité primitive des dents; exemple d'une dent de cheval située accidentellement dans la région temporale. — Sur le cœur des serpents, et principalement sur celui du *coluber natrix*. Il a cherché à déterminer la marche du sang chez ces reptiles, en faisant de belles et curieuses injections.

M. le professeur Buckland : Sur le mécanisme de la natation du *nautilus*, et sur les moyens que ce mollusque emploie pour s'élever à la surface de l'eau et pour descendre au-dessous de son niveau.

M. Mayer : Sur la rate du *petromyzon* et sur un corps analogue, situé le long de la région cardiaque de l'*Hexabranhus Lichtensteinii*.

M. Bernhard, de Wurtzbourg : Faits relatifs à la régénération d'os enlevés à des animaux vivants.

M. Ezermak : Mémoire sur les astérides.

*Section de botanique.*

M. Dumortier, de Tournay : *Juncus tenuis*, plante de l'Amérique septentrionale, trouvée en Belgique. Nouveau genre d'orchidée, *melania*, le *M. paradoxa*. — Essai carpologique, suivi d'une nouvelle classification des fruits; Bruxelles, 1835. — Sur les caractères génériques des *lemna*.

M. le professeur Wildbrand : Note relative au sucre de l'érable. — Observations physiologiques sur l'action d'un ciel couvert ou serein, pour accélérer ou retarder l'ascension de la sève.

M. le professeur Treviranus : Germination de l'*euryle* et du *nymphæa*. — Corps sacciforme trouvé dans les aisselles des feuilles du *Ceratocarpus arenarius*. L'auteur regarde cette production comme un pollen imparfaitement développé. — Mémoire sur l'organisation des utricules de l'*utricularia*. M. Treviranus regarde ces organes comme une membrane ouverte par le fond, close supérieurement et remplie d'air. — Structure remarquable d'un stipe de fougère arborescent. Le célèbre botaniste croit que le tissu cellulaire intérieur est vert dans la jeunesse; assertion contraire à l'opinion de M. Link. — Mémoire sur la structure et le développement du *Viscum album*. — Sur le mode d'adhérence des plantes parasites sur les plantes-mères, et notamment sur les orobanches.

M. le professeur Bischoff, de Heidelberg : Mémoire sur les hépatiques des genres *marchantia* et *riccia*. Il traite surtout de la formation des organes carpomorphes de ces plantes curieuses. — Note sur la germination de plusieurs cryptogames. — Corolles monstrueuses de la grande capucine. — Pétrifications du keuper de Wurtzbourg, donnant l'empreinte de bourgeons et de sommités de prêles arborescentes.

M. Sinning présente la première livraison de sa monographie des genres *aloe* et *mesembryanthemum*.

M. Robert Brown : Dessins des fleurs femelles et des ovules du *rafflesia* et de ceux de l'*Aphyteia Hydnora*. — *Lepidodendron*, fossile remarquable par sa structure curieuse. — Fruit fossile appelé *podocaria*, ayant du rapport avec le fruit du *pandanus*.

M. le docteur Fritsche, de Saint-Petersbourg : Sur l'insertion des ovules des cucurbitacées et sur les anthères des *chara*. — Fleurs mâles du *Cycas circinalis*, qui se sont développées au jardin botanique de Saint-Petersbourg. — Observations sur le fruit des cucurbitacées. — Mouvement de la sève dans le tissu cellulaire du *Vallisneria spiralis*; démontré à l'aide du microscope de Pistori.

M. le docteur Kurr prouve l'identité du *Sorbus hybrida* et du *Crataegus Aria*.

M. Gärtner : Sur la fécondation et les hybrides (communiqué par M. Treviranus).

M. le professeur Hunefeld : Fleurs de violette et de tilleul desséchées sur le chlorure de chaux, et conservées d'après une méthode particulière, qui ne détruit ni la couleur ni l'odeur de ces plantes.

M. Weitz : Nouvelle espèce de *tecoma*, le *Tecoma semperflorens*.

MM. Link et Hecht, de Potsdam : Observations sur la capricification en Italie.

M. le professeur Link : Sur le *fraxinus* qui fournit la manne.

M. le professeur Nees d'Esenbeck : *Rhizomorpha subterranea* de 25 pieds de long.

### Section d'agronomie.

M. le professeur Kaufmann : Mémoire sur la fabrication du suc de betterave.

M. Recklinghausen : Rapport sur l'état florissant des sucreries de betterave en France.

M. le professeur Thielau fait ressortir les avantages de la culture du *Dipsacus fullonum*. Un seul arpent de terre, mesure de Magdebourg, a porté 56,500 têtes de *dipsacus*, lesquelles, vendues, ont donné un produit brut de 37 thalers.

M. Sinning fait ressortir les avantages de la culture du *Morus multicaulis*, espèce précoce d'une culture facile, et donnant une quantité considérable de feuilles.

*Section de minéralogie et de géologie.*

M. le docteur Schmerling : Tête humaine et couteau trouvés parmi des débris fossiles dans la caverne à os des environs de Liège. M. Buckland ne croit pas que cette tête soit antédiluvienne ; on voit distinctement sur divers points de sa surface la trace de la morsure des hyènes.

M. Hoff : Traces d'animaux trouvés dans le grès mêlé près de Hesberg. M. Meyer croit que ce sont de simples concrétions. Elles sont en effet communes dans le grès et l'argile, ainsi que le démontre M. Bergrath, de Saarbruck, qui met sous les yeux des membres de la section des concrétions qui simulent parfaitement des corps organisés.

M. Constant Prevost : Observations relatives au dépôt des ossements fossiles de la grotte de Goffenheim. Les os qu'on y voit semblent y avoir été transportés par les eaux. — Formations tertiaires du bassin de Paris, dues à une singulière alternance d'eaux douces et d'eaux salées. Sans doute, dit le docte géologue, un grand fleuve est venu se jeter du sud-ouest dans le grand golfe d'eau salée qui forme aujourd'hui le bassin de Paris, de sorte qu'un lac d'eau douce aurait peu à peu remplacé une caspienne. — Les cônes volcaniques sont-ils formés par le soulèvement des couches intérieures de la terre, ou simplement par accumulation de masses successivement lancées au dehors ? M. C. Prevost croit voir dans la manière dont s'est formée l'île Julia, la preuve que la dernière hypothèse est la seule probable. MM. de Buch et Elie Beaumont combattent l'opinion de M. C. Prevost ; elle est au contraire défendue par M. Lyell.

M. le prince Max. de Neuwied : Reste d'un grand animal fossile trouvé sur les bords du Missouri. Il ressemble beaucoup au crocodile de Maëstricht ; mais il a les dents du *megasaurus*. La roche dans laquelle il a été trouvé par ce prince contenait du bitume et du manganèse ; elle est de nature crayeuse.

M. le professeur Kœnig : *Cyathea arborea* (feuilles et écorce),

*Lepidodendron obovatum*, fruit inconnu; *pecopteris* fructifié, observés dans une houille près d'Aix-la-Chapelle.

M. Mandelsloh : Crâne humain trouvé à une profondeur de trente pieds dans une mine de l'Urach, au milieu d'ossements d'ours et de lynx.

M. Audouin : Rapport sur une pétrification de calcaire du Jura, que l'auteur croit être un trilobite contre l'opinion de M. Meyer, qui voit en elle un *aplichthys*, et peut-être même l'*Aplichthys imbricatus*. Il se fonde sur le fait que les trilobites n'ont été trouvés que dans les terrains de transition.

M. de Bonsdorf : Granit de Finlande, renfermant un fossile indéterminé de couleur verte; il se délite très-facilement, et semble composé de glaise, d'argile, de chaux et de soude. C'est à ce fossile que M. de Bonsdorf attribue la délitescence des granits qui couvrent la Finlande dans une étendue de plus de trente lieues d'Allemagne. — Formation d'un gravier (silex sulfureux) par l'eau de mer.

M. Léopold de Buch : Carte de Ténériffe et dissertation sur la configuration de cette île.

M. de Buckland : Nouveau genre de céphalopode fossile, le *belemnosepia*. — Structure anatomique des réservoirs situés dans l'intérieur des crochets des bélemnites; ils renferment un liquide noir. M. Meyer fait observer que ce fossile est depuis longtemps connu, ayant été trouvé en Franconie, en Saxe et dans l'ardoise de Solenhofen. — Intersection de montagnes par le terrain de transition dans les Ardennes et le Valais, et rapport mutuel du terrain de transition des Ardennes avec le système silurien de M. Murchison aux confins du Valais.

### *Section de chimie.*

M. Pelletier : Nouvelles substances trouvées dans l'opium (paramorphine et pseudomorphine). — Codéine très-pure et très-bien caractérisée.

M. le professeur Osann : Combinaison chimique de soufre et de cuivre, obtenue par le simple frottement de ces deux substances,



réduites à un état de division extrême, d'où il suit que l'adage chimique, *corpora non agunt nisi soluta*, n'est pas rigoureusement vrai.

M. le professeur Hunefeld montre à la section un pain qui, après avoir été conservé quatre-vingts ans, a été métamorphosé, par la seule action du temps, en une sorte de charbon brun mêlé de poix et d'un peu de cire. — Stéaropte naturel, extrait des primevères et de l'écorce de bouleau. — Stéaropte artificiel, fait avec un mélange d'huile de camphre, d'acide nitrique et d'essence de térébenthine. — Méthode pour conserver les substances organiques, et notamment les plantes, avec leurs couleurs naturelles et l'intégrité de leurs caractères; préparées par cette méthode, les plantes dégagent à l'air humide l'arome qui leur est propre, et si on les arrose d'une eau gazeuse, elles exhalent l'acide carbonique; ce qui semble prouver que ces plantes conservent encore quelque chose des propriétés de la vie. — Nouvelle méthode pour déterminer la quantité de sucre qui se trouve dans l'urine des diabétiques. Cette urine, dit M. le professeur Hunefeld, peut être conservée indéfiniment et sans altération à l'aide d'une trace de créosote.

M. le docteur Grégory : Huile obtenue par la distillation sèche du caoutchouc. — Nouvelle combinaison de soufre. C'est une sorte de sulfure d'azote obtenu par l'action réciproque du chlorure de soufre et de l'ammoniaque liquide.

M. le docteur Fritsche : Nouvel examen de la fécule. La théorie de Raspail est fausse, quant à ce qui concerne l'amidine. La fécule est une masse homogène, formée, dans les cellules de la plante, de couches concentriques nombreuses. Chaque grain consiste d'abord en une substance organo-chimique particulière, autour de laquelle viennent se ranger les couches qui l'enveloppent étroitement. Cette formation a lieu indifféremment le jour et la nuit; l'action de la lumière semble ne la favoriser ni la retarder.

M. de Konink : Nouvelle substance organique, la phlôrizine ( $\Phi\lambda\omicron\iota\omicron\varsigma$  et  $\Phi\iota\rho\iota\alpha$ ), trouvée dans l'écorce de la racine de diverses rosacées ligneuses (poirier, pommier, cerisier, etc.). Elle guérit

les fièvres intermittentes à la dose de douze à quinze grains. — Silicate de soude ayant la singulière propriété de fondre à 40 degrés, et de rester liquide plusieurs semaines, pour se solidifier ensuite. — Nouvelle combinaison de carbonate de magnésie et d'eau; elle contient deux atomes d'eau de plus que la combinaison de même nature indiquée par Berzelius.

M. Bohl : Sel cristallisé en aiguilles brillantes, paraissant être un bisulfate de potasse, obtenu par la rectification de l'éther sur le carbonate de potasse.

M. de Bonsdorf : Rapport sur le mode d'oxidation des métaux. — Diverses combinaisons de sulfate de fer oxidulé et d'eau. — Sel composé de chlorure de cuivre et de chlorure de potassium, ayant une belle couleur bleue-verte à l'état cristallin, et rouge foncé étant pulvérisé. — Acétate de magnésie en cristaux prismatiques, ne changeant pas de forme lorsque l'air est à l'état hygrométrique ordinaire; ce sel n'est donc pas aussi déliquescent qu'on le suppose.

M. Frank, de Cologne : Dissolution acide de zinc par l'hydrogène sulfuré.

### *Section de physique.*

M. Osann : Théorie de la naissance des couleurs complémentaires; elles ne sont pas de nature subjective, mais de nature objective.

M. Munke s'est assuré que le rouge et le vert excitent bien plus la rétine que le jaune et le bleu, et ce dans une proportion sextuple.

M. le docteur Neef : Nouvelle machine électrique, construite dans le but de pouvoir brusquement interrompre l'action du fluide galvanique sur les êtres vivants.

M. le professeur Schwerdt : Les rayons longs que l'on aperçoit quand une personne plongée dans l'obscurité regarde une lumière avec les paupières rapprochées (en clignant l'œil), sont dus à la réfraction des rayons lumineux à travers le prisme fluide qui se forme entre l'une et l'autre paupière en raison des courbes qu'affecte le liquide. — Les myopes, suivant M. Scheibler, forment, en clignant l'œil, une espèce de verre concave.

M. le professeur Riese : Les observations thermométriques sont très-souvent fausses; le thermomètre, presque constamment appuyé contre un corps solide ou placé dans son voisinage, donne la température de ce corps, rarement en équilibre avec l'air ambiant. Il faudrait que l'instrument fût isolé, et il en donne les moyens.

M. Osann décrit une sorte d'appareil galvanique, nommé *de-flagrador*, qu'il a heureusement modifié. Son action est remarquable. On peut le tenir facilement, et le nettoyer très-prompement et très-commodément; les plaques de zinc ont paru très-bien disposées.

M. le docteur Nervander constate la nullité d'action de la pile galvanique par l'emploi de l'eau distillée et du gaz hydrogène. Cette action devient très-marquée par le gaz carbonique, le chlore ou le brome. — Nouveau galvanomètre très-sensible. Les fils de métal, conduits sur un cylindre, prennent la direction du diamètre de l'une des bases, lui sont parallèles, et diminuent ainsi du centre à la circonférence. Le centre des forces de ce réseau se trouve au centre géométrique, pourvu que les fils s'étendent jusqu'à la circonférence.

M. Muncke, opticien, cherche à prouver que les thermomètres à tubes taillés sont les meilleurs. Il fait connaître la construction du télégraphe électro-magnétique du baron Schilling. Relativement à la construction de cet instrument électro-magnétique, M. Neef prouve que les fils doivent augmenter de diamètre en raison des distances parcourues, et que les colonnes qui servent de support doivent être renforcées. — M. le docteur Weber, de Göttingue, dit à ce sujet que les expériences de Gauss ont déterminé les rapports du diamètre des fils métalliques, ainsi que la force des aimants pour chaque distance télégraphique parcourue. C'est ainsi que pour la distance de Leipzig à Dresde, le fil de cuivre devrait avoir une épaisseur de  $\frac{3}{4}$  de ligne, et pour celle de Paris à Saint-Petersbourg un diamètre de trois lignes.

M. Bischoff traite de l'augmentation progressive de la chaleur intérieure du globe, et de la diminution de calorique au fur et à mesure que l'on s'élève au-dessus du niveau des mers. Suivant

MM. Humbrecht et Boussingault, ces deux effets s'opèrent en même proportion, et chaque degré Réaumur peut être exprimé par le chiffre de 670 pieds, soit que l'on descende vers le centre de la terre, soit que l'on s'élève au-dessus du sol.

M. le docteur Neef occupe la section de thermo-électricité, et lui soumet un très-bel appareil, destiné à donner plus de précision à ces sortes de travaux.

M. le docteur Weber fait connaître le procédé qu'il met en usage pour construire les grandes barres de fer magnétique dont il se sert dans ses expériences. Suivant lui, la difficulté de l'opération consiste dans un écrouissement égal des barres. Il faut de nombreuses précautions pour parvenir à leur donner de la rectitude; car elles ont toujours, plus ou moins, une très-grande tendance à la courbure.

M. le professeur Riese cherche à prouver que la pesanteur spécifique du corps humain est supérieure à celle de l'eau. Cette assertion est contestée; plusieurs membres sont d'avis que cette pesanteur peut varier selon la constitution des personnes et l'état de leurs poumons.

### *Section de médecine et de chirurgie.*

M. le professeur Jæger fait connaître un nouveau procédé de blépharoplastie. — Cas remarquable d'hyperstosis; les articulations étaient devenues énormes. — Concrétion squirrheuse située entre la paroi abdominale et l'ovaire gauche. — Angine de poitrine avec ossification des principales artères. — Maladie du foie avec rupture du cœur et épanchement ascite. — Squirrhe énorme du ventricule. — Extirpation d'un grand *fungus* hématoïde de l'œil. — Gangrène et chute du pied gauche avant la mort, occasionnée par un anévrysme de l'artère poplitée. — *Nævus maternus lipomatodes* entourant complètement la jambe et pesant trente-six livres. — Forme monstrueuse des ongles de la main. — Concrétion calculeuse remplissant toute la vésicule du fiel. — Trois cas de résection des articulations.

M. Wegeler renouvelle une proposition qu'il avait précédemment faite, laquelle tend au perfectionnement de la matière médicale; il voudrait que la section désignât quelques médicaments actifs, pour que les médecins en déterminassent l'action dans l'intervalle de deux sessions. La section décide qu'il sera fait des essais sur les propriétés médicales du soufre et sur celles du musc.

M. le docteur Pauli, de Landau, présente à la section un jeune garçon de quatorze ans, atteint d'une tumeur congéniale, qui, après avoir pris naissance sur la paupière supérieure, s'est développée au point de pousser le bulbe de l'œil en dehors de la cavité orbitaire. La tumeur descend jusqu'à la mâchoire inférieure. Les paupières ont conservé leur mouvement, le globe oculaire est caché. Cette affection est une sorte de téléangiectasie des vaisseaux de l'œil; la consistance de cette tumeur est stéatomatique.

M. le docteur Schneemann soulève une question de thérapeutique médicale, concernant le seigle ergoté (*Sclerotium Clavus*). Il résulte de l'expérience générale que ce remède augmente les contractions de l'utérus, et qu'il favorise ainsi la parturition; mais qu'il peut mettre en danger la vie de l'enfant, et même dans certains cas celle de la mère.

M. le docteur Carus, de Dresde, fait connaître un cas curieux de grossesse dans un sinus de la substance de la matrice, suivie de mort au cinquième mois de gestation. Le professeur Roshirt cite à cette occasion un autre cas de grossesse intercellulaire qui détermine la mort non par extension de l'œuf, mais par débilité générale du sujet.

M. le docteur Ferch : Brochure sur le prétendu mal d'estomac de Surinam (*atrophia e ventriculo*).

M. le docteur Robertson : Réduction des luxations invétérées du fémur. — Jeune fille chez laquelle une luxation du fémur eut lieu quelque temps après sa naissance, et qui fut réduite avec un grand bonheur après avoir duré quatorze ans.

M. le docteur Bernhard aîné réduit les luxations invétérées du fémur à l'aide d'un appareil qui tient le membre dans un état continuel d'extension graduée. — Nouvel ostéotome.

M. le professeur Wutzer : Pupille artificielle. Greffe de la cornée d'un mouton sur la sclérotique d'un œil frappé de cécité chez un homme qui, après l'opération, s'il faut en croire l'auteur de l'observation, perçoit un peu la lumière.

M. le docteur Wirth ouvre une discussion médicale sur une inflammation contagieuse des yeux, qui semble affecter exclusivement les populations rhénanes, et qui suit progressivement le cours du fleuve.

M. le docteur Holscher soutient l'utilité de la section du tendon d'Achille dans le traitement des pieds bots. — Opération du trépan tentée sur la colonne vertébrale à la suite d'une fracture des vertèbres.



## Mélanges.

---

### LITTÉRATURE RUSSE.

Un littérateur russe, M. Bulgarin, vient de publier un aperçu sur l'état actuel de la littérature dans sa patrie. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur en faire connaître les extraits suivants.

« Lorsque la Russie entra dans le vaste champ des pensées, aucune langue de l'Europe n'avait encore obtenu la prééminence sur les autres. Les ecclésiastiques de la Petite-Russie, secondant de tout leur pouvoir les efforts de Pierre le Grand pour répandre l'instruction parmi le peuple, cherchèrent à donner à la nouvelle langue russe les formes de la latine, qu'ils avaient apprise dans les collèges des jésuites, et à la rapprocher autant que possible du dialecte slave occidental. Leurs tentatives furent infructueuses, parce qu'elles ne s'accordaient ni avec le génie de la langue, ni avec le caractère de la nation. Tout ce que la langue russe y gagna, ce fut de prendre un essor plus libre, dégagé des entraves de l'ignorance, sous la plume de Comonosoff. — Si nous avions eu alors parmi nous, dit Bulgarin ; si nous avions eu un Racine, un Corneille, un Crébillon, etc., ils auraient fondé une littérature nationale. Mais parmi les auteurs instruits ; judicieux, que nous possédions à cette époque, il n'y avait pas un seul homme de génie. Sous les auspices du comte Schuwaloff et de la princesse Daschkoff se forma dans notre littérature une école française, qui existe encore, quoique minée de tous côtés. Le plus grand défaut de cette école est le manque de naturel... Tout le charme de la littérature française est dans la langue et le style ; et ce charme se retrouve dans l'école française au jugement de Karamsin et de

J. Dmitrieff.... Ces deux auteurs sont les maîtres auxquels notre siècle est redevable de ce qu'il est, et comme tels ils méritent notre reconnaissance.

« Deux talents originaux, Derschawin et J. Kriloff, ont joint à la douceur, à la mollesse de l'école française, la simplicité aimable et peut-être même un peu rude de la poésie russe, ainsi que sa sauvage élévation. Ce sont de vrais poètes populaires.

« Ce fut W. Schukoffski qui introduisit chez nous la poésie romantique. — Puschkin a marché sur ses traces, mais sans l'imiter.

« Avec Svättana commença une époque nouvelle; cet ouvrage est la pierre fondamentale de la poésie nationale russe.... Tous les imitateurs de Schukoffski et de Puschkin n'ont rien fait qui vaille la peine d'être lu.

« Je ne parle ici que des chefs de la littérature russe; on conçoit que des légions entières de disciples se pressent à leur suite.

« Si notre prose s'est développée si lentement, la cause en est dans l'absence de toute instruction classique, dans le manque de temps — car tous nous sommes employés au service de l'État — et enfin dans le peu de cas qu'on fait de la langue maternelle, et par suite, dans la disette de bons instituteurs russes et de bons livres classiques: on peut poser en fait, que sur vingt-cinq écrivains il y en a cinq à peine qui sachent à fond les règles de leur langue, et qu'une moitié écrit par instinct, l'autre sans prétention aucune, au hasard.

« Lorsque, il y a environ douze ans, l'école romantique en France prit position dans la poésie et la prose, la nouvelle fit aussi invasion en Russie et s'empara de tous les esprits; la nationalité parut à sa suite.... Ce qu'on appelle la jeune littérature française, joue maintenant un rôle important parmi nous, quoiqu'on lui ait déclaré dès sa naissance une guerre rude et incessante.

« C'est ainsi que notre littérature n'a jamais cessé d'être imitatrice, et a ressenti surtout l'influence de la littérature française. De temps à autre on a aperçu, et l'on aperçoit encore quelques traces d'originalité; mais deux ou trois poètes, deux ou trois prosateurs originaux, ne constituent pas une littérature originale.



« En résumé, nous n'avons pas produit beaucoup de bonnes choses, mais assez de médiocres, et un plus grand nombre de mauvaises qu'il n'était nécessaire. Les écrits périodiques manquent généralement de critique. La statistique fait des progrès, l'histoire est pleine de plus de conjectures que de faits : ce ne sont guère d'ailleurs que des redites éternelles sans esprit philosophique et critique. Les sciences naturelles et les mathématiques sont en stagnation. La belle littérature a pris une direction nouvelle, qui lui a été imprimée par l'école romantique française. Dans la poésie il y a peu de choses nouvelles, surtout relativement aux deux dernières années ; la pensée semble être devenue paresseuse : on dirait que la vie intellectuelle s'est éteinte. »

---

#### UNE SOIRÉE AU CAFÉ DES ARTS A BRUXELLES.

Une foule joyeuse se pressait au café des Arts, à peine pouvait-on y trouver une place, et les garçons avaient assez à faire de servir ceux qui leur commandaient : un cruchon de Louvain ! un verre de punch ! une bouteille de Faro, de Lembick ! C'est que le café des Arts est un des estaminets les plus fréquentés de Bruxelles, et tous ceux qui ont visité Bruxelles, savent que la bière est le pivot des estaminets. Cette découverte d'un ancien roi de Flandre et de Brabant est encore aujourd'hui grandement en honneur ; et si le Flamand imite le Français en bien des choses, au moins conserve-t-il son originalité sous ce rapport. Faro, Lembick, bière de Louvain : ces trois mots exercent sur lui une espèce d'attraction magique, et c'est jusqu'à un certain point dans ces boissons qu'il faut chercher la cause de cette lenteur flegmatique, qui, en dépit des révolutions, formera une séparation éternelle entre la Belgique et la France. Napoléon déjà disait des soldats belges : ce sont les plus braves, quand ils sont loin de leurs pots à bière. Ils manquaient près de Louvain de chefs habiles ; on voulut y suppléer par une bière généreuse : l'Europe sait ce qui en résulta. Il ne pouvait en être autrement.

Chaque soir la renommée de la bière du café des Arts attire une grande foule dans sa salle, mais ce jour-là elle était plus grande encore, parce que des musiciens allemands, arrivés des montagnes de la Saxe, devaient y jouer, à côté des sublimes compositions de Mozart, de Weber, de Meyerbeer, les joyeux galops de Strauss et de Launer. C'était une excellente troupe, dont avaient parlé tous les journaux de Bruxelles; car une bonne musique est une merveille dans la Belgique. Habitué que j'étais à en entendre de pareilles, je ne me rendis au café des Arts que par complaisance pour un jeune médecin allemand, dont j'avais fait connaissance dans la librairie de Mayer-Sommerhausen, la seule librairie allemande de Bruxelles.

Nous fûmes assez heureux pour nous emparer des deux places d'hôtes qui sortaient, et nous nous trouvâmes assis à côté de trois jeunes gens, que je reconnus bientôt pour des débris de la glorieuse révolution polonaise, réfugiés en Belgique. Peut-être avaient-ils été des élèves de l'école militaire; peut-être avaient-ils pris part des premiers à l'insurrection, à l'attaque du Belvédère. L'un d'eux avait un visage si jeune qu'à peine devait-il compter seize ans, lors des sanglants combats qui se livrèrent dans sa patrie. Ils s'entretenaient en polonais, lorsque leur conversation gaie et animée fut interrompue par l'arrivée d'une de leurs connaissances, allemande ou française, qu'ils saluèrent de la manière la plus amicale, mais non sans laisser percer un peu de timidité. Je pourrais dire qu'ils lui firent une réception virginale; on ne se serait guère douté qu'ils avaient combattu dans une guerre sanglante, et cependant rien n'était plus vrai. Tous les trois, me dit mon ami, ont pris la part la plus active à l'insurrection; ainsi qu'au combat acharné qui se livra sur les bords du Narew-Posto et dura une journée entière. Ils buvaient alors de la bière de Louvain et paraissaient aussi gais, aussi indifférents que s'ils n'eussent jamais éprouvé les besoins et la misère. C'étaient des jeunes gens aux traits nobles et réguliers, à la physionomie intéressante; ils avaient cet air qui en impose sans se faire valoir. Je contemplai quelque temps cet enthousiasme de jeune homme qui, plaisantant sur des

choses indifférentes, s'en occupe exclusivement sans se soucier du reste : seulement de temps en temps l'un d'eux, à la figure orientale, parcourait l'assemblée de son regard de feu, et se remettait aussitôt à parler avec ses amis.

Tout à coup trois personnes entrèrent dans la salle ; les jeunes Polonais se levèrent et les saluèrent avec un respect plein de confiance. L'un des nouveaux venus, homme grand et maigre, avec un ruban rouge à la boutonnière — sans doute la croix d'honneur, car l'ordre de Léopold est suspendu à un ruban ponceau — leur tendit la main et échangea quelques mots avec eux.

Mon médecin me dit que c'était le général Mellinet, qui a pris une part si active à la révolution belge. La conversation s'anima, et gagna bientôt toute la table où la société, augmentée de quelques officiers belges, s'était placée, et à côté de laquelle était la nôtre, en sorte que nous avions à droite les jeunes Polonais, à gauche le général Mellinet et ses compagnons. La pantomime animée du général, la vivacité avec laquelle il parlait, la mobilité du vieux révolutionnaire, qui accompagnait des gestes les plus expressifs chaque mot qu'il adressait à son vis-à-vis, me firent oublier ses voisins. Cependant, ce vis-à-vis était Gendebien, le député de l'opposition, et la conversation roulait sur les derniers débats de la Chambre, sur la loi de l'avancement des officiers dans l'armée belge, loi qui avait été vivement combattue par Gendebien, et qui n'avait pas davantage l'assentiment du général pensionné des journées de septembre, dont elle choquait les opinions républicaines.

Mais tout à coup mes regards tombèrent sur le voisin de Mellinet, qui ne paraissait pas prendre la moindre part à la conversation. Il avait une figure spirituelle, pâle, maigre, souffrante, sur laquelle se lisaient de grands malheurs ; son œil bleu enfoncé, mais clair, se promenait de temps à autre dans la chambre, armé d'une lorgnette, et semblait passer en revue toutes ces faces joyeuses ; mais il revenait bientôt sur lui-même. Il avait une chevelure blonde, peu épaisse, une barbe en désordre ; son extérieur était négligé, sa cravate à peine nouée ; ses mains jouaient convulsivement,

pour ainsi dire, avec un journal placé sur la table, qu'il dépliait ou pliait tour à tour. Ses pensées n'étaient pas dans le café des Arts; ni Strauss, ni Launer n'exerçaient sur lui leur influence; seulement par intervalles il semblait suivre par des mouvements de tête la mesure de la walse; mais c'était machinalement, comme quelqu'un qui répond à une question qu'il n'a pas comprise, afin d'éviter les déductions à perte de vue qu'on tirerait de son silence. — Qui est-ce? demandai-je à mon jeune médecin. — Je n'en sais rien, me répondit-il; mais ce doit être quelque personnage d'importance, car le loquace général se tourne souvent vers lui, quoiqu'il n'en obtienne le plus souvent qu'un sourire pour toute réponse. Depuis plus d'une heure il était là à boire un verre d'eau sucrée avec de la fleur d'orange.

Les jeunes Polonais se levèrent pour sortir; mais avant que de quitter la salle, ils s'approchèrent du maigre inconnu, qui leva ses yeux brillants de joie, leur sourit, leur tendit la main et pressa les leurs. Les jeunes gens prirent congé de lui, comme de quelque chef, de quelque maître. Alors mon compagnon demanda à l'un d'eux à voix basse : qui est ce Monsieur? — Avec la fierté d'un Spartiate : Lelewel, répondit-il.

On peut se figurer combien ce nom me surprit. J'avais devant moi l'auteur de la révolution polonaise, le chef de ce grand mouvement qui a retenti dans l'Europe entière, le chantre de cette sanglante tragédie jouée à Grochow et à Ostrolenka. La musique fit entendre une walse de Strauss, une joyeuse walse qui ravit toute la société; mais mes yeux ne se détachèrent pas de cette figure pâle, de ce regard doux et mélancolique de Lelewel. Il ne le remarqua pas, il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui, il était absorbé dans une pensée qui l'occupait seule. Laquelle? — Je n'en sais rien. Ce n'était pas le regard d'un savant penseur, quoique Lelewel écrivit au moment même une histoire; ce n'était pas la méditation de l'antiquaire, quoique Lelewel travaillât à un ouvrage sur les monnaies du moyen âge; c'était le regard d'un amant dont le cœur a été brisé par la mort de sa maîtresse, qui, agité entre la crainte et l'espérance, rêve à l'immortalité et au bonheur

qu'il éprouverait à la retrouver dans un autre monde; c'était le regard de l'amour le plus intime, de la douleur la plus profonde. Jamais je n'oublierai ce regard.

---

### *Traditions populaires du Nord de l'Allemagne.*

A l'endroit où est maintenant le *Barmsee*, il existait autrefois une ville qui a été engloutie, et dont on ne retrouve plus aucun vestige; mais chaque année, au jour de la Saint-Jean, on entend sonner les cloches au fond des eaux : ce prodige n'a lieu qu'en faveur des enfants qui sont nés le dimanche.

La Saint-Jean est aussi un jour remarquable pour ceux qui veulent monter sur la grosse pierre d'Anklam. C'est une vieille tour près d'Anklam qui n'a rien de prodigieux. Celui qui y monte à la Saint-Jean, trouve en haut un sac de pois. Il doit en prendre autant qu'il en peut porter. Et s'il a eu le bonheur de venir à l'heure favorable, sa fortune est faite; car les pois se changent en or dans sa main.

Dans la forêt de Ziegenort, à l'endroit où la route se partage entre Ziegenort et Hammers, coule un petit ruisseau dans lequel jadis était caché un trésor. De temps en temps on y voyait une jeune fille chargée de bijoux d'or, qui promettait ce trésor à celui qui l'aiderait à franchir ce ruisseau. Longtemps personne ne s'offrit; une fois pourtant, dit-on, un paysan la prit dans ses bras et la porta sur l'autre bord. La jeune fille lui donna le trésor et ne reparut plus.

Sur les limites de Trebenow, non loin de Wollin, on remarque un monticule surmonté d'un bloc de rocher qui servait d'autel aux païens dans certaines solennités. Le grand-duc Barnin, ayant passé par là avec ses chevaliers en se rendant aux croisades, fut suivi du châtelain de Trebenow, qui se nommait Flemming. Au retour de ce pèlerinage lointain, ses valets le tuèrent, sans le

connaître, au pied du Freudenberg. Mais leur crime fut découvert par son anneau, qu'on retrouva. Le monticule fut appelé depuis la roche du sang, et sur les prés qui l'environnent il ne croît que des fleurs rouges.

A peu de distance de Stettin on trouve aussi un rocher près d'un endroit appelé le marais du diable, parce qu'à la Saint-Jean le diable s'y montre à minuit, et dort toute une nuit sur ce rocher; il y a empreint sa tête, ses épaules, ses bras, son corps et ses pieds; et au chant du coq il disparaît avant l'aurore. Sur ce rocher se trouvent sept autres pierres, qu'on nomme pierres des sept frères. La croyance est que sept frères païens ont habité cet endroit, qu'ils ont sacrifié aux idoles sur la grosse roche, et que les sept petites pierres leur servaient de sièges.

On avait offert la grâce à un criminel condamné à mort, s'il revenait sain et sauf de la caverne de la femme noire. Aucun de ceux qui avaient tenté cette terrible épreuve, n'avait jamais reparu. A la grande surprise de tout le monde, ce criminel réussit dans son entreprise. Il avait aperçu la femme noire au fond de la caverne, couverte d'habits lugubres, assise à table, sur laquelle il y avait un flambeau et une coupe d'or. Il ne put voir son visage qu'un voile épais cachait; mais il entendit ces paroles : Est-ce moi que tu viens chercher ou cette coupe? — Le condamné prit la coupe promptement et sortit de la caverne sans accident. La femme noire se lamentait, disant : Hélas ! à présent le charme qui m'enchaîne est plus fort et la durée sera bien longue.

Au lieu d'une tourterelle blanche, qui se posait souvent à l'entrée de la caverne mystérieuse, on n'aperçoit plus qu'un énorme corbeau.

La coupe d'or se voit encore dans l'église de Bobbin.



## Critique littéraire.

---

### LIVRES ALLEMANDS.

*Athen, wie es war, ist und seyn wird* : Athènes, comme elle était, comme elle est, comme elle sera, ou Esquisses archéologiques, topographiques et pittoresques, à l'usage des voyageurs et des artistes, par A. TRAXEL ; deux feuilles grand in-folio. Stuttgart, chez F. Brodhag, 1836.

L'auteur a réuni dans cet ouvrage, exécuté avec tout le soin imaginable, les détails les plus minutieux qui peuvent intéresser le voyageur et l'artiste dans cette célèbre capitale de la civilisation grecque ; les plans des monuments avec leurs proportions géométriques exactement réduites ; et même aussi tout ce que présente de curieux l'intérieur des habitations. A ce travail d'un intérêt plein d'actualité, sont jointes des notices archéologiques sur les endroits que les souvenirs de l'histoire signalent à l'attention du visiteur.

*Shakespeare's dramatische Werke, etc.* : OEuvres dramatiques de Shakespeare, traduites de l'anglais par P. KAUFMANN. Berlin et Stettin, chez Nicolai, 1836.

Lorsque l'Europe commençait à peine à secouer les ténèbres des siècles d'ignorance qui avaient lentement passé sur elle ; dans le temps que les Italiens ne connaissaient que les *Concetti* puériles, et qu'en France on achevait les scandaleuses mises en scène des mystères et autres farces aussi révoltantes d'un goût dépravé : c'est alors que parut Shakespeare, qui créa de nouveau dans sa patrie l'art, oublié depuis des siècles, de Plaute, de Térence, de Sophocle et d'Euripide. Jeté

à travers une époque grossière, sans art, sans règles et sans littérature digne de ce nom, il sentit naître en lui des dispositions à cette spécialité qui est réservée en ce monde à chaque homme. Le théâtre fut la sienne. Il comprit que les dernières classes de la société offraient des tableaux aussi frappants que la plus élevée, et que la peinture des caractères et des passions devait être calquée sur la nature. Seul, sans guides et sans modèles, il obéit à l'inspiration de son génie sauvage; et personne ne se trouva pour lui crier qu'il s'égarait, et pour entraver son essor par de misérables critiques. Si, au lieu de frayer le premier la route, il était venu un siècle plus tard, nul doute qu'il eût été bien moins original. En empruntant malgré lui à ses devanciers des beautés qu'il aurait crues créées par lui, il aurait adopté aussi leurs défauts. L'étude des modèles, si nécessaire aux esprits d'une portée inférieure, serait venue altérer en lui l'indépendance de la pensée, tandis qu'il est reconnu que les hommes vraiment originaux sont nés dans des temps de simplicité et de demi-lumières : à eux alors le vaste domaine des arts. Maîtres absolus des opinions qu'ils subjuguent, leur génie prend son vol audacieux, que la postérité pourra seule mesurer. Et lorsque plusieurs siècles ont consacré leurs noms, les générations nées depuis viennent, avec une sorte de superstition, ramper sur leurs traces; on respecte jusqu'à leurs écarts, et ce serait un sacrilège que d'oser franchir les limites qu'ils ont posées,

Troupeau marqué du chiffre d'imitateurs, nos artistes sont condamnés à adorer de loin les célébrités du passé; car aujourd'hui tous les genres sont épuisés; l'apogée de la perfection accordée aux efforts humains semble atteint; nous sentons devant nous comme une insurmontable barrière, où s'arrêtent nos pensées, nos élans; étrange servitude de l'intelligence, dont le secret nous échappe, et qui durera jusqu'à un nouveau cataclysme que le temps amènera lentement pour les arts, comme pour l'état du globe et l'existence des empires; jusqu'à ce que la scène du monde entraîne dans son bouleversement les imitateurs avec le souvenir des modèles, et reporte les lettres et les arts à l'enfance des jours d'Eschyle et d'Homère.

Depuis Shakespeare, les mœurs et le goût ont subi bien des changements, des vicissitudes et des altérations; une foule d'auteurs dramatiques ont paru en Angleterre, en France, en Allemagne; mais aucun n'a déplacé Shakespeare de son trône. Et si l'enthousiasme des Anglais n'eût été qu'une coterie nationale, le temps aurait à la fin dissipé



**Illusion.** Les sentiments qui naissent de la surprise ou de l'esprit de parti ne durent pas toujours; l'âme ne peut se reposer que sur les fondements stables du vrai, principe de toute beauté artistique.

On ne trouve pas dans les drames de Shakespeare ces copies fades d'une ressemblance monotone, d'une insipide physionomie, qui ont toutes un air de famille; images multipliées et successivement réfléchies l'une de l'autre. Les caractères de Shakespeare ont tous une existence à part, comme les individus réels de la société. Sur son théâtre il n'y a point de héros; car le héros est une exagération dans nos temps modernes, soit pour le langage, soit pour les sentiments et les actions; le héros est l'homme des circonstances ou de l'époque; Napoléon, né de nos jours, eût passé sa vie obscur officier d'artillerie.

Mais si Shakespeare a su fixer l'admiration par les beautés dont il a doté la scène, il n'est pas exempt de défauts que la critique la plus indulgente ne saurait passer sous silence. Il est trop souvent diffus, et se laisse trop aller au caprice de faire des scènes épisodiques, qu'on pourrait élaguer de ses pièces sans entamer le sujet. Son excuse est dans le mauvais goût de son siècle. Forcé d'y céder, il n'a employé ces hors-d'œuvres que pour égayer et reposer l'âme du spectateur, fatiguée de secousses violentes; sûr qu'il était de reprendre son empire dès qu'il le voudrait, et de rejeter la pâleur des plus vifs saisissements sur tous les fronts qu'il venait d'épanouir par une scène comique. Si depuis Shakespeare le drame a fait un progrès véritable, c'est par la coopération intime du personnage comique au noeud de la pièce, en sorte qu'il se trouve mêlé à toutes ses phases, jusqu'à ce qu'il disparaisse au dénouement pour abandonner le public à de terribles émotions, ou qu'il revienne par un dernier mot tempérer l'effet d'un coup de théâtre violent, et faire briller un sourire à travers des larmes.

Un des reproches les plus sérieux qu'on ait faits à la construction des tragédies de Shakespeare, comme de celles de Schiller ou de Goethe, c'est d'avoir violé l'unité dramatique, cette vieille fille des premiers âges du théâtre. Nous n'avons pas le temps d'entrer ici dans une longue dissertation sur le plus ou moins de fondement qui appuie ce reproche. La seule réponse, la plus simple, la plus naturelle et la plus plausible, si elle n'est pas encore la plus concluante, c'est que cette unité tant vantée et si rigoureusement exigée, donnait une

peine infligée à l'auteur, et par son accablante monotonie fatiguait le spectateur en limitant ses plaisirs.

Pour mieux apprécier les travaux d'un artiste, quelle que soit sa spécialité, il faut se reporter au temps où il a vécu, et comparer ses succès avec ses moyens, ce qu'il tient de ses talents naturels, et ce qu'il doit à des secours ou des études étrangers. Shakespeare, écrivant à une époque où sa patrie luttait encore contre les derniers restes de la barbarie du moyen âge, où la littérature était le partage réservé de quelques savants et des personnes du plus haut rang, et où le commun de la nation était sans lumières comme sans goût; Shakespeare a senti que, pour intéresser son siècle, il fallait mêler aux événements ordinaires de la vie quelques aventures étranges et même fabuleuses; la poésie dramatique est forcée de se rabaisser au ton du peuple, parce que ses succès dépendent de sa popularité : c'est un axiome littéraire qui devrait servir de guide aux dramaturges de tous pays.

*Falk, Göthe aus näherm persönlichen Umgange dargestellt :*

Göthe, considéré sous le point de vue personnel. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

Les écrivains allemands sont d'une inépuisable fécondité; gens d'études et de contemplation, ils ne se fatiguent de rien, pas même des sujets les plus usés. Aussi devons-nous leur savoir gré cette fois d'avoir encore exploité le grand souvenir de Göthe. M. Falk est venu dans son enthousiasme patriotique ciseler un bas-relief de plus aux contours du piédestal, où le poète de Weimar se grandit de toute l'admiration germanique.

Le petit livre que nous avons parcouru se divise naturellement en deux parties. La première envisage Göthe dans ses rapports intérieurs, avec sa famille et ses contemporains; la seconde le décrit comme artiste, et s'attache à l'œuvre de Faust comme type de son génie. Quelque intérêt que nous aient inspiré les détails qu'elles contiennent toutes deux et la finesse de leurs aperçus, nous témoignons à l'auteur notre regret qu'il n'ait pas dessiné un portrait plus achevé de l'homme que nous connaissons déjà si bien, mais dont l'image imposante est toujours revue avec un nouvel attrait.

L'insuffisance de l'ouvrage de M. Falk, qui nous a semblé une esquisse beaucoup trop rapide lorsque nous avions droit d'attendre de

son début quelque chose de plus serré, de plus ferme, et surtout de plus complet, nous fait un devoir de rappeler aux amateurs comme aux savants, et à tous ceux qui veulent connaître à fond Goethe sous tous les points de vue, le spirituel ouvrage qu'a publié en 1835, sous le titre d'*Études sur Goethe* (Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, un volume in-8.<sup>e</sup>; prix : 7 fr. 50 c.), M. MARMER, un de nos collaborateurs, qui a enrichi la *Revue germanique* d'une foule d'articles du plus haut intérêt sur la littérature de l'Allemagne, qu'il a longtemps habitée, et dont il a étudié à fond les plus curieux monuments. Son ouvrage joint tous les charmes du roman aux analyses de la plus judicieuse critique; c'est à la fois un livre classique et un livre de luxe; une œuvre d'art et de fantaisie, qui satisfait les goûts les plus délicats, et qui prête à l'instruction tous les charmes d'un *dolce far niente*, le soir, au coin du foyer d'hiver, ou dans les heures oisives des beaux jours.

A. P.

## LIVRES FRANÇAIS.

Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin, traduit de l'allemand, et précédé d'un essai sur la nationalité des philosophies, par J. WILLM, inspecteur de l'Académie de Strasbourg. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1835.

Pour donner une juste idée du puissant intérêt qui s'attache à cette publication, laissons d'abord parler le traducteur lui-même.

« L'opuscule dont nous offrons ici la traduction, avec quelque modestie qu'il s'annonce, puisque ce n'est que la préface d'une autre préface, occupera une place néanmoins et dans l'histoire de la philosophie allemande et dans l'histoire de la philosophie européenne.

« Il sera cité dans la première comme ayant marqué la rentrée sur la scène de la publicité d'un penseur illustre qui, après un silence de vingt ans, a consenti enfin à le rompre et à ressaisir l'autorité qui appartient à son génie. Il sera cité dans la seconde comme ayant contribué à concilier ensemble la philosophie de l'Allemagne et la philosophie française, et à préparer par leur alliance une philosophie universelle. »

« Ce qui caractérise cet écrit et lui donne une valeur toute particulière, ce n'est pas M. de Schelling jugeant M. Cousin, c'est la philosophie française examinée selon les vues de la philosophie allemande.

« En effet, M. de Schelling juge moins la doctrine de M. Cousin du point de vue de son propre système que du point de vue allemand; c'est moins le système de M. de Schelling opposé au système de M. Cousin, que la méthode allemande comparée avec la méthode française; c'est l'état de la pensée en France examiné en présence de la pensée de l'Allemagne; c'est la philosophie la plus avancée de l'Europe qui cherche à se rallier celle qui la suit de plus près; c'est le génie d'une nation qui veut comprendre et pénétrer le génie d'une autre nation : c'est enfin le successeur de Kant et de Fichte qui veut s'entendre avec le successeur de Descartes et de Condillac.

« Nous disons qu'en jugeant la doctrine de M. Cousin, M. de Schelling a jugé la philosophie française actuelle : c'est dire que nous regardons M. Cousin comme le principal représentant de cette philosophie. »

En signalant ainsi la haute importance de l'ouvrage original, M. Willm nous avertit indirectement des difficultés qu'il présentait au traducteur. En effet, la critique de M. de Schelling, cette critique si grave et si mesurée, s'appuie sur des doctrines qu'il ne juge pas à propos de développer, parce qu'il écrit pour des lecteurs initiés à son système. Il fallait donc une profonde intelligence de la philosophie allemande, pour saisir et surtout pour rendre en français ces allusions rapides à des théories ardues, ces rapprochements entre des idées à peine indiquées, ces spéculations nécessairement obscures quand elles sont resserrées dans les demi-mots d'une préface. Ajoutons qu'à l'exemple de tous les métaphysiciens de son pays, M. de Schelling s'est fait un idiome philosophique tellement lié à son système, qu'on ne peut comprendre l'un sans avoir pénétré dans les replis les plus intimes de l'autre. Enfin, cette courte brochure d'un grand maître nous montrant toujours en présence l'esprit français et l'esprit allemand, l'interprète était obligé, non-seulement de posséder au même degré les deux langues, mais encore d'être familiarisé par de longues et sérieuses études avec le génie philosophique des deux peuples.

Personne n'était mieux préparé que M. Willm à soutenir le poids de cette tâche honorable. Nous n'avons pas besoin de rappeler aux

lecteurs de la *Revue germanique* des savants articles sur Hegel et sur l'histoire de la philosophie morale en Allemagne. En tête de la traduction qu'il vient de publier, il a placé un discours préliminaire sur la *nationalité des philosophies*. Cette dissertation se fait remarquer par une érudition solide, une méthode lumineuse, des idées saines et fécondes. L'auteur dessine à grands traits l'histoire de la philosophie au moyen âge et dans les temps modernes, et laisse entrevoir les destinées nouvelles que l'avenir lui réserve.

« Avant d'aborder la question même, dit-il, rappelons, le plus succinctement qu'il nous sera possible, l'histoire de la philosophie moderne, considérée sous le rapport de la nationalité. Les faits prouveront, avant le raisonnement, d'une part, que toute philosophie dominante est essentiellement nationale, et d'un autre côté, que plus une philosophie est nationale, plus elle est étroite, incomplète et, par conséquent, loin de la vérité.

« Pendant tout le moyen âge, tant que la langue latine était l'organe de la pensée savante, toute l'Europe lettrée eut à peu près les mêmes destinées philosophiques; il n'y eut ni une philosophie française, ni une philosophie allemande, ni une philosophie britannique; mais bien une philosophie européenne. Tous les philosophes se lisaient, se comprenaient réciproquement, tout en se combattant; les termes dont ils se servaient avaient pour tous à peu près la même valeur, et la science, partout où elle était cultivée, marchait d'un pas égal. Si cette universalité du langage philosophique et cette communauté d'efforts ne firent pas faire à la philosophie de plus rapides progrès, les causes en furent ailleurs. Paris était le siège principal de la philosophie scolastique; mais cette philosophie n'en était pas plus française pour cela, puisque les docteurs qui l'enseignaient dans cette illustre université appartenaient, presque dans une proportion égale, à toutes les principales nations de l'Europe.

« Toutes ces nations, vues d'un peu loin, ne formaient, sous plusieurs rapports, qu'un seul et même peuple, divisé en un grand nombre de royaumes et de cités. Les différences politiques qui les séparaient ne détruisaient pas plus l'unité scientifique que l'unité religieuse. Nous voyons un Anglais aider Charlemagne à fonder les écoles de France, Charles le Chauve appeler dans ses États Jean Scot, l'Irlandais. Lanfranc de Pavie combattait Bérenger de Tours, et fut, ainsi que son disciple Anselme d'Aosta, archevêque de Cantorbéry et

primat d'Angleterre. Le Français Abailard eut pour disciple l'Anglais Jean de Salisbury, et pour adversaire le Français Guillaume de Champeaux. La commune patrie d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin, de Duns Scotus, d'Occam, de Pierre d'Ailly, de tous les docteurs du moyen âge, était l'école, et l'école était la même partout.

« Il y avait des sectes, des rivalités, des dissidences; mais les Nominalistes et les Réalistes, les Thomistes et les Scotistes se recrutèrent presque également partout, en Italie, en Angleterre, en France, en Allemagne. On se faisait partisan de Saint-Thomas, parce qu'on était Dominicain, et la plupart de ceux qui, parmi les enfants de Saint-François, s'occupaient de philosophie, se déclaraient pour Scot, parce que Scot avait été Franciscain.

« Ce n'est pas que les nationalités ne se fissent sentir à mesure que les séparations politiques s'affermirent; mais, obligées de se mouler dans les mêmes formes et de se produire dans la même langue, elles étaient plutôt un élément de progrès relatif qu'un obstacle. Nous disons, un élément de progrès relatif : la diversité des caractères nationaux et leur rivalité donnaient aux études philosophiques plus de vie et de mouvement, sans en altérer l'esprit et l'unité, et, loin de détourner la philosophie de sa direction, la poussaient plus énergiquement vers le dernier terme de son développement.

« Le mysticisme lui-même, qui fut le premier adversaire de la philosophie scolastique, et qui tendait à substituer le sentiment à la spéculation, la contemplation au raisonnement, et le christianisme pratique au christianisme de l'école, eut des partisans partout, en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre : c'était une tendance de l'esprit religieux, où n'entrait rien de national. Cela est si vrai, qu'on a pu attribuer, avec des probabilités presque égales, l'imitation de Jésus-Christ au Français Gerson et à l'Allemand Thomas-a-Kempis.

« A l'époque de la renaissance, au quinzième et au seizième siècle, alors que l'étude de l'antiquité classique vint retremper l'esprit européen, et que la philosophie se préparait à reprendre toute son indépendance, en se nourrissant des idées de Platon et du véritable Aristote, le mouvement commença géographiquement en Italie; mais bientôt toute l'Europe occidentale et centrale y prit part, et la résistance, comme le progrès, fut de tous les pays. C'était dans l'intérêt de la même cause, sans presque aucune teinte de nationalité, que combattirent le Toscan Ange Politien, le Romain Laurent Valla,

l'Allemand Ulric de Hutten, Érasme de Rotterdam, son ami Louis Vivès de Valence, et l'infortuné Ramus.

«Cependant, sans parler de la grande scission religieuse qui, au seizième siècle, partagea l'Europe, les divisions politiques, longtemps peu arrêtées, se consolidèrent de plus en plus, et les langues dites vulgaires, les langues véritables se formèrent. C'est alors seulement que le génie national put se montrer dans les œuvres de l'esprit et leur imprimer son cachet particulier. Le Dante et l'Arioste, Camoëns et Cervantès, Rabelais et Montaigne, Luther et Hans Sachs, Shakspeare et Milton, profondément empreints du caractère de leurs nations respectives, lui donnèrent plus de force et d'empire, et contribuèrent puissamment à le rendre plus productif et plus indélébile.

«Toutefois, longtemps encore les productions de la philosophie se ressentirent peu de son influence, alors même qu'elle consentait à s'exprimer dans un idiome moderne. Au dix-septième siècle, Bacon et Campanella, Hobbes et Spinoza, Gassendi et Descartes, presque aussitôt après la publication de leurs ouvrages, étaient connus, compris, approuvés ou réfutés dans toute l'Europe savante, sans porter le moindre préjudice aux diverses nationalités, et sans qu'aucune véritable originalité en souffrit. Plus tard encore Locke, Clarke, Leibnitz, Newton, Bayle, se connaissaient, s'écrivaient, cherchaient à s'entendre, et en se combattant rendaient plus de service à la science, que si chacun s'était renfermé dans la solitude de sa pensée ou dans les limites étroites de son pays. Grâce à l'universalité de la langue française, qui avait heureusement remplacé le latin, et qui forçait les idées à se produire avec une universelle clarté, l'Europe philosophique, malgré une grande variété d'efforts et beaucoup d'originalité, put marcher d'un pas égal vers ses destinées futures.

«Mais vers le milieu du dix-huitième siècle il se fit un grand changement à cet égard : à dater de cette époque les diverses écoles nationales se séparèrent de plus en plus. La Grande-Bretagne, fière de l'empire qu'exerçaient au dehors les doctrines de Bacon, de Locke, de Newton, accoutumée désormais à imprimer le mouvement plutôt qu'à le recevoir, suivit une marche solitaire. L'Angleterre, tout occupée des sciences d'observation, de conquêtes, de commerce, de politique, laissa la philosophie proprement dite à l'Écosse, où elle fut cultivée avec zèle, mais dans un esprit exclusif et sans égard à la pensée étrangère. Le dernier grand représentant de l'école écossaise ignorait presque

entièrement Kant et ses successeurs<sup>1</sup>; et Mackintosh, dans son Histoire de la philosophie morale, ne juge plus dignes d'être cités, depuis le commencement du dix-huitième siècle, que des moralistes anglais et écossais.<sup>2</sup>

«Que dirons-nous de l'Espagne, dont les universités conservèrent, invariable, jusqu'à la révolution, l'enseignement de la philosophie scolastique, et que, malgré la célébrité universelle de Cervantès et les imitations de Corneille et de Lesage, ses institutions et sa décadence séparaient du reste de l'Europe plus que les Pyrénées?

«Le Napolitain Vico, qui connaissait Bacon et Descartes, ne fut apprécié hors de l'Italie que depuis que Goethe appela sur lui l'attention du monde savant, et ses idées si originales, si fécondes, demeurèrent en dehors du mouvement des esprits au dix-huitième siècle.

«Les Français, depuis qu'ils avaient abandonné Descartes et Port-Royal pour la philosophie de Bacon et de Locke, que Condillac simplifia encore, ne prirent plus nul souci d'étudier les systèmes étrangers. Le grand Leibnitz et le grand Frédéric n'avaient-ils pas écrit dans leur langue, qui se parlait partout, à toutes les cours, dans toutes les villes, dans tous les châteaux? Pourquoi se seraient-ils donné la peine d'apprendre les langues des autres nations? D'ailleurs le sensualisme était si clair, si facile pour tous, si simple, ajoutons si parfaitement exposé; le système contraire offrait tant d'hypothèses, tant d'énigmes, tant d'obscurités, était si mal présenté, que le premier seul pouvait paraître vrai; et que toute métaphysique qui prétendait aller au delà de la sensation, dut être reléguée parmi les doctrines surannées et les tentatives chimériques.

«La philosophie française, au dix-huitième siècle, toute pratiquée dans ses intentions, toute de bon sens et terre à terre dans les pamphlets de Voltaire, toute politique et sociale dans Montesquieu et J. J. Rousseau, toute négative et démolissante dans Héliétius et le Système de la nature, dut mépriser la théorie, la recherche désintéressée de la vérité, les discussions qui ne présentaient pas un résultat immédiat ou une application directe.

«C'est ainsi qu'il arriva que, jusqu'à la restauration, on ne tint presque aucun compte en France des travaux philosophiques de

<sup>1</sup> Voir Dugald Stewart, Histoire abrégée des sciences métaphysiques, etc., traduite par M. Buchon, 1820.

<sup>2</sup> Voir son Histoire de la philosophie morale, traduite en français par M. Poret, 1834.



l'étranger. On fit peu d'attention à l'excellent ouvrage que Charles Villers publia sur Kant en 1801, et quand, dans les dernières années de l'empire, M. Royer-Collard fit connaître à Paris la philosophie de Reid, au moment même où elle commençait à être attaquée à Édimbourg, ce fut presque une révélation pour la France.

« L'Allemagne aussi, l'Allemagne, si juste d'ailleurs envers l'étranger, elle qui a su s'approprier les trésors de toutes les littératures, s'isola, quant à la philosophie, comme la France, comme l'Écosse. Ses éclectiques, il est vrai, connaissaient et traduisaient tous les meilleurs ouvrages anglais; le sensualisme français même y comptait de nombreux partisans; mais depuis Kant, qui pourtant s'était inspiré de Hume, la pensée nationale subit peu l'influence étrangère, s'abandonna de plus en plus exclusivement à ses propres inspirations, et à mesure qu'elle se livrait ainsi à son seul génie, l'Allemagne philosophique devint de plus en plus inintelligible aux autres nations. M. de Schelling le reconnaît hautement : « Les Allemands, dit-il dans l'opuscule que nous traduisons, avaient depuis si longtemps philosophé uniquement entre eux, que leurs spéculations et leur langage s'éloignèrent toujours plus de la pensée et du langage universellement intelligibles. Plus, après quelques vains efforts pour répandre les idées de Kant au dehors, ils renoncèrent à se faire comprendre aux autres nations, plus ils s'habituerent à se regarder comme le peuple élu de la philosophie. »

M. Willms s'arrête sur cet isolement intellectuel des nations savantes; il en fait ressortir les résultats. Ces directions d'études sont étroites, mais originales; exclusives, mais fortes. Il doit se former un jour de tous ces mouvements individuels un mouvement général, de tous ces esprits divers un esprit commun. Telle est la tendance de l'école de M. Cousin : faire tomber les barrières que de vieux préjugés soutiennent encore; ramener toutes les philosophies, fausses parce qu'elles sont incomplètes, à la seule philosophie vraie, à la philosophie une et universelle. Aussi l'auteur entrevoit-il l'aurore de cette conciliation future dans ces communications qui s'établissent entre des écoles longtemps rivales. Il termine son introduction par ces paroles remarquables :

« Si c'est une chose naturelle, inévitable, que toute philosophie porte le cachet du caractère de la nation au sein de laquelle elle est née; s'il est même vrai de dire que nulle philosophie ne peut exercer une utile influence sur la vie de tout un peuple qu'autant qu'elle est

nationale, c'est-à-dire qu'elle correspond à ses besoins et qu'elle s'adapte à son génie, il est vrai aussi que plus une philosophie est empreinte de nationalité, plus elle est loin de la vérité. Hegel a insisté plus que personne sur l'espèce de fatalité qui préside aux destinées de la philosophie, et qui fait dépendre les systèmes et du caractère individuel des génies originaux, et surtout de l'esprit des temps et de l'esprit des peuples; mais il a dit aussi que la philosophie en général est d'autant plus riche et plus complète qu'elle est plus récente et moins pénétrée de nationalité.

« Que chaque nation poursuive sa route et s'abandonne à son génie: cette variété d'existences nationales, d'institutions, de langue et de gouvernement est dans le plan de la Providence et dans l'intérêt de la liberté, de la prospérité, de la vérité même. Mais aussi que partout les esprits élevés qui savent apprécier toute l'importance des études philosophiques, importance que toute l'histoire proclame en bien et en mal, ne craignent pas d'enrichir la pensée nationale des meilleures productions de la pensée étrangère. L'une et l'autre, en se combinant et se pénétrant, s'épuront et se compléteront, et grâce à cette heureuse alliance, bientôt la philosophie, sans cesser d'être allemande, française, anglaise, sera en même temps européenne, et d'autant plus près de la vérité qu'elle sera comprise partout et plus universellement intelligible. »

Dans cet excellent travail nous n'aurions à relever qu'un très-petit nombre d'assertions qui nous ont paru hasardées. Par exemple, M. Willm avance, page xiv, que la langue française *manque de liberté, de force, de richesse et d'originalité*. Il nous semble que la langue de Lafontaine et de Corneille, de Pascal et de Bossuet est libre, mais sans dévergondage; forte, mais sans exagération; riche, mais sans vaine surabondance; originale, mais sans bizarrerie.

Je lis un peu plus bas que la langue française *est fixée et arrêtée au point qu'une idée nouvelle est presque toujours forcée, pour s'exprimer, de recourir au néologisme*. Nous admettons pour toute langue la nécessité de créer des mots nouveaux, quand il faut exprimer des idées nouvelles:

*Si forte necesse est*

*Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,*

*Fingere cinctutis non exaudita Cethegis*

*Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter.*

HORACE, Art poétique.

C'est ce que nos chimistes, nos physiciens, nos naturalistes se permettent avec autant de liberté et de succès que ceux d'outre-Rhin. Mais dans l'ordre intellectuel et moral les découvertes sont rares : nous avouons ne pas connaître *une seule idée vraiment nouvelle* introduite dans le monde par les philosophes modernes. A notre avis, les néologismes en philosophie ont presque toujours le grave inconvénient d'obscurcir les questions les plus claires, en déguisant de vieilles idées sous de pompeux barbarismes.

Au reste, ces observations ne sont point dirigées contre M. Willm, qui dans ses diverses publications a su plier notre langue à l'expression des systèmes allemands, sans la dénaturer par l'étrangeté des tours ou des termes. La traduction que nous annonçons est une nouvelle preuve du goût sévère et de la sage réserve de l'auteur. On ne s'étonnera pas cependant que le fidèle interprète de M. Schelling ait été quelquefois obligé de sacrifier l'élégance et l'harmonie à l'exactitude et à la clarté.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent depuis longtemps la préface qui a donné lieu à cet article. Nous n'avons point la prétention de censurer l'illustre penseur allemand ; qu'il nous soit permis seulement d'élever un doute : a-t-il bien apprécié la méthode du philosophe français ? Le génie le plus éclairé n'est pas toujours à l'abri de certaines préventions qui se respirent avec l'air natal. D'un bord du Rhin à l'autre le point de vue change, et avec le point de vue la valeur relative des idées et des mots. Ou je me trompe fort, ou les mots *observation, méthode, psychologie, philosophie, éclectisme*, n'ont pas rigoureusement la même signification chez nos voisins et chez nous. De là cette divergence entre leurs études et les nôtres. M. Schelling rejette avec dédain la psychologie hors du domaine philosophique ; nous, au contraire, nous ne concevons pas la philosophie sans la psychologie, c'est-à-dire sans l'étude de l'âme, de ses facultés et des lois de ces facultés. A l'exemple des anciennes écoles grecques, les Allemands s'emparent d'un principe, et, avec une grande force de dialectique, en déduisent Dieu, l'homme et la nature. Mais d'où vient ce principe ? comment a-t-il jeté des racines dans notre être ? Vous dites que c'est une loi de l'esprit humain : d'accord, mais quelle est la nature de l'esprit humain ? quelles sont ses lois, ses facultés ? Un tel principe n'a de valeur à nos yeux, qu'autant qu'il s'appuie sur toute une psychologie. Autrement, ne pourrait-il pas se faire que

le hardi métaphysicien, au lieu d'une vérité nécessaire et universelle, prit pour point de départ une pure hypothèse? Au lieu de cette philosophie que notre auteur nomme *réelle*, ne courrait-il pas grand risque de ne rencontrer qu'une déduction logique de chimères? Il est vrai que M. Schelling juge à propos de faire précéder le principe suprême d'où la science découlera, de *quelques considérations préliminaires*. Mais, en conscience, c'est là une préparation bien vague, bien insuffisante. Pour ne point baser la philosophie sur des sables mouvants, nous croyons qu'il faut l'établir sur la nature même des choses, et que, pour étudier la nature des choses, il faut recourir à l'*observation*, à cette observation patiente, éclairée, impartiale, qui ne néglige aucun fait de la vie interne ou externe, et que M. Schelling confond à tort avec l'empirisme étroit des sensualistes.

Malgré les différences profondes qui séparent les deux écoles, le grand philosophe allemand rend une éclatante justice à son digne émule. « Si quelqu'un, dit-il, est appelé à donner par la suite à la France une idée exacte de la marche de la philosophie moderne, c'est M. Cousin, qui réunit à un degré éminent et a montré, dans tous ses travaux, l'investigation persévérante, la pénétration, le calme et l'impartialité, toutes les qualités, en un mot, qui forment l'historien de la philosophie, philosophe lui-même. »

Nous remercions sincèrement M. Willm et de son excellente traduction et de l'introduction remarquable qui la précède. C'est un nouveau service qu'il a rendu aux études philosophiques en France et en Allemagne.

L. D.

Le Kosak, roman historique, par J. CZYŃSKI, auteur du grand-duc Constantin; deux volumes in-8.<sup>o</sup> Paris, chez A. Leclaire et Comp.<sup>o</sup> Prix : 15 fr.

L'Ukraine gémit aujourd'hui sous le despotisme des czars; le peuple malheureux, courbé sous le joug impérial et le servage imposé par l'aristocratie, arrose de sueurs et de larmes les vastes steppes qui s'étendent aux bords du Borysthène. Mais au sein même de la souffrance, de la misère et des rudes travaux qui l'accablent, on entend s'élever encore des chants de guerre et de liberté, qui rappellent qu'autrefois ce peuple esclave fut libre. L'Ukraine, il y a deux siècles,

était la patrie de hordes indépendantes et fières, qui préféraient la mort à la servitude, et n'obéissaient qu'à des chefs choisis par d'unanimes suffrages. Le Kosak, dont le nom est devenu synonyme de barbare et de serf abruti; le Kosak, ce Bédouin du Nord, avait des vertus hospitalières. Le sol fertile qu'il habitait suffisait à ses besoins : abreuvé du lait de ses cavales, nourri du poisson de ses lacs et du gibier de ses déserts, il ne demandait au monde que la liberté de dresser sa tente dans les immenses plaines que Dieu lui avait ouvertes.

Parmi les Kosaks se distinguaient les *Zaporogues*; ils choisissaient un *attaman*, qui pendant la guerre avait droit de vie et de mort, et qui pendant la paix redevenait un père plutôt qu'un chef; vivant en commun, sans castes et sans ilotes, ils jouissaient entre eux, sans querelles, sans rivalités, du sauvage bonheur qui leur suffisait. — Voisins des Grecs, ils avaient adopté le christianisme, et reconnaissaient comme chefs de l'Église les patriarches de Constantinople; attachés à leur croyance, ils regardaient comme leurs éternels ennemis les Tartares et les Turcs, contre lesquels ils soutinrent fréquemment des luttes sanglantes.

Aussi intrépides cavaliers que marins hardis, soit qu'ils s'élançassent sur leurs légers chevaux, ou dans leurs petites barques, nommées *czajka*, ils sortaient presque toujours vainqueurs du champ de bataille, portaient la terreur jusqu'au seuil du palais des sultans, et faisaient trembler les hordes de la Crimée. Après le combat, ils regagnaient leurs foyers avec un riche butin, qu'ils se partageaient par égales portions. La renommée de leurs exploits, l'attrait de la liberté qu'ils possédaient, attiraient parmi eux une foule de serfs fugitifs, qui venaient leur demander asile et défense contre l'oppression de leurs maîtres; toujours bien accueillis, leurs émigrations étaient fréquentes, et le nombre de leurs alliés grossissait chaque jour.

Au temps de leur plus grande prospérité, les Kosaks servirent de barrière à la Pologne, leur patrie adoptive, contre les invasions des Tartares, des Turcs et des Moskovites; ils s'associèrent à ses luttes, et versèrent leur sang plus d'une fois sur les rives de la Vistule. Les Polonais respectaient l'indépendance de leurs voisins, et les Kosaks appelaient les Polonais leurs frères. La Pologne était puissante alors, et les Kosaks heureux; mais cette harmonie ne devait pas durer longtemps, car en Pologne deux classes partageaient le pouvoir : c'était le clergé romain et la noblesse, qui voulaient tous deux une supré-

matie exclusive. Le clergé voulut forcer les Kosaks à reconnaître l'autorité du pape; la noblesse conçut le projet de les réduire à la condition de serfs; le clergé fit brûler leurs temples, et les nobles soumièrent à la corvée les plus faibles. Mais bientôt la révolte suivit l'oppression; une guerre à mort s'alluma entre les deux peuples; guerre d'extermination, mêlée à tous les excès que la vengeance et la haine peuvent inventer; duel gigantesque, qui dura près d'un demi-siècle, et finit par épuiser les deux partis, dont il causa la perte.

Les ennemis de la Pologne virent avec un délire de joie les déchirements de ce malheureux pays. Plus tard, en 1654, le czar Alexis sut profiter des fautes de ses rivaux, et tendit une main amie aux Kosaks. De là datent la décadence de la Pologne et l'influence de la Russie sur l'Europe.

C'est dans cette époque de sang que M. Czynski a puisé le sujet du roman qu'il vient de publier. Et, certes, le peuple qui a enfanté Chmielnicki, Mazeppa et Pugatchew, était bien digne de trouver un historien.

Et au milieu de cette fluctuation incessante d'œuvres avortées, de titres trompeurs auxquels sont cousus des lambeaux informes, qui s'appellent romans *intimes* ou *historiques*, au gré de l'inepte fantaisie qui les a créés, nous nous félicitons de pouvoir citer avec intérêt le livre de M. Czynski. Et regrettant vivement que le défaut d'espace ne nous permette pas d'en donner ici une analyse détaillée, de faire ressortir tout le dramatique qui a présidé à sa conception, et de citer quelques-uns de ses passages le plus énergiquement colorés, nous exprimons à l'auteur notre vive sympathie pour son talent distingué, que nous croyons appelé à quelque chose de plus sérieux que l'agencement de fortes scènes de roman. M. Czynski a dépassé dans *le Kosak* les espérances de succès littéraires qu'avait éveillées l'apparition de son *grand-duc Constantin*. Il est fort rare de voir un étranger manier avec autant d'art, de facilité, notre langue, et mettre en œuvre les richesses de son génie.

Quand on ouvre le livre de M. Czynski, un attrait irrésistible ne permet plus de le fermer avant la fin; et par le temps qui court, c'est le plus simple et le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un roman.

Notice sur la question d'Orient et sur la possession d'Alger, par M. FOURCADE, ancien consul de France à Smyrne; brochure in-8.<sup>o</sup> Paris, chez Delaunay, 1836.

La question d'Orient est aujourd'hui une des questions les plus importantes de la politique européenne. L'avenir de l'Europe et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie dépendra peut-être un jour de sa solution. D'une part la Russie, fidèle à sa politique, et sourdement conquérante, ne perd aucune occasion, n'épargne aucune démarche pour aggrandir encore son vaste territoire; elle renoue la Grèce par ses intrigues, après lui avoir donné longtemps un proconsul, s'empare des Bouches du Danube, remplit la Perse de ses espions et de ses agents, resserre la Turquie, l'appauvrit, la domine, la bloque, met garnison dans Constantinople, convoitant le moment où elle s'en emparera. D'un autre côté, les puissances européennes, inquiètes de toutes ces menées et de la marche conquérante de sa diplomatie tortueuse et sans foi, ont commencé à concevoir des craintes sérieuses. L'Angleterre ne voit pas sans défiance les escadres russes passer si près des îles Ioniennes, et boucher les Dardanelles devenues un lac russe. La France, qui chaque jour accroît ses relations dans le Levant, qui possède Alger, a de fréquents rapports avec l'Égypte, observe aussi avec anxiété les progrès de l'influence russe. La Suède gémit secrètement de voir à ses portes un aussi puissant voisin, qui lui a déjà enlevé la Finlande. Il n'y a pas enfin jusqu'à la tranquille et somnolente Autriche qui ne se prenne quelquefois de terreur en passant sous la bouche des canons russes, qui saluent ses vaisseaux sortant de son Danube pour entrer dans la mer Noire. Auprès de cette grande question d'Orient toutes les autres sont ou puériles ou accessoires. Aussi ne doit-on pas s'étonner que son examen ait réclamé à un si haut point l'attention des diplomates et des publicistes. L'auteur de la brochure que nous annonçons, M. Fourcade, ancien consul de France à Smyrne, est un ennemi ardent et acharné de la politique russe, et bien que l'opinion contraire ait aussi ses partisans, nous ne pouvons cependant nous dissimuler de quel poids sont les faits qu'il raconte, dans la bouche d'un homme qui a passé presque toute sa vie dans le Levant, revêtu de fonctions importantes, qui, dans les nombreuses missions dont il a été chargé, a pu apprendre une foule de faits jusqu'alors restés inconnus, qui,

enfin, a pu apprécier, avec cette sagacité que donne une longue expérience, les résultats de l'influence désastreuse exercée longtemps sans contrôle par la Russie dans le Levant. L'opinion dont M. Fourcade est l'organe a longtemps, en France même, divisé les différents gouvernements. Le ministère Richelieu voulait l'alliance russe; le prince de Talleyrand conseillait constamment de s'allier avec l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie et la Prusse. M. Fourcade voudrait voir la réalisation de ce dernier système; mais croit-il bien que les concessions qu'il veut faire à la Prusse, l'alliée nécessaire de la Russie, soient de nature à satisfaire cette ambitieuse puissance, qui, dans quelques années, aura peut-être obtenu par les progrès du temps et la force des choses plus qu'elle n'obtiendrait par les voies proposées par M. Fourcade? Ensuite, ne faut-il pas un peu s'attacher l'Autriche et l'empêcher d'être quelquefois, comme malgré elle, enveloppée dans le mouvement russe? Aussi différons-nous sur ce point avec l'auteur de cette notice, et croyons-nous que le meilleur moyen de mettre une barrière à l'influence toujours croissante de la Russie, et d'attirer l'Autriche plus complètement dans les intérêts de cette nouvelle alliance, serait de réunir par un lien fédératif tous ces États situés entre l'Autriche, la Pologne et la Turquie, qui, sous le nom de Bessarabie, de Serbie, de Bosnie, d'Illyrie, de Moldavie, de Valachie, comprennent au moins une population chrétienne de quatre à cinq millions d'habitants, et d'en créer une grande république fédérative sous le protectorat de l'Autriche. D'une autre part, agrandissement et reconstitution du royaume d'Arménie; enfin, agrandissement de la Grèce, qu'il eût mieux valu, en tout état de cause, laisser aux Turcs que de l'abandonner aux Bavaois, les gens du monde dont le caractère et les habitudes sont le plus antipathiques aux Hellènes et les moins propres à civiliser un pays.

M. Fourcade a parfaitement bien caractérisé, dans sa brochure, les fautes de l'ancien gouvernement, qui, pour obéir à je ne sais quelle sensiblerie politique, a affranchi la Grèce de ce qu'on appelait le joug de la Turquie, pour la mettre sous le joug bien autrement dur et pesant des Bavaois. Il démontre également que cette fameuse bataille de Navarin, à laquelle les Anglais, dans leur vigilante et prévoyante politique, appliquèrent en plein parlement l'épithète devenue célèbre de *untoward*, n'eut pour effet que de détruire la marine turque au profit de la Russie.



La plupart des faits politiques qui se sont passés dans le Levant depuis dix ou quinze ans, ne sont pas encore aujourd'hui justement appréciés par tout le monde : nous devons donc savoir gré à M. Fourcade d'avoir rappelé sur eux l'attention, à un moment surtout où la question d'Orient est toute d'actualité, et d'avoir signalé les fautes qui passèrent autrefois pour des actes de haute politique.

La question d'Alger est une des faces de la question d'Orient ; aussi M. Fourcade a-t-il voulu lui consacrer un appendice dans sa brochure. Nous ne disputerons pas avec lui sur le point de savoir si, pour un coup d'éventail donné à un consul, il convenait bien de chasser le dey et de se mettre à sa place ; seulement, ce point une fois écarté, nous croyons que ses évaluations manquent quelquefois de justesse, qu'il a exagéré les pertes, diminué les revenus, et ne s'est pas toujours rendu un compte bien exact de l'influence commerciale et maritime que nos possessions d'Afrique exercent annuellement sur plus de vingt de nos départements.

Quelle que soit du reste l'opinion soit sur la question russe ou turque, soit sur celle d'Alger, l'ouvrage de M. Fourcade contient d'utiles documents, qui ne seront pas lus sans fruit par ceux qui tiennent à éclairer les faces de cette grande question.

*Simon*, par George SAND ; un volume in-8.<sup>o</sup> Paris, chez les marchands de nouveautés. Prix : 7 fr. 50 cent.

Dans les romans, comme sur la scène, nous sentons le besoin de retrouver la nature elle-même, d'y reconnaître nos passions, d'y prévoir un avenir, pour en tirer des leçons utiles, applicables aux masses ou aux individus. Tous ceux de G. Sand sont des types d'exagération, sans une nuance de couleur vraie. Il semble que l'auteur ait pris à tâche de se créer un monde renversé, où les rôles changent entre l'homme et la femme. C'est un combat continu entre le sexe et l'instinct, entre la nature et le costume. Les femmes ne sauront aucun gré à G. Sand du caractère factice qu'il leur prête ; elles aiment à conserver leurs faiblesses et à se montrer telles qu'elles sont : changer l'ordre naturel, c'est altérer gratuitement la vérité des choses, des êtres et des faits ; c'est renoncer d'avance à toute espèce de mérite.

On ne trouve pas dans *Simon* un seul personnage qui mette en relief une pensée ; on ne saurait y découvrir une idée-mère. Dans les

autres romans de l'auteur qui a fixé quelque temps les regards de l'avenir par les coruscations fugitives d'un style vigoureux et d'images neuves ; on se surprend impressionné, mais non touché. Les individus qui s'agitent sur la scène nous étonnent sans nous intéresser. Zélia est repoussante ; la princesse Cavalcante serait une charmante maîtresse, mais on n'en voudrait pas pour sa femme, non plus que de Fiamma, l'héroïne de *Simon*, la femme amazone. Leur caractère à toutes est-il une maladroite confession du caractère de l'auteur, ou bien un de ces jeux d'esprit qui ne laissent après eux que lassitude et dégoût ?

Au reste, malgré tout ce qu'on en peut dire, ou plutôt, malgré qu'on n'en puisse rien dire, *Simon* se vendra comme se sont vendus les premiers livres de G. Sand, comme se sont vendus les romans, contes et nouvelles de tant d'autres que je pourrais citer ; jusqu'à ce que surgisse un talent fort de logique et de pensées puissantes, qui réforme l'allure inégale de la littérature facile, et mette fin à ce dévergondage qui envahit tous les genres, qui s'étaye de toutes les coteries et s'en va colporter, à tant la feuille, d'une Revue ou d'un éditeur à l'autre, les produits de son industrie dérisoire. Mais, dans l'état où sont les choses, il est bien à craindre que le vœu des gens de goût reste encore longtemps une utopie.



## Bulletin bibliographique.

---

(Littérature. — Sciences et Arts. — Politique et Jurisprudence. — Théologie et Philosophie. — Médecine et Physiologie. — Philologie. — Histoire. Géographie. Voyages.)

---

### LITTÉRATURE.

*Göthe's Werke, Ausgabe in zwei Bänden, mit Stahlstichen und einem Fac-simile der Handschrift Göthe's* : Œuvres de Goethe, édition en deux volumes, ornée de gravures et d'un fac-simile de l'écriture de Goethe; 1.<sup>re</sup> livraison, formant la moitié du tome I.<sup>er</sup> : la 2.<sup>e</sup> livraison est sous presse. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Repertorium der gesammten deutschen Literatur für das Jahr 1836* : Répertoire complet de la littérature allemande, pour l'année 1836; publié par une société de gens de lettres, sous la direction d'E. G. Geradorf, sous-bibliothécaire à l'université de Leipzig. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Allgemeine Bibliographie für Deutschland* : Bibliographie universelle de l'Allemagne, 7.<sup>e</sup> volume, 1.<sup>er</sup> cahier. Leipzig, chez Brockhaus, 1836. — Cet ouvrage donne sur chaque publication une courte analyse, qui met à même le lecteur de juger d'un coup d'œil son intérêt d'agrément ou son utilité. Il contient aussi des notices biographiques, les nouvelles des écoles et universités, etc. Sa réunion avec le *Répertoire* que nous venons d'annoncer, forme une classification exacte, complète et précieuse de tout ce qui a paru jusqu'ici dans la librairie allemande.

*Dramatische Werke von J. Ch. Baron von Zedlitz* : Œuvres dramatiques du baron J. Ch. de Zedlitz; tome IV, contenant : 1.<sup>o</sup> *L'Intrigue de cabinet*; 2.<sup>o</sup> *L'Amour sait trouver son chemin*. — Les volumes déjà publiés contiennent : tome I.<sup>er</sup>, *L'Étoile de Séville*; tome II, *les*

*Sceptres et les Couronnes; l'Honneur d'une reine.* Tome III, la *Tourterelle*; le *Maître et l'Esclave*; les *Nuits de Valladolid*. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Bibliothek des Frohsinn's*: Bibliothèque des amis de la gaité, ou Recueil de 10,000 anecdotes, bons mots, fines réparties, parodies et charges bouffonnes, épigrammes, charades, logogryphes, énigmes, etc., en prose et en vers; rédigé par le D.<sup>r</sup> J. M. Braun; sections I—V. Stuttgart, chez F. M. Köhler, 1836.

*Der Bodensee, nebst dem Rheinthal von S. Luziensteig bis Rheinegg*: le Lac de Constance avec la vallée du Rhin, depuis le chemin de Sainte-Lucie jusqu'à Rheinegg; manuel du voyageur, du peintre et du poète, par G. Schwab; orné de deux cartes. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Nero, Tragödie*: Néron, tragédie, par K. Gutzkow; brochure, papier vélin.

*Maha-Guru, Geschichte eines Gottes*: Maha-Guru, histoire d'un dieu, roman en deux parties, in-8.<sup>o</sup>, par K. Gutzkow. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Alt-schwedische Balladen, Märchen und Schwänke*: Ballades, contes et traditions populaires des vieux Suédois, traduits par G. Mohrke; un volume in-8.<sup>o</sup>, papier vélin. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Lorentino von Medici*: Lorentino de Médici, tragédie historique, par W. Platé. Bonn, chez Koenig et van Borcharen.

*Die Gebirgsreise*: Excursions dans les montagnes; recueil de nouvelles de Penseroso, auteur des *Sœurs*, de la *Dame de la cour*, de l'*Oncle et le Neveu*, etc.; 3 volumes, Leipzig, chez Vieweg, 1836. — Ces nouvelles, écrites avec sentiment, sont des peintures intéressantes de la vie de famille; elles annoncent de la part de l'auteur une connaissance intime du cœur: c'est un délicieux passe-temps pour les heures de loisir.

*Tag und Nacht*: Jour et Nuit, nouvelles par G. Spindler; 2 volumes in-8.<sup>o</sup> (tomes XLIV et XLV des *Œuvres complètes*). Le 1.<sup>er</sup> volume contient: le *Philtre*, le *Talisman*; et le 2.<sup>e</sup> volume: le *Tisserand*, la *Magie de l'amour*, *Chansons bohémienues*, le *Jour de payement*. Stuttgart, chez Hallberger, 1836.

*Der Phoenix*: le Phoenix, 2.<sup>e</sup> semestre, 1836; journal littéraire et artistique, publié par le D.<sup>r</sup> E. Diller. On s'abonne dans toutes les

librairies d'Allemagne. — Ce recueil périodique, dont la rédaction générale est due à plusieurs écrivains des plus distingués, est répandu dans tout le monde littéraire, qu'il intéresse à un haut degré par le goût qui préside au choix de ses articles.

*Retzsch's Umriss zu Shakespeare* : Études sur Shakespeare, par Retzsch ; 3.<sup>e</sup> livraison : Roméo et Juliette. Les deux livraisons déjà publiées contenaient : 1.<sup>o</sup> Hamlet ; 2.<sup>o</sup> Macbeth. Leipzig, chez Ernst Fleischer, 1836.

*Schiller's sämtliche Werke* : Œuvres complètes de Schiller, en 12 volumes in-8.<sup>o</sup>, papier vélin, avec 12 gravures de Kaulbach, Schröter, Stielke, Mücke et autres artistes distingués. Troisième livraison, contenant les tomes VII—IX. Le tome VII est orné d'une scène de Wallenstein ; le tome VIII, du portrait de la femme de Schiller ; le tome IX, d'une scène de Guillaume Tell. La quatrième et dernière livraison de ce magnifique ouvrage, qui réclame une place dans la bibliothèque des amateurs et des gens de lettres, sera publiée avant la fin de l'année courante. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

*Frankreich, in sozialer, literarischer und politischer Beziehung* : la France, considérée sous le point de vue social, littéraire et politique, par H. L. Bulwer, traduit de l'anglais par Czarnowsky ; 3 volumes in-8.<sup>o</sup> Aix-la-Chapelle, chez Mayer, 1836.

*William Shakespeare's sämtliche dramatische Werke* : Théâtre complet de W. Shakespeare, publié en 40 petits volumes, format de poche, in-32, papier vélin ; chacun desquels contiendra une pièce entière. Les quatre premiers qui ont paru, donnent : 1.<sup>o</sup> le Roi Léar, traduit par L. Petz ; 2.<sup>o</sup> la Tempête, traduit par T. Mügge ; 3.<sup>o</sup> Thimón d'Athènes, traduit par C. Ortlepp ; 4.<sup>o</sup> les deux Nobles de Véronne, traduit par A. Fischer. Leipzig, chez G. Wigand, 1836.

*Die Waldenser* : les Vaudois, roman de H. Koenig ; deux volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

#### SCIENCES ET ARTS.

*Denkmale der Baukunst* : Monuments d'architecture érigés depuis le septième jusqu'au treizième siècle dans le Bas-Rhin, publiés par Sulpice Boissérée ; un volume in-folio, avec 72 planches, dont plusieurs coloriées, et 12 feuilles et demi de texte. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta. — Ce livre contient une riche collection des constructions civiles, religieuses et monastiques, des fontaines, tombeaux, sculp-

tures et peintures sur vitraux, classés d'après un ordre chronologique exact pour l'intelligence de l'histoire architecturale religieuse. Les planches ont été confiées au talent des artistes les plus distingués.

Bulletin scientifique de l'académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg. — Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées, dont vingt-quatre forment le volume. Le prix de souscription est de 5 roubles assign. en Russie, et de 1 1/2 écus de Prusse, à l'étranger. On s'abonne à Saint-Petersbourg, au comité administratif de l'académie, place de la Bourse, n.° 2, et chez W. Græff, libraire, commissionnaire de l'académie, place de l'Amirauté, n.° 1. L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge de commandes pour les provinces, et le libraire Léopold Voss à Leipzig, pour l'étranger. — Le Bulletin scientifique est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ses travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants : 1.° extraits des mémoires lus dans les séances ; 2.° notes de peu d'étendue *in extenso* ; 3.° analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'académie par divers savants ; 4.° rapports ; 5.° voyages scientifiques ; 6.° extraits de la correspondance scientifique ; 7.° ouvrages offerts et notices sur l'état des musées ; 8.° chronique du personnel de l'académie ; 9.° annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'académie ; 10.° mélanges.

#### POLITIQUE ET JURISPRUDENCE.

*Die Staatswissenschaft im Lichte unserer Zeit* : les sciences politiques considérées sous le point de vue actuel, par M. Poeltz, de Leipzig ; 5 volumes grand in-8.° Leipzig, chez J. C. Hinrichs, 1836.

*Beiträge zur Verwaltungspolitik* : Dissertations sur la politique administrative, par le professeur F. Buchlau ; un volume in-8.° Leipzig, chez J. Gösche, 1836. — Cet ouvrage se recommande à l'attention des publicistes par l'intérêt que présentent plusieurs de ses chapitres ; entre autres : la centralisation ; le système provincial ; les emplois civils ; la responsabilité des ministres ; le pouvoir autocratique des princes ; le cabinet des ministres, le premier ministre et le conseil des ministres ; les tribunaux ; la ville et les communes ; l'administration municipale, etc.

## THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

*Mythen der alten Perser* : les Mythes des anciens Perses, considérés comme source des dogmes et des rites de la religion chrétienne; avec les jugements, les opinions des Pères de l'Église. Ouvrage rédigé pour la première fois dans un ordre systématique par F. Nork; grand in-8., avec une frontispice et des vignettes. Leipzig, chez L. Schumann, 1836.

*Paley's natural Theology* : Théologie naturelle de Paley, avec des notes illustratives, par lord Brougham et sir Ch. Bell, et des dissertations supplémentaires de sir Ch. Bell (Londres, chez Ch. Knyght, 1836); traduction faite par une société de savants. Stuttgart et Tübingue, chez Cotta.

*Die heilige Schrift in hundert Kupferstichen* : l'Écriture sainte, ancien et nouveau Testament, en cent gravures, d'après l'ordre chronologique des livres bibliques; accompagnée d'explications par le D.<sup>r</sup> J. Lindner. Leipzig, chez Kummer, 1836.

*Geist des Judenthums* : Esprit du peuple juif, par Israël; 15 feuilles in-8., papier vélin. Stuttgart, chez G. S. Liesching, 1836.

*Acta Hermesiana quæ compluribus G. Hermesii Libris à Gregorio XVI. S. P. per litteras apostolicas damnatis, ad doctrinam Hermesii hujusque in Germaniâ adversariorum. Accuratiùs explicandam, et ad pacem inter contrarias partes, Deo juvante, restituendam scripsit, P. J. Elenich, philosophiæ doctor in Academia Vratislaviensi, fasciculus primus.* Göttingue, chez Vandenhoeck et Ruprecht, 1836.

*Ueber die Erforderlichkeit der priesterlichen Ehe-Einsegnungen zum Sakrament der Ehe* : De la nécessité de recevoir la bénédiction sacerdotale dans le sacrement de mariage, pour en confirmer la validité, par G. D. Berg, docteur en théologie. Breslau, chez Adersholtz, 1836.

*Die Probleme und Grundlehren der allgemeinen Metaphysik* : Principes et problèmes de métaphysique universelle, par G. Kantenstein, professeur de philosophie à l'université de Leipzig. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

## MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

*Ueber die Krätze, und ihre Behandlung nach der englischen Methode* : Des maladies psoriques, et de leur traitement d'après la méthode anglaise, par le D.<sup>r</sup> Vezin. Osnabruck, chez F. Rackhorst.

*Ueber das Seebaden* : Considérations sur les bains de mer, par le D.<sup>r</sup> K. Muhry, médecin, chirurgien et professeur à l'école de médecine de Hanovre. Hanovre, chez Hahn, 1836.

*Ernst Ludwig Heim's vermischte medizinische Schriften* : Mélanges de littérature médicale, par E. L. Heim, recueillis dans les papiers laissés par l'auteur, et publiés par le D.<sup>r</sup> A. Præsch, médecin à Berlin; avec une biographie de Heim, rédigée sur les documents les plus authentiques par G. W. Reßler; 2 volumes grand in-12. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Handbuch der menschlichen Anatomie* : Manuel d'anatomie humaine, à l'usage des élèves en chirurgie et des praticiens, par le D.<sup>r</sup> C. F. Th. Krause, professeur d'anatomie à l'école de médecine de Hanovre; t. I.<sup>er</sup>, 2.<sup>e</sup> partie. Hanovre, chez Hahn, 1836. — Le 2.<sup>e</sup> volume, qui complète l'ouvrage, sera mis en vente incessamment. Il contient une série d'observations curieuses, qui jettent sur les détails de l'art anatomique une vive lumière.

*Ueber den Gebrauch mineralischer Wasser am Abend* : De l'emploi, le soir, des eaux minérales; suivi de considérations sur les eaux de Marienbad, par Heidler, in-8.<sup>o</sup> Leipzig, chez Hinrichs, 1836.

#### PHILOGOLOGIE.

Dictionnaire synonymique complet de la langue française, par J. G. Fries, professeur à Paris; un volume in-8.<sup>o</sup> Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836. — Ce dictionnaire est utile non-seulement aux Allemands qui étudient le français, mais encore à tous ceux qui font de cette langue un usage habituel.

*Vorschule zum Cicero* : Leçons sur Cicéron; recueil de tous les documents antiques, biographiques, littéraires et autres, qui nous sont parvenus sur cet écrivain; manuel à l'usage de ceux qui étudient ses ouvrages, rédigé par le D.<sup>r</sup> S. E. Schirlitz; 1.<sup>re</sup> livraison, grand in-8.<sup>o</sup> L'ouvrage complet formera six à sept livraisons, et sera terminé dans le cours de cette année. Wetzlar, chez C. Wigand, 1836.

*Allgemeines Bücher-Lexikon* : Dictionnaire bibliographique universel, ou Catalogue par ordre alphabétique de tous les livres qui ont été publiés depuis l'an 1700 jusqu'à la fin de 1834, avec l'indication des imprimeurs, des éditeurs, les prix, etc., par W. Heinsius; tome VIII, contenant les publications faites depuis 1828 jusqu'à la fin de



1834, par O. A. Schultz, livraisons 1—4, composées des feuilles 1—40 (*Abelardi—Harnisch*). Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Wörterbuch über die Schwierigkeiten der deutschen Sprache* : Vocabulaire des difficultés de la langue allemande, par Maurice, comte de Goertz-Wrisberg, in-8.° Dans toutes les librairies, 1836.

*Sanchuniathon's Urgeschichte der Phöniciers* : Histoire originaire des Phéniciens, de Sanchuniathon, tirée d'un ancien manuscrit découvert et traduit par Philo, avec des remarques de F. Wagenfeld et une préface par Grotefend. Hanovre, chez Hahn, 1836.

#### HISTOIRE, GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

*Deutsches Volksthum im Mittelalter* : Histoire nationale des Allemands au moyen âge, tome I.<sup>er</sup>, format portable, élégamment cartonné. L'ouvrage se divise en trois parties : 1.° la chevalerie à l'époque des guerres de Franz de Sickingen ; 2.° des mœurs et coutumes chevaleresques ; 3.° chroniques sur les mœurs et coutumes du moyen âge. Stuttgart, chez F. H. Kœhler, 1836.

*Reisekarte der Schweiz* : Carte routière de la Suisse, dressée par Vollmann, et gravée par Seitz et Schleich.

*Reisekarte von Italien* : Carte routière d'Italie, avec les pays voisins au Nord de cette contrée.

*Reisekarte von München* : Carte de Munich. Munich, chez Cotta, 1836.

*Allgemeine deutsche Biographie* : Biographie universelle de l'Allemagne, ou recueil de notices authentiques sur les hommes les plus distingués de ce pays dans tous les siècles, par leurs services, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes ; tome I.<sup>er</sup>, 1.<sup>re</sup> livraison ; la suite se publie activement. Heidelberg, chez J. Engelmann, 1836.

*Lelevel's kleinere Schriften historisch-geographischen Inhalts* : Petits écrits historiques et géographiques de Lelevel, traduits du polonais par K. Neu ; quatre volumes in-8.°, avec 9 cartes. Leipzig, chez Breitkopf et Härtel, 1836.

*Karte des Königreichs Württemberg* : Carte du royaume de Wurtemberg, en une feuille, dressée d'après les renseignements les plus récents, avec la situation exacte et vérifiée de tous les points importants, par Paulus, topographe du bureau royal ; gravée sur pierre par C. Sommer et Rebmann, lithographes du roi. Stuttgart et Augsburg, chez Cotta, 1836.

*Geschichte des Aufstandes, Befreiungskriege und der Revolution in Spanien* : Histoire des guerres et de la révolution d'Espagne, par le comte Torreno, tomes I—III (pour paraître incessamment). Leipzig, chez Brockhaus.

Abrégé de géographie de A. Balbi, 3.<sup>e</sup> édition, in-8.<sup>o</sup>, qui était depuis longtemps attendue, et que va publier, à Paris, M. Jules Renouard. — L'auteur de cet excellent livre, fixé à Vienne, en qualité de conseiller impérial près de Sa Majesté, a refondu entièrement cet ouvrage déjà si estimé, et a mis la dernière main à son travail, qui diffèrera essentiellement des éditions précédentes, tant par les rectifications qu'il y avait lieu d'introduire, que par les documents précieux qu'il s'est appliqué à recueillir sur tous les points. Placé au centre de l'Allemagne, il a été à même de donner particulièrement à cette partie de son ouvrage des développements en rapport avec l'importance de cette contrée. Son livre, tel qu'il sera livré au public, sera le précis le plus complet des connaissances géographiques. L'éditeur, par une combinaison habile des caractères, et en adoptant un plus grand format, a pu, sans une augmentation notable du prix, faire entrer dans cette troisième édition beaucoup plus de matières que n'en contenaient les précédentes; il a de plus orné le volume d'un grand nombre de cartes et de plans de villes d'une parfaite exécution. La contrefaçon annoncée dernièrement en Belgique, presque au même prix, mais *copiée sur l'ancienne édition*, ne peut manquer de tomber en grande défaveur, dès que la nouvelle publication de Paris sera répandue.



**SEPTEMBRE 1836.**

---

**STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.**

## Littérature.

---

### ESQUISSES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(TRADUIT DE L'ALLEMAND.)

---

Romanciers.

---

GEORGE SAND.

(*Deuxième article.*<sup>1)</sup>)

C'EST une tâche difficile à bien remplir, que celle de juger les littérateurs contemporains, dont on diffère de mœurs, de langage et de patrie. La critique devient surtout délicate quand elle s'attache à l'œuvre d'une femme, devenue célèbre entre toutes par la hardiesse insolite de ses créations; qui a franchi d'un pas les limites fixées à son sexe, pour venir se poser fière et puissante à l'entrée d'une lice nouvelle, et jeter son dédaigneux défi à l'esprit du siècle.

Lorsqu'on entend partout redire que les vieilles idées philosophiques sont tombées, que le matérialisme qu'elles avaient enfanté est descendu avec elles dans la même tombe, que le sentiment religieux a repris ses droits et son influence, que le doute actuel n'est plus que l'hésitation de la raison qui sonde les croyances

1 Cet article, comme le précédent (v. le numéro de juillet, p. 48), est encore extrait de l'ouvrage intitulé : *Die Geisterwelt (le Monde intellectuel)*; qui est sous presse, et à qui la renommée de son auteur, dont nous devons encore taire le nom, assure un grand retentissement. Nous nous proposons d'en rendre un compte détaillé dès qu'il paraîtra.

*Note du Traducteur.*

avant de les adopter, et, enfin, qu'une grande réaction intellectuelle révèle tout un avenir de progrès social; n'est-il pas étrange aujourd'hui de voir, en face de ces pompeuses déclamations, surgir une protestation toute directe, dont la spécieuse énergie éveille au sein de la foule de vives sympathies? Et cette protestation écrite par la main d'une femme, revêtue pourtant d'une forme nerveuse, colorée d'un style magique et entraînant, après avoir acquis à son auteur des blâmes comme des éloges outrés, a fini par tomber dans le domaine des erreurs littéraires, comme ces feux follets qui brillent au bord d'un abîme, et s'éteignent heureusement avant d'y avoir attiré le voyageur.

Pour comprendre l'esprit de George Sand, pour apprécier les motifs de ses doutes philosophiques, de ses haines contre l'organisme social, il faudrait pénétrer les secrets de son éducation première, savoir à quelles influences elle fut soumise, à quel délaissement moral elle fut peut-être livrée, comment son âme ardente et trop impressionnable fut desséchée dans sa fleur par le scepticisme railleur de Voltaire, ou le cynisme sentimental de Diderot; mais il ne nous appartient pas, à propos de la femme écrivain, qui vit encore, de soulever le mystère d'une éducation à laquelle manqua sans doute une base religieuse : car orgueil insouciant et défaut de foi sont les deux principes qui ont altéré son âme et peut-être empoisonné sa vie. Avec cette âme audacieuse et cette existence exceptionnelle que nous avons devinées à George Sand, il est facile de sentir comment, après avoir repoussé l'idée de Dieu, elle a lutté contre les formes égoïstes de notre société moderne, au cœur de pierre, à la main d'or. Elle ne vit plus, dans ce qu'on appelle les usages reçus, que de vaines paroles, suite ou précédent de vaines actions; dans les institutions les plus respectables, que les mensonges dont la corruption ou la faiblesse humaine les ont viciées : à ce spectacle elle s'est indignée; mais pressentant que sa voix de femme ne serait pas entendue, elle a renoncé aux habits, au nom, au cœur même de son sexe; puis elle a poussé un cri retentissant, cri de guerre sans merci, contre les abus sous lesquels elle n'a pas su retrouver

le principe sacré toujours existant; pauvre esprit, égaré dans les déserts de la psychologie dont il s'était fait une fausse idée, il lui a fallu se créer un monde et un ciel fictifs, dont son imagination rêveuse a fait tous les frais, et dans lesquels il n'a pas même trouvé une place pour se reposer.

Malheur à qui fut jeté par le hasard à travers les époques de transition; à qui se sent emporté, comme la feuille d'automne, au souffle glacé du doute. Pour lui le ciel n'a plus de clarté, la terre point d'asile où il puisse cacher ses souffrances intimes. Malheur à qui naît aujourd'hui, dans ce siècle où les préjugés font la loi, où l'égoïsme roule sur l'or, et ferme la porte de l'avenir à quiconque n'a rien à lui jeter pour acheter le droit de passer outre; — c'est qu'aujourd'hui l'espérance est plus que jamais un appât trompeur; la vie de l'homme est si courte! elle fuit avec son cortège de déceptions; et Dieu ne lui a point donné de revenir deux fois sur sa route. L'attendra-t-il au but avec des compensations? Qui pourrait le deviner? Pour nous, vivant dans l'actualité, vainement compterions-nous sur la brillante utopie d'une régénération sociale; de pareilles révolutions dans l'ordre moral ne s'opèrent que très-insensiblement. Les révolutions physiques ont seules le triste privilège de la tragédie classique, l'unité de temps; les trônes s'écroulent, les villes s'engloutissent dans un seul jour: il faut de longues années pour en relever les débris.

Un procès, singulier par ses détails, curieux par les parties qui luttaient, mais déplorable aussi par les réflexions amères qu'il a excitées, vient de montrer à la France George Sand, dépouillée du prestige de son nom littéraire, George Sand obligée pour quelques jours de quitter les hautes sphères où l'a placée son génie, pour s'asseoir, redevenue femme triste et incomprise, mère froissée dans ses plus douces affections, en face du tribunal où la citait l'homme auquel sa jeunesse fut sacrifiée; auquel elle doit beaucoup pardonner peut-être, puisque c'est après la séparation qui fut contre lui son seul recours, qu'elle éprouva la crise qui donna un libre essor à cette lave brûlante qui dévo-

rait son sein. M.<sup>me</sup> Dudevant, heureuse de ses rapports de famille, appréciée, noble, sensible et fière qu'elle était, par un cœur aussi élevé que le sien, qui eût compris son âme et réalisé ses illusions de jeune femme, M.<sup>me</sup> Dudevant n'eût peut-être jamais écrit; elle eût accompli paisiblement sa destinée de femme; et nous n'aurions point connu LÉLIA; mais un livre, si remarquable qu'il soit, quelque gloire qu'il puisse refléter sur le front d'où s'est élancée la pensée forte qui l'a conçu, devait-il être le prix d'une félicité flétrie dans son germe? — Une autre femme se serait brisée sur le premier écueil qui aurait blessé sa frêle vie. M.<sup>me</sup> Dudevant s'est grandie de toute la vigueur d'une âme exceptionnelle; elle s'est créé des ressources contre un avenir qui la menaçait d'abandon; et elle a vendu chèrement à la société dont elle voulait se venger dans la personne d'un seul homme, les éloquents plaidoyers qu'elle lui a jetés au visage, sous le manteau viril de George Sand.

Nous respectons le voile dont elle s'est entourée; car aussi ne sommes-nous point de ceux qui brisent la plume aux doigts de la femme; son imagination n'est pas plus circonscrite que celle de l'homme; la différence d'éducation seule a pu en apporter dans l'étendue de sa capacité. Si nous voulions interroger aussi les pages de l'histoire, nous verrions son influence se montrer partout, devenir salubre ou nuisible selon ses vertus ou ses vices, l'impulsion ou l'abrutissement qu'elle a subi tour à tour, en traversant les phases de la civilisation, les périodes du mouvement intellectuel des sociétés.

Le temps est venu pour elle, de rompre le dernier anneau qui l'attachât encore à une vieille idée de servitude. Appelée à jouer sur terre un rôle d'égalité vis-à-vis de l'homme qu'elle enfante et dont elle dirige les premières impressions, elle doit avoir son franc-parler, son droit d'opinion en morale comme en science, en matière d'art comme en poésie, dont elle fait le plus gracieux ornement. Rousseau n'a-t-il pas dit quelque part : que les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes; si donc nous voulons que les hommes deviennent grands et vertueux, laissons déployer aux femmes tous leurs trésors de grandeur d'âme, de vertu,



d'imagination et de génie. Et ne demandons qu'une seule chose à celles qui ont cru trouver dans les lettres leur spécialité, c'est de rester toujours femmes. Que de leur bouche, faite pour murmurer des mots d'amour, d'encouragement ou de consolation, ne s'échappent jamais les expressions de la haine ou du blaspème. Échos mystérieux de la harpe des anges, qu'elles chantent entre l'homme et Dieu des accords d'union et d'harmonie.

Pourquoi faut-il avouer que George Sand a méconnu cette mission de généreuse conciliation, qui lui eût sans doute acquis, sinon plus de gloire, au moins plus de sympathie? Pourquoi s'est-elle privée du seul bonheur qui pût ramener quelque rayon de calme sur son existence déflorée? — Si la charité avait fait taire ses sanglantes ironies, si la prière avait adouci l'ulcère de ses sombres désespoirs, une carrière de solide renommée se fût ouverte à son génie. Au lieu de lui renvoyer ses malédictions amères, qui vont fouiller au creux des plaies sociales sans y verser de baume qui en assoupisse les douleurs, on l'eût adorée comme un de ces êtres sublimes, lointaines créations qui glissent entre le ciel et la terre comme de rapides étoiles aux douces lueurs, pour annoncer aux exilés de ce monde que le bonheur qui fuit sans cesse devant eux, doit enfin s'arrêter au sein de Dieu, laissant derrière lui l'espérance comme un flambeau pour éclairer sa trace.

Le principal défaut qui caractérise presque tous les ouvrages de George Sand, c'est la mise en scène de personnages tout à fait exceptionnels. La peinture de ces sortes de caractères est la maladie du siècle; George Sand eût été plus originale, si elle avait su s'en garantir. Ainsi, dans *Indiana*, sa première héroïne, elle a modelé une femme en dehors de notre monde; elle l'a fait naître créole, c'est-à-dire élevée au sein d'une civilisation presque nulle dans son développement moral. Et cette femme est mise en lutte avec notre société, représentée par un vieux mari, ancien officier de l'empire, devenu industriel, et par un jeune amant, type spirituellement esquissé des dandys de la restauration. Indiana placée en face de son mari, tout imbu qu'il est de l'esprit positif

que donne l'habitude des calculs, ne peut avoir pour lui que de l'estime; il ne doit exister entre ces deux êtres nul rapport d'idées, de caractère, de sentiment; mais uniquement celui de la position sociale. Or un homme dont la vie a été aventureuse comme celle du colonel Delmare, qui n'a qu'une connaissance très-imparfaite de toutes ces lignes de démarcation conventionnelles qu'il a franchies; qui a grandi, homme de victoire, à travers les classes et les rangs marqués dans la société, en foulant aux pieds les préjugés qu'elle consacre : un tel homme pouvait épouser Indiana, et se charger de la conduire avec lui dans les voies d'une civilisation plus raffinée. Mais Indiana n'aurait pu être la femme de M. de Ramières, homme d'esprit, sur qui les opinions ont toute influence, qui joue avec le vice, sans être réellement vicieux, et par simple passe-temps; Ramières, pour arriver à Indiana, a tué d'un caprice une pauvre femme qu'il a séduite; et il n'en garde d'autre regret que celui d'avoir assez oublié son rang social pour descendre à une intrigue de camériste. Il rencontre Indiana, et se prend à l'aimer frivolement, comme pour expier l'inconvenance de son premier caprice. La résistance d'Indiana prête bientôt à son amour de bon ton les couleurs d'une rapide exaltation, qui tombera tout à coup avec les obstacles qui l'avaient allumée. Indiana, qui a osé l'aimer au sérieux, par entraînement, sans réflexion, sans calcul, quitte son mari, ses devoirs, oublie tout, pour venir de l'île Bourbon se jeter dans ses bras et le désennuyer en France. Mais elle le trouve marié à M.<sup>lle</sup> de Nangis, et ne reçoit de lui que des reproches de s'être exposée à une scène conjugale, qui peut amener contre lui-même de dangereuses représailles. Rien à dire de M.<sup>lle</sup> de Nangis; c'est une femme qui suit le monde et la vie, leurs exigences, les transactions qu'ils acceptent, et qui évitera le scandale; n'est-ce pas aussi tout l'essentiel? — Au milieu du drame, se jette un être à demi mystérieux, espèce de providence des romans, qui rêve le suicide dans la passion, et qui se charge de protéger Indiana, fût-ce malgré elle-même, contre les atteintes du monde. Son intervention soulage un peu de cette mordante ironie versée sur les autres personnages; mais on regrette de ne

le voir dévoué que par passion, lorsqu'il eût dû apprendre à Indiana que l'accomplissement du *devoir*, quelque onéreux qu'il paraisse quelquefois, est le seul talisman qui puisse la défendre des atteintes extérieures.

*Valentine* montre plus d'art dans la forme, plus de grâce dans les détails, plus d'harmonie dans les couleurs, plus de richesse dans le style. Il y a déjà progrès dans l'exécution de ce second livre; et on retrouve *plus de la femme* dans ses nuances. C'est un reproche plein de sensibilité et de profondeur adressé à ce monde sans pitié, qui n'a point de pardon pour la faiblesse d'une femme que la passion a fait tomber. *Valentine* est une défense victorieuse des droits du cœur contre la morale. Il eût été, certes, bien difficile de prévoir qu'à cette œuvre de tolérance succéderait *Lélia*, cette belle *Lélia* au front pâle, aux yeux fixes et brillants; cette nouvelle Médée, plus dangereuse que l'ancienne, qui verse à flots de sa coupe maudite, l'incrédulité, la haine, l'isolement et le suicide. — Car la vie de *Lélia* résume toutes les infamies. Un poète, jeune, ardent, mélancolique, aime cette femme, qui s'attache à lui après avoir aimé d'autres hommes, mais qui ne veut pas céder à ses désirs, parce qu'elle ne croit pas ou ne croit plus à l'amour des sens. De là des monologues enthousiastes, des billets d'amour délirant. Puis le pauvre *Sténio* est jeté aux baisers d'une femme perdue, par *Lélia*, avec laquelle il croit goûter sa félicité si longtemps rêvée. Désabusé et flétri, il tombe dans la débauche, résolu d'y noyer sa vie. *Trenmor*, l'ami de *Lélia* et le sien, vient pour l'arracher à cette existence corrosive; mais il est déjà trop tard. *Sténio* est mort aux douces impressions de la nature, mort aux adoucissements de l'amitié que le ciel a créée si séduisante pour endormir les souffrances des cœurs les plus déchirés. Les efforts de *Trenmor* sont restés sans succès; et *Sténio*, conduit au suicide, se jette dans le lac d'un couvent de camaldules, où son ami l'avait laissé quelque temps pour recouvrer un peu de calme au sein de la solitude. *Lélia*, qui vient pleurer sur le cadavre du malheureux *Sténio*, est étranglée par *Magnus*, moine jaloux et fou dont elle avait autrefois écouté l'amour; et *Tren-*

mor, de retour au couvent pour y être témoin de ces scènes hideuses, part aussitôt à la poursuite de Magnus, qui s'est enfui.

L'impression qui naît de la lecture de cet ouvrage est toute de trouble et de souffrance. Il n'y a pas, en effet, d'infortune plus poignante que celle de l'union d'êtres qui ne devaient pas se rencontrer, et de la séparation de ceux qui devaient s'unir. Mais il ne faut pas qu'un mal dont les membres de la société sont coupables, devienne un prétexte d'outrager la société elle-même dans ses institutions les plus saintes, et de se jeter dans le dévergondage le plus éhonté de l'intelligence et du cœur. Luttons de tout notre pouvoir contre l'égoïsme, contre l'amour insatiable de l'argent, contre les préjugés qui enchainent l'amour aux convenances d'un sordide intérêt, qui comptent pour rien la vie tout entière de l'âme. Mais n'attaquons point ce qui fait la force, le soutien des familles et de la société qu'elles composent. Que chacun de nous dise : Je souffre; j'aurais pu ne point souffrir; je veux faire que d'autres ne souffrent pas, ou souffrent moins que moi. Mais ne disons jamais : puisque je souffre, je veux être coupable; puisque je souffre, c'est qu'il n'y a pas au monde de loi morale; c'est qu'il n'y a pas de règle pour mes passions; c'est qu'il n'y a rien pour apaiser la soif de bonheur qui me dévore, et je veux imaginer *tout* pour éteindre jusqu'à l'idée de cette souffrance.

Quand on a repoussé Lélia avec ses pensées lugubres et subversibles de l'ordre moral, on éprouve le besoin d'admirer sa forme si riche, si harmonieuse, si nerveuse et si grandiose, où la vie intime, empruntant à la nature ses plus beaux symboles, se développe en eux dans le plus majestueux accord. La publication de ce livre a suscité dans le monde littéraire de vives oppositions et de violentes critiques. Et sans doute George Sand s'y était préparée d'avance. Car on ne jette pas impunément à la société une provocation si soudaine, si haineuse et si complète, sans en mesurer la portée, sans attendre une vigoureuse réaction.

Briser la plume qui avait tracé l'image de Lélia, c'eût été s'avouer vaincue, faire tacitement une sorte d'amende honorable aux

vices sociaux qu'elle avait flagellés. Mais George Sand avait épuisé dans son œuvre gigantesque tout ce qu'il y avait de fiel dans son âme fondue au creuset de tant d'émotions douloureuses. Après s'être servie de l'art comme moyen pour répandre et faire accepter ses paradoxes, elle écrivit par amour de l'art, elle en fit son but principal. Ainsi dans les pages qu'elle traça plus tard, on reconnut sans peine les fortes inspirations d'*Indiana* et de *Lélia*, unies à autant d'exaltation peut-être, mais où cependant l'individualité du moi se fait moins sentir.

Le *Secrétaire intime* est un long rien, gracieux et coquet. On y voit une charmante princesse *Cavalcanti*, femme de plaisir, quoique honnête, et n'ayant sans doute qu'un seul amant, qui donne des bals délicieux dans son joli palais de Monaco ; le tout est précédé de quelques phrases bien cadencées, en guise de préface. Au fond, pas une pensée, pas même l'ombre d'une pensée ; comme si la nullité de cette bluette capricieuse avait été choisie exprès, pour faire encore plus ressortir les teintes sombres de *Lélia*.

Et puis est venu *Leone Leoni*, robuste obscénité dont les détails feraient pâlir les traits les plus hardis de la satire de Juvénal ; où l'on voit Juliette, femme prise au sein du luxe et de ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur social, Juliette entraînée dans un abîme par un immense amour pour Leoni, l'homme intimement vicieux et flétri, et qui sait pourtant donner une sorte de grandeur à sa vie infâme, tant il est vrai que l'excès de la vie criminelle peut en quelque sorte ennoblir le coupable. Et au milieu de ces deux êtres se déroulent des mystères effrayants, auxquels on n'oserait même songer dans le cercle de l'existence commune. L'esprit qui a voulu saisir ces invraisemblances, symptômes de la faiblesse d'un génie qu'on dirait usé par un laborieux enfantement, croit assister aux derniers rayons d'un astre qui va s'éteindre dans les flots de cette mer d'oubli, où les Genlis et les Cottin ne surnageront plus.

*Jacques* est une absurdité ; le mot est rude, mais il formule et complète seul l'impression éprouvée par sa lecture. Figurez-vous un mari aimant sa femme, et d'abord aimé par elle ; mais c'est

encore un mari d'une trempe exceptionnelle, car George Sand est décidée à ne pas descendre du monde idéal qu'elle a rêvé. Jacques est donc un homme d'expérience, instruit par les passions, et grandi par des peines de cœur; son âme peut encore fleurir par de nouvelles joies, ou se froisser sous l'étreinte de nouvelles douleurs. Mais il s'est imaginé, l'espèce de fou qu'il est, que sa femme ne saurait le comprendre. Et au lieu d'affections, de confidences intimes qui eussent rapproché et lié ces deux âmes, il se contente d'aimer sa femme avec une contrainte, une réserve que rien au monde ne saurait justifier. — Il a une sœur Sylvia, femme d'un caractère calqué sur le sien, et qui reçoit seule ses épanchements mélancoliques. Sylvia s'est éprise d'amour pour Octave, pauvre jeune homme faible et secondaire comme Fernande, l'épouse de Jacques. Octave, froissé par Sylvia, comme Fernande l'a été par Jacques, se rencontre avec elle, par la volonté expresse de George Sand, sur une limite commune de malheur. Tous deux s'aiment. Jacques, qui a découvert leur passion, la laisse croître en gémissant, mais sans y mettre l'opposition la plus légitime; car n'oubliez pas que Jacques regarde les passions comme quelque chose de sacré. Il se charge complaisamment de réunir les amants séparés, puis il s'éloigne pour ne pas gêner leur bonheur; et enfin il achève ses jours par un suicide, pour ne plus être, même de loin, un obstacle à leur entière union. Voilà l'histoire de l'amour, du dévouement de Jacques. Mais où donc George Sand a-t-elle rencontré un homme, protecteur par droit d'époux d'une femme jeune et belle, qui l'aime; et qui, lorsque par sa froideur, ses négligences, il la force à se détacher de lui, ne cherche pas à la ramener par son amour et ses nouveaux soins; ou qui du moins, s'il n'a pas compris sa faute, ne lui tend pas la main pour la retenir au bord du précipice, dans l'intérêt de cette femme si ce n'est dans celui de son propre orgueil? Un homme qui la laisse de sang-froid monter tous les degrés d'une passion coupable, et qui après avoir assisté lâchement à une chute qui les déshonore tous deux, aille se jeter dans les glaciers du Tyrol? Quand le suicide en quelques rares circonstances serait pardonnable à un infortuné, n'y a-t-il pas une

ignoble folie à le faire servir de dévouement à l'adultère? est-ce donc une femme qui devrait établir de si révoltants paradoxes, et mentir à la pudeur de son sexe, en avilissant sa plume par de pareilles peintures?

*André*, plus modéré, plus simple, mérite aussi moins de blâme. C'est le type d'une faiblesse individuelle dont les exemples, pour n'être pas fréquents, sont malheureusement vrais. Nous découvrons en lui un jeune homme capable d'amour, de passions enthousiastes, mais qu'un fond de nonchalance habituelle, et la nécessité de plier sous une influence étrangère et supérieure, ont privé de l'énergie dont il aurait besoin. Triste est l'avenir de la jeune fille qui s'est appuyée sur lui avec ses rêves de bonheur. Pauvre fleur qui n'a pu trouver d'ombrage, il lui faudra se faner au premier souffle qui passera sur son calice.

Les personnages du second plan sont esquissés avec bonheur. Le père d'André, vrai gentilhomme campagnard qui ne connaît que les fermes et les vanités paysannes; Joseph Marteau, le coq du village, bon cœur, avec des formes grossières comme ses mains durcies par le cal de la bêche; puis Henriette, la grisette vive, légère, étourdie, simple et prétentieuse tout à la fois dans le bien comme dans le mal. André est à tous égards le plus gracieux roman de George Sand; celui qui vise le moins aux effets anti-naturels. Il est touchant, et suave comme une arrière-pensée du ciel; tandis qu'*Indiana*, *Lélia*, *Leoni*, se dressent comme trois spectres dont l'orbite sans prunelle est éclairée d'un reflet satanique.

*Simon*, son dernier ouvrage, ne laisse recueillir dans son sein aucune idée-mère; il n'offre pas comme les autres un de ces types coulés en bronze, comme on a dit quelquefois, qui mettent en relief toute une pensée. Fiamma, la principale figure du roman, est encore une femme supérieure, comme Jacques est un homme supérieur; mais après tout, rien ne décide chez elle en quoi consiste cette supériorité; et supposé qu'on veuille bien l'admettre, on est réduit à la motiver sur la naissance de Fiamma, qui doit le jour à un bandit italien; de là, sans doute, ce caractère de virilité sauvage que nous lui reconnaissons; cette physionomie de guérillas

en robe qu'elle conserve jusqu'au dénoûment. Simon est la plus faible création du roman, comme le roman lui-même est le plus médiocre parmi tous les autres. Fidèle à son système de renversement, George Sand s'est appliquée constamment à faire des femmes de ses hommes, et des hommes de ses femmes. Dans ce drame à deux, qu'on appelle amour, Simon exprime le principe inerte et passif; il aime moins qu'il ne se laisse aimer : c'est Fiamma qui le séduit.

Quel avantage ou quel charme George Sand trouve-t-elle donc à intervertir ainsi tous les rôles? pourquoi ne pas laisser à chaque sexe le caractère que lui a tracé la nature? Ce n'est point ici une question de vain amour-propre que nous cherchions à défendre; mais encore serait-il bien que les romans, avant tout, fussent l'exacte reproduction de la nature; et que les rôles convenus ne fussent pas sacrifiés à des caprices imaginaires que rien ne peut faire adopter.

En résumé, si quelques créations originales, si la vigueur de la pensée, le brillant des images et le coloris d'un style limpide et toujours plein, assignent à George Sand une place distinguée à côté des meilleurs écrivains de l'époque; nous, qui avons jugé son œuvre sans partialité, mais d'après nos impressions, jugement de l'âme et du cœur, qui ne trompe jamais en matière de littérature facile; nous ne croyons pas à l'avenir possible de ces talents d'imitation qui se sont calqués sur les tableaux lugubres d'une philosophie Byronienne; les étincelles qui jaillissent de leur choc avec le monde, n'éclairent point. Pèlerins égarés à travers la société qu'ils ne savent pas comprendre, jusques à quand nos auteurs modernes useront-ils leurs veilles à saper ses bases, que leur mission serait de réédifier; jusques à quand, prophètes du scepticisme ou de la fatalité, auront-ils le droit de briser une à une toutes nos croyances, d'effacer nos illusions comme nos espérances, et de nous crier dans leur délire orgueilleux, en creusant devant nous le gouffre du néant : qu'espérez-vous de l'avenir, quand le présent n'est qu'une déception de vos rêves de la veille? — qu'est-ce que Dieu, autre qu'une solution adroite du système du monde mal conçu?



— qu'est-ce que l'immortalité, dont vous vous bercez follement, quand la pièce bouffonne de cette vie sera jouée?... Rien qu'une copie mensongère des formes de la vie.... C'est la momie du temps, conservée par le baume de l'espérance dans la tombe de l'éternité.

A. P. CHRISTIAN.



## UNE SIMPLE HISTOIRE,

Nouvelle

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE C. FERRAND.

---

### I.

C'est une simple histoire que je vais vous raconter.

Deux jeunes gens, il y a quelques mois, se promenaient à Berlin sous les tilleuls.

— Une maîtresse .... passe encore : c'est une chaîne de roses formée par le plaisir;.... et que brise un caprice;.... mais une femme! Dieu, que c'est lourd!.... disait Adolphe, dont les traits étaient contractés par une indéfinissable émotion d'ennui. — Je croyais presque aimer cette petite Léonore; mais depuis que sa mère m'a pressé d'en finir.... par le mariage, et que je sens l'époque fatale approcher chaque jour, mon amour a passé comme un rêve. Décidément je ne pourrai jamais l'épouser.

— Et pourquoi donc pas ?

— Je ne sais ! Voici l'histoire : Passant un jour, il y a un an, devant une maison de ce quartier, j'aperçus un écriteau de chambre garnie à louer, et par une fenêtre aussi une jeune fille — c'était Léonore. Je louai pour moi la chambre, sans disputer longtemps sur le prix. Dès lors j'eus mille occasions de revoir la jeune fille chez sa mère; je lui trouvais de piquants attraits; elle me plut. Bien des jeunes gens l'entouraient d'hommages et de délicates prévenances. Mais dès mon apparition, je ne sais quelle fatalité les lui fit repousser tous, pour s'attacher à moi uniquement.

— D'honneur, tu es le premier homme que j'aie ouï se plaindre d'être aimé ! Qui peut donc aujourd'hui t'éloigner de cette jeune fille ?

— Elle est bonne autant que jolie .... c'est vrai. Mais après tout, n'est-ce encore qu'une petite bourgeoise fort commune .... tu comprends ! .... faite pour les seuls travaux du ménage, sans esprit, ni éducation. Elle sait aimer un homme de tout son cœur ; mais elle ignore le secret de le fixer ; du reste, elle ne manque pas d'intelligence, c'est-à-dire qu'elle ferait une excellente femme d'artisan. Je ne puis m'expliquer par quel hasard je restai bientôt le seul amant de Léonore, titre qui, dans le vocabulaire des bourgeois vertueux, équivaut à celui de fiancé. Je croyais l'aimer réellement, je la vois même toujours avec plaisir ; mais encore une fois, je ne saurais l'épouser. Sa famille m'inspire d'ailleurs un invincible dégoût ; quand je pense à son père, honnête charpentier ; à son oncle, établi cordonnier ; à son frère, l'ébéniste, adieu tout mon amour ! Ce sont de bonnes et braves gens, je n'en disconviens pas, mais avec lesquels je ne puis former aucun lien décent. Ils me trouvent fier ; et c'est bien à tort : car je ne puis concevoir qu'un homme tire vanité de sa naissance, de son rang ou de sa fortune dans le monde ; avantages, tout précieux qu'ils soient, qui ne sont point acquis et que le hasard lui jette en passant. Mais il y a une aristocratie de l'esprit et de l'éducation, qui a ses exigences avec lesquelles on ne peut transiger. Mon union avec Léonore serait trop mal assortie. C'est une fille pleine de qualités aimables et d'une exquise sensibilité ; mais jamais sa famille ne me comptera parmi ses membres.

— Eh, que penses-tu faire maintenant ?

— Ma foi, Victor, il faut que tu m'aides à sortir de ce pas difficile. Tu es un roué, toujours en bonne fortune près des femmes, je veux te donner à ma Léonore. Tu viendras chez elle, tu joueras le rôle d'adorateur ; et tes assiduités, bien ou mal accueillies, serviront bientôt de prétexte à ma jalousie d'abord, à une rupture ensuite.

— Singulière idée.... Je ne puis au fond approuver tes motifs ; mais l'expédient que tu proposes me plaît assez. Cela m'amusera.

— Ainsi donc tu consens ? Oh, ma reconnaissance sera éternelle !

Victor sourit d'un air de suffisance. — L'affaire peut devenir intéressante, reprit-il; je suis impatient de voir si mes grâces pourront te chasser du cœur de ta belle.

— Je crains bien, à vrai dire, que cela ne te soit pas chose aisée, continua son ami avec un rire malicieux.

— Nous verrons!

— Allons : bonne chance! Dans quelques instants nous serons près d'elle. Elle vient d'habitude, à cette heure, sur la promenade.

Alors Victor ne fit plus que jeter autour de lui des regards curieux sur la foule de promeneurs qui se croisaient en tous sens. Tout à coup il presse vivement le bras de son ami. — Vois-tu cette jolie personne là-bas sur ce banc?

— Qui donc, s'écrie Adolphe : cette petite blonde en robe blanche?

— Eh oui, sans doute. C'est la plus délicieuse figure que j'aie jamais rencontrée. Elle me semble encore embellie depuis le dernier jour que je l'aperçus à la même place.

— Tu la connais donc?

— Mais — oui et non. Je me souviens de l'avoir vue, il y a un an, dans un jardin public fréquenté par la classe moyenne, et d'avoir même valsé avec elle. Sa jeunesse, ses grâces, et cette teinte de franche naïveté qui embellissait ses traits, qualité si rare dans nos grandes villes, me frappèrent tellement, que je ne pus l'oublier.

— Hé bien, c'est Léonore elle-même qui est venue me rejoindre ici.

— C'est un bijou charmant, que je te remercie de me faire mieux connaître! Et vraiment, cette jeune fille t'aime? Mais tu es fou d'y renoncer; car je ne sais pas un homme qui ne fût jaloux de sa préférence.

— Tu le penses? dit Adolphe d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent.

Mais Victor, dont les regards n'avaient cessé de s'attacher sur Léonore, ne remarqua point l'altération légère du visage de son ami.

Léonore, qui les avait aperçus tous deux, se leva pour venir gaiement au-devant d'Adolphe.

## II.

Quelques semaines s'étaient écoulées....

Victor, assis un jour devant son bureau, achevait de plier un billet sur un petit papier d'une coupe élégante et parfumé, lorsque son ami entra chez lui sans être annoncé. Victor, surpris, rougit légèrement, froissa le billet dans sa main, et le jeta dans une corbeille placée sous la table.

— Eh bien, que fais-tu donc? Je te dérange peut-être?

— Nullement, mon cher! tu me vois tout honteux de moi-même; car, figure-toi, pour la première fois de ma vie je venais de faire des vers....

— Pour Léonore, sans doute?

— Justement. Cela ne te fait pas rire?

Adolphe gardait un sérieux de glace.

Alors Victor continue d'un ton d'exaltation : En vérité, j'ai peine à me reconnaître; mais je ne suis plus maître de moi. Le service d'amitié que je t'ai rendu pour briser ta liaison avec Léonore m'a coûté cher; car j'ai perdu le repos et l'esprit. Léonore ne m'est plus indifférente. Tu es bien heureux d'être délivré de la fascination de ses charmes; mais moi, je n'y tiens plus; je crains de l'aimer un jour éperdument!

— Tu l'aimes donc? reprend brusquement Adolphe .... et elle?

— C'est-à-dire .... que je ne l'aime pas encore précisément .... mais elle, comment pourrait-elle m'aimer, tant que la blessure que lui a faite au cœur ton infidélité, ne sera pas guérie? Oh non, son cœur est trop plein encore de ressentiment, pour qu'il puisse y avoir place pour de plus douces émotions. Pourtant elle se plaît dans mon intimité; elle m'appelle déjà son ami; c'est un titre précieux que celui de consolateur .... et j'espère beaucoup du temps.

— Elle me haïrait!!!

— Quand cela serait, mon cher, tu n'aurais guère le droit de t'en plaindre. Après s'être joué cruellement des plus tendres affec-

tions d'une femme, qui pourrait attendre d'elle un autre sentiment que la haine?

Adolphe écoutait son ami d'un air plus sombre et les yeux fixés à terre.

— Léonore a versé bien des larmes sur les premiers jours de son délaissement; un peu de calme est enfin revenu dans son âme; mais sa douleur, pour être muette et cachée, n'en est pas moins amère. On dirait, à la voir, une fleur demi-close qu'un souffle d'orage a courbée; puisse la rosée vivifiante d'un nouvel amour relever sa tige flétrie! La pauvre enfant t'oubliera, j'espère; et avec ton souvenir finiront ses tristesses.

Adolphe marchait dans la chambre à pas précipités....

— Eh bien, mon cher, qu'as-tu donc? je ne te conçois plus. Depuis quelques jours il n'est rien que je ne fasse, par pur dévouement à notre amitié, pour distraire ton esprit d'une passion qui t'obsédait; et l'oubli de Léonore, qui devrait combler tes vœux, te rend malade?.... Je crois presque que tu vas pleurer....

— Pleurer?.... oh non! mais en renonçant à son amour, je ne songeais pas, vois-tu, qu'elle pût un jour le donner à un autre; maintenant, peut-être, elle sera heureuse .... avec toi! car tu la consoleras, toi, et vous rirez de moi entre vos baisers!

Victor prit la main de son ami et la serra vivement : Écoute, Adolphe, autrefois, comme toi, je faisais de l'amour pour passer le temps. A présent je me sens tout d'un coup changé. Et je crois que je ne puis plus être heureux qu'en assurant la félicité de cette jeune fille....

Adolphe retira vivement sa main de celle de Victor, et sans répondre un seul mot, il se jeta hors de la chambre.

Et Victor le regarda partir avec un étrange sourire, qui n'était ni de joie ni d'ironie : un sourire inerte, comme une crispation des muscles. — Il l'aime encore, se dit-il; et maintenant peut-être nous jouons à un jeu maudit; car s'il l'aime toujours, moi, moi .... oh! je l'aime aussi! Et je ne la lui rendrai jamais. C'est entre nous un drame, au fond duquel il y a du sang! Qu'importe!!!

Et Victor, le cœur serré, le front pâle, le regard terne et sombre, s'abîma dans ses réflexions....

## III.

Une société joyeuse se livrait au plaisir d'une promenade sur l'eau. Adolphe, pensif et seul, vint plus tard errer sur la grève. Ses amis l'appelèrent; un d'eux même, qui n'était pas encore dans sa nacelle, courut à lui pour l'entraîner.

— C'est dit : — convenu.... tu viendras avec nous.... Plus on est de fous, plus on rit!....

— Laisse-moi, dit Adolphe. Je ne suis guère disposé à rire. Ma mélancolie troublerait votre joie. Laisse-moi,.... je n'irai pas!

— Bah!.... nous saurons bien te dérider le front, monsieur le philosophe! Je ne te lâche point....

Et il le poussa dans la nacelle, au milieu d'une salve d'applaudissements, et les rameurs gagnèrent le large.

Adolphe s'assit dans un coin, sans mot dire; les saillies de ses amis lui arrachèrent parfois un sourire,.... un sourire amer, où il y avait des larmes; puis il retombait dans l'engourdissement.

— Ah ça, dis-nous donc, Adolphe, ce que tu as aujourd'hui? s'écria quelqu'un de la bande. Vas-tu garder toujours cet air sinistre qui te fait ressembler à l'esprit de la fatalité? Vois donc, ami, le temps est superbe, le ciel bleu, le fleuve clair comme une glace; des jardins de plaisance serpentent au long de ses rives, et de si jolis minois de femmes se mêlent au coloris des fleurs! c'est ravissant;

— Et le jeune fou envoyait aux promeneurs de la rive mille baisers....

— Tout cela me touche peu, dit Adolphe d'une voix creuse.

— Que te manque-t-il avec nous?

— Rien. — J'ai la fièvre.... J'ai mal aux dents....

— Oui,.... mal aux dents du cœur, n'est-ce pas, comme dirait HEENE! reprit le folâtre étourdi, en éclatant de rire....

— Adolphe se tut. Son silence était triste comme une douleur. Et la conversation prit un autre cours.

Le bateau s'arrêta à une demi-lieue de la ville, non loin d'une petite maison blanche, entourée de bois délicieux, dont les frais ombrages, qui se penchaient sur le fleuve, était le rendez-vous favori des habitants.

Adolphe quitta ses amis, qui ne cherchèrent plus à le retenir, et délivré du spectacle de leur importune gaîté, il se sentit moins oppressé.

Une autre barque élégamment pavoisée vint déposer bientôt sur la même rive des couples joyeux, parmi lesquels se trouvaient Victor et Léonore. Celui-ci vint sans façon saluer son ami. Après quelques mots insignifiants sur le temps et la beauté du lieu, ils se quittèrent froidement. Victor fut s'asseoir sur l'herbe avec sa maîtresse, et Adolphe prit un étroit sentier qui conduisait à un bois solitaire. Et là il se coucha sur un tapis de mousse parmi des bouleaux qui secouaient leurs feuilles mortes sur les rameaux de quelques pins rabougris. C'était un endroit désolé que personne ne songeait à visiter; sa douleur n'y craignait point de témoins indiscrets.

— Infortuné que je suis!.... s'écria-t-il; j'ai dû les voir contents d'être ensemble; sourieux et insoucians comme on est aux jours heureux! Et moi.... moi.... ô mon Dieu!

Et après quelques minutes d'un morne silence :

— Mais je suis fou! car je ne l'aime pas, cette femme.... je l'ai abandonnée, je lui ai rejeté son amour sur le cœur avec dérision.... — Eh bien, à présent, pourquoi me plaindre qu'un autre jouisse de cet amour que je n'ai point voulu? Ne devrais-je pas en être joyeux moi-même?.... Non.... Je ne puis.... peut-être, si c'était un autre que *lui*! mais Victor.... oh! c'est une affreuse pensée! Léonore! aujourd'hui seulement je sens que je t'aime! car autrefois ce n'était qu'un caprice, l'amour-propre jaloux de triompher de tous mes rivaux. Et maintenant, séparé de toi, ma chérie, je ne puis plus exister. Je t'aime, oui, avec délire; dût-il m'en coûter mon âme, il faut que tu sois à moi seul! Je te reprendrai!....

Un torrent de pleurs suivit cette explosion. Il se leva brusque-



ment, et se mit à marcher au hasard à travers les bruyères et les buissons de la forêt.

Puis il s'arrêta encore ; son front pâle appuyé contre un arbre, il fixait à terre des yeux égarés, où se peignaient les paroxismes d'une rage étouffée.

Victor!.... oh! mais tu m'as trahi; car tu as poussé le jeu trop loin : c'est m'insulter en face que d'avoir pris pour toi ma Léonore; et l'aspect de votre union est un défi moqueur que tu m'as jeté! Eh bien! malheur à toi, car je vais me placer entre cette femme et toi!

Et Adolphe retourna sur ses pas par le même sentier, dans une exaltation que nulle parole ne saurait peindre.

La gondole qui avait amené Léonore et son ami, était toujours là, retenue par un câble à une énorme souche de peuplier. Mais avant qu'Adolphe eût pu la joindre, les promeneurs s'y étaient replacés. Léonore, appuyée sur le bord, mouillait dans l'eau ses petites mains blanches; Victor, assis près d'elle, embrassait sa taille voluptueuse; et puis le câble fut délié, et lorsque Adolphe arriva sur le bord, la gondole rapide était déjà loin, sans laisser une seule ride à la surface du fleuve, où se reflétaient les teintes orangées du soleil couchant.

Adolphe, un peu calmé par la résolution qu'il avait prise, retrouva ses amis, et revint avec eux, moins sombre, jusqu'à la ville.

Le soir est l'heure la plus agréable pour une excursion nautique. Il fait si bon voguer sur une onde tranquille, à travers des ombrages mystérieux qu'agite seul le souffle errant de la brise, quand on entend faiblir la dernière vibration d'une harmonie lointaine; lorsque la lune se penche, claire ou demi-voilée, au bord d'un nuage d'argent; et que les clochers moussus des villages voisins annoncent aux échos des deux rives le signal de la prière du sommeil.

Les beautés du soir ont un charme religieux dont le cœur ne peut se défendre. Le recueillement avait succédé aux joies bouffonnes de la journée parmi les passagers. Puis un chant doux et mélancolique s'éleva lentement vers les cieux.

Mais Adolphe restait muet.

Il y a des angoisses poignantes qui creusent le cœur en silence ; un désespoir calme qui, vu de près, ressemble au bonheur.

#### IV.

Onze heures venaient de sonner au beffroi de la cathédrale voisine. Un vent froid sifflait avec violence, et faisait vaciller les fanaux qui éclairaient une rue solitaire, dont toutes les maisons étaient fermées.

Un homme seul, enveloppé d'un large manteau, frappait du pied avec impatience sur les pavés retentissants. Deux fois il avait crié le nom de Victor ; pas une voix ne lui répondait.

— Il n'est pas rentré, se dit Adolphe, car c'était lui ; — mais je sais bien où le trouver.

Après avoir suivi quelques détours, il s'arrêta de nouveau, et se cacha dans l'angle d'une maison, de l'autre côté de la rue.

Son attente ne fut pas longue. Vis-à-vis, une porte s'ouvrit, et malgré l'obscurité, Adolphe vit sortir un homme que reconduisait une femme vêtue de blanc ; — le bruit d'un baiser blessa son oreille, — et la porte se referma.

— Victor ! s'écria Adolphe d'une voix tremblante d'émotion.

— Tiens ! .... Adolphe ! eh ! bon soir, mon ami.

— Je veux te parler....

— Vraiment ? quoi de nouveau ? Parle vite....

— Pas ici .... chez toi....

— Alors, viens.... Il y a longtemps, ma foi, que je n'étais sorti à pareille heure. Doublons le pas, mon cher.... La nuit est froide !

Adolphe ne répondit plus ; il marchait aux côtés de son ami.

Quand ils entrèrent dans la chambre, une lampe brûlait encore ; à sa clarté, les deux jeunes gens se regardèrent en silence pendant quelques minutes, puis Adolphe prit Victor par la main, et l'entraîna sur un sofa.

— Victor, tu aimes Léonore....

— Oui.... Et toi ?

— Moi aussi.

— Cela tombe bien ! se dit à lui-même Victor contrarié.

Et Adolphe continua en essayant un sourire de mauvaise grâce : Écoute, ami ; je devrais, je le sais, prendre le dessus, étouffer mes regrets, et dévorer mes larmes ; mais, vois-tu, je ne me sens pas la force d'accomplir un tel sacrifice ; à d'autres ces luttes de dévouement, de générosité, renouvelées d'Oreste et de Pylade ; je les trouve ridicules et contre nature. Quand un homme aime une femme, il ne peut renoncer à elle ; s'il a le courage de tuer son rival, il n'aurait pas celui de jeter lui-même sa maîtresse aux bras d'un autre, et de leur dire : aimez-vous, soyez heureux, et je le serai moi-même de votre bonheur ! — Non .... c'est une absurdité romanesque, et voilà tout.

Victor s'était levé et marchait à pas lents.

— Tu as raison, reprit-il froidement ; il y aurait folie. Mais j'ai le droit, à présent, de dire aussi comme toi : quand un homme aime une femme, il ne peut la jeter aux bras d'un autre. Où veux-tu donc en venir ?

— Je n'aime pas les romans, pas plus ceux du moyen âge que les modernes ; l'amour dans les romans est une phantasmagorie ; mon cœur l'a compris autrement....

— Mais enfin ?....

— Patience !.... — A présent la terre est trop étroite pour nous. Et cependant je ne vois point quel accord l'épée ou le pistolet peuvent mettre entre des rivaux. Le duel ne produit qu'un éclat inutile ; et entre gens qui s'entendent, les choses doivent se passer plus simplement.... Victor, nous sommes à deux de jeu !....

Et Adolphe sortit de dessous son manteau une fiole de cristal et deux dés.

— Allons, mon cher ; l'enjeu est beau ; c'est une vie jeune d'espoir et d'avenir. Viens vite : le perdant boira la mort.... et tout sera dit.

— Mais ....

— Pas un mot ! c'est fini. Je te laisse cinq minutes. — Décide-toi.

Et il passa dans la pièce voisine, où se trouvait un piano-forte ; et maître de toutes ses émotions, il se mit à fredonner une chan-

son de table, en tirant des touches du clavier des sons aigus comme un râle de damné.

Victor était resté seul. La lutte fut courte, mais terrible. Il y avait dans son cœur une double agonie, celle de la honte et de la vie. Car il fallait acheter une femme aimée, au risque de sa vie; ou bien acheter la vie au prix de cette femme, en acceptant la honte pour échange.

Victor préféra mourir.

La porte du cabinet était restée ouverte. Il s'en approcha pour regarder son ami qui lui tournait le dos. — Comme il a changé tout à coup, se dit-il en lui-même; — je ne sais si je dois le haïr ou l'aimer davantage. Et comme à l'heure du plus grand péril il paraît insoucieux! Il veut jouer sa vie sans haine, sans vengeance, comme on joue la dépense d'une fête. Oh! je sens que devant cet exemple d'énergie, ce serait lâche de reculer....

Et il fit comme un effort pour entrer dans le cabinet.

Adolphe l'aperçut, et finit d'exécuter son morceau.

— Bravo! s'écria Victor.

— Eh bien? dit Adolphe.

— Je suis prêt.

— Allons!.... une plume et du papier. Écrivons chacun une déclaration qui sera trouvée sur le cadavre de celui que la fatalité va choisir; une déclaration signée, qui attribue sa mort au suicide pour des motifs secrets.

— C'est juste.

Et ils écrivirent.

## V.

Le silence du tombeau régnait dans cette chambre isolée. Le bruit fantastique des plumes effleurant le papier se mêlait seul au souffle saccadé de la respiration des acteurs de ce drame paisible. Tout à coup la plume s'échappa des mains de Victor. Adolphe avait vu son mouvement.

— Qu'as-tu donc?

— J'ai eu peur!!! oui! — Car j'ai vu tout à l'heure une figure

pâle, en cheveux gris, se dresser devant moi, les mains jointes, le regard suppliant... Et j'ai eu peur! car ce spectre ressemblait à ma mère!

— Ah! fit Adolphe, avec un éclat de voix satanique. — Moi, je n'ai jamais connu la mienne. — C'est égal.... puisque tu as encore une vieille mère, j'oublie le pacte qui nous lie. Séparons-nous!

Et il se leva, l'air méprisant, l'œil ironique.

— Non! reprit Victor. Ma mère est morte il y a bien des années; mais son souvenir m'est saint, et à cette heure il me reprochait un crime. — Et il reprit la plume en répétant : ce n'est qu'un rêve! une hallucination!

Et tous deux écrivirent plus rapidement.

En ce moment l'horloge de la cathédrale gémit douze fois....

— Minuit, murmura sourdement Adolphe en jetant sa plume. Puis on entendit le cri monotone du gardien de nuit qui passait lentement sous la fenêtre. Et le silence recommença.

Les deux amis se communiquèrent alors l'écrit qu'ils avaient tracé. Adolphe serra le sien dans son porte-feuille. Celui de Victor resta sur la table.

Adolphe prit les dés.... Finissons-en! à moi! — *Huit!*

— Pas mauvais! dit Victor. — A mon tour! — *Huit!*

— Au diable la chance! — *Cinq!* — C'est trop peu. A toi, Victor!

— *Trois!!!*

Adolphe tomba sur une chaise. Victor resta debout devant la table, l'œil fixe, les lèvres décolorées. — J'ai perdu, dit-il après une pause.

Son ami cacha son front dans ses mains en murmurant d'une voix sourde : — Bonheur au jeu! malheur en amour! Puis ils se regardèrent tous deux avec une indéfinissable expression d'angoisse. Adolphe ne pouvait parler; il se jeta dans les bras de Victor.

Quelques minutes après, ils s'éloignèrent en se serrant la main.

— Oh que ne puis-je donc voir sans jalousie ma Léonore dans tes bras! s'écria Adolphe; cet amour fait mon malheur, puisqu'il me condamne au remords d'avoir perdu un ami!

— Ce n'est pas l'heure de changer de rôle, reprit Victor avec fermeté. Laisse-moi suivre ma destinée; je n'emporterai de la vie aucun regret. Après bien des jours de plaisir, le cœur finit par se blaser. L'indifférence est pire que les désirs impuissants. La vie est comme une maîtresse, que l'on quitte machinalement quand ses attraits sont fanés. Qui sait si la mort n'a pas aussi ses délices? Son étreinte est peut-être une volupté dont l'excès use nos forces. Et Victor regardait en souriant la fiole empoisonnée qu'il présentait à la lumière.

— Vois donc quelle liqueur transparente et pure! Allons, ne sois pas plus faible que moi. Tu ne sais donc pas qu'avec la vie finissent toutes nos peines? que le mourant rit du passé et défie l'avenir? Socrate ne tremblait pas en buvant la ciguë.... Salut! breuvage dont l'ivresse va m'apprendre des secrets que les savants d'aujourd'hui n'osent puiser à leur source....

Et d'un trait Victor vida la fiole, avant que son ami eût pu s'opposer à son dessein; puis il marcha vers lui et lui prit la main.

— Écoute, Adolphe, toute vérité est dans la mort. Jusque-là les hommes veulent paraître plus grands qu'ils ne sont. Mais la mort fait tomber le masque, et les abat du piédestal où ils se cramponnaient. — J'ai toujours été franc avec toi! Je ne ferai pas à cette heure mon premier mensonge. Les passions des hommes sont méprisables comme eux; ils croient faire beaucoup en leur sacrifiant la vie. Hommes, vie, passions, que tout cela se fait petit sous la main glacée du trépas!

Maintenant, mon ami, quittons-nous, comme au moment d'un long voyage. Et puis, vois-tu, j'ai besoin d'être seul pour régler avec Dieu les comptes de ma jeunesse. Le sens religieux est le dernier qui s'éteint dans l'homme. Vérité ou superstition, c'est la dernière qui a droit à notre hommage. Le temps suit.... Quittons-nous.

— Victor!!!

— Adieu! sois heureux!

— Maintenant? Oh, jamais!

— Adieu! adieu! Pars! Je vais encore t'éclairer .... comme hier....

Et quand Adolphe fut au bas de l'escalier, il se retourna pour voir une dernière fois son ami, debout au seuil de sa chambre, un flambeau à la main, le front pâle et ruisselant de sueur, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte.

La crise s'approchait; et les derniers mots que la douleur permit à Victor de jeter de loin furent ceux-ci : Bonne nuit, Adolphe! Viens demain me revoir!....

## VI.

Le lendemain Victor fut trouvé mort sur son lit. On crut à son suicide; et il fut enterré sans pompe religieuse.

Le même jour, vers midi, Adolphe, triste et rongé d'angoisses, porta ses pas vers la maison de Léonore. Sur la fenêtre de la jeune fille, un serin chantait dans sa cage; des touffes de roses et de réséda fleurissaient dans une jolie caisse peinte en vert; mais la chaise qui servait à Léonore était vide. Adolphe s'arrêta à la porte, comme s'il eût craint d'entrer. La clef lui sembla froide comme la veille était la main de Victor.

C'est pourtant bien là le corridor si connu, qui fut le témoin discret de tant de doux entretiens. Voilà bien l'escalier sur lequel tant de fois, lorsqu'elle éclairait son départ, ils restaient tous deux, chaque soir, si longtemps qu'à la fin sa mère ou sa sœur venait la rappeler. Voilà aussi la place où, prête à défaillir, elle versa tant de pleurs, lorsqu'à la suite d'un léger différent il lui jeta sans pitié son dernier adieu!

Adolphe se traîna en chancelant jusqu'à la chambre de Léonore. La porte n'était point fermée. Il entre avec précaution.... Tout est silencieux. Les meubles modestes de la jeune fille sont à la même place.

Rien n'est changé, peut-être .... que son cœur....

Tout à coup un souvenir amer se réveille dans l'âme d'Adolphe : c'est le souvenir du jour où il rencontra Léonore avec son ami.... Léonore penchée sur son sein dans la gondole joyeuse....

Un cri de malédiction trouble l'asile de la jeune fille; Adolphe, hors de lui, s'élance dans la rue, comme poursuivi par un spectre.

Ses amis ne l'ont jamais revu.

Le soir du même jour, une jeune fille pleurante et voilée jetait des fleurs sur la tombe de Victor. Et quelqu'un entendit le nom d'Adolphe se mêler à sa prière.

A. P. CHRISTIAN.





## RODOLPHE,

Poème romantique,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE LA COMTESSE IDA HAHN-HAHN.

En annonçant, dans notre numéro de juin (page 322), la publication des charmantes poésies de la comtesse Ida HAHN-HAHN (Leipzig, chez Brockhaus, 1836), nous avons promis à nos lecteurs la traduction de quelques fragments des plus remarquables. Le poème de *Rodolphe*, que nous leur offrons aujourd'hui, révèle un talent qui se place à côté de nos plus hautes célébrités littéraires : c'est le reflet d'une âme de femme délicieusement mélancolique.

### I.

O Suisse, terre des héros de la liberté, diamant dont les maîtres du monde n'ont jamais pu orner leurs couronnes ! parmi tes rochers où de sauvages torrents bouillonnent, où le chamois et l'aigle n'habitent qu'avec crainte, où de joyeuses chansons retentissent d'une montagne à l'autre, l'âme de l'homme devient libre et fière !

Devant cette puissance qui a taillé en colonnes les orgueilleux glaciers et les porte à travers les siècles, — qui peut à son gré diriger la chute tonnante de l'avalanche et la précipiter sur la vallée, — qui a créé sur les flancs inhospitaliers des montagnes les gais pâturages et le vert printemps, — l'âme superbe ne peut que s'incliner humblement et adorer.

Car l'œuvre de l'homme s'efface devant celle de la nature. Qui peut séduire le faux éclat d'une grandeur fugitive, quand il aper-

çoit les traces d'une grandeur toujours la même depuis la création des mondes? Et sur quel trône rayonne un bijou aussi magnifique que l'éclat des glaciers éternels couronnés des roses de l'aurore et du crépuscule?

Où brille le bleu foncé du saphir comme sur les vastes ravins entourés de montagnes et de forêts? — L'œil se repose toujours avec délice sur la parure des prairies; — une émeraude est-elle aussi belle? — Et vous, ô fleuves, qui, comme de jeunes sources, jaillissez du pied des hautes montagnes, vos ondes courent au nord et au sud, portant aux peuples le salut de la liberté.

Mais ils ne vous comprennent pas. Ce que vous leur racontez d'un peuple de pâtres endurci par les privations, qui ne désire ni la domination ni le gain, qui a combattu comme un lion jusqu'à la mort pour respirer librement l'air pur de ses montagnes, pour vivre indépendant dans ses chalets, pour reposer libre dans une tombe libre;

Tout cela, ô fleuves, bourdonne, sans qu'ils y comprennent rien, à l'oreille des peuples étrangers qui, bien que chargés de fers, chantent en chœurs joyeux la liberté qu'ils ne comprennent pas davantage. La liberté ressemble à ce trésor de la fable, que celui qui le trouva, cacha de nuit en silence, de crainte que dans le tumulte étourdissant du jour quelque farfadet ne le leurrât par un fantôme.

Quand une multitude se lève armée de pioches et de pelles pour chercher le trésor désiré; quand, agitée, égoïste, elle se rue sur une place étroite, le gardien du trésor, effrayé de tout ce bruit, s'enfuit et n'en laisse que le fantôme; il ne confie pas à une pareille cohue le plus précieux, le plus divin des biens.

Peuple de pâtres, tu l'as trouvé au milieu de la nuit paisible, le lieu où était cachée la sainte liberté. Pour la conserver, ton sang coula et ton front se ceignit de la véritable gloire des héros. C'était ainsi autrefois. Mais détournons nos regards attristés de

ce qui se passe maintenant ! Le saint trésor est tombé en des mains impures, depuis qu'ont triomphé la fausseté, la ruse et l'envie.

Un breuvage empoisonné a été préparé aux peuples du plus pur de leur sang. Ce breuvage n'était pas mortel ; seulement il pétrifia les uns et transporta de fureur les autres. Tu as curieusement aussi goûté à cette boisson, peuple insensé, et tu as brisé ton appui. La liberté gît sans vie sur le sol. — Les Alpes seules sont impuissantes à protéger ses enfants.

Oh ! qui pourrait voir sans gémir ce qu'est maintenant cette illusion trompeuse sur laquelle des millions d'hommes ont bâti leurs espérances, qui se sont évanouies comme de la fumée, sans se réaliser jamais. Si des semences jetées par la tempête, des fleurs naissent quelque jour, si le monde sort régénéré du chaos, si les races à venir vivent heureuses, — cela peut être, mais seulement quand ce qui est ne sera plus.

Mais quand l'espérance de l'homme est obscurcie, quand le présent attriste les regards, alors on se reporte avec bonheur et impatience aux temps passés ; alors on aime à planer sur ce vaste océan dont les vagues enregistrent des îles depuis longtemps submergées, et sur lequel l'imagination nous emporte dans un esquif doré hors de la sphère trop étroite du présent.

Et ce qui rend l'esprit contemporain de ces temps éloignés, c'est le lien magique, ancien, éternel, par lequel le génie du monde rattache à travers les temps les hommes les uns aux autres. Et avec quelque fureur qu'aient mugé les tempêtes, le printemps s'est joué jadis comme aujourd'hui dans les prairies ; le cœur, jadis comme aujourd'hui, a senti l'amour.

La sanglante bataille de Nancy s'était livrée. Charles le Téméraire y avait trouvé la mort. Le grand plan qu'il portait dans son esprit s'était évanoui comme les sons joyeux d'une fête. Fonder d'abord un puissant royaume en Occident, et puis le précipiter

sur l'Orient par une force gigantesque, y anéantir l'ennemi né des chrétiens : voilà ce qu'il pouvait rêver, jamais accomplir.

Cependant sa marche superbe dans le sentier de la victoire ne respecta pas l'antique liberté de nos pères ; le peuple suisse s'avança courageusement contre lui, armé de sa bravoure et de son bon droit. Après les sanglantes batailles de Granson et de Morat, celle de Nancy mit le sceau à leurs victoires. Le duc tomba ; avec lui, ses orgueilleux projets ; avec lui, la Bourgogne. — La guerre était finie.

Et au retour du printemps la paix répandit de nouveau ses bénédictions sur la Suisse ; le jeune guerrier, en rentrant dans ses foyers, célébrait par des chants le bonheur de la gloire ; cependant chacun retourna dans la fertile prairie qu'il avait habitée auparavant, abandonnant la carrière des exploits pour vivre au sein de sa famille.

Et les traces sanglantes que les batailles et la guerre avaient laissées dans les champs, s'effacèrent rapidement ; un nouveau paradis fleurit dans les riches campagnes du Pays-de-Vaud. Le laboureur n'avait plus besoin de se réfugier, plein de crainte, entre les murs étroits d'une ville ; l'habitant des villes se hâtait de courir à sa maison de campagne, heureux que l'ennemi ne l'en empêchât plus.

Hans de Hallwyl était aussi retourné promptement dans son château qui s'élevait sur les bords de l'Aar, avec sa femme et son enfant ; et plus d'un compagnon d'armes y menait joyeuse vie avec le capitaine de Berne. Mais celle qui avait eu le plus de plaisir à rentrer dans le château de son père, c'était Blanca Hallwyl. La douce liberté dont elle avait joui dans son enfance, lui était alors rendue.

Entre les fortes murailles de Berne elle sentait son âme et son corps à l'étroit, et avec un regret qui n'était pas sans charmes, elle rêvait souvent à la verte prairie qu'elle désirait tant de revoir ! Elle s'y retrouvait alors. Le matin la voyait avec l'alouette sous

le pavillon du ciel; le soir la rencontrait sur le sommet des montagnes, heureuse et insouciant.

Depuis dix-huit mois que le farouche Bourguignon avait ravagé le Pays-de-Vaud, Blanca n'avait pas effleuré la prairie, son pied n'avait pas foulé le sentier des montagnes. Maintenant elle reprend possession des champs; maintenant, comme la reine du printemps, elle fait son entrée dans son empire. — Cet empire s'étend sur tout ce que l'œil embrasse, et sa couronne, c'est son esprit de liberté.

Son palais, c'est la voûte des cieux; les colonnes en sont les rangs de glaciers qui s'élèvent du côté opposé; les collines couvertes de verdure, les vagues du fleuve, les cabanes, les troupeaux, le pasteur, sont les tableaux qui en décorent la vaste salle; — toujours son regard se repose sur eux avec amour. Oh, quelle âme ne partagerait pas son ravissement, en se jouant comme elle au sein de la nature!

Là elle se sent dans sa patrie; là tout lui est connu, familier, doux au cœur. La seule chose qui lui soit étrangère, c'est cette pauvre petite hutte, bâtie sur la rive, non loin du château. Un homme l'a élevée depuis peu, il y vit tranquille et retiré; cependant il est toujours prêt à rendre service, et il repousse avec hauteur toute récompense.

Souvent des journées entières il parcourt les montagnes, et les obstacles, les périls ont pour lui des charmes. Même quand il se repose, son œil noir se promène sur ce qui l'environne avec autant de fierté que si des mondes lui obéissaient. Quelque misérables que soient ses vêtements, sa démarche est libre; son air, celui d'un chevalier; son front trahit une vie agitée, sa bouche annonce de profonds chagrins, et il se nomme Rodolphe.

Voilà tout ce qu'on savait de lui; on ignorait sa naissance et sa vie. « Ce sera quelque homme dégoûté du tumulte du monde, qui ne veut plus y être d'aucun poids, parce qu'il a vu les grandes

choses qui se sont accomplies de nos jours ; il s'est donc retiré dans la solitude et médite — se dit Blanca — je le conçois. »

## II.

Le soleil descendant sous l'horison allumait le feu du sacrifice sur les montagnes, et tous leurs sommets argentés étaient embrasés et resplendissaient comme si leurs sentiers eussent été de feu. Au ciel voltigeaient de petits flocons de nuages comme des papillons à la lumière du soleil, comme des boucles éparses, moelleuses et blondes autour d'un visage radieux et doux.

Les flots rapides du fleuve bondissaient dorés comme si une ondine les eût parsemés de petites flammes, et, semblables à des atomes dans l'air pur, des myriades de cousins tournoyaient. Les sons de la cloche du soir rappelaient la foule laborieuse sous le toit paisible de ses cabanes ; le cornet des Alpes retentissait dans le lointain comme le rappel d'un objet chéri.

O soir ! soir, le plus beau des messagers du ciel ! Tu donnes au monde fatigué le baiser de paix ; depuis l'aurore, épuisé par les soucis et le travail, il attendait avec impatience ton salut. Tu approches ; — l'ouvrage tombe des mains fatiguées, le repos fait un signe et l'œil se ferme. Tu amènes la nuit, et ses génies nous distribuent les rêves du sommeil.

Et sur le frais gazon de la colline se tient Rodolphe. Est-ce un souvenir qui, comme l'ombre du soir, vient obscurcir son âme ? — Les pensées qui l'effleurent se réfléchissent dans son regard, et il est facile d'y lire que son plus ardent désir est une mort prochaine.

C'est donc une loi de ce monde, que l'on parviendra bien à atteindre une petite chose, jamais une grande. Cependant il est plus heureux d'avoir aspiré à ce qu'il y a de plus noble, que s'il s'était contenté de la possession du médiocre. — Pendant qu'il est en proie à ces sévères pensées, une jeune suivante s'approche

de lui, poussée par la crainte, tremblante, hors d'haleine; ses joues et son front sont brûlants de sa course rapide, et elle demande en tremblant — son inquiétude est extrême :

« N'as-tu pas vu ma maîtresse ? — Elle se promène dans les montagnes et les prairies ; malheureuse que je suis, ah ! je ne puis découvrir sa trace fugitive. Elle a voulu parcourir la montagne ; l'accompagner était mon devoir. — Mais j'eus peur ; elle me commanda de rester et d'attendre, et maintenant elle ne revient plus. »

— « Je n'ai vu personne, et je ne connais pas ta maîtresse. J'irai cependant volontiers à sa recherche. Dis-moi, quelle direction a-t-elle prise ? » — « O bon étranger, sois mille fois béni ! Elle a suivi ce sentier sauvage et périlleux qui conduit au sommet de la montagne. »

— « Reste ici, mon enfant, et ne t'inquiète pas ; je te ramènerai ta maîtresse. » — Il part, et derrière la muraille de rochers il disparaît bientôt à ses regards. Et ses pas le portent sur un sentier rapide, qui devient de plus en plus escarpé. Comment une femme avait-elle osé seulement se hasarder sur un pareil sentier de chamois ?

Cependant, arrivé tout au haut, il se trouva enfin à côté de celle qu'il avait longtemps cherchée. Comme un lis au milieu d'une mer ardente, elle se tenait là plongée dans la lumière rose. Le vent du soir agitant doucement les plis de sa robe éblouissante ; on eût dit un cygne blanc qui déployait gracieusement ses ailes.

A l'approche de l'étranger elle rejeta vivement ses bouches en arrière, comme se réveillant d'un songe, un peu surprise, mais sans effroi. Son regard rencontra celui de Rodolphe : « Blanca, votre suivante, inquiète, vous supplie de terminer votre promenade et de retourner avec elle au château. »

« Merci, noble étranger, comment peut-elle craindre que quelque accident m'arrive, que quelque danger me menace ?

Cachée dans cette solitude, mon regard plonge dans le crépuscule.» — «Celui qui est trop audacieux, peut rencontrer danger et perte.» — «Oh non ! je ne suis pas téméraire ; mais je suis pleine de confiance.»

— «L'insouciance jeunesse est toujours ainsi ; le monde étincelle à ses yeux comme un diamant, elle n'est désabusée qu'en trouvant du clinquant au lieu d'or pur.» — «Elle ne doit pas attacher son cœur comme un enfant à quelque chose de périssable ; elle peut se procurer le diamant, si elle dédaigne tout ce qui n'en est pas un.» —

«Si jeune, si belle, et sentir déjà comme on apprend seulement à sentir dans un âge mûr ; c'est bien rare ! — Est-ce à la danse et au jeu que vous avez appris ces vérités ?» — «Dans la solitude de mes montagnes, ici, sous la voûte des cieux, je puis apprendre à parler la langue de l'expérience. — Là-bas le monde est muet pour moi.

«Merci et dormez en paix !» — Et malgré cette séparation si prompte, l'aurore avait monté dans les cieux que ses paroles retentissaient encore dans son cœur. — «J'ai vu la fortune avec sa couronne d'or, j'ai vu l'éclat éblouissant de la gloire, j'ai vu des cabanes, j'ai vu des trônes ; jamais je n'ai vu une pareille femme.»

Et vingt-quatre heures après, lorsque le soleil sourit de nouveau à l'occident, Rodolphe a retrouvé le sentier qui l'avait conduit auprès de Blanca. Elle était déjà à la même place, inondée de lumière. Lorsqu'il lui offrit le salut du soir, un sourire erra sur ses joues comme l'éclair perce l'éclat du matin.

«Oh ! dites-moi, s'écria-t-elle joyeusement en s'avancant à sa rencontre, qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ? — Vous ne venez pas seulement pour contempler le soleil qui se couche dans une mer enflammée ! — L'ardeur de la reconnaissance vous pousse, comme moi. Votre cœur célèbre, comme le mien, la puissance du Ciel ; — il y a un an qu'a été livrée la bataille de Morat.»



Alors, comme profondément saisi, il se cacha la tête dans ses mains. « Pourquoi vous détourner en frémissant? — J'ai cru vous faire plaisir. Oh! si quelqu'un de vos amis repose dans le champ sanglant de l'honneur, pardonnez-moi! — Songez qu'une glorieuse victoire ceint d'une auréole le front de celui qui meurt pour sa patrie. »

« Oh! vaincre glorieusement ou mourir! — Et que pas une larme ne soit versée! — Je suis seul en proie à l'ardeur du désespoir; j'ai perdu ici le plus cher de mes amis. » — « Aimez-vous donc la Bourgogne, que la victoire ne vous apporte aucune consolation? » — « Dieu vous garde des douleurs dont on ne peut se consoler!

« O jeune fille, j'ai beaucoup souffert, et beaucoup voulu, et fait beaucoup de fautes; maintenant, pour pénitence, j'ai choisi l'oubli dans une cabane silencieuse. Mais ne craignez rien. — Ce qui est vulgaire ne m'a jamais séduit dans ma marche; je ne voulais arriver qu'à une seule chose, — et cependant la force m'a manqué.

« Ils sont passés, les jours de la jeunesse, de l'espérance et des désirs; moi-même je ne suis plus qu'une ombre, qu'un rêve de ce que j'ai été. Voilà pourquoi, Blanca, votre présence me réjouit; mon âme près de vous devient plus pure, plus sereine; en regardant vos yeux, je bois à la source enivrante de l'oubli. »

— « Pardonnez-moi et restez! Ah! il est si rare que je puisse faire plaisir à quelqu'un! Mes bons parents me voudraient voir changée; mais telle que je suis, je l'ai toujours été. De tout temps je fus silencieuse, sauvage même. Ils m'en blâment maintenant; je ne suis ni pieuse, ni douce, ni bonne.

« Ma mère se courrouce de me voir si gauche, si mal élevée dans le cercle domestique; mon père me reproche de m'enthousiasmer au fond de l'âme pour le genre de vie des hommes. Au fuseau, à la cuisine, au métier à tisser, mon esprit libre ne trouve aucun charme; ce qui l'occupe, c'est mon pays, ma patrie.

« Et tous les exploits dont elle s'honore, et toute la grandeur qui lui est échue en partage, et les chants qui remuent les cœurs, — voilà ce qui répond à mon âme. Oh! tout cela occupe mon esprit tout entier, tout cela excite mon intérêt, et souvent je verse des larmes de ne pouvoir que le sentir et non l'exécuter. »

— « L'exécution n'est rien. — Nos actions sont obscurcies par les suites; l'herbe parasite étouffe le bon grain. — Sentir et vouloir, c'est tout ce qu'il y a de pur. » — « Pur, soit; mais leur éclat est languissant comme celui des étoiles, leur lumière est faible et pâle; leur distance est trop grande pour pouvoir enflammer les âmes.

« Oh! voyez les effets du soleil! Les hauts faits lui ressemblent. L'admirer, c'est déjà un bonheur. Il éclaire le plus petit sentier, il verse les joies pures de la lumière sur chaque jour, et nous fait penser à une autre vie, quand enfin il doit nous quitter.

« Les grandes actions habitent au-dessus de tous les temps dans une magnificence éternelle, et dans la mémoire de tous est élevé un trône à l'homme, au peuple qui les ont faites. Ce qui s'est passé il y a un an, j'en sens tout le prix au fond de mon âme, et mes yeux parcourent avec reconnaissance ce champ de bataille encore chaud de sang. »

— « Si votre cœur peut concevoir autant de haine que d'amour, combien vous devez haïr Charles le Téméraire? » — « Oh! non. Ma haine s'est évanouie depuis longtemps. Il a été vaincu; il est tombé; de leur lutte avec lui a jailli une partie de la gloire qui s'est répandue sur les loyaux pâtres de la Suisse; — je prie donc pour le salut de son âme. »

A ces mots, d'un pas rapide Blanca s'avance sur le bord escarpé du rocher, et levant ses mains au ciel comme pour lui rendre des actions de grâces : « O toi qui as accordé à mon peuple de verser des larmes de reconnaissance, oh! réconcilie tous les hommes, amis et ennemis, et répands sur eux ta paix. »

Et comme le plus beau de tous les messagers de paix, elle était là semblable à un ange resplendissant de lumière, et l'éclat du crépuscule parut affaibli aux regards de Rodolphe, quand il aperçut son œil étincelant. — Mais un frisson d'horreur parcourut ses veines, sa joue pâlit; il enlace de ses bras la jeune fille, et l'enlève sans peine au danger.

Elle paraissait portée sur les nuages, comme oela se voit souvent en songe : « O Blanca, descends de ce char dangereux, ton pied pose à peine sur le rocher. Pardonne, pardonne à ma terreur enfantine, je ne puis te voir là-haut. Je vois la mort planer déjà sur toi; tu es trop belle pour ce monde. »

Pour la première fois elle regarde en tremblant ses yeux sombres; ce fut un regard long, — profond, — et par la fascination de ce regard, son ancienne vie changea et fut oubliée.

### III.

Au sein de la nuit paisible, dans une petite nacelle, Rodolphe se balance encore sur l'onde claire du fleuve. Les âmes agitées de pensées sérieuses aiment à veiller surtout quand la terre est plongée dans le repos. Alors la voix des génies murmure autour d'eux des mots étranges, alors l'éclat éblouissant du jour ne les trouble pas; alors ils espèrent entendre quelque parole qui leur révèle l'éternel secret de Dieu.

Au fond des eaux transparentes des étoiles sourient à leurs sœurs du ciel; le vent du soir, de ses ailes fraîches et légères, pousse la petite nacelle dans sa course vacillante; elle trace dans les flots sombres un sillon lumineux comme un sillon de feu liquide, de même que le nuage argenté se cache à l'horizon sous le voile de la nuit.

Et Rodolphe, la tête appuyée sur le bord de la nacelle, contemple ce sillon : « Voilà l'image de ma vie; aussi vite j'ai sillonné le monde; et tout aussi vite la vague de l'oubli m'a reconvert. Il

est renversé, l'édifice que j'avais construit de ma main puissante; et jamais ne s'accomplira le rêve que j'ai fait un jour. Je ne suis plus moi-même qu'un fantôme. Je frémis devant cette existence que j'ai arrachée à la mort.

« Et rien, rien qui soit à moi dans le monde; et mille malédictions, mais pas une seule bénédiction sur ma tête! — et autour de moi, rien que des cadavres. Fuyez, spectres des nuits, images infernales! Je souffre déjà tous les tourments du purgatoire. Un repos forcé dévore mon âme de feu; le souvenir ne me donne que souffrances, lorsqu'il me rappelle ce que j'étais autrefois et ce que je suis à présent.

« Oh! quelles tortures peuvent être comparées au tourment d'avoir manqué le but de son existence! Avoir vécu toute une vie en vain, s'apercevoir de sa folie, de son erreur, quand il est trop tard; reconnaître qu'on a prodigué, comme un insensé, les plus beaux dons; — c'est là une douleur qui surpasse toutes les autres. »

La courte nuit d'été est bientôt passée, le matin grisonne, un jour nouveau approche; Rodolphe, comme le flot, n'a pas trouvé le sommeil; il sort de ses rêveries. Le vent frais du matin souffle de l'orient, annonçant le réveil de la nature; il frémit dans le feuillage de l'arbre, dans la vague du fleuve, et va mourir en murmurant dans la rosée de la prairie.

A moitié endormi, l'oiseau dans son nid gazouille et demande si le matin l'appelle déjà; puis il se lève, fait sa toilette au mieux et plonge, en poussant des cris de joie, dans le bain de l'air. Alors des voiles couleur de rose s'agitent tout à coup au-dessus de la tête froide et orgueilleuse des glaciers, ainsi l'amant brûle d'un feu paisible quand la reine de son cœur s'approche de lui.

Le voici! le voici! Quel vif éclat jettent les nuages pourpres de l'orient! Les portes émaillées d'or s'ouvrent, et le soleil en sort aussi grand qu'un Dieu! « Le voici; il apporte aussi des joies à ma vie; pour moi aussi l'existence se pare de nouvelles fleurs. Pour

moi fait un autre soleil, bien plus beau, qui éclaire même mes nuits les plus profondes.»

Pourquoi son cœur était-il agité d'une manière si merveilleuse, quand il entendait la douce voix de Blanca, quand il entendait seulement dans le lointain le bruit léger de ses pas ? L'âme sérieuse de Rodolphe n'en savait rien. Il savait bien ce que c'était qu'une femme, il connaissait ses faveurs, ses caprices, mais il ignorait qu'elle possédât un pouvoir mystérieux, magique; — il n'avait jamais aimé.

Et plus brillante qu'un rayon de lumière, elle descendait du château de son père; son pied léger, dans sa course rapide, enlevait à peine la rosée du gazon. Et Rodolphe était debout sur la porte de sa cabane, inondé de bonheur; ses lèvres ne lui rendaient pas son salut, et sa bouche ne trouvait rien à lui dire.

Mais il marchait à ses côtés, rêveur, heureux; il allait en avant sans le savoir; il gravissait la montagne silencieuse. Ses anciennes et profondes douleurs s'assoupissaient comme par un charme magique, et des sources les plus secrètes de son cœur jaillissait le langage de l'amour aussi vieux que le monde.

Qui ne le sait pas ? — On le trouve au milieu des tempêtes de l'âme comme la prière, et il est resté le même depuis le commencement des siècles. Et cependant celui qui le parle croit toujours l'avoir trouvé lui-même; en s'échappant de ses lèvres, il est toujours aussi doux, mais toujours aussi timide, aussi craintif,

Que si le son seul des mots qui coulent du cœur comme un songe, l'effrayait. — Ainsi au printemps la vigne trop pleine pleure sans le savoir. — Et puis leurs regards prouvent, lorsqu'ils marchent les mains entrelacées, que le silence de l'amour heureux est aussi doux que ses paroles.

Le jour a fui d'un vol rapide; le temps du bonheur a passé. Les gens heureux ne mesurent pas les heures; le moment présent, c'est l'éternité. « Et je ne te reverrai plus aujourd'hui ? — Le chant

du berger a-t-il retenti déjà sur la montagne? — Le soleil a-t-il semé ses roses sur les hauteurs?

« Puisse la nuit longue, éternellement longue, m'envelopper maintenant de son aile noire, jusqu'à ce que derrière cette colline de nuages le soleil, ainsi que ton œil, me sourie de nouveau! — O ma Blanca! dans ma nacelle, balancé sur les flots frais, je passerai la nuit à réfléchir d'où peut me venir tant de félicité!

« A moi qui n'ai jamais recherché l'amour de personne, à moi qui trouvais d'autres trésors bien préférables, à moi qui ne l'ai jamais pressenti, le voilà maintenant qui me comble de ses faveurs. Cette main, qui n'a été habituée qu'à manier la lance et le glaive, ne peut plus se soumettre à un si rude service; — elle ne peut que cueillir des fleurs pour t'en tresser une couronne; — elle tremble dans ta douce main.

« Combien, il y a quelques heures seulement, tout autour de moi était encore sombre et obscur! Mais maintenant un brillant flambeau m'éclaire, de même qu'en pleine mer, par une tiède nuit d'été; les ondes se couvrent de lumières phosphorescentes, comme si le froid élément était allumé par quelque pouvoir magique.

« Non, Blanca, je ne puis te quitter! — Dans mon sommeil surgissent des rêves si terribles; mais je prendrai dans mes bras ta gracieuse image, je ne veux pas dormir. Assez, trop souvent même j'ai rêvé; ma vie s'est passée dans des rêves; mais ce que j'ai perdu par ma folie — tu m'en dédommages mille fois.

« Adieu! adieu! Dors en paix jusqu'à ce qu'un nouveau jour te réveille joyeuse! Puisse-tu avoir des songes couleur de rose; — un baiser — et bonne nuit.»

#### IV.

Les jours viennent et s'écoulent dans un bonheur pur, inaltéré; chaque matin le regard de Rodolphe, le regard de Blanca se rencontrent pleins de joie. Lorsque le soir répand son obscurité sur

la terre, la séparation les afflige, le lendemain les réunit de nouveau heureux, le soleil les conduit l'un près de l'autre.

Ils ne s'inquiètent guère, ivres de bonheur comme ils sont, des peines, des douleurs que peut amener l'avenir, ni de ce qu'il renferme caché dans son sein ; la présence de l'amour leur suffit. Oh ! s'attendre, se trouver, épier le son de voix de sa bien-aimée — l'éternité peut s'écouler ainsi ; pour de telles délices elle ne serait pas trop longue.

« O Rodolphe, dis-moi, de quel pays lointain es-tu venu si seul parmi nous ? T'es-tu égaré de quelque planète étrangère, ou bien arrives-tu d'au-delà des mers ? — J'ai déjà vu bien des hommes et des guerriers, et maints chevaliers, — et cependant tu es tout entré par la taille,

« Par le regard, la parole et l'esprit ! Oh ! dis ! Es-tu un roi des terres étrangères ? — Pardonne à ma curiosité enfantine ; tu as tellement l'extérieur d'un roi ! Je m'imaginais qu'un roi seul dans toute sa gloire peut briller comme toi, qui n'as pas d'égal dans toutes ces montagnes, dans toutes ces plaines. »

« — Blanca, je ne porte pas de couronne, je ne suis pas revêtu de la pourpre brillante ! Je ne veux de trône que dans ton cœur ; là seulement je voudrais être roi ! Cependant je ne suis pas né d'une famille obscure, ô ma douce amie ; le berceau de ton Rodolphe a été entouré d'un éclat qui lui manque maintenant.

« Dans ces temps d'agitations et de troubles, bien des liens ont été brisés. On ne peut pas se révolter avec orgueil contre les arrêts du destin ; il faut glorifier Dieu en toute humilité. » — « Prince ou mendiant, je t'ai trouvé, et tu ne me seras jamais enlevé, — et de même que j'ai tressé des fleurs les plus belles des montagnes une couronne fraîche et parfumée,

« Destinée à ta tête chérie, ta belle image ne cessera de répandre un charme divin sur ma vie. Et si tu es étranger au milieu des

libres habitants de ma patrie, tu t'es construit dans mon cœur une demeure aussi éternelle que la voûte des cieux.

« F. si tu es un proscrit, évité, repoussé même par ses amis et ses ennemis, — ta patrie sera là où est Blanca. Oh! ne me regarde pas avec tant de douceur, avec tant de trouble. Mon pauvre cœur ne peut supporter les brûlants rayons de ton amour.

« Viens, assieds-toi. Je veux te raconter ce qui touchait mon âme avant de te connaître. — Maintenant que tu en es le souverain, ton cœur bat dans mon sein; mais autrefois, tu le sais, les exploits des héros, le sort de ma Suisse chérie, les révolutions du peuple, tout cela avait le plus grand charme pour moi.

« Je me faisais redire par mon père l'histoire des batailles auxquelles il avait assisté aux côtés de Corvin et d'Huniade. Mais plus encore que le récit des nombreux combats entre les Hongrois et les Turcs, j'aimais le récit de nos guerres qu'avait faites mon oncle Stein.

« Il avait été pris à Yverdun — et lorsque le Bourguignon combattit à Granson, Brandolf Stein, par ordre du duc, était à cheval à côté de lui. Déjà la bataille était à moitié perdue, quoique son armée fût trois fois plus nombreuse que la nôtre; — tout à coup retentit aux oreilles des Bourguignons un cri sauvage dans la montagne.

« Et les plaines et les forêts tremblent, et l'air en est ébranlé. C'est la corne d'Unterwalden, c'est le taureau d'Uri qui mugit. — « Sont-ce encore des confédérés? demanda Charles en se tournant vers mon oncle. » — « Seigneur, ce sont seulement les véritables confédérés qui arrivent des montagnes.

« Ce sont ceux qui ont battu autrefois l'Autriche, ce sont ceux qui ont tenu avec tant de gloire l'étendard suisse aux journées de Morgarten et de Sempach, où le duc Léopold fut tué. » — Et Charles répond d'une voix sauvage : « Comment cela finira-t-il? »



Et ses guerriers sont pétrifiés de terreur. Bientôt ils doivent prendre la fuite, et une magnifique victoire reste aux Suisses.

« Et celui qui était si orgueilleux, si habitué à vaincre, si téméraire, qu'on eût dit que le monde avait été créé pour lui, mon oncle l'a vu près de Nancy tué et couvert de blessures, et tellement souillé de sang et de fange glacée, qu'il n'a pu reconnaître ses traits, qu'il n'a rien découvert qui indiquât le duc Charles.

« Quel fut le résultat de tant d'efforts passionnés, quels fruits cueillit-il sur l'arbre si beau, si riche de la vie ? Un tombeau précocement plein de sang. — O Rodolphe ! toi, tu n'as jamais combattu pour la domination et la tyrannie, pour des fers sous l'éclat de la pourpre. — Ta grande âme a toujours été libre. »

— « L'est-elle maintenant ? — Ne la tiens-tu pas enchaînée par un lien invisible ? — De la personne que nous aimons de toutes les forces de notre âme, part une chaîne que nous baisons avec orgueil et joie, que nous estimons la plus belle parure, que nous n'échangerions pas contre un monde. — Parle, ne suis-je pas ton esclave ? »

— « Je ne veux pas absolument que tu l'appelles mon esclave. — Oh ! ne plaisante jamais ainsi avec moi. Tu es mon maître, mon ami, mon souverain, — oh ! mon Dieu ! Non, tu es maître partout où se porte le regard paisible de ta grande âme. Que tu me regardes avec tant d'amour, voilà mon orgueil, ma gloire, mon bonheur ! »

— « Comment as-tu pu me choisir pour l'objet de ton noble amour ? — Je ne suis ni jeune, ni beau ; je n'ai ni grâce, ni gaieté, ni vivacité d'esprit. Pourquoi as-tu remis entre mes rudes mains ta vie si riche d'espérances, ton cœur serein comme le printemps ? »  
— « *Parce que.* »

Quand l'existence entière est maîtrisée par une passion toute-puissante, qui ne calcule rien, que rien ne peut dompter, de-

mander : *Pourquoi?* — *Pour quel motif?* — c'est un non-sens. Chacun répondra avec Blanca : *Parce que!*

Rarement, il est vrai, ce mot a le droit d'être prononcé dans ce monde, froid calculateur, qui aime à pénétrer les motifs de chaque chose et qui ne connaît qu'un seul mobile à nos actions — l'argent. C'est la pierre angulaire sur laquelle repose le misérable édifice qu'il appelle le bonheur. Il l'estime à l'égal de la jouissance.

Quoiqu'il cherche à ennoblir par de grands noms son jeu de marionnettes, qu'il est loin des sentiments qui dominaient jadis! Il est dominé par un autre maître. Qu'il mette sa joie dans de la poussière dorée! Un temps viendra où elle sera emportée par les vents, et debout sur toutes les idoles de la terre se tiendra l'amour.

Qu'y a-t-il de grand, excepté l'amour? — Tout rimailleur qui a fait quelques milliers de vers, pense que jamais plus grand génie n'a tenu la plume. — Celui qui a inventé des machines mues par la vapeur sans peine et sans danger, est aussi grand que Newton.

Et celui qui opprime le faible et flatte le puissant, pour regarder ensuite avec satisfaction autour de lui — il est grand, il est loyal! — Et celui qui prétend qu'on ne peut être heureux qu'en agissant à son caprice; c'est un grand homme, c'est un penseur libre!

Et celui qui peut à la tribune gagner de la considération par un déluge de mots, et espère mériter la couronne civique; on l'appelle un grand homme, un homme hardi! — C'est ainsi qu'on croit voiler les tristes nudités en ne les nommant pas; on se console avec de petites grandeurs, parce que, hélas! on ne connaît pas la grandeur véritable.

Cependant, Blanca, qu'a seulement de commun ton amour avec les temps éloignés? — Où te conduira-t-il? que t'importe? Tu obéis à la voix magique qui t'appelle. — Tu vois briller l'étoile de l'amour, — est-ce au-dessus d'un trône, — ou d'un tombeau?

V.

Le matin s'était levé aussi radieux que s'il apportait la bénédiction au monde entier, et les regards pleins de désir de Rodolphe volent vers la voûte azurée du firmament. « Le soleil est au-dessus de la montagne; Blanca arrivera bientôt. Jamais encore elle n'a tant tardé. Elle est toujours venue fidèlement avec le soleil.

« De même que je dis au soleil : à demain. Aujourd'hui, oh! va te reposer! A la fin d'un jour fortuné, je dis aussi à ma bien-aimée : à demain. Je sais qu'elle viendra. Je sais que je pourrai contempler sa fleur merveilleuse. — Cœur impatient, pourquoi n'es-tu pas satisfait? L'amour n'enseigne-t-il pas l'espoir et la confiance? » —

Oui, il enseigne la douce, la suave espérance; mais une crainte inquiète en est inséparable aussi. Celui qui palpite de joie à l'aspect du ciel ouvert, mesure cependant l'enfer du regard. — Mais Blanca approche; il vole au-devant d'elle. — Au nom du Ciel! que lui est-il arrivé? Sur ses traits jadis si sereins, si doux, est empreinte l'expression de la plus profonde douleur.

Sur son front s'étend le nuage du chagrin; sa lèvre pâle tremble, ainsi que sa main; son sein se soulève, et dans son œil seul vit encore le rayon de l'amour. Elle parle, et de ses bras elle entoure convulsivement Rodolphe immobile. Sa voix est rude, brève : « Je puis sans peine renoncer à la vie, mais pas à toi! Ainsi, Rodolphe, fuyons. »

— « Que t'est-il arrivé? apprends-le-moi. Ta douleur me torture! calme-toi. — Voudrait-on t'enlever à moi? cela est-il possible? » — Tout son corps frissonne; elle rejette brusquement en arrière les boucles qui couvraient son front : « Les rayons du soleil éclairent-ils encore la pointe des glaciers? »

« Tout n'est-il pas changé dans le monde, dans la vie? Hier mon père m'a dit : tu donneras ta main au comte de Greyerz,

tu seras sa fidèle épouse. — Non, me suis-je écriée, je préfère mourir que de jamais marcher à l'autel. Ce mariage nous préparerait à tous deux des douleurs, je le pressens.

« Ma mère me dit : sois soumise à ton père, mon enfant. — Mais de sa vie ma mère n'a vu briller que le sentiment. Puis mon père reprit : Blanca, je n'ai jamais eu de joie de toi ; maintenant se présente une occasion de me rendre heureux de t'avoir donné le jour.

« Je n'ai pas de fils sur qui reposent mes espérances. L'homme que je te destine est brave, il ornera ton front d'une couronne de comtesse. Le comte a été mon compagnon d'armes ; il te demande en mariage. Un grand rang flatte les femmes. Tu ne feras pas de folie. — Mon père, répondis-je, jamais je n'ai su feindre ; — à l'autel je dirai : non.

« Mon père s'écria, la colère sur le front : le couvent ou le mariage. Je briserai ta résistance, fille audacieuse, je le jure. Tu n'as que choisir. — Alors je m'écriai : tes paroles me déchirent le cœur, je ne puis obéir. Et permets que je te parle avec sincérité : je n'irai pas non plus au couvent.

« Mon père me jeta un long regard interrogateur, puis il reprit, en maîtrisant sa colère, d'un air indifférent : ta rébellion qui recule si vite devant un époux, fait bien peur à ton père. Le comte arrive demain, plein de désirs, impatient de voir sa belle fiancée, et après-demain il recevra à l'autel ta foi et ta main.

« O Rodolphe, nous voici à ce lendemain ! Veux-tu me sauver ? Parle donc ! » — Il se tenait devant elle en proie au plus sauvage désespoir ; toute couleur avait disparu de son visage. « Blanca, que tu dois haïr l'homme qui te brise le cœur, et qui ne peut te prendre dans ses bras pour te sauver. O Blanca, ne me maudis pas ! » —

« Je t'aime. Mais dis-moi, es-tu lié par des vœux ? Va à Rome ; le saint père te donnera sa bénédiction et t'en relèvera. Si tu ne

peux y aller, j'irai moi-même aussi loin que mes pieds pourront me porter; jour et nuit je supplierai tant que je parviendrai à toucher tous les cœurs.

« Mais dis, mon Rodolphe, qu'est-ce qui t'arrête? Certainement il doit y avoir quelque issue que mon œil inquiet n'aperçoit pas dans cette cruelle obscurité. » — « Écoute donc, mais prends pitié de moi, si ma révélation te fait horreur! — L'homme que tu entoures de tes bras amoureux, est Charles le Téméraire de Bourgogne,

« Qui, sauvé par miracle des liens de la mort, a prononcé le serment le plus solennel d'être mort pour le monde entier, bien que ressuscité d'entre les morts. Mais me cacher dans un étroit couvent, me reposer dans une sourde cellule, je ne l'ai pas pu! — Dans les forêts, sur la montagne, je pouvais également faire pénitence.

« Je vins donc en ces lieux, et j'y vécus tranquille jusqu'à ce que je te visse, ma Blanca. Le plaisir de la vie, et ses charmes et son éclat s'emparèrent de moi comme par magie. Je n'osais pas te dire le nom de l'homme que tu entourais de ton doux amour! — Pourquoi devais-tu l'apprendre! Ton cœur était à moi, à moi. » —

« A toi, à toi est toujours mon âme. Que tu t'appelles Charles ou Rodolphe, que m'importe? Je te choisirais encore parmi des millions d'hommes, et partagerais tout avec toi, cabane, royaume. Tu ne dois pas non plus t'appeler encore Charles; je t'ai aimé sous le nom de Rodolphe. Oh! jamais nous ne nous séparerons. — Marie, ô mon Dieu plein de miséricorde!

« Si tu as marché contre mon pays en ennemi avec le bouclier et le glaive sanglants, — oh! ne crois pas que cela diminue mon amour. La beauté est le flambeau céleste qui éclaire ma vie.

« Vois, derrière ces sommets des Alpes s'étend le pays des merveilles, l'Italie, où croissent de merveilleux fruits d'or; —

c'est là que je me retirerai, appuyée sur ton bras. Là nous vivrons seuls, isolés du tumulte du monde, et jamais on ne se doutera seulement quel est l'homme que mes bras tiennent enlacé.

« Et quand je serai à toi tout entière, Rodolphe, quand je serai ta femme comme je suis ton amour. » — « Oh ! tais-toi par pitié — Marguerite d'York est duchesse de Bourgogne ! » — Elle jeta sur lui un regard plein de démence, d'angoisse et d'horreur, puis elle fit un pas en arrière et poussa un sauvage éclat de rire ;

Puis ses paupières se fermèrent, et elle tomba brisée sur la poussière. — Il se mit à genoux auprès d'elle, en proie au plus horrible désespoir : « O Dieu ! quels malheurs nous accablent ! — Morte — ces formes divines — tuée par moi ! — Devrais-je donc la tuer ? — Réveille-toi, Blanca, tu es si froide ! » —

Et comme au sortir d'un affreux délire, tantôt elle pleure, tantôt elle rit. « Ce ne peut être qu'un rêve ! La réalité serait par trop cruelle. » — Et lentement coulaient ses larmes, semblables aux flots glacés d'un fleuve en hiver. Elle tient Rodolphe fortement embrassé ; sa tête repose sur son sein.

Les heures s'écoulaient douloureusement, ces heures si belles autrefois, si sourieuses ; au lieu d'un voile d'or, des nuages ténébreux s'agitent sur leurs têtes. Et cependant l'âme fidèle, ferme, de Blanca ne laisse pas même entendre un mot de plainte ; penchée sur Rodolphe, qu'elle console, on dirait un ange sur un sarcophage.

« Oh ! prends courage. J'ai joui d'un bonheur égal à celui des bienheureux, et j'ai été traitée par le Ciel en enfant chérie. Pendant trois grands mois d'été j'ai goûté toutes les délices du paradis ; je les ai savourées ; — cela devait avoir un terme, — ainsi passent toutes les choses de la vie !

« Et pourtant point de gémissements, ni de larmes ! J'ai été heureuse par toi quelques jours ; c'est assez. Je bénis mon amour

avec ses douleurs comme ses joies. Il restera dans mon âme, — quoique obscurci maintenant, c'est une aurore impérissable.

« Ce sera le plus précieux de mes bijoux; rien ne troublera sa pureté, son éclat; sur mon lit de mort, ô Rodolphe, il sera encore mon chant de triomphe. Le sort, comme un rocher, peut bien interrompre le cours d'un amour faible; mais sa résistance serait vaine contre un torrent irrésistible.

« Les tempêtes peuvent se déchaîner, jamais elles n'en arrêteront la course impétueuse; ses flots monteront par-dessus le rocher et retomberont en cataracte, — puis, dans un orgueilleux repos, ils continueront à couler paisibles et rouleront silencieusement vers l'océan.

« Ainsi est mon amour! La source ne se tarira pas comme un faible ruisseau parmi les sables; il vient du ciel, et il y retournera avec mon âme affranchie. Dans ces suprêmes instants, je voudrais te dévoiler mon cœur tout entier; heureuse, je pourrais me taire, mais la douleur me fait trouver des mots

« Pour te dire, mon bien-aimé, combien ton amour m'a donné de bonheur. Si tes larmes coulent, tu pourras au moins penser: elle a été heureuse; elle a goûté des voluptés telles que n'en goûta pas souvent une mortelle, et cette félicité, c'est à moi seul qu'elle l'a due. »

— « Tu es un ange, ô Blanca! Mais tu supporteras difficilement le sombre avenir avec ses chagrins de toutes les années, de tous les jours. » — « Il n'y a plus d'avenir pour moi; car ce qui me reste à faire, c'est d'obéir d'abord à mon père en enfant soumise, et puis de t'aimer éternellement, toi seul! — Adieu! adieu! Je resterai toujours à toi. »

## VI.

*Ave Maria!* — La cloche retentit dans la forêt du haut de cette tour grêle qui s'élève parmi les arbres, et au loin, dans la

prairie, sur la montagne, dans les bois, un seul sentiment anime tous les cœurs. Pour un instant se tait le tumulte; toute trace d'activité disparaît; les yeux se lèvent vers le ciel, et une même pensée, une pensée religieuse, pénètre dans les âmes.

*Ave Maria!* — Comme les sons de ta cloche plongent le cœur dans un doux repos! Comme ta sainte beauté ferme les portes obscures de la vie terrestre! La joie, le chagrin, toutes les douleurs s'adoucissent à tes chants, s'assoupissent, comme l'enfant sur le sein de sa mère, doucement bercés par d'heureux songes.

*Ave Maria!* — De même que la tendresse maternelle appelle le soir ses petits, de peur que quelqu'un d'entre eux ne reste dans la forêt profonde, et que l'air froid de la nuit ne leur nuise; tu réunis à tes pieds, quand vient le soir, la troupe de tes enfants, et si des larmes de repentir, de piété, s'échappent de leurs yeux, pleine de miséricorde, tu leur donnes à tous ta bénédiction.

*Ave Maria!* — Le cœur affligé n'ose pas toujours s'élever audacieusement jusqu'au trône radieux; mais toi, Vierge à la couronne rayonnante, tu ne laisses pas sans consolation la souffrance qui s'adresse à toi avec confiance. Et comme l'amour de la femme, déjà sur la terre, est un reflet resplendissant du paradis, à toi doivent s'adresser les hommages de tous les cœurs.

Les roses étincelantes du crépuscule avaient disparu depuis longtemps, comme un amour passager dans la couronne de la vie; par tout le ciel scintillaient les étoiles aux douces lueurs qui remplaçaient l'éclat du jour. On n'entendait plus que les chants lointains qui s'élevaient de la pauvre chapelle du couvent, on ne voyait plus que la lumière qui s'échappait à travers les vitres, comme la clarté éternelle de la foi à travers la nuit de la vie et de la mort.

Tout à coup la clochette résonne à la porte du couvent. Peut-être quelque pauvre pèlerin fatigué qui, revenant du lieu saint, priait les pieux moines de lui accorder l'hospitalité. Le portier



s'empresse de remplir sa charge ordinaire : « Jésus-Christ soit loué ! Entre, étranger ! » Mais, saisi de terreur, il aurait fui volontiers ; car il venait d'apercevoir, à la pâle lueur des étoiles,

Couvert de haillons en désordre, la tête et les pieds nus, un homme de haute taille, dont les membres tremblaient violemment, comme en proie à une fièvre ardente. Il semblait soutenir avec peine dans ses bras une femme à la robe éclatante, et plein d'angoisse, de pitié, il la serrait avec force sur son sein.

Il entre sans répondre au salut du portier, s'assied et pose sur ses genoux la femme pâle ; deux larmes s'échappent lentement de son oeil brûlant. Elle ne fait aucun mouvement, ses yeux restent fermés, sa bouche est muette ; son front blanc comme la neige. Couverte d'une longue robe brodée d'or, elle ressemble à la plus belle des ondines.

Et ses riches boucles pendent détachées sur ses épaules ; cependant pas le moindre incarnat sur ses joues n'annonce la vie. Plein d'inquiétude, le portier se dit à voix basse : « Cette femme est morte ! » — « Elle est morte ! » répondirent les lèvres de l'étranger, et ces mots révélaient un secret immense de douleurs atroces, qu'aucune parole de consolation ne pouvait adoucir.

— « Qui es-tu, étranger, et qui est cette femme pâle ? » s'écria le portier en se signant. — « Ce qu'elle est maintenant ? — Tu le vois, — un cadavre ! C'était mon enfant, mon ange, ma fiancée. » — Ces paroles de plainte paraissent redonner de la vigueur au pauvre portier ; il ferme d'abord avec soin les portes du couvent, et court avertir le prieur.

Ah ! celui qui une seule fois dans sa vie a senti l'orage de la douleur, n'oublie jamais la violence de ce vent empoisonné ! — L'abbé est venu près de l'étranger, la compassion sur le visage. — Le souvenir d'une femme chérie, et morte aussi, repose également dans son sein. — « Mon fils, la mort met un terme aux douleurs de la vie ; une poussière éternelle ne recouvrira pas l'en-

fant de la poussière. Ne refuse pas à ce cadavre, qui t'est cher, un repos paisible. Sur sa tombe, les larmes couleront plus doucement.» —

«Viens, ma Blanca, dit sourdement l'inconnu avec le ton d'un désespoir que rien ne peut consoler. La couronne de la mort ceindra ton front, puisque, ô ma bien-aimée, il ne peut plus être couronné de celle des fiançailles. Mais accordez-moi, ô révérend père, au pied du lieu saint une étroite place, où nous puissions dormir tous deux du dernier sommeil.» —

« Mon fils, quand ta dernière heure sera venue, alors ce tombeau ardemment désiré, s'ouvrira pour toi; mais n'oublie pas que le Seigneur ne rappelle de si bonne heure du travail que ses enfants pieux. Quand nous n'avons conservé aucune douleur vaine, quand nous nous sommes épuisés à prier et à pleurer, alors la grâce éternelle nous fait un signe, et heureux, nous nous réunissons à notre amour dans le sein de Dieu.» —

A un geste du prieur, deux frères s'approchent doucement de Blanca morte. Mais l'étranger s'avance, le regard plein de colère, et d'une voix impérieuse : « Arrière, pas un pas de plus ! Je la déposerai moi-même dans son lieu de repos. Je l'ai retirée des flots en fureur, je l'ai portée à travers les montagnes et les plaines, et moi seul, je la descendrai dans sa tombe.»

Il suit les frères, qui le conduisent au petit cimetière, sa bien-aimée dans ses bras, ne cessant de la caresser du regard, — puis ses yeux s'obscurcissent dans la plus profonde affliction. — Et lorsque l'aurore, sur la colline enveloppée de brouillards, s'échappa du sein de la nuit sombre, son premier regard se reposa sur une petite éminence noire, — et sur un homme endormi auprès.

## VII.

Ainsi vivait Rodolphe entre les murs du couvent. Il recevait avec reconnaissance le pain précaire des moines; mais la tristesse

était toujours la même : car la consolation, ainsi que la plainte, ne lui apportait pas de soulagement, parce que jamais un mot de plainte, en sortant de sa bouche, ne donnait à la consolation étrangère l'occasion facile de s'insinuer doucement au fond de son cœur.

De même que le dos puissant de l'ancien Titan porta un jour pour punition le poids du globe, ainsi les douleurs de Rodolphe pouvaient l'accabler sans lui arracher une plainte. La parole humaine a bien été trouvée pour exprimer la souffrance ou le plaisir; mais elle se tait quand une blessure saignante, profonde, incurable est creusée au fond du cœur.

Quand il est possible de trouver guérison ou adoucissement à ses maux, oh! alors les gémissements s'échappent de la poitrine; mais celui qui sait qu'il n'y en a pas pour lui, porte patiemment le fardeau de ses douleurs. Pourquoi des plaintes inutiles? — Le soleil se lève et se couche; au tombeau de Blanca, son premier et son dernier rayon tombe toujours sur Rodolphe, qui veille sur le bien qu'il a perdu.

Les tempêtes glaciales de l'automne soufflent, les feuilles mortes tombent sur lui; que les vents mugissent, que l'ouragan se déchaîne, qu'importe à son âme affligée? — Cependant ses joues pâlisent de plus en plus, ses yeux si fiers deviennent plus sombres; ainsi qu'une neige précoce couvre le vert feuillage des arbres, ainsi ses cheveux noirs deviennent blancs.

Alors le bon abbé s'approche plein de compassion du pâle malade : « Si tu dois bientôt paraître devant le trône de Dieu, as-tu reporté au moins vers lui, mon fils, tes pensées, tes sentiments, ton cœur? Ta conscience abattue te laisse-t-elle espérer encore le pardon? Le repentir, qui purifie, bien que ses serpents déchirent le cœur de leurs cruelles morsures, t'a-t-il délivré de tes péchés? » —

« Révérend père, puis-je me repentir de notre amour? — C'est là cependant ce qui cause mes douleurs. Et elles se renouvelle-

ront sans cesse, si Dieu ne prend pitié de moi. » — « Mon fils, pour le cœur accablé, la confession est un soulagement; elle le rafraîchit comme l'aile d'un ange. Indigne que je suis, je ne puis te diriger dans ton sentier, mais je puis au moins prier avec toi.

« Adressons nos prières avec foi à celui qui veille avec amour sur le vermisseau caché dans la poussière; à celui qui nous envoie les afflictions, afin que nous expiions par elles les fautes que nous avons commises dans le tourbillon des passions; qui nous accueille avec bonté, les bras ouverts, ainsi comme autrefois l'enfant prodigue, lorsque, sans implorer la clémence paternelle, il dit seulement : Je veux aller trouver mon père.

« Oh! n'entends-tu pas l'appel éternel de la grâce qui retentit à travers les siècles, et qui nous crie : Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et chargés; mes consolations apporteront du soulagement à vos âmes. — Oh! abandonne-toi à ce torrent de la grâce, tu y trouveras repos et paix. Alors pour toi la terre sera aussi sereine que le ciel. »

— « Homme de la foi, je veux confier à ton sein ce qui est caché à la lumière du jour. Je ne puis me repentir, et cependant, hélas! je ne puis non plus me pardonner, mon révérend père. Dis-moi, est-il connu dans ces solitudes, le nom de Charles le Téméraire de Bourgogne, que l'ambition et le génie des conquêtes poussaient seuls à se soumettre cette partie du globe?

« C'est moi! Mais combien le peuple nous méconnaît, nous autres hommes mus par une grande volonté! Quel nom commun il donne au but que se propose une âme forte! Quel poids! Quelle mesure! Combien il se laisse aveugler par de petits calculs! Comme au poids des années, des jours, des heures, il pèse ce qui ne peut être pesé que dans la balance de l'éternité;

« Comme il rampe, chien qu'il est, devant les trônes; comme il baise, en nous caressant, la poussière de nos pas! — Et puis, quelle bave empoisonnée il répand sur le Titan déchu! — Remer-

ciez Dieu, si vous ignorez tout cela. — Mon cœur brûlait du désir d'arriver à une hauteur immense! — Répandre la lumière jusqu'aux zones les plus reculées, civiliser les peuples, les gouverner! Ainsi ce héros

« Des temps antiques conduisit sa fabuleuse expédition jusqu'aux limites des Indes et conquît des couronnes par autre chose que du fer seul. — Je voulais marcher sur ses traces. Je le voulais fermement. Et au faite du magnifique édifice, je voulais inscrire orgueilleusement mon nom, afin que le temps, qui oublie beaucoup, pût passer à l'immortalité ce nom écrit à cette place divine,

« Et qu'on s'en souvint, lorsque le vert froment sortirait de la semence — lorsque la moisson dorée tomberait à flots sur les sillons — lorsque les arbres plantés avec peine, étendraient au loin l'obscurité de la forêt. — Tel a été dès ma jeunesse le seul but de mes efforts. — Était-ce un péché? Je l'ai alors bien expié; car, dans ma vie agitée, rien ne m'a réussi, et aucun fruit n'est sorti pour moi de ma couronne d'épines.

« En Orient tombait, sous l'épée de farouches ennemis, le vieux trône des empereurs grecs; la sainte croix était sur le point de succomber sous le sanglant croissant: Paléologue devait céder la place au fils de Mahomet. — Et pas un bras ne se levait dans toute l'Europe pour venger cet affront. — J'étais puissant. — Je voulus anéantir les Turcs et recommencer les croisades.

« Mais pour exécuter ce que mon âme se sentait appelée à faire, il fallait d'abord me fonder un royaume sur des bases solides. Louis XI épiait toutes mes démarches; le mensonge, la ruse, tout lui était bon. Il ne cessait de se vanter de sa suzeraineté sur mes États. — L'empereur Frédéric n'était qu'un fantôme de souverain,

« Prêt à se vendre au premier venu. — Je voulus les réduire tous deux par la force. Si je me suis trop avancé, je n'ai pas à me plaindre de ce que ma témérité a attiré sur moi. Aussi supporterais-je mes malheurs avec courage, si l'honneur de mon nom

n'avait pas été terni, si la postérité ne devait pas juger Charles le Téméraire comme un conquérant ordinaire.

« Ces pensées ont torturé mon âme — mais depuis longtemps toute ambition est morte en moi. — J'ai maintenant des douleurs bien plus terribles. — Je lui ai donné la mort — oh ! la mort — à elle ! — Des milliers de soldats sont tombés autour de moi sur le champ de bataille ensanglanté où je les avais conduits ; mais ils ne combattaient pas pour moi, ils se battaient pour une chimère,

Pour un peu de gloire, beaucoup d'or et quelques honneurs. Ils n'avaient en vue que leur intérêt, — rien là que de juste ! — Mais je n'ai pas versé une larme sur leur sort. — Je n'étais pour eux que le dispensateur des faveurs de la fortune ; — s'ils n'en obtenaient aucune, — que m'importait ! — Cependant cette dure poitrine n'est pas d'airain ; elle sent la douleur depuis que j'ai flétri ce beau cœur.

« Elle m'aimait, pour moi ! — Ce que je lui donnais, bonheur ou peine, elle acceptait tout sans se plaindre. Depuis que cet ardent amour s'était éveillé en elle, il faisait sa vie. — Je me mariaï comme les princes se marient, à un chapeau de duc, à une couronne de roi, peut-être. — Comment n'auraient-ils pas d'héritier ? — J'eus Marie, je n'eus pas de fils,

« Mais pour perdre mon cœur avec des femmes, je n'en avais ni le temps, ni la prétention, ni le désir. — Ma jeunesse s'écoula — sans qu'un rayon d'amour eût ému mon âme guerrière, bardée d'airain. Les guerres de la Suisse ont renversé le temple de ma gloire ! — Tout fut réduit en poussière ! — Et les tourments n'ont pas abrégé mes jours ! — et le désespoir ne m'a pas dévoré !

« Je pressentais quelque chose de funeste en montant sur mon cheval de bataille à la terrible journée de Nancy. Le lion d'or qui surmontait mon casque, tomba sur ma selle et se brisa. « C'est la main de Dieu », murmurai-je, et je remis à un de mes serviteurs

mes ordres cachetés sur la manière dont je voulais qu'on agit après ma mort.

« Puis au combat ! — que se passa-t-il ? — Campobasso me trahit-il ? C'est ce que mon regard ne peut pénétrer dans cette obscurité profonde. Je tombai, percé de coups, parmi d'autres cadavres, sans qu'amis ni ennemis ne m'aperçussent. Je n'avais aucune marque distinctive à mon casque ; je ne sais qui l'on a pris pour moi.

« De bons frères me découvrirent ; quelques signes de vie les engagèrent à prendre soin de moi, et ils parvinrent, avec bien des peines, à m'arracher à la mort. Cependant une profonde tristesse s'empara de mon esprit anéanti. Oh ! pourquoi ne peut-on pas éloigner le miroir du souvenir, quand il ne réfléchit qu'un masque !

« Alors ces pieux frères, dans leur généreuse compassion, m'offrirent l'habit de leur ordre. Je pouvais ainsi me rattacher à la vie, je pouvais me sauver ainsi. — La pénitence eût régénéré ma vie. — Mais quand on a toujours vécu libre dans le monde, — on tremble devant la sombre cellule d'un couvent comme devant une prison.

« Rien que de la lumière et de l'air, rien que des champs et des forêts ! — Qu'on se sent à l'étroit entre les murs d'une cellule ! — La montagne où l'aigle fait son nid, où l'audacieux chamois se suspend avec crainte ! — Pas un œil humain ne devait découvrir le sort de Charles le Téméraire, ne devait voir l'insensé déchu qui jadis avait un vol si haut, si fier.

« Et sur le théâtre de ces batailles où la fortune s'était détournée de moi, aux lieux où mon nom devait être couvert de mépris et de haine, dans la Suisse — ce fut là que je voulus me construire une cabane, non loin de Granson et de Morat, afin que mes regards contemplassent avec humilité l'étoile éteinte de ma propre grandeur.

« Cela fut fait. — Je menais une vie d'ermite dans un isolement profond. — Assaillie des plus sévères pensées, en face de l'histoire et de la nature, l'âme se délivre des étreintes d'une douleur sombre ; — il ne lui reste plus qu'une molle et douce tristesse, semblable à celle de l'homme grave, soit qu'il parvienne à ce qui est pour lui le souverain bien, ou qu'il n'arrive pas au but.

« Oh ! cette douce tristesse est à l'amour ce que le nuage est à l'arc-en-ciel. Si elle n'existe pas, le rayon céleste n'a pas toute sa puissance. Elle vint ! — O mon père, permets que je me taise ; la parole est impuissante à peindre ses charmes. Pourrais-je faire voir à l'aveugle l'éclat du soleil ou de la lune ?

« Peut-il concevoir l'ardeur de cet astre, qui fait du monde un monde de prodiges ? Peut-il comprendre ces flots argentés de la lune qui nous emportent dans un pays de rêveries ? Oh ! ces yeux d'où jaillissait l'amour, quelle belle nuit éclairée par la lune peut leur être comparable ! — Où brillent des soleils aussi resplendissants que son front, que ses lèvres, quand elle souriait ?

« Et cette âme libre et fière qui ne connut jamais ni la tromperie, ni la feinte ! Et ce tendre cœur innocent et pur, que ne voila jamais un nuage ! — C'est maintenant un ange du Ciel devant le trône de Dieu ; mais déjà sur la terre elle avait la tête et le cœur d'un ange.

« Elle vint, — et tout disparut, passé et souvenir ! J'étais animé d'une nouvelle vie, j'avais trouvé un asile contre toutes les douleurs. Que pouvais-je faire que de confier à la fortune et son amour et le mien ? — La fortune ne devait-elle pas attendre avec soumission un signe de ses yeux, et se hâter de lui obéir en esclave ?

« Le sort en décida autrement. — La rose se flétrit, l'épine devint piquante. — Dieu a déversé sur ma tête la mesure pleine de sa colère. — Oh ! quand elle vint se plaindre à moi qu'on voulait lui donner un époux, alors je lui dis toute la vérité. — Cette vérité la frappa comme la foudre.



« Car elle m'aurait tout pardonné, péché, crime; elle se serait unie à moi, voleur, assassin, fils du bourreau; elle m'aurait suivi à travers le monde. Mais je ne pouvais lui mentir; je dus lui apprendre la vérité tout entière. Je pouvais la tuer, mais non la tromper. Elle apprit donc que j'étais marié.

« Tout fut fini, excepté son amour. Je brisais son existence par ce mot cruel; elle ne pouvait plus goûter de bonheur pur, et cependant elle m'aima jusqu'à la mort. Un orage affreux s'approche. — Au lieu d'un rayon du soleil, l'éclair brille autour de sa tête. — Ainsi le moissonneur entre avec indifférence dans son champ et foule aux pieds aussi les plus belles fleurs.

« Ah! quand, en nous disant adieu, nous n'ajoutâmes pas : à demain! — ce fut une douleur plus effroyable que l'agonie. Nos pauvres cœurs devinrent comme insensés, — notre court rêve de bonheur s'évanouit. Comment la nuit se passa-t-elle pour le malheureux désespéré qui n'attendait plus de lendemain! — Je ne sais. — Aucune consolation ne lui fut offerte, et il passa la nuit à veiller, mais sans trouver de larmes.

« J'appelais la mort, je désirais le néant pour l'éternité, lui seul pouvait porter à mes lèvres la coupe de l'oubli et effacer ma vie du temps! — Oh! comment l'homme peut-il supporter plus d'une seconde de pareilles souffrances sans qu'elles le brisent! C'est Satan lui-même qui lui en a donné la force, mon père; Dieu aurait été plus miséricordieux!

« Et quand on croit avoir épuisé toutes ses douleurs, avoir bu la coupe empoisonnée jusqu'à la lie; quand on espère enfin que la mort va appliquer son baume sur nos blessures, — on se retrouve tout à coup chassé, poursuivi, traqué de tous côtés, comme une bête fauve. Pas un lieu de repos aussi loin que la vue peut s'étendre! Pas une source rafraîchissante après laquelle le cœur soupire avec ardeur! Et toujours la douleur!

« Et le lendemain matin l'aurore se leva aussi rose que si le chagrin, la douleur, toute espèce de peines, avaient pour jamais

disparu de la terre. — Puis les cloches retentirent pour la cérémonie nuptiale; elles appelaient à la chapelle le comte et sa pâle fiancée. Moi aussi, je me précipitai vers la porte parmi la foule qui regardait curieusement.

« Le noble comte de Greyerz s'avança l'air fier et radieux devant l'autel, fier de la fiancée qu'il avait choisie, fier d'avoir été accepté par elle pour époux. — Mais elle — une statue de marbre, un ange, une gracieuse apparition qui vole vers le ciel, un lis à la main.

« Son œil tendre levé vers le ciel, comme si son âme se sentait déjà dégagée des liens terrestres. — Elle marchait à son but. — Et pas une seule trace de toutes ses douleurs sur son visage chéri! — Elle avait tout surmonté; et ne tremblait pas devant la mort.

« Je me sentais anéanti, j'étais lourd à me trouver mal, comme dans la chaleur étouffante qui précède un orage. J'errais partout en proie à des pressentiments, à des tortures, à des angoisses. J'étais poursuivi comme Caïn! — Toujours en avant! — Mon front brûlait! — Et lorsque le soir suspendit son voile au-dessus de la vallée et aux crêtes des glaciers,

« Je m'élançai dans ma nacelle pour fuir sur les flots, en enfer, au tombeau, — je ne savais où : la lune était déjà descendue, les flots étaient noirs, mais le château de Hallwyl sur son rocher escarpé resplendissait de l'éclat des lumières.

« Et lorsque je levai les yeux vers sa petite chambre pour l'apercevoir une dernière fois, peut-être, à la lueur de sa petite lampe, — alors, ô mon père, au haut du balcon, je la vis! — Elle détacha de sa main pâle la couronne de myrte et la jeta dans les flots.

« Elle ne me voyait pas. Elle levait les yeux vers le ciel, comme pour mesurer la distance qui l'en séparait. — Comment les nuages n'ont-ils pas formé un char pour elle? Comment sa robe ne s'est-elle pas changée en deux ailes de cygne pour la porter dans le pays de l'amour et de la liberté?

« Puis elle leva les mains vers le ciel comme pour prier. — L'onde mugit. — Telle fut sa mort. — Mon père, et je vis! » — Et Rodolphe voila de ses deux mains son visage pâle et défait. Le prieur essaya de le consoler, mais il ne trouva pas de paroles.

Et tous deux en silence laissaient couler leurs larmes. « A celui qui a beaucoup aimé, il sera beaucoup pardonné, mon fils, dit enfin le bon prieur. Assurément elle a en partage la vie éternelle à la source de toute miséricorde.

« Oui, l'amour couvre bien des fautes; espère donc qu'il te sera pardonné aussi dans un autre monde, et qu'un jour les palmes de la paix fleuriront encore pour toi. » — Puis il posa sa main pieuse sur la tête de Rodolphe et pria Dieu de le délivrer de ses misères, — et le cœur de Rodolphe cessa de battre, son pouls s'arrêta, et l'ange de la mort ferma doucement sa paupière.

E. HAAG.



## Mélanges.

### SOUVENIRS DE POLOGNE.

(1832 — 1833.)

Dix longues journées m'avaient suffi, et bien au delà, pour connaître les principales curiosités « de la troisième capitale de la monarchie prussienne, » ses 30 à 40 églises, son observatoire, sa cathédrale, ses musées, sans oublier ses habitants, qui ne sont pas ce qu'il y a de moins curieux à voir.... Je quittai Berlin.

Notre voiture, sorte de fourgon décoré du titre pompeux de *Schnellpost*, ou vélocifère royal, n'offrait pas toutes les commodités auxquelles on eût pu prétendre raisonnablement. C'était une espèce de souricière démesurément longue, sur le devant de laquelle nous nous trouvions juchés *en lapins*. Nos effets remplissaient le *cul de basse-fosse* de cette machine qui échappe à toute définition exacte. Le moindre cahot nous faisait éprouver des douleurs d'entrailles déchirantes. Cependant je ne tardai pas à me convaincre de cette vérité éternelle — que la nature, toujours bonne et prévoyante, place le remède auprès du mal. A quoi nous eût servi la voiture la mieux suspendue? nous entrions dans les landes du purgatoire. Nos chevaux harassés pataugeaient dans le sable, comme le démon de Milton dans le chaos. Nos roues, labourant péniblement le sol, s'y enfonçaient jusqu'aux moyeux. Décidément l'administration royale était presque paternelle jusque dans ses rigueurs.

Mon compagnon de voyage, honnête Brandebourgeois, gras et fleuri comme un Viennois, simple et bon dans ses manières, un peu lourd dans ses allures, homme enfin d'une cinquantaine d'années de sagesse, ayant avalé à petit bruit la dernière bouchée d'un

souper qu'il réchauffait sans doute en poche depuis son départ de Berlin, coupa court à mes réflexions par la phrase banale : *Wo gehen sie hin, mein Herr?* où allez-vous, monsieur? — Où je vais? — la question peut paraître délicate en pays ennemi. Puis me penchant à son oreille : « Je vais, lui répondis-je, au pays où les morts vivent et où les vivants sont morts. — *Ach, frantzös!* reprit-il avec une expression légèrement dédaigneuse, puis il se roula dans son manteau gris tout en loques : il en portait un autre sur ses genoux, mais ce dernier, ayant traversé moins d'orages, était sans doute scrupuleusement réservé pour les dimanches et les jours de fête.

Quant à moi, la réflexion qui me vint en tête, fut toute à l'avantage de mon compagnon de route. Je me sentis allégé d'un grand poids. Si pour mon malheur la grammaire de M. Adelung lui était tombée entre les mains dans sa jeunesse, je me serais trouvé dans la nécessité de feindre une léthargie de 48 heures. C'est fort peu récréatif, on en conviendra, mais enfin c'est ma ressource. J'étais donc libre de veiller et de dormir à ma fantaisie.

Nous marchions gravement, machinalement, silencieusement. On eût dit un convoi de pestiférés qui traversait le désert. Le pays que nous parcourions ainsi pas à pas était mortellement triste : un sable fin comme de la poussière, une verdure flétrie, sombre, sans couleur, des forêts en deuil, des sapins, des larix, des arbres nains; des villages pétris de boue comme le premier homme, mais sans mouvement et sans vie, sans un pauvre petit clocher avec son coq qui chante l'heure de la prière, sans autre variété que leurs fumiers; un horizon sans bornes, pas la moindre petite colline, rien pour reposer la vue, rien pour reposer le cœur : oh que de tristesse! mon compagnon en prit son parti en brave, il s'endormit.

La lune enfin se leva. Je ne saurais dire les douces émotions qu'elle fait naître dans l'âme, au milieu d'un désert immense où la vue se perd au delà de l'horizon! Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre. Les ombres des sapins séculaires semblaient aller, venir, s'échapper. La forêt était morne. Aucun souffle ne l'ani-

mait. Aucune chouette n'y battait de l'aile. Les sons rauques du cor de notre postillon allaient en se perdant sourdement dans cette immense solitude. Aucune voix, aucun écho ne leur répondait. Tout dormait, tout était mort. On n'entendait que le *piaffement* lourd et monotone des chevaux, le froissement des roues sur le sable et les ronflements saccadés de notre Brandebourgeois. Heine, je crois, fait la remarque que les Allemands sont Allemands jusque dans leur sommeil, et il n'a pas tort.

Après 20 heures de marche forcée, notre vélocifère ou fourgon royal s'était traîné à quelques portées de fusil — c'était beau pour un vélocifère! mais enfin je respirais. Je laissais déjà loin l'Allemagne, et il ne me prit pas la fantaisie de jeter un regard en arrière. Ce n'est pas que je n'apprécie l'Allemagne tout ce qu'elle vaut; mais je suis comme ces amants poètes qui aiment à distance, qui quittent froidement leur bien-aimée pour leur écrire des lettres passionnées. Ne sont-ce pas des anges déchus qui ont des ressouvenirs d'une autre vie?

J'avais donc mis le pied sur le sol polonais. Jugez de mon étourdissement, de ma folie! Nous étions dans l'ancien palatinat de Posnanie. Je ne saurais dire combien la petite ville de Krotoszyn me plut. Mon cœur si longtemps serré s'était rouvert à la vie. Le *deutsch*, cet idiome si dur, ne bourdonnait plus à mon oreille. Il me semblait entendre une langue connue : je comprenais. Chaque nouvelle figure qui passait, c'était pour moi un souvenir — une connaissance — les traits d'un ami. La curiosité des passants, que j'excitais, ne m'était pas désagréable. J'éprouvais le besoin de leur parler, de leur serrer la main, de leur demander de leurs nouvelles. C'était une patrie que je retrouvais.

La ligne de démarcation entre l'Allemagne et la Pologne est largement tracée; la transition est brusque. D'un village à l'autre, ce sont deux peuples qui se touchent sans se mélanger, deux peuples qui n'ont entre eux ni sympathie de mœurs, ni sympathie de besoins, ni pour ainsi dire sympathie de physionomies. C'est l'eau et le feu, le protestantisme et le catholicisme, le savoir et l'ignorance, la profondeur et la légèreté, la lourdeur et la pétu-

lance! Je compris alors que la dénomination d'Allemand fût regardée parmi le peuple polonais comme une injure qui ne se lavait — qu'au cabaret.

Krotoszyn est située dans une verte plaine légèrement inclinée de l'est à l'ouest. Ce qu'il y a de particulier dans la plupart des villes du Nord, c'est qu'il semble qu'elles aient été déposées de la veille au milieu des champs et qu'aucun arbre, aucune broussaille, aucune haie vive n'ait eu le temps de pousser dans leurs environs pour en masquer la vue : elles se présentent nues et sans parure. Les deux ou trois ruelles de Krotoszyn sont propres, bien aérées. Ses maisonnettes rappellent les jolies petites villes de la Bavière rhénane. Mais ce que j'y ai le plus admiré, c'est son cimetière; je n'ai rien vu de plus religieusement beau : il est en plein champ, ouvert à tous les yeux et à tous les cœurs; aucun mur ne l'enceint. De noirs sapins, qui comptent au moins un demi-siècle d'âge, s'y pressent dévotement sur chaque tombe. Les rayons du soleil couchant, glissant terre à terre depuis l'horizon, se perdaient sous leurs dômes majestueux; on eût dit la lumière palpable, comme dans ces échappées lumineuses par une pluie d'orage. Les fosses n'étaient point mathématiquement alignées. Les pierres tumulaires, à demi enfoncées dans la terre, étaient recouvertes d'herbe ou de mousse. On n'y voyait pas de terre fraîchement remuée, pas de gazon usé par la curiosité plus que par la prière, pas de sentier, pas de terre foulée aux pieds. C'était un lieu saint. Que le Père-Lachaise est pauvre d'émotions avec ses lourds monuments, ses épitaphes de légataires désolés, ses vanités et ses mensonges! oh, n'affichons pas nos misères sur notre dernière demeure!

Quand ce vint à dîner, je faillis revenir de mon enivrement. Je compris alors, mais un peu tard, tout ce qu'il y avait de sage, de raisonné, de logique, d'allemand enfin dans notre Brandebourgeois. Depuis deux heures que j'étais en extase, la faim — qui est de sa nature fort peu romantique — s'était frayé parmi mes joies de poète un tout petit sentier à mon estomac. Je résistai cependant longtemps à ses insinuations; à ses prières, à ses ordres enfin. Je patientais. Il était six heures; j'étais à jeun depuis la veille ou

peu s'en faut. Notre compagnon de voyage avait fait ses quatre repas à ses heures réglées. A la fin, de guerre lasse, je demandai à notre hôtesse si l'on jeûnait d'habitude dans le pays. Hélas ! je ne pensais guère deviner si juste : on jeûnait ! Notre hôtesse, ayant plus souvent à héberger des Brandebourgeois que de pauvres passagers sans ombre de prévoyance, n'avait à m'offrir qu'un verre d'eau et un morceau de pain de seigle. J'étais étourdi du coup, je pensais rêver. Cependant je pressai, je tempêtai, je délirai, et l'on se mit en devoir de me satisfaire. Après une heure d'attente passée à dévorer froidement mon dépit sur un dur matelas en maroquin noir, bourré de son ou tout au moins de paille hachée, et qui avait nécessairement usé plusieurs générations, on me servit sur une table boiteuse, sans nappe ni serviette, dans de vieux plats de terre ébréchés.... oh, passons là-dessus, de grâce ! Parlez-moi du cimetière de Krotoszyn ; pour ce qui est de ses diners, ne m'en parlez jamais. Heureux, me disais-je en remontant dans mon wagon, les estomacs vaporeux qui se nourrissent d'émotions ! En Allemagne, on déjeûne six fois, on en dine quatre et l'on en soupe trois ; mais en Pologne on jeûne ces trois repas. Ne vous disais-je pas que la ligne de démarcation était profondément tracée ?

Je ne vous parlerai pas du pays que nous parcourûmes depuis Krotoszyn : quoique moins aride, surtout dans les environs d'Ostrowo, ce serait me répéter. Le jour n'avait pas encore paru, que nous avions déjà franchi les barrières aux aigles noires de l'empire moscovite. Il était quatre heures. On nous fit entrer, mon Brandebourgeois et moi, dans une espèce de corps-de-garde, en attendant que l'on eût vérifié au microscope si nos noms, prénoms et qualités ne cachaient rien de suspect. La vérification fut consciencieuse. Chaque syllabe fut pesée et repesée. Les fleurs de lis qui avaient été biffées et badigeonnées sur mon passe-port, devinrent particulièrement le sujet d'une enquête minutieuse. Aussi quelle irrévérence de notre administration ! elle faillit me coûter cher. Cependant la vérification se poursuivait laborieusement. Ces longueurs ne m'annonçaient rien de bon, et l'aspect des gens qui m'entouraient de leurs exhalaisons fétides, n'était pas fait pour me



rassembler. La justice est expéditive par delà l'Oder. Une douzaine de Cosaks roulés dans des peaux grasses comme la barbe d'un juif, étaient étendus par terre ou sur un sale grabat; d'autres allaient et venaient. La lueur d'une lampe fumeuse rendait à leur figure un aspect plus repoussant encore. La servilité et la misère la plus abjecte s'y peignaient à longs traits. La chambre était étroite, enfumée; l'air épais et infect. On eût dit un repaire de Bohémiens.

Par faveur, toute spéciale — une faveur dont je me souciais peu, du reste — on m'invita à monter chez le commandant du poste. Le ciel se troublait; je pressentais un orage. Mais il eût été par trop désagréable de passer la nuit sur le grabat de ces messieurs. Le dénouement ne me souriait nullement. Je me présentai donc chez le commandant, bien décidé à ne pas lui céder le terrain. Il était au lit, la tête nonchalamment reposée sur un oreiller de maroquin vert. Au sortir du bouge de ses sbirres, on pouvait se croire dans le boudoir d'une petite maîtresse de la chaussée d'Antin. Après les premiers mots d'usage (en fort bon français), il me fit remarquer, toujours avec politesse, les irrégularités de mon passe-port. — J'eus lieu de me convaincre par la suite que cette courtoisie de notre commandant n'était pas un cas exceptionnel. Les fonctionnaires russes (sans doute à cause de notre immense réputation d'hommes polis) se piquent envers nous de bon ton et de belles manières; mais c'est je ne sais quelle courtoisie pateline qui blesse. Les Russes sont diplomates nés. — Une bonne contenance en présence du danger fit merveille. Je pus continuer ma route librement. Dans des circonstances pareilles, la police française eût crié mille fois haro! Je n'avais donc que gagné au change.

Bientôt nous arrivâmes à Kalisz. Quinze heures eussent suffi sur une mauvaise route pour atteindre à notre destination; nous en mîmes trente-six et nous dûmes encore nous féliciter de n'en avoir pas mis davantage. Après avoir pris un verre de café à la crème, notre Brandebourgeois, qui connaissait la ville — ce qui du reste était une connaissance des plus facile à faire — me proposa par signes télégraphiques de me servir de cicerone. J'acceptai son offre obligeante. Nous avions douze heures à dépenser à Kalisz.

Douze heures de relai, c'était une bonne fortune pour moi. Mais mon compagnon pestait par tous les *der Teufel* du monde contre un retard aussi inopportun. Sans doute qu'il lui pressait d'arriver, les ressources de son garde-manger tirant à leur fin.

Quelques rues presque propres, une petite place assez régulière, quelques maisons de bonne apparence, un petit théâtre, un hôtel (de Pologne) où l'on dîne et où l'on couche, une maison de force dont les commensaux balaient les rues en traînant stoïquement leur boulet, le vaste bâtiment de l'école des Cadets (école transplantée à Saint-Petersbourg), un joli petit jardin public d'où l'on jouit d'une vue agréable, peu de Polonais, quelques Allemands (fabricants et ouvriers), beaucoup de juifs, voilà Kalisz, la deuxième ville du royaume! Somme toute, pour qui sort des déserts de la Silésie, Kalisz est un petit bijou.

La chaussée de Kalisz à Varsovie est belle. Je ne connais pas de route en France qui puisse lui être comparée avec avantage. Notre diligence ne le cédait pas aux meilleures de l'Allemagne. En moins d'un jour nous fîmes une route de 60 lieues. On s'estime heureux en France de faire ses 40 lieues par jour. — Le pays est plat. A part quelques ondulations du terrain, on ne découvre pas la plus petite colline. La vue n'est bornée que par de sombres lisières de forêts. On se croirait élevé sur le plateau d'une immense montagne qui se confond avec le ciel. Plus l'horizon est vaste, plus l'illusion est complète.

Les terres ne sont pas également fertiles. Il y a des landes et des steppes. L'agriculture y est généralement à son enfance. Pour quelques cultivateurs qui ont fait des études spéciales dans les écoles de l'Allemagne ou de la Suisse, on rencontre des milliers de propriétaires sans la moindre teinture d'agronomie. Une autre cause du dépérissement des terres, c'est que les grands propriétaires, qui ont souvent plusieurs lieues de terrain à ensemençer, manquent d'engrais pour les amender. Aussi voit-on souvent des champs de blé dont on compterait facilement les épis, tant ils sont espacés, maigres, étiolés. Autant vaudrait les laisser en friche.

Le terrain est le plus souvent sablonneux et aride. On y voit

peu de canaux, peu de prairies. L'herbe, mal nourrie, s'élève à peine à quelques pouces de hauteur avant la fenaison. Aussi le propriétaire est-il souvent réduit à donner à ses brebis des branches de sapin humectées d'eau salée. La couleur de l'herbe est d'un vert sombre. Les prés sont rarement émaillés de fleurs. Je ne sais si c'est à cette cause, ainsi qu'aux forêts d'arbres résineux et à la rigueur des hivers, que nous devons attribuer la rareté des papillons de jour et de nuit. Quant aux autres insectes et particulièrement aux limaçons, s'ils sont peu nombreux, cela tient sans doute à la sécheresse du sol.

Tous les fruits du centre et du nord de la France y croissent, mais peut-être y sont-ils moins savoureux, moins délicats. Tous nos légumes y viennent également bien. La vigne y parvient rarement à sa maturité. Du reste il n'y a guère que quelques treilles dans tout le pays. Plusieurs noms de villages ou de villes feraient supposer que la vigne y a été cultivée anciennement, mais c'est une supposition purement gratuite.

On ne saurait se faire une juste idée de la triste monotonie des forêts du Nord. A part leurs cafés, leurs carrousels, leur Franconi et leurs mille gentillesses en temps de fête, on dirait nos champs Élysées. La comparaison n'a rien de forcé. Je donnerais peut-être l'avantage aux premières. La verdure des arbres, quoique sombre, y est moins flétrie, moins ternie par la poussière. Là c'est une teinte de noire mélancolie, ici les rides de la vieillesse. Du reste, même sécheresse, même aridité, pas un brin d'herbe, pas une fleur, pas un chardon, pas une ronce, et à peu près même symétrie. On sait que les branches inférieures du sapin tombent graduellement avec le progrès des années, de telle sorte que leur cime seule reste couronnée d'un bouquet de verdure. Le regard plonge alors librement à travers leurs troncs nus, qui semblent fuir en colonnades. A peine voit-on de loin en loin une tige étiolée de coudrier, un genévre rabougri qui intercepte la vue. Quelques fraisiers, quelques myrtilles, et des milliers de champignons dans les endroits un peu humides, sont toute leur richesse. Je ne parle pas des ruches, que la dame suzeraine du lieu y multiplie chaque

année, et dont la cire à demi clarifiée lui fournît des bougies économiques pour ses jours de réception, et des cierges pour Notre-Dame de Czenstochowa.

Mais ce que je n'avais vu qu'à de bien longs intervalles, si ce n'est dans le beau pays de Saxe, c'est de la verdure qui fût réellement de la verdure. Je n'avais rien vu de semblable depuis mon départ de Dresde, dont le *grossen Garten* (ancienne propriété de la couronne, acquise au peuple depuis la révolution) est incomparablement plus beau que tous les jardins ou parcs publics que nous ayons à Paris et dans les provinces. L'Allemagne n'a même rien à lui opposer, et cependant l'Allemagne est riche en belles promenades. Il n'y a pas de ville quelque peu considérable qui, sous ce rapport, n'ait l'avantage sur nos premières villes de département.

Mon cœur bondit de joie à la vue de la première forêt de chênes que j'aperçus au delà de Kalisz. Cette douce impression se renouvela plusieurs fois dans ma route. Mais cette illusion ne tint pas contre une habitude de quelques mois. Ces forêts, qui m'avaient paru si belles, n'étaient, après tout, que des pépinières de chênes bien alignés. On eût dit que le génie mathématique du dix-septième et du dix-huitième siècle avait aussi passé par là, que la Cour de Versailles y avait habité. Les chênes étaient tous rabougris, maladifs : leurs branches, même les plus jeunes, étaient revêtues d'un épais duvet de lichen. C'étaient de vrais octogénaires de vingt ans. Quant au sol qu'ils recouvraient de leur ombre, il était tout aussi nu, tout aussi aride que dans les forêts de sapins.

Cependant le sol de la Pologne ne laisse pas que d'avoir sa poésie. Il y a des oasis dans le désert. Ses cabanes offrent souvent un aspect pittoresque. Ses paysages ont quelque chose de silencieux, de rêveur, surtout le soir au clair de lune ou au soleil couchant. Ses forêts de sapins sont belles en automne, quand la nature se meurt ou quand la première neige les *floconne*, si l'on nous est permis de nous servir de ce mot. Le costume de ses paysans et de ses juifs a aussi quelque chose de national qui plaît. Une espèce de doliman (*kapota, katana*), assez semblable à la soutane de nos

prêtres, est leur vêtement principal. Les juifs le portent noir ou brun, ordinairement fait d'une étoffe luisante comme la crinoline; les paysans le portent blanc ou de couleur claire, d'une étoffe de laine qui ressemble au droguet : ce sont eux ou leurs femmes qui le plus souvent l'ont tissée. Les paysans polonais semblent, dans tout leur habillement, suivre le contre-pied des Israélites. Les premiers portent des ceintures ordinairement d'un rouge éclatant et de même étoffe que leurs redingotes, et ceux-ci, d'une couleur foncée. Les uns et les autres sont coiffés de chapeaux, les juifs de chapeaux évasés, à larges bords, les paysans de chapeaux en forme de cônes tronqués, à bords étroits. Il n'y a que les petits-maitres qui se coiffent, le dimanche surtout, de bonnets de peau de renard ou d'astracan. Le bonnet est souverainement aristocrate. Les juifs portent la barbe; les paysans n'ont que la moustache. Les premiers ont les cheveux rasés, excepté quelques mèches sur les tempes, qu'ils frisent avec soin : ce sont les plus coquets. Les Polonais portent les cheveux longs : ils ne les coupent que sur le front, de sorte qu'ils forment deux angles droits avec les mèches qui leur descendent le long des tempes. Les juifs se chaussent de bas et de souliers, et portent des culottes collantes; les paysans ont de larges pantalons, dont l'extrémité entre dans de fortes bottes qui leur permettent de braver et les pluies et les boues. Ils ne portent jamais de bas, ni de souliers. Deux redingotes, autant de pantalons ou de culottes, composent la garde-robe d'un paysan ou d'un juif qui est à son aise. Le paysan possède en outre une redingote d'hiver en peau de mouton. Si je ne me trompe, un juif en temps d'hiver porte toute sa garde-robe sur lui. — Les paysans polonais sont forts, robustes, épais; les juifs, au contraire, semblent épuisés par la misère; les premiers ont l'air ouvert, loyal, bon; ceux-ci ont quelque chose de caché, de fourbe dans l'expression de leur figure, de souple, de rampant dans leurs manières — mais à qui s'en prendre? si ce n'est à la tyrannie barbare que les chrétiens de tous les pays ont exercée et exercent encore sur ce peuple **malheureux**.

**Le costume des paysannes et des juives est fort simple. Une**

chemise (il n'est peut-être pas inutile de le mentionner), des bas et des souliers, une jupe, un tablier, un corset et un mouchoir roulé en turban sur leur tête, voilà la parure de dimanche des paysannes un peu coquettes. Les couleurs vives sont celles qu'elles préfèrent. Les juives portent quelquefois des robes taillées à la française; mariées, elles se coiffent d'un bonnet; filles, elles vont en cheveux. Comme ornements de luxe, les jeunes paysannes se parent souvent d'un collier en perles de verre, bleues ou rouges, et portent au doigt un anneau en similor ou en argent. Je ne parle pas de l'amulette en drap avec je ne sais plus quelles lettres ou hiéroglyphes, qu'une faveur ou simplement une ficelle suspend à leur cou. Cette amulette ne les quitte jamais. Quant aux filles, un ornement qui leur est particulier, c'est une espèce de demi-diadème en forme de croissant renversé qui ceint leur front. Les nourrices russes ont à peu près une semblable parure de tête. Ces ornements sont souvent d'un grand prix : les perles s'y marient aux diamants. C'est ce qu'une juive a de plus précieux.

Les jours de travail, la mise des paysannes est plus négligée. Elles vont le plus souvent nu-pieds, sans chapeau ni bonnet. Dans la belle saison, et pour elles la belle saison commence à la fonte des neiges et se prolonge jusqu'aux premières étrennes de l'hiver, elles ne sont couvertes pour la plupart que d'une simple chemise, c'est-à-dire que depuis les épaules jusqu'aux hanches leurs chemises sont faites d'une grossière toile blanche, et que depuis là un jupon d'indienne leur sert de prolongement jusqu'à mi-jambe. J'ai vu de ces malheureuses travailler au cœur de l'hiver avec un pareil vêtement. Elles portent habituellement leur tablier attaché sur leurs épaules en forme de manteau espagnol. Quelquefois par le mauvais temps elles empruntent à leurs maris leurs épaisses bottes, mais le poids en est si lourd qu'elles ne les traînent qu'avec peine.

Les juives sont en Pologne ce qu'elles sont partout ailleurs. Leurs yeux et leurs cheveux noirs, leurs traits fortement caractérisés, leur courte taille, les font distinguer facilement. Les paysannes polonaises ont les cheveux châains, quelquefois blonds, rarement

noirs; les yeux bruns ou bleus; les traits peu délicats; les mains, les jambes et les pieds déformés par le travail; la taille massive; il n'y a, à ma connaissance, que peu de villages privilégiés. Mais en général les jeunes filles ont un air de naïveté et quelquefois de langueur assez séduisant. Le costume de ce qu'on nomme les seigneurs, c'est-à-dire les propriétaires, n'a rien de particulier. A peine trouverait-on dans tout le royaume deux ou trois Polonais restés fidèles au costume oriental de leurs pères. — Quant à celui des provinces méridionales et des environs de Cracovie, il diffère un peu des costumes du nord et du centre, mais comme ils nous sont moins connus, nous n'en parlerons pas.

Les villages, quoique pauvres et chétifs, sont généralement moins boueux, moins étouffés, pour ainsi dire, sous les fumiers que le plus grand nombre de nos villages de la Picardie, de la Bretagne, de la Champagne, etc. On y rencontre moins souvent que dans certaines parties de la Silésie et dans les montagnes du beau pays de Saxe et de la Thuringe, des cabanes construites en terre glaise mêlée à de la paille hachée; surtout jamais de chaumières pétries de bouse de vache, telles qu'on en voit, si je ne me trompe, dans les montagnes du Harz. Les cabanes (*chalupa* — cabane sans cheminée, *chata*) sont rarement attenantes entre elles. Elles s'élèvent le plus souvent sur le coin de terre que la manificence du seigneur donne en jouissance au paysan pour son entretien et celui de sa famille. Quelquefois elles sont entourées d'arbres fruitiers. Une cabane peut coûter de quatre à six cents florins; le florin vaut douze sous. Elles sont faites de planches ou solives de quelques pouces d'épaisseur, quelquefois de troncs d'arbres non équarris, unis par un ciment de terre glaise, et recouvertes en chaume. Leur élévation jusqu'au toit peut être de six à huit pieds. Il faut ordinairement se baisser pour passer la porte.

Quelque nombreuse que soit la famille, il n'y a qu'une seule chambre pour tous ses membres. Cette pièce sert de cuisine, de cave, de grenier, de décharge, de chambre à coucher, de salle à manger, et quelquefois de basse-cour et d'écurie. Une seule petite lucarne, au plus deux, lui donnent le jour, et cette lucarne

ne pouvant s'ouvrir, l'air ne peut se renouveler que par la porte ou la cheminée. Il n'y a point de poêle. Le feu du foyer doit chauffer toute la chambre. Aussi n'est-il pas rare que des malheureux y succombent aux froids excessifs. Une table en sapin et peut-être quelques chaises de bois et une armoire, voilà l'aménagement de la famille. Leurs ustensiles de cuisine se composent de quelques pots en terre, d'un ou de deux couteaux de poche dans le genre des couteaux dits eustaches, de quelques cuillers en bois, rarement en fer ou en fer-blanc. Le philosophe de Synope n'eût pu pousser plus loin le mépris des superfluités. Cette réflexion me rappelle naturellement que les paysans polonais sont comme le jeune enfant des bords de l'Ilyssus, c'est-à-dire qu'ils boivent dans le creux de leurs mains. L'eau dont on a besoin pour la cuisine se puise au ruisseau ou à la fontaine voisine. C'est aussi là que le père et sa famille vont se désalterer. Il est rare qu'ils conservent de l'eau chez eux pour leurs besoins. — Les paysans les plus aisés ont un lit, c'est-à-dire une pailleasse et quelques lambeaux pour se couvrir. Les juifs, au contraire, mettent leur vanité à posséder de nombreux édredons. Ils les empilent les uns sur les autres jusqu'au ciel de leur lit. C'est à cela que l'on juge du bien-être de la famille.

Les bâtiments les plus apparents du village sont le cabaret, l'église et la Cour ou Palais. Le cabaret (*karezmia* ou *góscinieć*) se présente ordinairement en face de l'église. Les joies du ciel et celles de la terre se touchent, sans paraître gênées de leur voisinage. Pourquoi ne seraient-elles pas sœurs?... — Le cabaret est une espèce de hangar, au bout duquel se trouve une cuisine et quelquefois une petite chambre pour la famille et les voyageurs. Son mobilier diffère peu de celui des simples cabanes. La table s'étend dans toute la longueur de la chambre; des bancs sont assujettis à ses côtés. Outre les pots de terre du paysan, son buffet renferme quelques assiettes de faïence, quelques tasses, quelques gobelets en fer-blanc, des cuillers et des fourchettes en fer. Le plancher est en terre, comme ailleurs. Il est inutile de dire que tout y est d'une ignoble saleté. On voit quelques cabarets bâtis



en briques ; mais le plus grand nombre est en planches, sur des fondements en grès.

L'église (*kosciol*) ne se distingue guère du cabaret que par la croix dont elle est surmontée. L'intérieur en est tout aussi simple, je dirais aussi misérable. Quelques images de saints grossièrement dessinées et plus grossièrement enluminées, deux ou trois mauvais tableaux cloués à la paroi, avec plusieurs copies de la Notre-Dame noire de Czenstochowa, en font l'unique ornement. Un autel qui, par les bigarrures de ses draperies, rappelle l'habit d'arlequin, quelques cierges en cire jaune et un petit crucifix en cuivre ou en argent, voilà pour le culte. C'est devant cet autel que le prêtre adresse ses allocutions paternelles aux fidèles à genoux, qui l'écoutent avec de profondes marques de contrition. Les anciens du village, tous endimanchés, lui sont adjoints comme enfants de chœur. Quelques églises possèdent des orgues. — Cependant il est juste de dire que toutes les églises de village ne sont pas dans un tel état d'humilité. On en voit quelques-unes qui dressent orgueilleusement la tête. La cure leur est ordinairement attenante. Nous ne parlerions pas de quelques couvents qui subsistent encore ; ils sont généralement vastes et construits en briques. On sait qu'un ukase de l'autocrate a défendu l'admission de nouveaux membres dans ces saints asiles de la piété, du malheur et, trop souvent, de la fainéantise. Nous ne discuterons point ici le mérite et l'intention d'un pareil ukase.

Quant à la Cour ou Palais (*Dwór*), les paysans appellent de ce nom l'habitation du propriétaire du village, elle ne se distingue à l'extérieur des cabanes du paysan que par son étendue, sa couverture en tuiles ou en bardeaux, et par le jardin ou verger qui l'entoure. Le village s'étend ordinairement à une distance respectueuse du Palais, quelquefois construit en briques, au fond d'une vaste cour ou simplement d'un enclos bordé d'une palissade ou d'une haie vive. Les écuries, la brasserie et quelquefois les granges, s'étendent sur les ailes. — L'intérieur du Palais est ordinairement propre ; je ne parle ni de l'office ni des cuisines. Il y en a qui sont meublés presque avec goût, mais jamais avec luxe. Le Palais

a rarement deux étages. Le plus souvent il ne se compose que d'un rez-de-chaussée avec perron. Une chambre pour la famille, deux ou trois chambres à coucher, un petit salon et une anti-chambre qui sert de salle à manger, voilà pour les appartements. Il serait fastidieux de décrire à nos lecteurs l'ameublement probable de chaque pièce; nous ne nous occuperons donc que du salon. Un ou deux sofas, dont souvent une causeuse, quelques chaises et fauteuils en acajou, une table à thé, une table de jeu et quelquefois un forte-piano, tels sont les meubles qu'on y rencontre le plus souvent. Le salon est parqueté; les autres pièces sont planchées. Les murs sont assez mal peints, ou même blanchis à la chaux. Il est encore plus rare en Pologne qu'en Allemagne de les recouvrir d'un papier. D'énormes poêles en faïence ou en briques chauffent les appartements. On y voit peu de cheminées. — Quant aux commodités, au *confortable* des palais polonais, nous n'avons qu'un petit mot à ajouter, c'est que le plus souvent on y chercherait vainement les lieux dont nos infirmités animales nous font un besoin journalier. Qu'on nous passe la remarque....

Quelques heures avant notre arrivée à Varsovie, un ressort de notre diligence, s'étant brisé, nous obligea de poursuivre notre route dans une assez méchante voiture que l'on nomme *bryczka*, faite d'osier, non suspendue, ouverte à tous les vents, pour laquelle les Polonais qui ne se sont pas encore gâtés au contact des mœurs étrangères, ont une prédilection toute marquée. Il serait difficile de désigner à cette affection une autre cause que celle du sentiment national. Le fourgon silésien et la *bryczka* polonaise peuvent marcher de pair à compagnon; ils n'ont rien à s'envier. Une même pensée a présidé à leur confection, une pensée, j'ose le dire, de désorganisation de la machine humaine. Sur la chaussée, ce n'est encore qu'un demi-mal. Hors de là, et surtout en hiver, c'est un supplice.

On se ferait difficilement une idée de ce que sont les routes dans l'intérieur de la Pologne et de la Russie. Le plus souvent la route est partout; on la prend à travers champs, où l'on veut: c'est à sa fantaisie. Les ornières et, dans certaines parties, les grès

et les blocs de granit se succèdent sans interruption. Votre pauvre corps est en soubresauts continuels. On dirait un bourdon que l'on met péniblement en mouvement, et dont le va-et-vient est encore indécis, irrégulier, saccadé.

On s'étonnera sans doute que nous parlions de blocs de granit à la surface d'un pays plat comme la Pologne, qui n'a été formé, dans mon opinion, que par une retraite subite des eaux de la Baltique, et qui ne possède dans le Nord — au moins à ma connaissance — qu'une pauvre petite carrière sur la rive droite de la Vistule, à quelques milles de Varsovie. Aussi pensons-nous que ce sont des traces non équivoques d'un bouleversement qui aura ébranlé la cime des Carpathes du sud au nord, et précipité sur le sol polonais une avalanche de rochers. Quelques-uns de ces blocs conservent encore de dix à quinze pieds de diamètre. Leur forme est sphéroïdale ou conoïdale. On les voit épars dans les champs, plus ou moins enfoncés dans le sol et ordinairement adossés aux ondulations du terrain ou à de petits tertres, toujours dans la direction du sud au nord. Le nombre a dû en être prodigieux. C'est avec de pareils blocs de granit qu'ont été construites les chaussées de Kalisz et de Slupca à Varsovie, et celle qui part de cette dernière ville pour conduire aux frontières de l'empire russe par Ostrolenka. La chaussée de Varsovie à Cracovie, actuellement en construction, et sans doute une partie de celle que l'on doit établir entre Breslau et Kalisz, n'auraient peut-être jamais existé sans une pareille ressource.

Revenons à notre bryczka. Pour ma part, je fus peu contrarié de l'accident qui nous retirait de notre prison ambulante. Du haut de la botte de paille qui me servait de siège, je découvrais aisément toute la contrée. Les environs de Varsovie n'offrent rien de remarquable. A part quelques équipages de luxe, rien n'annonçait l'approche d'une capitale. Le commerce y est peu actif.

Je regrettais cependant de n'être pas seul. Ma nouvelle société était un peu trop gaie, trop bruyante, trop française. J'aurais voulu trouver un peuple en deuil. Le peuple polonais aurait-il donc passé la frontière en emportant ses aigles? Pauvres amis!

— Mes compagnons chantaient. Il est vrai qu'il pouvait y avoir quelque courage à chanter : ils chantaient la marche de Clopicki, leur Marseillaise à eux ! Mais ces chants me faisaient mal. J'aurais voulu être seul ! Je ne comprends pas qu'un esclave chante, si ce n'est en marchant au combat.

Enfin nous touchons à Varsovie. Les émotions fortes ne se communiquent pas par la parole. Elles sont toutes personnelles. Le langage est stérile pour les rendre. Que mon lecteur ne s'attende donc pas à une peinture fidèle. — Nous entrâmes par le faubourg de Wola. Toute l'action s'était concentrée sur ce point : c'est là que s'est vidée, entre le bon droit et la force du sabre, une vieille querelle d'il y a des siècles, et dont le dénoûment fut si terrible pour nos amis. Des milliers de cadavres ont encombré cette route ; des milliers de blessés se sont traînés dans les étroits fossés qui la bordent. Voici la petite chapelle que le brave Sowinski a si vaillamment défendue. Elle s'avance au devant des retranchements comme une sentinelle perdue. Son toit, ses murs sont percés de boulets. Les pieux qui la protégeaient sont arrachés. C'est par cette brèche que les Russes, repoussés vingt fois, ont pénétré dans la redoute ; mais la redoute alors n'était plus défendue que par des cadavres. Plus loin, sur la gauche, on voit encore le talus que couronnait cette batterie formidable qui arracha au général ennemi ce cri de désespoir : *à feu et à sang !* — Que de révélations n'y aurait-il pas à faire sur ces terribles journées ? que de fautes ! que de trahisons ! que de lâches ! Après de tels malheurs, on se surprend à justifier le règne de la Terreur en France.

Le faubourg de Wola n'était qu'un monceau de ruines. Sur la gauche, on n'apercevait plus que des cheminées qui s'élevaient tristement de distance en distance comme autant de colonnes funéraires : sur la droite, des murs percés à jour, des maisons criblées de boulets, des décombres encore fumants, des poutres à demi consumées ; et partout la désolation ! Quelle victoire ! — Mais l'ordre régnait à Varsovie.

On sait que cette malheureuse ville n'était protégée que par de faibles remparts de terre auxquels les femmes même avaient

travaillé. Toute l'attaque des Russes s'est concentrée, comme nous l'avons dit, sur le faubourg de Wola. Les autres parties de la ville n'offrent aucune trace de combat, si ce n'est à quelque distance où des villages entiers ont disparu. Mais les Polonais eux-mêmes n'étaient pas toujours étrangers à ces ravages. Un village peuplé par une colonie allemande, à une faible distance de Varsovie, a été incendié par eux, sans doute dans un moment de frénésie patriotique, car les Allemands, comme les Juifs, ne partageaient aucunement leur enthousiasme pour la liberté.

Varsovie se partage en vieille et nouvelle ville. La vieille ville est comme le *Marais* de Varsovie. Les rues en sont étroites, sales, mal pavées; les maisons étiolées pour ainsi dire, fluettes. Les nouveaux quartiers sont beaux. Les rues en sont spacieuses, bien alignées, bordées de trottoirs; mais le milieu n'est point pavé. C'est une chaussée unie, bien entretenue, infiniment plus propre en temps de pluie que nos plus belles rues de Paris. Les palais y sont nombreux. Les maisons généralement vastes, propres, d'une belle architecture, hautes au plus de trois étages, avec rarement des mansardes et jamais d'entresol. On y voit peu de bâtiments en pierres. Souvent même les colonnades qui ornent les plus grands hôtels sont construites en briques revêtues d'un crépi de plâtre. C'est ce qui leur donne un air mesquin, car la brique ne laisse pas que de reparaître à la suite des dégradations causées par la pluie ou le dégel. — Varsovie est située sur les bords de la Vistule. Ce fleuve peut avoir la largeur du Rhin. Ses eaux sont ordinairement jaunies par le sable qu'il charrie. Vue de Praga, Varsovie se présente sous un aspect des plus agréable. Elle s'élève en amphithéâtre sur une étendue d'à peu près une demi-lieue. Le fort retranché que les Russes construisent au nord, sur l'emplacement de l'ancien séminaire des Piaristes, pour exterminer la ville en cas de besoin, et au sud le palais du Belvédère, résidence du grand-duc Constantin, sont, si mes souvenirs ne me trompent, les deux points les plus distants de Varsovie. — Praga n'est qu'un assez pauvre petit bourg, uni à la ville par un mauvais pont de bateaux. A l'époque de mon passage, plusieurs de ses maisons

en ruines n'avaient pas encore été relevées. C'est presque sous ses murs que s'est livrée la sanglante bataille de Grochow. Les Russes y ont placé quelques obusiers pour foudroyer la ville au cas qu'elle se réveillât de sa léthargie : mais la ville est bien morte. Aussi toutes ces démonstrations de force, toutes ces immenses casernes encombrées, ce fort qui s'élève menaçant, ces obusiers qui allongent leur cou au-dessus de la ville, ces canons se morfondant à attendre le premier murmure de la révolte, ces artilleurs, mèches allumées, que l'on a plantés sur la place de Saxe, au devant de l'arsenal et aux abords du palais du prince, tout cet attirail d'intimidation me fit un singulier effet. Il me semblait voir l'affreux Croquemitaine dont on fait peur à nos enfants. A quoi bon ? Les bons bourgeois de Varsovie ne sont-ils pas les plus paisibles gens du monde ? des commerçants, des banquiers, des spéculateurs, de riches propriétaires, de gros capitalistes, des Juifs, des Allemands et des seigneurs ?

E. HAAG.

---

### Mosaïque.

## LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

(Extraits du bulletin des gazettes allemandes.)

AMSTERDAM. Cette ville a vu mourir, le 27 avril, le président de l'institut royal des Pays-Bas, M. Abraham-Jacob Saportas, membre de l'administration de l'académie des arts; il était âgé de 59 ans. C'était un savant distingué dont la perte sera difficile à réparer. Le 11 mars précédent était décédé, à l'âge de 50 ans, M. P. Belyn, membre de la Société des beaux-arts.

ANVERS. En mémoire de la construction du chemin de fer qui conduit de cette ville à Bruxelles, une médaille vient d'être frappée. Elle représente, d'un côté, un wagon qui devance le soleil sur le chemin de fer, et au-dessous ces mots : *Route du progrès*. Sur le revers sont les armes de la ville avec cette exergue : *l'Agriculture, l'Industrie et le Commerce vivifiés*. La date est au-dessous,

et sur la bordure on lit : *Inauguration du Chemin de fer. — Régence d'Anvers.*

BERLIN. Il est question d'élever sur une de nos places publiques une colonne semblable à celle qui orne, à Paris, la place Vendôme : elle serait surmontée d'une statue de Frédéric le Grand.

— Le directeur de l'Académie royale des beaux-arts, G. Schadow, annonce, depuis le 26 avril, que le concours annuel fondé par Michel Beer, mort à Munich le 22 mars 1835 (pour la meilleure relation de Voyages artistiques exécutés dans un espace de temps plus ou moins long), dont le prix sera de 600 francs, est ouvert jusqu'au 29 septembre.

Les conditions d'admission au concours sont : d'appartenir au culte israélite, d'avoir atteint l'âge de 22 ans, et d'être membre d'une académie des arts allemande.

Il faut, en second lieu, prouver qu'on est l'auteur du travail mis au concours, qu'on l'a fait sur ses propres observations et sans aide étranger.

Les ouvrages doivent être adressés à l'Académie avant le terme fixé, et passé lequel on ne les recevra plus.

Le prix sera décerné à la fin d'octobre.

— Le palais du prince Guillaume, fils de S. M., qui s'élève à l'entrée des Tilleuls, est presque fini. Dès l'automne on pourra l'habiter. — On parle beaucoup d'ériger une colonne en bronze à la mémoire de Frédéric le Grand, vis-à-vis ce palais.

La construction d'une nouvelle bibliothèque est un besoin pressant, car celle qui existe encore et qui porte sur le frontispice cette prétentieuse inscription : *nutrimentum spiritus*, n'est en vérité qu'une masse sans goût, menaçant ruine, et qui d'ailleurs ne satisfait pas aux premières conditions d'espace et de commodité.

BRUNSWICK. Notre château, dont l'aile gauche doit être habitée dès l'automne par le duc, est en quelque sorte une copie du palais du grand-duc à Florence. Il a 400 pieds de long sur 200 de profondeur ; 12 colonnes sur trois rangs, de 36 pieds de haut

et de 4 pieds de diamètre, ornées de chapiteaux d'un travail exquis, soutiennent la toiture. L'entrée est fermée d'une grille de fer et décorée par des têtes de lions. L'espace qui sépare les colonnes est rempli par des sculptures. Sur la coupole de la salle du trône, qui sera couverte de lames de cuivre, on doit ériger une Victoire, semblable à celle qu'on voit à la porte de Brandebourg, à Berlin. A droite et à gauche de la façade, le duc a fait construire des chaussées en pente, qui lui permettent de venir à cheval jusqu'au premier étage où il demeurera. Les travaux se poursuivent avec activité. Ils seront achevés sous peu.

BRUXELLES. On parle d'élever à Alost une statue pour perpétuer le souvenir de Merton, le premier qui introduisit en Belgique l'art de l'imprimerie.

— Une statue en marbre, de Grétry, sera également placée dans la ville de Liège, patrie du célèbre compositeur : elle le représente vêtu d'une courte redingote polonaise qui laisse voir aisément sa belle pose. Son regard est tourné vers le ciel ; sa main gauche semble errer sur les touches d'un clavier, et de la droite il tient une plume. Cette statue en métal fondu aura 12 pieds  $\frac{1}{2}$  de haut, sur un piédestal de 13 pieds  $\frac{1}{2}$ .

CAIRE. M. H. Walne a rapporté du Caire la découverte de quelques monuments curieux trouvés dans les digues de cette ville, tout près du canal de Mahmoud. Les fouilles exécutées pour obtenir les matériaux de construction, ont été arrêtées à une certaine profondeur par deux masses monumentales d'une puissante solidité. La première, dont on n'est encore parvenu à mettre au jour qu'une partie, remonte au temps de Rhamsès II, qu'on prétend avoir été le même que Sésostris. L'autre, entièrement déblayée, est un temple du temps des Ptolémée, puisque ses inscriptions laissent lire encore les noms de *Sotor* (*Soter*) et de *Philadelphos*.

M. Walne croit probable que les grandes digues du Caire actuel sont élevées sur l'emplacement de l'antique *Schedia*, qui était au temps de Strabon un point de commerce très-fréquenté, où il existait aussi des bureaux de douanes ou d'impôt.



**CHRISTIANIA.** Le savant Schweigaard et le libraire Dahl ont fait une invitation pour l'établissement d'une Société des arts dans cette ville. Ils ont réuni jusqu'ici 28 personnes; quand le nombre de 50 sera réalisé, ils publieront un prospectus des statuts de la Société, et feront choix d'un local convenable pour la tenue de ses séances.

**COBLENTZ.** Les réparations du château de Stolzenfels, appartenant au prince royal de Prusse, sont commencées depuis quelque temps. M. l'ingénieur en chef Hauptmann est chargé de diriger les constructions, qui seront faites sur les plans rétablis de l'ancien manoir féodal. Une somme assez considérable est appliquée à ces travaux.

**ÉGYPTE.** Le pacha d'Égypte avait donné l'ordre de faire abattre une des pyramides de Dschizeh, pour en employer les matériaux à de nouvelles constructions. Grande rumeur parmi les antiquaires! Fort heureusement pour ces messieurs, qu'il a été prouvé que les frais de démolition de cette pyramide surpasseraient ceux du transport des pierres qu'on tire des montagnes de Mokatan. Le *vandalisme* du pacha d'Égypte a cédé à ces considérations.

**ERFURT.** Près du village de Gunstedt, les ouvriers occupés à creuser les assises d'une chaussée trouvèrent une urne d'argile noire, revêtue encore à l'extérieur d'un vernis brillant, et dans les dimensions approximatives de  $\frac{1}{4}$  de pouce d'épaisseur, 3 pouces  $\frac{1}{2}$  de hauteur sur 11 pouces  $\frac{1}{4}$  de circonférence; cette urne contenait 50 pièces de monnaie romaine d'argent, avec trois bracelets de même métal.

**FRANCE.** Un laboureur de la commune de Laval, département de la Marne, a trouvé dans son champ, tout près de la chaussée romaine de Rheims à Verdun, un pot de terre contenant 616 pièces de monnaie d'argent; dont 4 à l'effigie de Pompée, 11 à celle de Jules-César, 22 à celle d'Antoine (dont 6 portaient aussi la figure de Cléopâtre), 160 du siècle d'Auguste, et 20 du règne de Tibère.

Presque à la même époque, en déblayant de vieilles ruines, dans le voisinage de Falaise en Normandie, on découvrit des fragments de monuments qui paraissaient remonter aux années 1422 à 1450. — Puis une médaille d'or à l'empreinte de Henri II, avec cette légende : *Henricus Dei gratia Francor. et Angl. Rex* ; et, pour exergue, les armes unies de France et d'Angleterre.

LONDRES. On publie un grand ouvrage intitulé : *Plans, élévations and sections of the Alhambra, with the details of this beautiful specimen of Morish architecture*. (Plans, élévations et coupes de l'Alhambra, avec les détails les plus remarquables de ce précieux monument de l'architecture moresque.) Le premier cahier vient de paraître. Les vues et les détails, exécutés d'après les dessins de Murphy et de Lewis, sont en partie gravés et en partie lithographiés. L'ouvrage se divise en dix livraisons, chacune de cinq planches, qui représentent tour à tour des fragments architectoniques, des vues et des détails coloriés. La première planche qui commence cette publication, offre une vue générale de tout le palais arabe, coloriée avec soin, et qui le représente fort exactement depuis les restaurations dont il a été l'objet.

— Le duc de Bedford et les autres membres du club de Fox ont fait exécuter, par le sculpteur Westmacott, un monument de marbre pour le fondateur du *Morning-Chronicle*, James Barry.

— MM. Hodgson et Grawes nous donnent, sous le titre de *The Works of sir Thomas Lawrence*, le portrait du président de l'Académie des arts, à la gravure duquel ont concouru les premiers artistes de la capitale, tels que Cousin, Lucas, Lupton, Furner, Wierd et Coombs. La première livraison contient en *mezotinto* les portraits de la reine Marie de Portugal et ceux de ses deux enfants, au bas desquels il est écrit : *d'après nature*.

Ryall publie : *Portraits of eminent conservative Statesmen* ; — et : *Portraits of the Semale aristocracy of England*.

— Il vient de paraître à Londres, sur les ruines de la grande ville de Ninive, dont la position ancienne est un objet de controverse pour tous les archéologues, un ouvrage qui a pour titre :

*Narrative of a Residence im Roordistan, and on the site of ancient Niniveh* : Récit d'un séjour dans le Roordistan, et sur l'emplacement de la vieille Ninive. Cet ouvrage, qui doit piquer vivement la curiosité des savants, est rédigé par la veuve du célèbre voyageur C. J. Rick, sur les papiers qu'il a laissés.

— Le beau collège catholique de Bath a été incendié le 30 mai dernier. — Les travaux importants du Tunnel de la Tamise se continuent sans interruption, quoiqu'ils ne paraissent pas avancer beaucoup. Les murs ne s'élèvent guère que de neuf pouces en 24 heures. La partie de la voûte qui est terminée, a 620 pieds de long. Il en reste 1200 pieds à construire.

— La statue équestre en bronze de George III, due au talent de M. Cotes Wyatt, qui a été érigée, le 4 juin, par ordre de la grande Chancellerie, représente le monarque à cheval. Il est placé très-droit, et non penché en avant, comme l'ont prétendu quelques visiteurs. Le cheval ne pouvait être moins attaché à son piédestal. On demanderait peut-être un peu plus de vie dans les traits de la tête de l'animal, qui, du reste, a cela d'assez remarquable, que l'artiste a trouvé le moyen de le poser en équilibre parfait sur les jambes de derrière, sans avoir recours à l'appui disgracieux d'un rocher ou de tout autre objet. La figure du monarque est, dit-on, d'une ressemblance frappante. La hauteur du monument, 10 à 11 pieds, le classe dans la catégorie des sculptures héroïques; mais il est loin d'être colossal. Le piédestal a 8 pieds, ce qui donne en tout 20 pieds seulement d'élévation au-dessus du sol.

— L'institut d'Architecture Britannique a été fondé, dans l'origine, pour constater les progrès obtenus dans cette partie des arts, pour accélérer leur marche par les lumières nouvelles, résultat des voyages scientifiques, et pour encourager les efforts des artistes. Il se divise aujourd'hui en trois grandes classes : la première contient les membres titulaires qui doivent avoir fait preuve de sept années de pratique dans l'architecture civile; — dans la seconde sont les membres associés qui n'ont pas encore parcouru le stage, mais qui sont âgés d'au moins trente ans; — viennent enfin les membres honoraires, pour lesquels ces conditions ne

sont point exigibles, mais qui ne peuvent être admis dans l'institut qu'en y versant une somme de 25 guinées. Les membres titulaires payent en entrant 5 guinées, plus une souscription annuelle de 3 guinées; les associés en payent 3 et 5.

L'institut d'Architecture a un président (aujourd'hui Charles Grey), trois vice-présidents, deux secrétaires (lord Donaldson et J. Goldicutt), et sept membres formant un comité. Ses réunions se tiennent le lundi soir, depuis le mois de décembre jusque vers le milieu de juillet.

LUTZEN. On s'occupe des préparatifs du monument qui doit être érigé à la mémoire du roi Gustave-Adolphe de Suède, sur la place où il tomba, près de Lutzen, le 6 novembre 1632; cette place était remarquée jusqu'ici par un bloc de pierre, connu généralement sous le nom de Pierre suédoise. Un comité, choisi pour la direction de cette entreprise, a déjà recueilli environ 4300 reichsthalers (risdales) dont la plus forte somme provient des dons offerts par le roi de Prusse, le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Weimar. Le monument doit être exécuté d'après les plans et sous les yeux de Schinkel; il sera coulé en bronze, haut de 32 pieds et large de 14  $\frac{1}{2}$ , dans les fonderies de Berlin. On espère le voir achevé cette année. Les souscriptions fournies suffiront à peine pour couvrir les frais d'exécution; et il serait encore urgent de faire bâtir une petite maison pour y loger un gardien.

MADRID. Les cloîtres et les églises enlevés à leurs anciens et paisibles possesseurs paraissent condamnés à une ruine totale. On comprend avec peine l'acharnement qu'un peuple aussi superstitieux que les Espagnols, met à détruire les monuments de ses croyances. La grande église des carmes déchaussés a été achetée par une communauté de frères, qui se proposent de la rendre un jour à sa destination.

MARBACH. Le *Cercle de Schiller* se propose de faire l'acquisition de la vieille maison du célèbre poète, et de la remplacer par une statue colossale en pierre.

MUNICH. La comtesse Julie d'Egglofstein a terminé le portrait de la reine de Bavière, qui paraît très-bien exécuté, et sera prochainement reproduit par la lithographie.

Le prince royal fait faire un vase magnifique en porcelaine, destiné à être offert au sultan des Turcs. La peinture, qui aura trois pieds de dimensions, réunit en petits détails délicatement reproduits tous les faits d'armes de l'armée bavaroise. C'est M. Heinzmann, dont les talents comme artiste ont fixé la belle réputation, qui est chargé du perfectionnement de ce travail difficile.

Les artistes de Munich ont produit depuis quelque temps des œuvres remarquables. On peut citer : le portrait en pied du grand-duc de Saxe-Cobourg, par Stieler ; — la mort du comte Pappenheim sur le champ de bataille de Lutzen, par Diez ; et le portrait d'une esclave grecque, peint par Pezzl, pour un pacha turc. Un morceau d'architecture de Gail, reproduit avec fidélité la disposition intérieure d'une maison espagnole de Tarragone.

ODESSA. Entre l'embouchure du Tiligul (l'ancien Axiakes) et le lac Karabat, à la même place où se remarquent aujourd'hui encore des traces d'anciennes habitations, on vient de découvrir une table de marbre de  $\frac{3}{4}$  d'aune de long sur  $\frac{1}{4}$  de largeur, qui laisse déchiffrer les restes d'une inscription grecque, laissée sans doute sur le monument que les Grecs élevèrent à la mémoire d'Achille au bord du Pont-Euxin.

Une autre opinion, qui n'offrirait guère plus d'in vraisemblance, c'est celle de l'archéologue Stempkowski, qui croit à l'existence d'une ville grecque, fondée autrefois sous le nom d'Odyssos, vers la rive droite de l'Axiakes. On peut rapporter la date de l'inscription au deuxième siècle de l'ère chrétienne, qui fut l'époque de l'établissement des dernières colonies grecques au nord de la mer Noire.

— A Moschna, dans le gouvernement de Kiew, la première pierre d'une église a été posée le 20 mai. Elle aura neuf coupoles, dans le style antique russe, et sera consacrée sous le nom du Christ.

ROME. L'Institut archéologique a fêté cette année, pour la première fois, la fondation de Rome. Cette solennité a eu lieu dans le nouveau local de ses séances, situé sur la roche Tarpéenne. Le secrétaire-général, M. L. R. Bunsen, a d'abord annoncé la publication, à dater de l'année prochaine, d'un journal des Correspondances scientifiques entre Rome et Paris, qui sera divisé en deux parties; la première commençant en avril, et la seconde au mois d'octobre; chaque demi-volume sera accompagné de six planches. Le texte sera double : italien et français.

M. Bunsen a donné ensuite lecture d'un Mémoire sur les restes encore existants d'un superbe portique antique, nommé *Basilica argentaria*. Un architecte français, M. Morey, a terminé la séance par la communication d'un projet de restauration du forum de Trajan, qui aurait pour but de conserver à la science un de ses plus beaux monuments.

SAINT-PÉTERSBOURG. Une nouvelle entreprise littéraire vient d'être fondée. M. Kotolnik, dont les talents comme auteur dramatique méritent d'être appréciés, vient de se charger de la rédaction d'un Journal des arts russes, dont les premiers numéros ont dû être publiés depuis juillet dernier.

STUTTGART. Depuis décembre 1835, époque à laquelle fut publiée la dernière liste des souscriptions, jusqu'au 30 avril de l'année actuelle, on a réuni de toutes les parties de l'Allemagne une somme de 1633 florins pour les frais du monument qui sera élevé à Schiller dans notre ville. On écrit de Rome que, sous peu, le modèle de la statue sera expédié à la fonderie de Munich. Le piédestal en granit est tout prêt, ainsi que les bas-reliefs qui doivent l'accompagner.

---

## Critique littéraire.

---

### LIVRES ALLEMANDS.

*Jens Baggesen's poetische Werke in deutscher Sprache*: Œuvres poétiques de J. Baggesen, publiées en langue allemande par les fils de l'auteur, Charles et Auguste BAGGESEN; 5 volumes in-12, papier vélin. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

On a dit que l'histoire de la vie d'un poète était bien souvent le meilleur commentaire de ses œuvres. Ceci s'applique surtout à Baggesen. Les poésies de cet écrivain sont en quelque sorte les fleurs de sa vie, qui fut toute de sensibilité et d'imagination, une vraie existence de poète. Peut-être son bonheur matériel en a-t-il souffert, comme aussi ses œuvres, trop profondes, trop obscures parfois, pour être reproduites dans toute leur plénitude de pensées par une langue étrangère.

En 1789, J. Baggesen, âgé de vingt-cinq ans, et qui faisait déjà, comme poète, les délices du Danemarck, parut pour la première fois en Allemagne, après un voyage en Suisse qu'il avait entrepris avec son ami, le comte Adam de Molkt, pour rétablir sa santé. Ce fut dans l'Oberland bernois qu'il connut sa première femme, Sophie Haller. Leur mariage se conclut l'année suivante, et Baggesen revint en Danemarck, après avoir passé quelque temps à Paris.

Ce voyage eut pour lui des résultats remarquables. Il avait appris à parler et à écrire l'allemand; les hommes les plus en renom de l'époque l'avaient accueilli dans leur intimité; il comptait au nombre de ses amis: Klopstock, Wieland, Schiller, Voss, Reinhold, Lavater; plus tard il se lia avec Fichte, Jacobi et Pestalozzi; — une relation critique de son voyage, qu'il publia bientôt en danois, sous le titre de *Labyrinth*, fut traduite en Allemagne par Cramer, et développa le premier germe de sa réputation littéraire.

A son retour dans sa patrie il vécut quelques années au sein des charmes paisibles de la vie domestique, passant ses heures entre les entretiens de l'amitié, les délassements de la poésie et l'étude de la philosophie de Kant. Au printemps de 1793 il vint à Weimar avec sa femme et un enfant, et partit de là pour revoir la Suisse, où une fille de Wieland l'accompagna. A Berne il quitta de nouveau sa famille, vers le mois de décembre de la même année, pour aller visiter Munich et Vienne, en société d'un jeune artiste nommé Fernow, qu'il avait connu en Suisse. Après une saison passée en Suisse, pendant laquelle il fit dans les Alpes plusieurs petites excursions et composa *Parthénaïs*, Baggesen ramena sa famille et la fille de son ami Wieland à Weimar, d'où il se rendit de nouveau à Paris, qui fut pendant plusieurs mois le théâtre de sa vie dissipée; puis il revint encore chercher sa famille à Weimar pour retourner en Danemarck. L'été suivant le vit à Augsbourg; l'automne, à Eutin, près de Voss et de Jacobi, et l'hiver à Kiel, chez Reinhold. Au printemps de 1796 il voulut se fixer à Copenhague; mais le temps rapide de son bonheur allait finir. Pendant l'hiver de 1796-1797, une phthisie pulmonaire lui ravit son épouse chérie. Les médecins avaient proposé, comme dernier remède possible, un voyage en Italie. Ce voyage, entrepris sous de tristes auspices, ne fut point achevé; Sophie mourut à Kiel au mois de mai 1797. Avec elle s'éteignit toute la félicité qu'avait rêvée Baggesen. Il avait encore cependant quelques jours de gaité factice, quand il se trouvait dans des cercles d'hommes distingués et de femmes aimables; mais le fond de son âme était rempli de profonde mélancolie; et sous le masque trompeur de l'homme du monde gracieux et spirituel, il conservait la plaie toujours saignante au cœur du père de famille et de l'époux isolé de ce qu'il aimait.

Il avait mené ses deux fils, âgés l'un de deux, l'autre de quatre ans, auprès de leur grand-mère; et tandis que cette digne femme leur prodiguait les soins de la plus touchante sollicitude, Baggesen, toujours sombre et rêveur, parcourait les glaciers des Alpes, et cherchait, à force de distractions, à dissiper un peu les voiles funèbres qui pesaient sur son âme. Quand, au commencement de 1798, éclata la révolution de la Suisse, il se décida à regagner le Danemarck avec sa belle-mère et ses fils, en passant par Genève et Paris. Il rencontra à Paris Fanny Reybaz; le désir de donner à ses enfants une seconde mère, le rapprocha de cette dame: c'était la fille d'un riche Genevois,



député de sa patrie auprès de la république française. Baggesen revint l'épouser après avoir laissé ses enfants à Copenhague. Mais bientôt il sentit qu'il ne pouvait se fixer dans sa patrie. Le climat et les habitudes du Nord étaient contraires à sa femme, dont la santé s'altéra rapidement. Le poète, dont les occupations comme directeur de théâtre absorbaient tous les instants, fut obligé de revenir à Paris vers le mois d'octobre 1800.

Il y publia, en 1802, la première édition de *Parthénaïs*, que suivirent bientôt deux volumes de *Mélanges poétiques et lyriques*, dont l'Almanach des Muses de Voss avait d'abord inséré quelques fragments.

Dans le cours de 1804 parut *Faust*, drame satirique, qui se divise naturellement en deux périodes; ce qui distingue plus spécialement la deuxième de la première, c'est une plus grande indépendance dans la pensée du poète et un style plus nerveux; l'imitation de Klopstock, de Wieland, de Voss et des autres modèles allemands, s'y fait aussi moins remarquer, et la finesse de son talent d'observation se montre dans tout son charme.

L'époque la plus féconde de la vie littéraire de Baggesen fut celle de son séjour à Francfort, à Heidelberg et à Stuttgart, de 1808 à 1809. Il publia le Livre de poche des Amants (*Taschenbuch für Liebende*) et un almanach (*Klingklingel-Almanach*); puis il entra en arrangement avec le libraire Cotta, pour l'impression de *Faust* et de ses dernières poésies allemandes. Mais il y renonça bientôt, l'état de sa femme ne lui permettant pas de se fixer en Allemagne, comme il lui eût été plus commode de faire. Depuis lors Baggesen n'eut plus de fréquentes relations avec les Allemands; il revint une fois encore à Copenhague, où il vécut six ans; ce fut le temps de sa plus grande célébrité comme littérateur danois et surtout comme critique.

De retour à Paris depuis 1820, le chagrin de voir son épouse dépérir, mina ses forces, jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe acheva de le briser. Il perdit sa seconde femme dans l'automne de 1822, et l'hiver de la même année le priva de l'unique enfant qu'il avait de ce mariage.

En 1823 il conduisit à Berne ses deux fils, et se remit à faire de nouvelles courses parmi les Alpes, pour lui si pleines de souvenirs; il mit alors la dernière main à *Parthénaïs*, et la rendit telle que nous la possédons aujourd'hui, termina son poème d'*Adam et Ève*,

ou l'histoire de la chute originelle, commencé depuis fort longtemps, et composa un grand nombre de pièces fugitives. Ces derniers efforts usèrent ses derniers jours ; il passa l'été de 1825 à Carlsbad, l'hiver à Dresde, et l'été suivant aux eaux en Bohême. Son esprit lançait encore de rares éclairs ; mais son corps, affaibli par tant d'inquiétudes et de chagrins, ne trainait plus qu'une existence languissante, et Baggesen mourut à Hambourg le 2 octobre 1826, dans les bras de son second fils.

Le peu que nous venons d'indiquer de la vie de ce poète, pourra suffire pour le faire apprécier de ceux qui liront ce qui reste de lui. Comme homme, comme poète et comme penseur, il est digne d'un souvenir sans fin au cœur de ses nombreux amis, et d'être adopté par le cercle étroit des célébrités littéraires dont s'enorgueillit l'Allemagne. La maison de librairie Brockhaus de Leipzig, à laquelle nous sommes redevables des plus belles et des plus importantes publications, vient d'éditer les Œuvres de Baggesen en cinq volumes in-12, sur papier vélin ; cet ouvrage, pour lequel aucun soin typographique n'a été négligé, réclame une place dans la bibliothèque des amateurs de littérature germanique ; et nous nous empresserons de donner à nos lecteurs des fragments traduits de ce poète, comme nous venons de le faire pour les charmants recueils de la comtesse Ida Hahn-Hahn, qui s'est acquis par ses talents gracieux un nom littéraire, égal de ce que la France compte de plus hautes réputations poétiques.

*Beiträge zur neuern Geschichte* : Recherches sur l'histoire moderne, rédigées et mises en ordre par F. DE RAUMER, d'après les documents fournis par le musée britannique et les archives du royaume ; tome I.<sup>er</sup> : histoire des reines Élisabeth et Marie Stuart ; tome II : Frédéric II et son siècle (1740-1769), d'après les notes recueillies aux mêmes sources. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

La trop fameuse rivalité d'Élisabeth et de Marie Stuart, qui se termina par le meurtre judiciaire de l'infortunée reine d'Écosse, est trop connue, pour que ce soit ici le lieu d'analyser l'ouvrage de M. de Raumer, auquel nous ne ferons qu'un reproche, c'est d'avoir revêtu ces fastes tragiques des formes épistolaires, qui nous semblent ne pas convenir

entièrement à la dignité de l'histoire. A cela près, nous devons savoir gré au savant auteur d'avoir réuni en un seul volume un faisceau de pièces justificatives du plus vif intérêt, puisées aux sources les plus authentiques, et disposées avec le talent distingué qui caractérise toutes les œuvres de M. de Raumer.

L'histoire du règne de Frédéric II, roi de Prusse, évite le défaut que nous blâmons dans celle d'Élisabeth et de Marie Stuart; partagée en sections, qui permettent à la mémoire de classer les faits plus aisément; écrite avec une rare impartialité, elle réunit les principales conditions de succès imposées à l'historien: concision, lucidité, intérêt soutenu. D'ailleurs M. de Raumer est un homme dont le talent n'a plus besoin d'apologie.

*Rechtsfälle, mit Entscheidung der französischen und belgischen Gerichtshöfe*: Recueil de causes jugées par les tribunaux français et belges, pour servir à l'intelligence du Droit civil français, comparé avec les statuts du pays de Bade, par L. LAUCKARD, conseiller aulique du grand-duc de Bade à Carlsrouhe; tome II ou deuxième année. Mannheim, chez Schwann et Gëtz, 1836.

Cette publication périodique, qui a obtenu beaucoup de succès dans toute l'Allemagne, a commencé sa seconde année d'existence; elle a pour but de faire connaître aux jurisconsultes allemands, qu'intéresse à un haut degré l'étude du Droit civil français, les archives les plus curieuses de la jurisprudence des arrêts prononcés par les cours françaises, et de les dispenser ainsi de l'achat trop onéreux des volumineux ouvrages qui ont paru sur ces matières. Les œuvres de Merlin, Dalloz, Toullier, Duranton, Troplong, Pardessus, Grenier, Persil, Chabot, ont fourni des matériaux choisis. Et cette seconde année tirera un intérêt nouveau de la comparaison faite des décisions et arrêts des tribunaux de la Prusse rhénane.

Le Recueil que nous annonçons, complète en Allemagne l'excellent Manuel du Droit civil français, publié par Zacharie.

*Geschichte des achtzehnten und neunzehnten Jahrhunderts, bis zum Sturze des französischen Kaiserreichs* : Histoire des dix-huitième et dix-neuvième siècles, jusqu'à la chute de l'empire français, par F. C. SCHLOSSER, professeur d'histoire à Heidelberg ; tome I.<sup>er</sup> : le dix-huitième siècle, jusqu'à la paix de Belgrade. Heidelberg, chez Mohr, 1836.

Il faudrait traduire ici toute l'introduction qui précède cet ouvrage, pour expliquer en détail les motifs qui ont déterminé l'auteur à se tracer le plan qu'il a suivi ; contentons-nous de reproduire en quelque sorte la table des matières, divisée par périodes, chapitres et paragraphes.

La première période traite des relations politiques, et de la vie publique et privée de 1700 à 1740. Elle forme trois chapitres. Le premier embrasse tout ce qui se rattache à la guerre de la succession d'Espagne ; le second, les événements liés à la guerre du Nord : ainsi l'histoire du Sud et de l'Est de l'Europe fait l'objet du premier, et celle du Nord et de l'Ouest remplit le second chapitre. Le troisième nous expose d'abord les mœurs et le caractère français au temps de la régence, ceux de la nouvelle cour d'Espagne, et l'influence des whigs en Angleterre sous George I.<sup>er</sup> Puis succède un paragraphe sur les traités, les discussions politiques, et les négociations jusqu'au traité de Séville. Le dernier contient l'histoire de l'Europe et, par occasion, de la guerre vers les pôles, l'élection d'Auguste III et la guerre des Turcs. Il y est surtout question de la Russie, de l'Autriche et de la Turquie, et, en passant seulement, de la Suède, du Danemarck, de la Courlande et des régions polaires.

La seconde période, qui termine ce volume, est intitulée : histoire des principales variations qu'a subies l'esprit humain pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Le premier chapitre s'occupe de la réforme ou de la révolution de la philosophie et de la littérature en Angleterre. Dans ce chapitre l'auteur a pu se restreindre assez facilement dans les limites que son titre lui imposait ; mais dans celui qui traite de la France, et surtout de l'Allemagne, il s'est vu forcé de passer outre, et d'entamer la seconde moitié du siècle. Locke, Shaftsbury, Bolingbroke, Arbuthnot, Swift, Pope, Addison, Steel, sont

examinés à leur tour en parlant de l'Angleterre. Voltaire et Montesquieu commencent son chapitre sur la France; le paragraphe suivant énumère les savants français que Frédéric II appelait autour de lui; puis vient la critique des sociétés de dames parisiennes, connues sous le nom de *Bureaux d'esprit*, et l'histoire du théâtre jusqu'à l'époque de Diderot.

Le chapitre qui trace la situation de l'Allemagne littéraire, fait en six paragraphes la revue des piétistes et de Thomasius, de Gottsched, de Rabener, de Gellert et de leurs amis, de Haller, de Hagedorn; de l'esthétique de Hallenser et de Zürcher, et enfin de Nicolai, Weisse et Lessing, dont l'auteur examine les premiers travaux, notamment la Bibliothèque des sciences et des arts de Leipzig.

A. P. CHRISTIAN.

#### LIVRES FRANÇAIS.

Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon, par Camille PAGANEL, député, etc.; un volume in-8.<sup>o</sup> Armand Aubrée, éditeur.

Me promenant un jour aux Tuileries avec M. Barrère, je m'appliquais à ranimer dans le vieillard octogénaire le redoutable *rapporteur du Comité du salut public*, dans l'espoir d'obtenir des récits, que je ne pouvais manquer de recueillir comme un sérieux enseignement.

Plusieurs mots caractéristiques échappèrent à la naïveté républicaine du vieux conventionnel.

— Vous aimez ce jardin, disais-je.

— Oui, me répondit-il, le soleil m'y est bon; puis, faisant une grimace: quel dommage que ce château là-bas me fasse une ombre.

— Puisqu'il vous déplaisait si fort, que ne l'abattiez vous, lorsque vous en aviez le pouvoir, au lieu de vous y loger?

— Ah! oui, je vous entends bien, c'est que, dans ce temps-là, nous avons beaucoup de gens qui aimaient la république, mais nous manquions de républicains.

Désirant surprendre dans l'intelligence, encore animée, de M. Bar-

rère une de ces opinions faciles à ceux qui ont eu le maniement des affaires, et qui, en peu de mots, analysent une époque, un système :

— Que pensez-vous, lui dis-je, en tournant court sur mon idée; que pensez-vous de *Mirabeau* et de *Napoléon*?

— Je pense que *Mirabeau* avec sa main de plomb a enfoncé la porte de bronze des révolutions, et que *Napoléon* avec sa main de fer l'a refermée.

M. Barrère, à défaut de l'à-propos du génie, eut, dans la question, le génie de l'à-propos. Pour expliquer l'homme, il le prit dans le fait le plus imposant de sa puissante existence : pittoresque, sans cesser d'être profond, si, dans sa brève définition, il associa le fer au nom de *Napoléon*, ce ne fut pas le glaive, qui n'est beau que rouge, et devient rouille, à moins qu'il ne se brise en un jour de Waterloo. Représenter *Bonaparte* fermant la porte des révolutions, c'était poser l'idée principe du livre de M. Camille Paganel : *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon*.

Certes, il était impossible de choisir un titre qui pût mieux aider à simplifier l'attitude gigantesque d'une époque et d'un homme. Au premier aspect, ce titre éblouit les conceptions analytiques, les embarrasse; après examen, il les fortifie, les enhardit, et bientôt on s'aperçoit qu'il peut devenir la base d'un résumé lumineux, où les choses, les idées, les hommes que *Napoléon* a fait jaillir de sa volonté, sur lesquels ensuite il a mis la main, trouveront leur classement, leur explication.

« Vouloir beaucoup et beaucoup faire, » c'était la tâche de l'homme qui recevait de son génie le mandat de fermer la porte d'une révolution. Pour y réussir, il fallait une main de fer; et pour oser adosser ensuite contre cette porte refermée un établissement monarchique, il ne fallait rien moins que l'incontestable autorité d'un glaive. *Napoléon* dut s'appuyer sur la garde de son sabre lorsqu'il signa, le lendemain de la saturnale politique du 18 brumaire, la constitution de l'an VIII. De ce moment date son établissement monarchique. Pourquoi cet établissement n'a-t-il pas toujours conservé sa première forme? elle fut digne de tout éloge. Qu'importe la dénomination du type, lorsque la physionomie gouvernementale respire sur tous ses traits l'ordre, la force intelligente, la liberté légale et la clémence.

*Bonaparte*, 25 prairial 1800 (14 juin), jour de *Marengo*, était

encore le plus grand homme qu'ait produit le monde civilisé. Certain jour de Pâques il descendit du faite, en s'avancant vers le maître-autel de Notre-Dame, pour y jurer le *concordat*.

Il était hardi, sans doute, de faire de ce vieux clergé un des ressorts du gouvernement nouveau; il était habile d'y intéresser les consciences faibles et dévotieuses; mais ce qui pouvait paraître aux masses inintelligentes une garantie de stabilité, servait, bien réellement, à révéler une des dangereuses exigences d'un établissement *purement* monarchique.

Napoléon était de taille à relever en sa personne, par l'éclat de la gloire qui lui était propre, le prestige éteint d'un monarque; mais en harmonisant sa monarchie avec l'organisme des monarchies détruites, il reprenait à *la section de la tête* le formulaire ancien; il continuait ce que l'on avait écarté et puni; et son empire, édifié d'après des traditions déconsidérées, jeune encore se vieillissait par l'imitation, et perdait de sa vitalité en effaçant le caractère de ses éléments populaires. Ceci devient surtout applicable à l'établissement de Napoléon, daté du 30 mars 1806, jour de l'accaparement des couronnes et des grands-duchés, de la création des grands fiefs et des petites noblesses.

Toute chose composée d'anomalies, est chose périssable avant le temps; les contraires ne forment jamais un tout rationnel et solide: Napoléon, enfant d'une révolution, fils du peuple et grand bénéficiaire des travaux intellectuels du dix-huitième siècle, mentit à son origine, en appelant le pape à la sanction de ses droits, s'isola en s'environnant de feudataires, et décomposa sa force réelle en l'organisant avec des moyens despotiques. Plus tard, lorsque chancela, déjà vermoulu plutôt qu'écrasé par le canon de l'ennemi, le trône de Napoléon, on reconnut que tous ces nobles qu'il avait semés sur son estrade, étaient autant de vers qui l'avaient rongé. L'absence du principe révolutionnaire, la présence privilégiée des nobles dans les affaires, facilitèrent l'invasion de l'ennemi. ... Un prêtre et un noble ont renversé Napoléon.

Clément XIV vit torturer son agonie par ceux, du moins, qu'il avait chassés; Napoléon fut chassé par ceux qu'il avait appelés, et ce furent ceux-là qui se chargèrent des tortures de son agonie politique.

Sévère et puissant enseignement à l'usage des princes qui renient

leur origine ! Déduction terrible de ce conseil donné par *le livre de la sagesse* : « *ne trop vouloir, ne trop faire,* » et aussi déplorable affirmative de la réflexion de BURKE : « *ASSEZ, est dans toutes les langues le mot le plus difficile à bien interpréter en matière politique.* »

Si Napoléon, précipitant ses actes, les efforts de son ambition, les caprices de sa puissance, passa vite du *simple* au *compliqué* (selon l'expression de Bonin), une fois sorti par la défaite des inextricables difficultés de sa position, une fois mis par la mort à la portée de l'histoire, il reparait *simple* et *unitaire* devant l'investigation de l'analyste.

On croyait, *de son temps*, que son organisme gouvernemental était une complication de rouages mystérieux et multiples ; que son vaste front, siège de tant de grandes pensées, que son regard plein de rayons, que sa physionomie si changeante, que sa volonté surhumaine, seraient inaccessibles à l'analyse, et que le grand homme, ainsi que tout prédestiné, resterait inexplicable dans ses œuvres et dans sa vie. *Quidquid divinum intelligere est nefas.*

On se trompait alors. Pas une existence qu'il soit plus facile d'analyser. Hauts faits, erreurs, triomphes, revers, travaux de la pensée et de l'homme d'État, travaux de l'épée et de la gloire, tout, en Napoléon, est placé dans la lumière ; mais c'est la lumière humaine, elle est accessible à l'œil humain.

De toutes les opérations de l'esprit, de nature à résulter de l'examen de Napoléon un essai sur son établissement monarchique, était certainement le travail qui dût offrir le plus de netteté, qui dût se remarquer par la forme la moins problématique et la plus officielle.

Une intelligence vive et sagace, douée des facultés de l'ordre et de la distribution, capable de justesse dans la citation et de lucidité dans le laconisme, même de son appréciation, ne pouvait manquer de réussir dans l'accomplissement de ce travail.

M. Paganel, exercé au maniement des affaires par les emplois qu'il remplit avec distinction, a suivi avec bonheur la marche politique, militaire et gouvernementale de Napoléon : toutes ses citations sont les corollaires du système impérial, elles justifient de son mouvement ascensionnel, elles constatent l'inévitable de sa chute. Après avoir étudié cette intelligente nomenclature des actes publics de Napoléon, on sait l'empire : c'est une science qu'il n'appartiendra à aucune époque politique de méconnaître et de dédaigner.



J'ai entendu bien des opinions contraires sur le livre de M. Camille Paganel. Beaucoup de gens s'imaginent qu'il est impossible d'analyser Napoléon, sans élaner sa pensée dans les rayons de sa gloire, sans l'égarer dans la poussière et dans la fumée de ses batailles. Je ne suis pas de cet avis. Je regarde, au contraire, comme un témoignage de haute raison d'avoir expliqué l'éclat de ce titre : *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon*, par une œuvre simple, méthodique, rationnelle, toute d'analyse et reproduisant un texte gouvernemental.

Un esprit insoucieux du but d'utilité que doit se proposer tout homme public, tout publiciste, n'aurait pas manqué d'envisager le développement de ce titre sous un point de vue idéologique : M. Paganel a fait mieux.

Son livre atteste une grande probité politique, le sentiment raisonné de l'amour de la liberté, la connaissance positive des faits et des hommes. Son style est clair, facile, quelquefois brillanté par des expressions qui *sonnent la fanfare* — ainsi disait Andrieux; — mais on est indulgent pour cette phraséologie *symphonique*, lorsqu'on ne la voit formuler que des pensées patriotiques et généreuses.

Bien longtemps encore Napoléon fera veiller des écrivains sur sa tombe; chacun d'eux voudra se résumer par une sentence :

Napoléon citoyen, fut un grand homme; Napoléon empereur, ne fut plus qu'un roi : le citoyen créa; le roi ne fut qu'imitateur; mais la pire des imitations est celle qui travestit son type : Napoléon s'était souvenu de *Charlemagne*, il aurait dû compléter son souvenir, et, comme Mably le dit du fils de Pepin, *être attentif à respecter la liberté, dans la vue d'intéresser sa nation libre aux grandes choses qu'il méditait.*

Cependant quoiqu'inspire la philosophie de l'histoire contre ce Napoléon liberticide, contre ce roi-parvenu, avec ses feudataires, ses nobles, ses costumes et ses chambellans, par son génie, sa gloire et ses malheurs, il sera toujours un éternel objet de vénération.

*Vous allez à Athènes, respectez les dieux*, disait Pline; l'Europe dira dans tous les temps : Vous allez en France, respectez la mémoire de Napoléon.

Hippolyte BONNELLIER.

L'Architecture du moyen âge à Ratisbonne, publiée par Juste POPP, conducteur des travaux du roi de Bavière, et Théodore BULAU; livraisons I—IV. Ratisbonne, 1836.

Ce bel ouvrage s'adresse spécialement aux architectes; mais il s'adresse aussi à tous les amis de l'histoire de l'art, à tous les amis de l'histoire de la civilisation en général. Il contient, en dix cahiers, les plans, coupes et autres dessins qui font connaître, dans leur ensemble comme dans leurs détails, quatre monuments de l'art moderne et chrétien, savoir, le dôme de Ratisbonne, l'église de Saint-Jacques, l'ancienne paroisse et le cloître de Saint-Emmerau de la même ville.

On pourrait dire que le caractère distinctif de l'art égyptien, c'est la masse; de l'art grec, la forme; de l'art moderne et chrétien, l'expression. De même que les Grecs n'ont su dégager que peu à peu leurs belles formes des proportions massives et traditionnelles de l'Égypte, de même les premiers artistes chrétiens n'ont pas su d'abord exprimer dans toute leur profondeur, dans leur sublimité, les sentiments et les idées dont ils s'inspiraient. Pour l'architecture surtout, qui, à la différence des autres arts, n'a pas seulement pour but le beau idéal, mais en même temps l'utilité matérielle, ils eurent à lutter avec les exigences du culte et les difficultés nées des matériaux ou du climat.

Le point de départ de l'architecture chrétienne est dans l'architecture grecque. L'Orient y ajouta, depuis les conquêtes d'Alexandre, les ornements hiéroglyphiques, et l'Italie, faute de matériaux pour de grandes lignes droites sans appui, l'arcade en plein-cintre. L'habitude des cryptes, le besoin du mystère et, plus encore, la corruption des bas siècles, en altéra les proportions.

Ainsi naquit le style qu'on est convenu d'appeler roman ou byzantin. A ce style appartient l'église de Saint-Jacques, à Ratisbonne. Il fut général en Europe jusqu'au dixième siècle, chez les Francs, les Lombards, les Anglo-Saxons.

Peu à peu une connaissance plus exacte des sciences mathématiques et des exigences du climat, jointe au désir de créer un style plus original, amena des modifications successives, qui ont enfin donné naissance au style gothique. La transition se fit du dixième au trei-

zième siècle; le treizième siècle fut l'époque de la plus grande pureté et de la plus grande splendeur du gothique; au quinzième siècle il commença à dégénérer; au seizième il fut altéré et bientôt remplacé par le style de la renaissance. Au style de transition appartiennent l'ancienne paroisse et le cloître de Saint-Emmerau, à Ratisbonne; au style gothique proprement dit, l'église cathédrale de cette ville.

Dans les anciennes basiliques italiennes du style byzantin, les bas côtés sont ordinairement construits en voûtes plein-cintre recouvertes d'un toit. Quant à la nef principale, la couverture se composait d'un solivage, qui d'abord resta à découvert, laissant apercevoir les chevrons. Plus tard, le solivage fut lambrissé, et forma un plafond en caissons par l'intersection des solives principales et des solivaux transversaux. Puis on supprima de nouveau ce soffite, pour revêtir les chevrons, qui reparaissaient, d'un ornement cintré, imitant la voûte.

Mais on dut bientôt s'apercevoir de la différence de solidité que présentaient la double couverture des bas côtés et la couverture simple de la nef principale; et l'on tenta de couronner celle-ci par une voûte véritable. Les croisées latérales coupant la voûte en berceau, suivant des lignes peu gracieuses, on imagina la voûte d'arête. Mais ici se présenta un nouvel inconvénient. A cette hauteur, la saillie du chapiteau cachait le voussoir inférieur; le centre de la voûte semblait placé au-dessous de ce dernier; la voûte elle-même paraissait manquer de solidité. En réalité, les lignes circulaires décrites par le cintre principal et le cintre de la croisée, et la ligne elliptique décrite par le cintre d'arête, étaient d'une solidité parfaite, et les architectes du moyen âge ne l'ignoraient pas, comme le prouve l'emploi de la ligne inférieure des grands arcs-boutants dans les constructions gothiques; mais l'œil était choqué et les conditions de l'art n'étaient point remplies. Il y avait deux moyens d'éviter cet inconvénient : on pouvait élever le centre, ce qui produisit le fer à cheval, adopté dans le style mauresque; ou l'on pouvait écarter le centre latéralement et former la voûte de deux arcs d'un plus grand cercle : de là résulte l'ogive, propre au style gothique.

Les murs des églises byzantines étaient d'une épaisseur considérable et partout égale. Pour économiser les matériaux, on les diminua et l'on y pratiqua de grandes fenêtres vitrées. Les vitraux peints, en conservant ce demi-jour favorable au recueillement, remplacèrent avec éclat les vives couleurs dont les Grecs avaient relevé leurs monu-

ments d'architecture; et qu'on avait tenté de conserver dans les édifices byzantins, mais qui n'avaient pu résister aux intempéries du climat. De forts piliers extérieurs ne soutinrent pas seulement les pans de murs diminués et percés à jour, ils résistèrent aussi à la poussée des voûtes. Celles de la nef principale s'y appuyèrent par de grands arc-soutants, et la force de résistance des contreforts fut augmentée par la pression verticale des clochetons dont on les couronna.

« Si nous continuons; disent MM. Popp et Bulau, auxquels nous avons emprunté la plupart des considérations qui précèdent; si nous continuons à examiner ainsi la plupart des beautés originales des églises gothiques et de notre dôme (de Ratisbonne), nous en trouverions presque toujours la cause dans leur construction si bien raisonnée. Pour prouver ce que nous venons de dire, nous pourrions citer une multitude d'exemples, tels que la position diagonale des piliers, qui résistent par leur plus grande largeur à la poussée des arêtes principales qui enlacent l'édifice dans toute son étendue, tandis que leur diamètre moindre s'oppose à l'action plus faible des cintres droits; les galeries percées à jour, qui non-seulement sont plus légères en apparence par leurs ornements, mais qui le deviennent en effet (ce qui est très-important, puisqu'elles étaient presque toujours en porte à faux sur des saillies); les flèches dégagées qui, laissant un libre passage aux vents, n'avaient pas à leur résister; la pression réciproque qu'exerçaient entre elles les arêtes par la subdivision des nervures, qui rendaient superflus les cintres provisoires des voûtes. » Quant aux ornements proprement dits, ils sont presque tous empruntés à la nature indigène des pays tempérés de l'Europe.

L'architecture gothique n'est point la création ou l'apanage exclusif de tel peuple, de tel pays de l'Europe en particulier; elle a été l'architecture de toute l'Europe chrétienne au moyen âge. Elle admettait toutefois quelques variations non-seulement suivant les époques, mais suivant les localités. Pour n'en donner qu'un exemple, les flèches de la cathédrale d'Anvers ou de l'hôtel de ville de Bruxelles ne ressemblent guère aux tours quadrangulaires de Notre-Dame, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Jacques-la-Boucherie; etc., à Paris ou du beffroi de Péronne. Mais le gothique le plus pur, le plus riche, le plus hardi, est celui des pays du Rhin et du Danube, témoins Strasbourg, Cologne, Fribourg en Brisgau, Ratisbonne. Je dois dire que les magnifiques planches de Sulpice Boisserée ou l'admirable façade

principale de Strasbourg, n'offrent rien de plus pur et de plus beau que les dessins où nos deux artistes ont reproduit avec talent et dévouement le dôme de Ratisbonne. Les planches sont parfaitement exécutées. La modicité du prix, qui rend cet ouvrage plus accessible aux artistes et aux amateurs, est un mérite de plus, et un mérite bien rare pour les publications de ce genre.

Quant aux monuments du style byzantin et du style de transition, ils offrent le plus vif intérêt, lorsqu'on sait y découvrir les premiers rudiments et les développements successifs du gothique. Ainsi, dans l'ancienne paroisse, la nef principale est encore en soffite, et on y trouve alternativement des pleins-cintres et des ogives, des ornements et chapiteaux byzantins et des contreforts gothiques. Tous ces indices d'un style qui se transforme sont analysés avec soin et expliqués avec bonheur dans le texte, également instructif sous le rapport technique et sous le rapport artistique, qui accompagne les planches de cet ouvrage.

*Un membre de la Société des Amis des arts  
de Strasbourg.*

Pages de la vie intime, par M.<sup>me</sup> Mélanie WALDOR; 2 volumes in-8.<sup>o</sup> Paris, chez Dumont, libraire. Prix : 15 fr.

Délicieux caprices d'une suave imagination de jeune femme, où rêves effeuillés de ses souvenirs, les cinq à six *Nouvelles* qui composent ces deux volumes, s'offrent modestes et charmantes comme celle qui les écrivit. Point de titre orgueilleux ou bizarre; ce ne sont que des *pages de la vie*; des impressions retracées par un cœur plein de sensibilité; impressions fugitives, mais sympathiques, et qui laissent, en passant, des traces profondes aux cœurs qui les ont recueillies. Point de préface ambitieuse, rien que le gracieux nom de Mélanie Waldor sur le titre, et c'était assez pour assurer le succès du livre. Les femmes le liront sans éprouver des spasmes nerveux, car tous ses récits sont doux et remplissent le cœur sans le briser; et le pinceau toujours pur qui les a colorés, ne s'est point trempé dans le sang boueux qui se fige aux pages de nos romans du jour. Mélanie Waldor vient de nous prouver ce que peuvent pour l'art les femmes, en bien petit nombre, qui ont

1 Chaque livraison contient cinq planches grand in-folio, et un texte in-4.<sup>o</sup>, qui paraît à la fois en français et en allemand chez F. G. Levrault. Prix de la livraison : 8 fr. 60 c.

compris qu'en écrivant elles devaient rester toujours femmes. Ses poésies, que tout le monde possède et relit, qu'on aime tant à repasser dans la mystérieuse solitude de la rêverie, où elles vibrent comme un écho lointain des harmonies du ciel, nous avaient fait deviner les trésors que recélait son âme. Aujourd'hui les *Pages de la vie intime* ont rempli les promesses d'avenir d'un talent si distingué. Tandis que les peintures immorales de G. Sand dégradent toutes les femmes par la main d'une seule, celles de M.<sup>me</sup> Waldor les relèvent victorieusement, et ajoutent une grâce de plus à celle qui sait si bien reflorir la plus belle rose de la création.

On relira plusieurs fois *Clara* et la *Maison rouge*.

Nouvelle Méthode de langue hébraïque, par M. FRANK, membre de la Société asiatique de Paris; un volume in-8.<sup>o</sup> Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 5 fr.

La langue biblique a toujours été l'objet d'études importantes et profondes. La méthode de M. Franck, que nous rappelons au public, est un livre vraiment élémentaire, destiné à faciliter beaucoup l'initiation aux principes de cette langue. L'expérience que l'auteur en a faite sur un grand nombre d'élèves, jointe aux témoignages flatteurs de plusieurs savants du premier mérite, notamment de M. l'abbé Glaire, un de nos orientalistes les plus distingués, et l'approbation du Consistoire central israélite de Paris, ont pleinement répondu aux travaux consciencieux de M. Franck. Son livre se compose :

- 1.<sup>o</sup> D'une orthologie, ou cours de lectures graduées, qui résume les divers principes d'étymologie propres à la langue sacrée;
- 2.<sup>o</sup> Des tableaux synoptiques, contenant tous les éléments, toutes les variantes et anomalies grammaticales et d'étymologie, coordonnées par l'auteur;
- 3.<sup>o</sup> Des exemples pour exercer sur les éléments que présentent les tableaux synoptiques;
- 4.<sup>o</sup> Un lexique de tous les mots contenus dans l'ouvrage.

Le succès qui a accueilli la méthode de M. Franck ne peut que s'accroître à mesure qu'elle sera plus connue et appréciée par les savants et les philologues.

A. P. CHRISTIAN.



## Bulletin bibliographique.

---

(Littérature. — Jurisprudence et Politique. — Économie politique. — Philosophie. — Philologie. — Médecine et Physiologie. — Histoire. Géographie. Voyages.)

---

### LITTÉRATURE.

*Die deutsche Literatur* : Manuel de la littérature allemande, par W. Menzel; 2.<sup>e</sup> édition, considérablement augmentée, 4 volumes. Stuttgart, chez Hallberg, 1836.

*Neue Anthologie deutscher Aufsätze, etc.* : Nouveau Recueil de morceaux classiques allemands, avec la traduction française en regard, et de morceaux français avec la traduction allemande en regard; tirés des œuvres de A. W. et F. de Schlegel, Kant, Stürtz, Klinger, Wackenroder, Tieck, Hoffmann, Novalis, Herder, Menzel, Demaistre, de La Mennais, Malitourne, Audin, Lichtemberg, Benj. Constant, Peschier. Francfort-sur-le-Mein, chez S. Schmerber.

*Archiv für Geschichte und Literatur* : Archives d'histoire et de littérature, publiées par F. C. Schlosser et G. A. Bercht. Francfort, chez le même, 1836.

*Auswahl von Gedichten der neuern französischen Poesie* : Choix de morceaux des meilleurs poètes français actuels; tirés de Victor Hugo, Béranger, C. Delavigne et de Lamartine, et traduits en allemand par W. Wagner. Francfort, chez le même.

*Literatur der vermischten Schriften, seit der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts bis auf die neueste Zeit* : Mélanges de littérature, depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours; nouvelle édition, rédigée dans un ordre systématique et accompagnée de tables de matières, par Geissler, de Vienne. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Altschwedische Balladen, Märchen und Schwänke* : Recueil de ballades, de contes et de plaisanteries, tiré des chansons populaires

de Danemarck et traduit par G. Mohnike. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Gedichte von Julius Mosen* : Poésies de J. Mosen. Stuttgart, chez le même.

*Der Telegraph, österreichisches Conversationsblatt* : le Télégraphe, feuille de conversations autrichiennes, sur les arts, la littérature, la vie sociale, le théâtre, l'industrie et la fabrication. Vienne, chez F. Tendler, 1836.

*Dick Brown, ein Gemälde aus London* : Dick Brown, Esquisses des mœurs de Londres, par Woldemar Seyffahrt. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1836.

*Reclstüb, Sagen und Erzählungen* : Légendes et Nouvelles, par L. Reclstüb; trois volumes, contenant, tome I.<sup>er</sup> : Maldhulde ou la Source du loup; Elsbeth, légende d'Iltenstein; Théodore, esquisse musicale; l'empereur Maximilien; — tome II : Jaromir, chronique italienne; Marie et Francesko; — tome III : le Bijoutier d'Augsbourg; Jules, esquisse musicale; Edmond, nouvelle. Leipzig, chez Köhler, 1836.

*Die Epigonen, Familien-Memoiren in neun Büchern* : Epigones, mémoires de famille, en neuf livres, publiés par Ch. Immermann; trois volumes. Dusseldorf, chez Schaub, 1836.

*Ueber moderne Literatur, in Briefen an eine Dame* : Lettres à une dame sur la littérature moderne, par G. O. Marbach (deuxième série : Heine et Börne). La première série contenait : Introduction; W. Menzel. Leipzig, chez Hinrichs, 1836.

*Martin's, Montgomery, die brittischen Colonien* : les Colonies anglaises, considérées sous les rapports historiques, physiques, statistiques, administratifs, financiers et commerciaux, par M. Montgomery, traduit de l'anglais par Fritsch; 3.<sup>e</sup> livraison : colonies de l'Amérique du Nord. Leipzig, chez Hinrichs, 1836.

*Tausend und eine Nacht* : Mille et une nuits, traduites d'un manuscrit découvert à Tunis, par M. Habicht, F. H. von der Hagen et Ch. Schall; 4.<sup>e</sup> édition; tomes I — VI. Breslau, chez J. Max et Comp.<sup>te</sup>, 1836.

*Alteutsche Blätter* : Feuilles de la vieille Allemagne; recueil de poésies, publié par Moriz Haupt et Henri Hoffmann; 3.<sup>e</sup> numéro. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.



## JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

*Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung des Auslandes* : Revue critique étrangère de législation et de jurisprudence, rédigée par une société de publicistes et de professeurs, sous la direction de MM. Mittermaier et Zachariæ ; t. VIII, 3.<sup>e</sup> cahier. Heidelberg, chez J. C. B. Mohr, 1836. — Les principaux articles de ce numéro sont : le Droit civil des Américains, par M. Mohl, professeur à Tübingue; de l'institution du jury en Allemagne, de ses vices et de ses améliorations, par M. Pinheiro, ancien ministre portugais; statistique judiciaire de la Belgique, depuis 1831 jusqu'à 1834, par Ducpetiaux, de Bruxelles; constitution belge du 30 mars 1836, par Mittermaier; Code commercial de Portugal, par M. Pinheiro; Revue littéraire; annonces, etc.

*Die Philosophie des Rechts, nach geschichtlicher Ansicht* : Philosophie du droit, dans ses rapports avec l'histoire, par le D.<sup>r</sup> F. J. Stahl. Heidelberg, chez J. C. B. Mohr, 1836.

*Die Souveränitätsrechte der Krone Württemberg, in ihrem Verhältnisse zu den standesherrlichen Eigenthumsrechten des fürstl. Gesamt-hauses Hohenlohe* : des Droits souverains de la couronne de Wurtemberg, dans ses rapports avec le Droit de propriété de la maison princière de Hohenlohe, par le D.<sup>r</sup> K. S. Zachariæ. Heidelberg, chez le même.

*Archiv für die civilistische Praxis* : Archives de jurisprudence pratique, publiées par Frank, Linde, Mittermaier, Mühlenbruch, Thibaut et Wächter; tome XIX, 2.<sup>e</sup> cahier. Heidelberg, chez le même.

*Birnbaum, De Hugonis Grotii in definiendo jure naturali verè mente, à recentissimis historiæ hujus doctrinæ scriptoribus minus intellecta*. Bonn, chez Marcus, 1836.

*Germanische Rechtsfälle, zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Privatstudium* : Causes du Droit germain, à l'usage des cours publics et des études particulières; recueil publié par le D.<sup>r</sup> baron de Leow, professeur de droit à Zurich. Heidelberg, chez Mohr, 1836.

*Hochverrath und Majestätsverbrechen* : Des crimes de haute trahison et de lèse-majesté, par le D.<sup>r</sup> Julius Weiske. Leipzig, chez Göschen, 1836.

## ÉCONOMIE POLITIQUE.

*Untersuchungen über Bevölkerung, Arbeitslohn und Pauperism in ihrem gegenseitigen Zusammenhange* : Considérations sur la popula-

tion, les salaires du travail et le paupérisme, dans leurs rapports réciproques, par F. Schmidt. Leipzig, chez Göschen, 1836.

*Die Anatomie des Staates, oder Kritik der menschlichen Gesellschaft*: Anatomie du corps social, ou Critique de la société humaine, par M. Langenswarz. Saint-Gall, chez Wartmann et Scheitlin, 1836.

*Von dem ausländischen Handel und der Seemacht deutscher Städte im Mittelalter*: Du commerce extérieur et de la puissance maritime des États allemands au moyen âge, suivi de considérations sur les rapports financiers de l'association douanière actuelle, par Stengel. Potsdam, chez Riegel, 1835.

*Historisch-statistisches Jahrbuch, in Bezug auf National-Industrie und Staatswissenschaft*: Journal historique et statistique des progrès de l'industrie nationale et de l'économie politique, par F. B. Weber; deuxième série (années 1832 et 1833), accompagnée de plusieurs tableaux. Breslau, chez Max et Comp.<sup>e</sup>, 1836.

#### PHILOSOPHIE.

*Ueber Gegensatz, Wendepunkt und Ziel heutiger Philosophie*, von J. H. Fichte: De l'opposition et des tendances des systèmes de philosophie moderne, par J. H. Fichte, professeur de philosophie à Bonn; 3.<sup>e</sup> partie. Heidelberg, chez Mohr, 1836.

*As 'Porras, oder die Schrift über die Zeitabschnitte, welche insgemein einem Eustathios zugeschrieben wird*: Dissertation sur l'époque, attribuée à un certain Eustathius de Constantinople; publiée d'après des manuscrits de la bibliothèque de Leipzig, avec une traduction latine et des notes, par C. E. Zachariæ, docteur en Droit et professeur à l'université de Heidelberg. Heidelberg, chez le même.

*Grundzüge zum System der Philosophie*: Principes d'un système de philosophie; 2.<sup>e</sup> partie: l'ontologie, par le professeur Fichte. Heidelberg, chez le même.

*Die Grundzüge der Metaphysik*: Principes de la métaphysique, par Suabedissen. Marbourg, chez N. G. Elwert, 1836.

*Die Idee der Freiheit im Individuum, im Staate und in der Kirche*: Idées sur la liberté individuelle, sociale et religieuse, par le D.<sup>r</sup> Matthias, de Cassel. Marbourg, chez le même.

#### PHILOLOGIE.

*Onomasticon Tullianum, continens M. T. Ciceronis vitam, historiam litterariam, indicem geographicum et historicum, indicem legum et*

*formularum, indicem græco-latinum fastos consulares. Curaverunt J. C. Orellius et J. G. Baiterus, professores Turicenses.* Zurich, chez Orell, Füssli et Comp.<sup>o</sup>, 1836.

*Thesaurus linguæ græcæ, ab Henrico Stephano constructus. Post editionem anglicam novis additamentis auctum, ordinèque alphabetico digestum, tertis ediderunt C. B. Hase, G. et L. Dindorf; vol. I et II, fascicul. 1 a 5, et vol. III, fascicul. 1.* Francfort-sur-le-Mein, chez S. Schmerber, 1836.

*Specimen scriptorum græcorum, quorum reliquias, fere omnium melioris notæ, ex editionibus variis excerptas ab J. A. Giles, recognoscet et supplebit J. H. Hainebach.* Francfort, chez le même.

*Ελληνισμος; τομος πρώτος*, grammaire de l'ancien grec, rédigée en grec moderne; tome I.<sup>er</sup> Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Shakespeare's Vorschule: Études sur Shakespeare, avec une préface, par Louis Tieck; tome III.* Leipzig, chez le même.

*Vollständiges Taschenwörterbuch der vier Hauptsprachen Europa's: Vocabulaire de poche, contenant tous les mots des quatre principales langues de l'Europe (français, allemand, anglais, italien), par J. A. Diezmann.* Leipzig, chez Baumgärtner, 1836.

#### MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

*Zeitschrift für Landärzte, Chirurgen und Geburtshelfer: Journal des médecins, chirurgiens et accoucheurs, publié par le D.<sup>r</sup> F. André Ott; tome IV, 1.<sup>er</sup> cahier.* Munich, chez G. Frantz, 1836.

*Encyklopädische Zeitschrift, vorzüglich für Naturgeschichte, Anatomie und Physiologie: Revue encyclopédique des sciences naturelles, de l'anatomie et de la physiologie; année 1835, douze cahiers, avec dix planches; année 1836, 3.<sup>e</sup> cahier, avec une planche, par Oken.* Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Beiträge zur Aufklärung der Erscheinungen und Gesetze des organischen Lebens: Observations sur la manifestation et les lois de la vie organique, par Treviranus, tome I.<sup>er</sup>, 1.<sup>er</sup> cahier.* Brème, chez J. G. Heise, 1836.

*Lehrbuch der Geburtskunde: Leçons sur les accouchements, par le D.<sup>r</sup> D. W. Busch, recteur et professeur de médecine à l'université de Berlin, médecin consultant du roi de Prusse; 3.<sup>e</sup> édition, revue et considérablement augmentée.* Berlin, chez Nauck, 1836.

## HISTOIRE, GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

*Lehrbuch der allgemeinen Erdkunde* : Manuel de géographie universelle, à l'usage des gymnases et des écoles supérieures ; ouvrage propre à l'instruction familière, par K. Andrée, avec quatre cartes lithographiées. Leipzig, chez Schumann, 1836.

*Einige Urtheile englischer Kritiker über Martin's, Montgomery, Geschichte der brittischen Colonien* : Quelques jugements des critiques anglais sur l'ouvrage de Martin, Montgomery, intitulé : Histoire des colonies britanniques en Asie, aux Indes et dans le Nord de l'Amérique. Leipzig, chez Hinrichs, 1836.

*Aschbach, Geschichte der Heruler und Gepiden* : Histoire des Hérules et des Gépides, par Aschbach. Francfort-sur-le-Mein, chez S. Schmerber, 1836.

*Geschichte der europäischen Menschheit im Mittelalter* : Histoire des peuples de l'Europe au moyen âge, par Antoine de Tillier ; quatre volumes. Francfort, chez le même.

*Handbuch der allgemeinen Geschichte* : Manuel d'histoire universelle, par le D.<sup>r</sup> W. F. Folger, recteur à Lunebourg ; tome I.<sup>er</sup>, 1.<sup>re</sup> partie : histoire ancienne ; avec des tableaux et une carte. Hanovre, chez Hahn, 1835.

*Die Geschichte des Mittelalters* : Histoire du moyen âge, en six livres, par le D.<sup>r</sup> Frédéric Kortum, professeur d'histoire à l'école supérieure de Berne ; tome I.<sup>er</sup> Berne, chez Jenny, 1836.

*Geschichte von Portugal* : Histoire du Portugal, par le D.<sup>r</sup> Henry Schæfer ; tome I.<sup>er</sup> Hambourg, chez F. Perthes, 1836.

*Geschichte Europa's, seit dem Ende des fünfzehnten Jahrhunderts* : Histoire de l'Europe, depuis la fin du quinzième siècle, par F. de Raumer ; tome VI. Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

*Historisches Taschenbuch* : Manuel historique, publié par F. de Raumer ; 8.<sup>o</sup> année, avec un frontispice. Leipzig, chez le même.

*Palästina* : la Palestine, par Ch. de Raumer, avec un plan de Jérusalem à l'époque de la conquête de Titus et un plan de l'église du saint Sépulcre ; un volume in-8.<sup>o</sup> Leipzig, chez le même.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU SEPTIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

### 19.<sup>me</sup> NUMÉRO.

|                                                                                                                           | <i>Pages.</i> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| I. Mouvement de la littérature allemande pendant six mois, jusqu'à Pâques 1836 . . . . .                                  | 3             |
| II. Archives secrètes de la diète germanique, par M. P. A. de La Nourais . . . . .                                        | 11            |
| III. Le Jeu, scènes épisodiques; traduites du roman de Loyola, par Édouard Düller. . . . .                                | 28            |
| IV. Esquisses sur la littérature française : Alexandre Dumas (premier article). . . . .                                   | 48            |
| V. <i>Mélanges</i> :                                                                                                      |               |
| Statistique de l'instruction publique en Russie . . . . .                                                                 | 85            |
| Chroniques des Pays-Bas : le bizarre duel. . . . .                                                                        | 89            |
| Poésies : l'Ange voilé; Bonheur et Malheur; Réverie. 94—                                                                  | 96            |
| VI. <i>Critique littéraire.</i>                                                                                           |               |
| Livres allemands :                                                                                                        |               |
| La Puissance militaire de la Russie en 1835, etc., par le comte de Bismarck . . . . .                                     | 99            |
| Le Boa Constrictor, roman de Ch. Spindler . . . . .                                                                       | 105           |
| Mercure suisse, publié par plusieurs écrivains suisses. . . . .                                                           | 107           |
| Livres français.                                                                                                          |               |
| Histoire de la littérature allemande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, etc., par A. Peschier. . . . . | 108 ✓         |
| Essai sur l'agriculture, par M. Berthevin . . . . .                                                                       | 113           |
| Grammaire générale, contenant les grammaires particulières du latin et du français, etc., par P. Jônain . . . . .         | 114           |
| Bulletin bibliographique . . . . .                                                                                        | 117           |

### 20.<sup>me</sup> NUMÉRO.

|                                                                                  |       |
|----------------------------------------------------------------------------------|-------|
| I. Éloquence de la chaire en Allemagne : Nicolaus Harms, par J. G. Rohr. . . . . | 123 ✓ |
| II. Est-ce un roman? par M. E. F. . . . .                                        | 156   |
| III. Congrès des médecins et naturalistes allemands en 1835. . . . .             | 185   |
| IV. <i>Mélanges</i> :                                                            |       |
| Littérature russe . . . . .                                                      | 201   |
| Une soirée au café des arts à Bruxelles. . . . .                                 | 203   |
| Traditions populaires du Nord de l'Allemagne . . . . .                           | 207   |

V. *Critique littéraire.*

Pages.

## Livres allemands :

Athènes, comme elle était, comme elle est, comme elle sera, etc., par A. Traxel . . . . . 209

OEuvres dramatiques de Shakespeare, traduites de l'anglais par P. Kaufmann . . . . . 209

Goethe, considéré sous le point de vue personnel, par Falk. 212

## Livres français :

Jugement de M. Schelling sur la philosophie de M. Cousin, traduit de l'allemand, etc., par M. J. Willm. . . . . 213

Le Kosak, roman historique, par J. Czynski. . . . . 222

Notice sur la question d'Orient et sur la possession d'Alger, par M. Fourcade . . . . . 225

Simon, par George Sand . . . . . 227

Bulletin bibliographique . . . . . 229

21.<sup>me</sup> NUMÉRO.

I. Esquisses sur la littérature française : George Sand (2.<sup>e</sup> article). 239

II. Une simple histoire, nouvelle traduite de l'allemand de C. Ferrand . . . . . 252

III. Rodolphe, poème romantique, traduit de la comtesse Ida Hahn-Hahn. . . . . 267

IV. *Mélanges :*

Souvenirs de Pologne (1832 — 1833) . . . . . 302

Mosaïque . . . . . 320

V. *Critique littéraire.*

## Livres allemands :

OEuvres poétiques de J. Baggesen, publiées en langue allemande par les fils de l'auteur, Charles et Auguste Baggesen . . . . . 329

Recherches sur l'histoire moderne, etc., par F. de Raumer. 332

Recueil de causes jugées par les tribunaux français et belges, etc., par le conseiller aulique L. Lauckard . . 333

Histoire des dix-huitième et dix-neuvième siècles, jusqu'à la chute de l'empire français, par F. C. Schlosser . . 334

## Livres français :

Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon, par Camille Paganel . . . . . 335

L'Architecture du moyen âge à Ratisbonne, publiée par J. Popp et Th. Bulau . . . . . 340

Pages de la vie intime, par madame Mélanie Waldor. . 343

Nouvelle Méthode de langue hébraïque, par M. Frank. 344

Bulletin bibliographique . . . . . 345